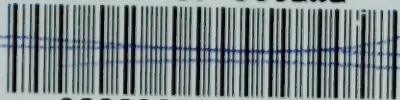
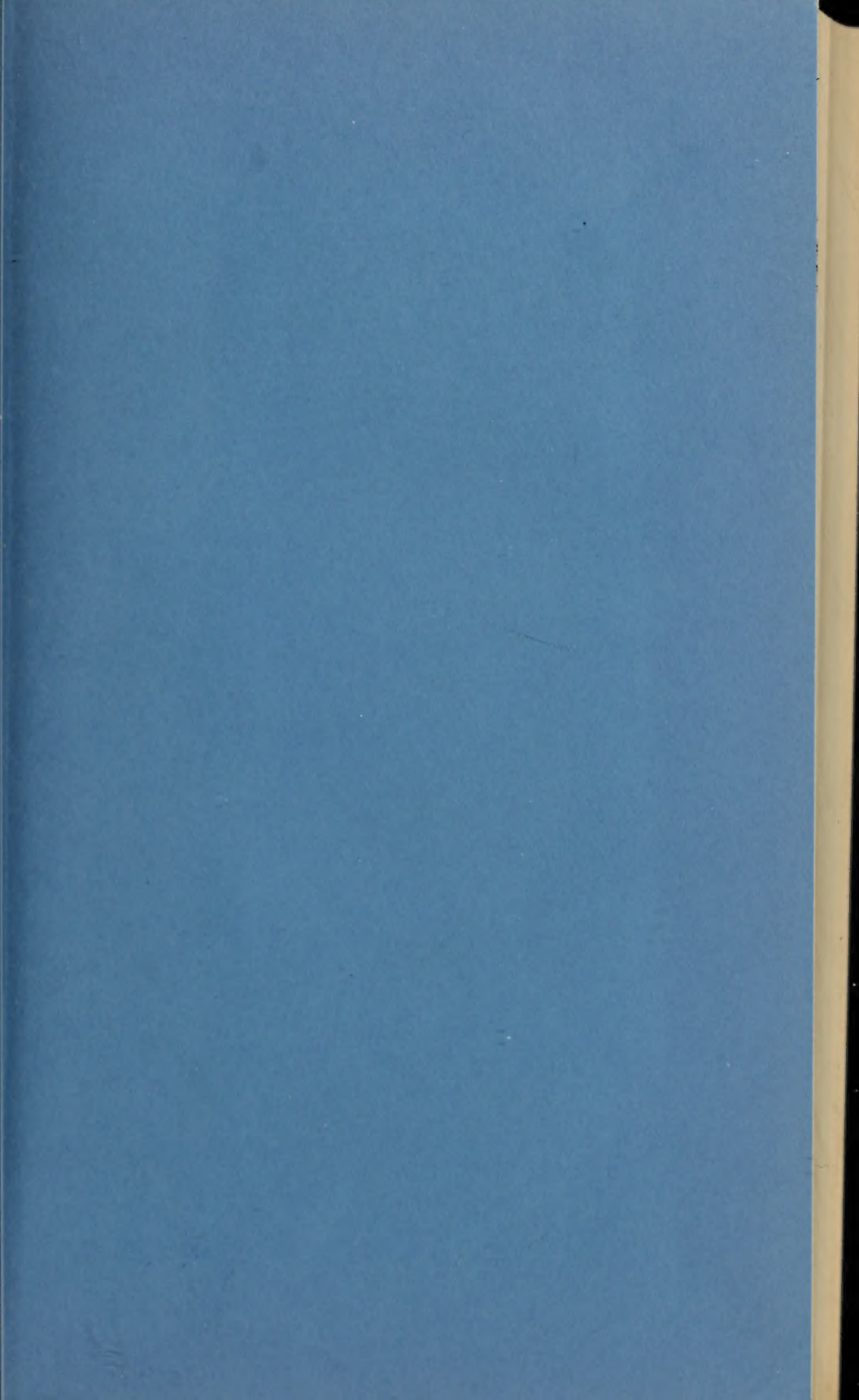


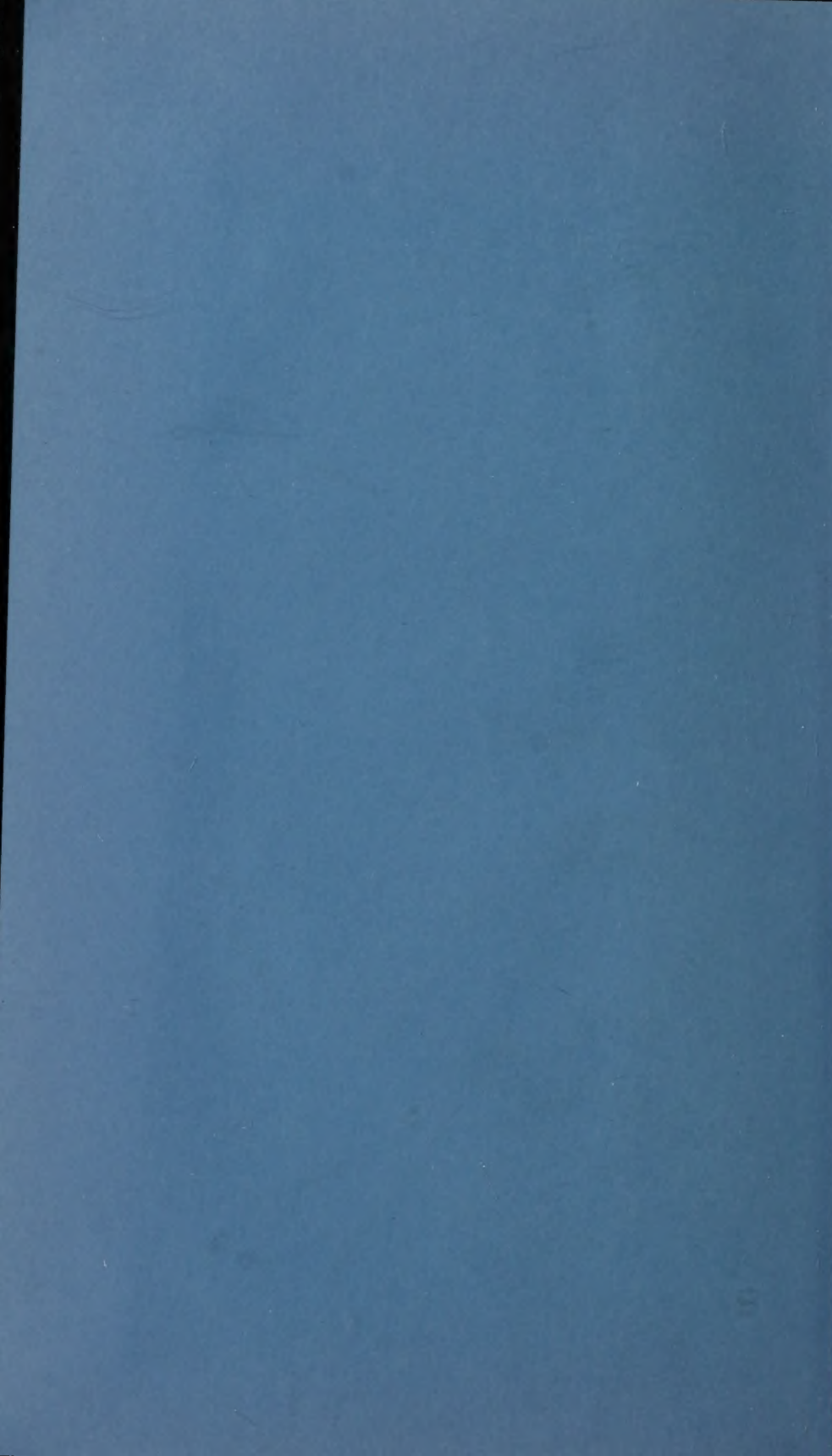
U d' / of Ottawa

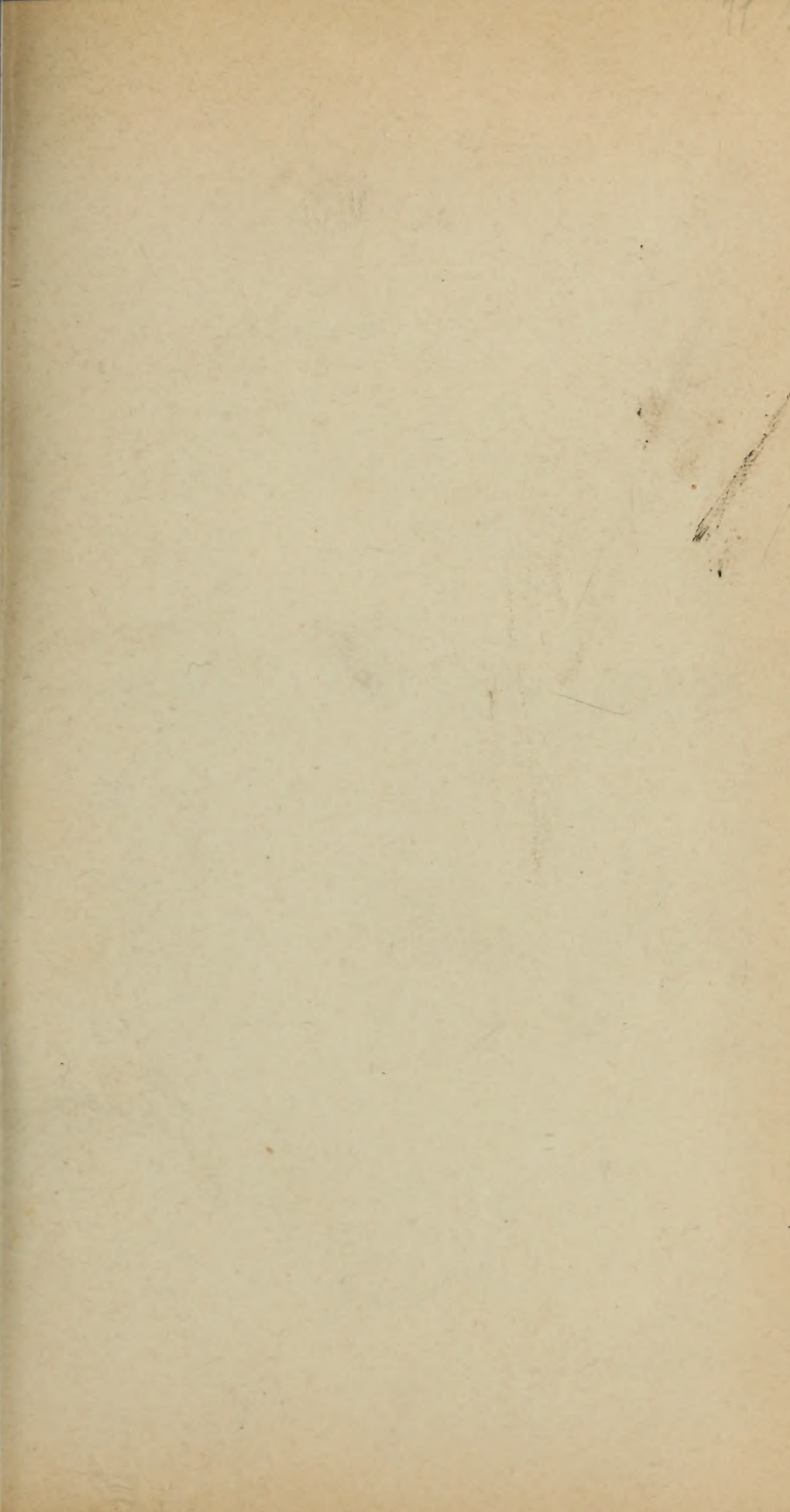


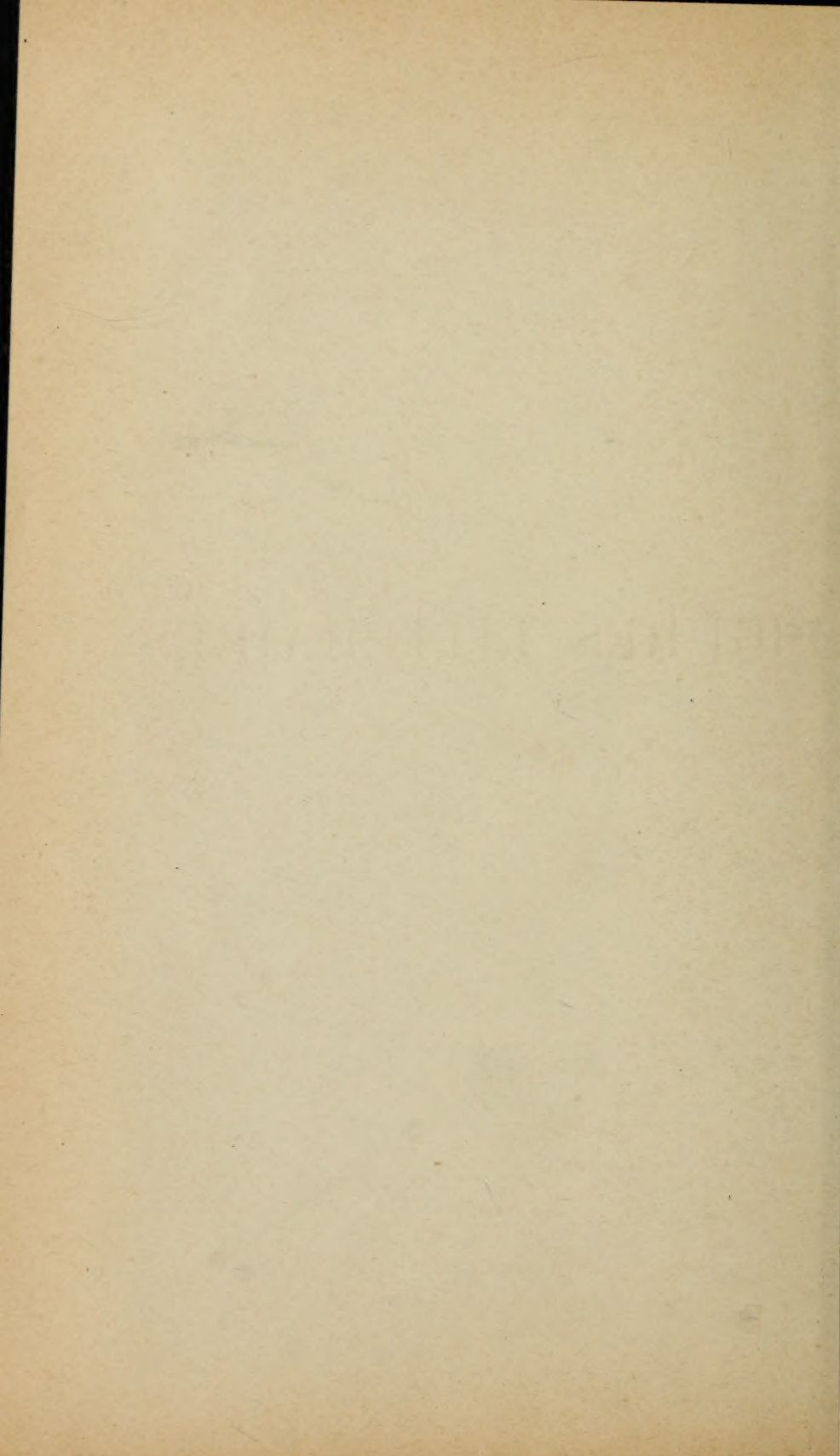
39003002204617





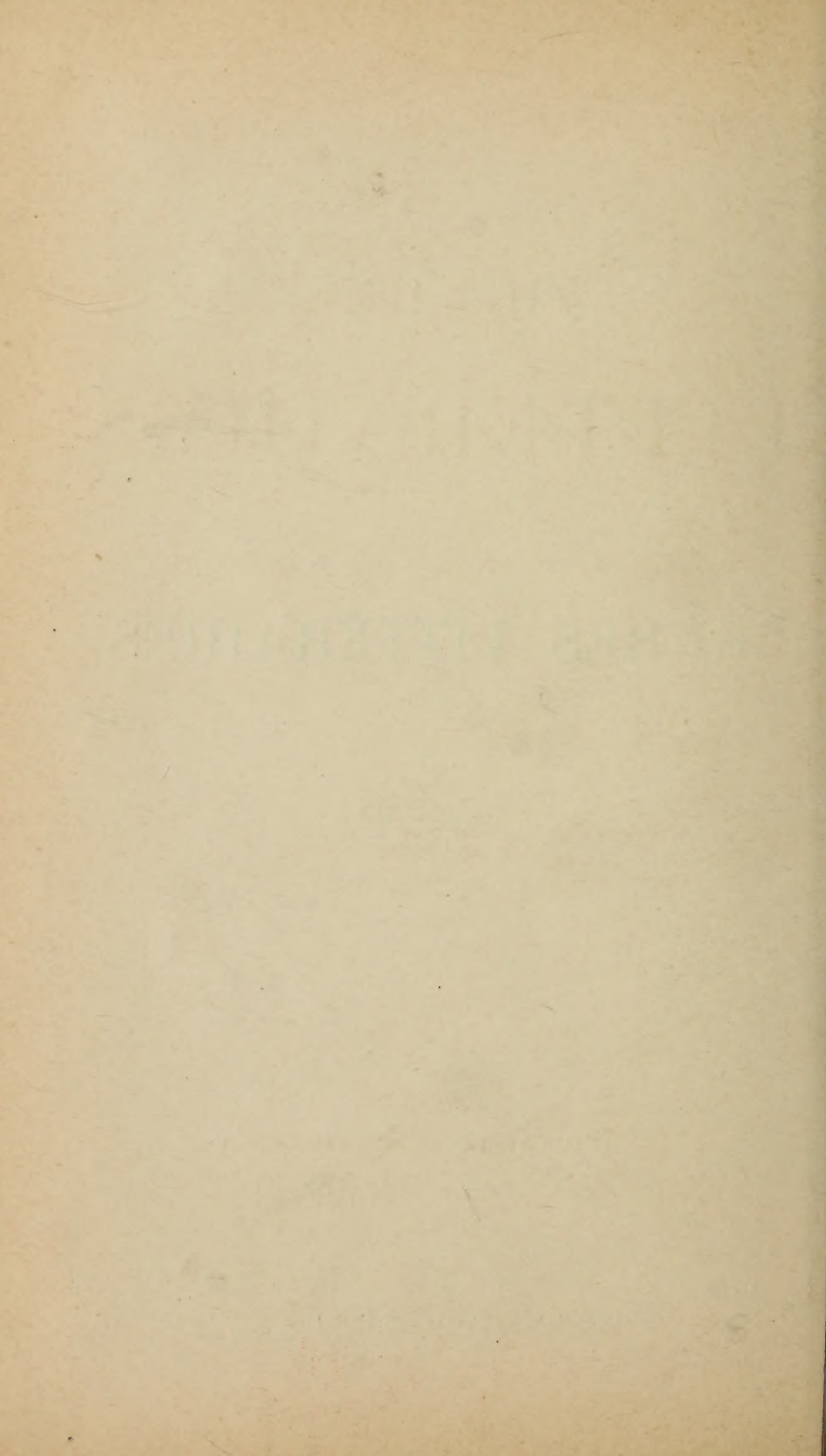






220 - 1a - 87⁰

FIGURES LITTÉRAIRES



LUCIEN MAURY OCT 11 1973

FIGURES

LITTÉRAIRES

ÉCRIVAINS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS



PARIS

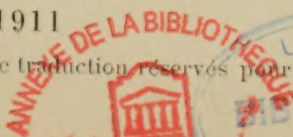
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1911

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.



uOttawa
LIBRARIENNE



PN
457
.M39
1911

A

PAUL FLAT



FIGURES LITTÉRAIRES

ALBERT VANDAL

Retracer sa carrière serait superflu; il travailla, il eut un grand talent, il n'en fut pas moins des quarante; une double convenance et des sympathies réciproques le prédestinaient aux succès académiques; il fut de ceux qui relèvent à nos yeux ces succès et parent de jeune gloire la tradition sommeillante.

Il est trop tard ou trop tôt pour évoquer l'homme, sa longue silhouette mince et forte du bourgeois élégant, son apparente froideur, sa cordialité courtoise, sa réserve, où l'on devinait l'empire d'une prudente volonté sur une intelligence ardente; d'avoir si longuement médité les affaires de ce monde, de s'être si fréquemment recueilli parmi de grandes ombres, d'avoir interrogé et jugé tant de morts illustres ou oubliés, une gravité immuable lui était restée, et peut-être quelque mélancolie désabusée, ainsi qu'il arriva dans l'exercice d'une haute magistrature. Il était venu du droit et de l'administration à l'histoire; il eût été

en d'autres temps l'un de ces puissants commis à qui les monarchies confient l'Etat ; on l'eût vu, dans cette charge, lucide, ferme, impitoyable ; encore qu'il ne l'avouât point, quelque regret dut parfois l'assombrir ; il ne remplit qu'à demi sa vocation, administrant l'histoire — avec quelle sagesse, quelle pénétration, quelle connaissance des choses, quelle intuition de l'homme ! — au lieu de la vivre. Et peut-être cette quasi retraite, où le condamna un âpre souci de dignité, n'est-elle point à l'honneur de son temps. Qu'un tel soupçon puisse naître ajoute au prestige de son œuvre ; mais il nous plaît de le penser : ce que nous perdîmes en loyaux services nous fut par ailleurs restitué ; il fut le bon comptable de ses forces ; de toutes celles dont nous étions en droit d'attendre un utile concours, il fit bon usage : les traits qui eussent marqué son activité civique caractérisent ses livres. Nous considérons sans récriminer son sort, puisqu'il nous laisse une œuvre grande et belle, et qui nous invite aux longues méditations.

Lui-même s'en contentait ; s'il formula parfois un avis, ou esquissa une critique de nos mœurs et de nos tendances sociales, ce ne fut jamais du point de vue de la rancune ; il n'était point amer ; sa sérénité doublait l'autorité de son jugement ; il jugeait en toute impartialité, en spectateur attentif à nos agitations, mais qui les observe avec un bienfaisant recul, en juge un peu lointain, accoutumé à l'étude des confuses mêlées, en historien. Historien, il s'enferma volontairement dans sa tâche ; il mit à la mener à bien son point d'honneur ; il fut avec coquetterie ce personnage indulgent, austère, supérieur à l'éphémère

actualité, qui semblait à nos pères n'être d'aucun temps ni d'aucun pays. Historien, il le fut avec décision, et ne voulut point être autre chose; grand exemple que l'efficacité de son persévérant effort parmi tant de contemporains aux talents multiples et médiocres.

* * *

Il fut l'historien; il connut toutes les obligations à quoi engage ce beau titre, et les remplit avec une allègre ponctualité, avec aisance, avec succès; de quelques-unes. que nous étions enclins à oublier, il nous fit souvenir; il nous révéla l'ampleur d'une tâche que l'on s'efforce trop souvent de rapetisser. Croyez-vous donc que l'art d'écrire l'histoire s'apprenne tout entier dans les écoles? que la sacrosainte méthode suffise à tout? et qu'un bon écolier, parce qu'on lui enseigne honnêtement le « métier, » soit apte à retracer les grands événements du passé? Aussi bien qu'un autre ouvrage, un livre d'histoire nous donne la mesure de l'esprit qui le conçut; quoi qu'on fasse, l'équation personnelle est ce qu'il convient d'envisager d'abord; ni l'imagination ni la force de pensée ne doivent faire défaut à l'historien; l'étendue de sa culture n'est point indifférente; et certes on estimerait plaisant, qu'il prétendît découvrir la plus petite vérité, s'il n'a point une connaissance approfondie de l'homme. Imagination, vigueur de l'intelligence, large culture, expérience humaine, rend-on souci d'exiger tout cela de quiconque s'occupe d'histoire? Il n'est que trop vrai, la présomption

de certains érudits dément prodigieusement leur apparente modestie. La plupart de nos historiens sont gens de cabinet; ceux que le talent n'effraie point n'ont pas une connaissance directe des grandes affaires; la vie même, l'homme, les passions, combien sont-ils qui n'en ouïrent parler que dans les livres et les poussiéreuses archives?

Albert Vandal n'en est pas là; il n'est si parfaitement l'historien, que parce qu'il eût su remplir une autre fonction et y exceller; et l'on peut déplorer que l'occasion lui en ait été refusée; mais à la seule lecture de ses travaux, on devine qu'il était prêt; on devine son éducation, son apprentissage politique, la riche tradition dont il hérita, et jusqu'à ses attaches mondaines; une préparation et une expérience bien rares parmi nos historiens secondent son don d'observation, sa pénétration méthodique, son grave et beau talent de psychologue et de peintre. Et s'il fallait lui chercher une place dans un catalogue littéraire, on le désignerait d'abord comme le successeur et l'émule des Thiers et des Guizot; pour l'ampleur des vues et la diversité des mérites, il leur est égal. Mince avantage aux yeux de certains; rapprochement peu flatteur, car nos jeunes historiens tiennent en piètre estime l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* et nous le font bien voir; rare éloge aux yeux d'un Vandal, respectueux du « grand ouvrage qui a établi sur d'inébranlables bases la gloire d'historien » de l'adversaire de Gambetta.

Albert Vandal envisage de haut une époque; il n'est point l'homme des patientes et trompeuses

mosaïques ; ce qu'il aperçoit d'abord, ce sont les lignes maîtresses d'une société, l'architecture d'un Etat, les proportions, les forces qui se contrebalancent et s'équilibrent ; il ne saurait un seul instant perdre de vue la lutte des intérêts ; d'une intrigue, ce qu'il retient, ce qu'il pèse et juge, ce sont les chances de succès ; on dirait d'un calculateur infiniment soucieux de toutes les données d'un problème. Jamais il ne se laisse distraire de sa constante préoccupation ; ni l'imprévu d'une aventure, ni le charme d'une figure, ou la séduction d'un milieu ne le détournent de son dessein ; son regard traverse les plus brillants oripeaux et atteint l'armature.... Optique d'homme d'Etat, dirait-on, bien plus encore que de philosophe, et dont la méditation seule ne livre point le secret : état d'esprit bien plutôt que méthode, et qui résulte moins de l'étude que de l'action.

Ainsi comprise, l'histoire nous retient par son profond sérieux ; rien de moins frivole : nous sommes fort éloignés d'un banal divertissement ; nous avons le sentiment de toucher à de grandes et émouvantes réalités dont le jeu secret domine et dominera toujours notre propre existence. Parmi tant de sortes d'évocations du passé où s'attardent nos curiosités nonchalantes, Albert Vandal nous a rendu la grande histoire, préoccupée de nos destinées et capable de nous en communiquer le souci, l'histoire selon la conception de quelques grands esprits, qui accordaient aux gestes de l'humanité une importance et un sens, et ne se lassaient point de scruter avec un zèle passionné l'apparent et décourageant désordre des siècles révolus.

De cette ampleur, de cette solidité qui dépasse de beaucoup l'ordinaire exactitude de nos érudits, nous avons un peu perdu l'habitude; et si la voix d'Albert Vandal parut dominer si fort le cœur nombreux des historiens, c'est que nous étions peut-être désaccoutumés d'un pareil accent. Le ton d'Albert Vandal commande l'attention; il s'élève naturellement, avec une convenance parfaite, à l'éloquence sobre et forte: il n'est point, comme celui de son maître, A. Sorel, perpétuellement oratoire et fréquemment inégal; une puissance soutenue, une justesse sans défaut caractérisent sa manière. Et quelle admirable ordonnance, quelle étroite subordination du détail à l'ensemble, quel enchaînement du récit, semblable à une trame serrée où nul interstice ne trahit une défaillance de l'auteur ni une insuffisance de la matière! Toutes qualités que l'on aurait tort de considérer d'un point de vue strictement extérieur, car elles découlent logiquement de la conception qu'Albert Vandal s'est faite en quelque sorte instinctivement du rôle de l'historien; elles sont le bénéfice naturel de quiconque s'élève à sa hauteur, et acquiert sa vision synthétique des hommes et des choses; il ne doit à aucun artifice ni à aucune médiocre habileté cette intensité, ce mouvement, cet intérêt dramatique qui décèlent une interprétation puissante de la vie; pour savant qu'il soit, l'art d'Albert Vandal n'est d'abord qu'une manifestation spontanée de son beau génie.

Ce point mis en lumière — il est essentiel, s'il est vrai que seul un principe intérieur explique une grande œuvre, et qu'il convient de décourager les imitateurs empressés à la recherche de faciles procé-

dés — on sera fort à l'aise pour louer l'agrément qu'Albert Vandal sut répandre parmi ses livres; rien de tendu; ni sécheresse, ni dureté; une langue souple, et d'abord ferme et savoureuse, mais aussi variée, insinuante, toujours pertinente, aussi propre au récit, à l'analyse d'une situation ou d'un caractère qu'à la description minutieuse ou aux raccourcis puissants des vastes compositions. A cet égard l'*Avènement de Bonaparte*, que les lettrés proclament unanimement son chef-d'œuvre, émerveille les plus avertis; la virtuosité de l'écrivain y atteint à la maîtrise. Citez-moi dans la littérature de ces vingt dernières années un drame plus palpitant que ce récit fameux des journées de Brumaire, une narration plus alerte et en même temps plus vibrante de tragique émotion, un écrivain plus sûr de ses effets, plus maître de son style.... Est-il dans le roman quelque chose de comparable? Et n'est-il point singulier qu'une telle œuvre surgisse en pleine période d'érudition, de desséchante analyse et de guerre au talent?

* * *

Albert Vandal élit d'instinct de grands sujets; il n'ira point s'immobiliser en des besognes oiseuses; l'histoire ne serait à ses yeux que le hochet de la plus vaine curiosité, si l'on négligeait par indolence ou par aveuglement d'en tirer de précieux enseignements; quiconque proclame l'inutilité de l'histoire — et l'on sait plus d'un maître dont l'excessive modestie s'y emploie — avoue une conception étrangement

indigente d'une complexe et instructive discipline. Combien plus fécondes, plus pénétrantes et plus justes les vues d'Albert Vandal! avec quelle aisance ne nous persuade-t-il pas, que l'œuvre d'un authentique historien est riche d'une moelle infiniment substantielle. Et certes il serait étrange que l'on accordât quelque valeur à l'expérience individuelle, pour n'en reconnaître aucune à l'expérience collective lentement acquise à travers une diversité prodigieuse de situations et d'aventures; l'histoire ne serait-elle qu'un merveilleux répertoire de documents humains, nous ne devrions jamais être las d'en parcourir les feuillets innombrables; et je ne sache pas que l'histoire exclue de ses investigations les passions, les idées, les mœurs, les institutions, ni qu'il nous soit indifférent de comparer hier et aujourd'hui, de multiplier nos comparaisons, de sortir de nous-même pour nous mieux connaître. L'histoire, sujette à l'erreur, instrument imparfait d'une imparfaite humanité, n'en demeure pas moins l'auxiliaire le plus efficace du progrès ou, si vous préférez, de l'évolution intellectuelle et morale.

Que l'on parcoure, si l'on en doute, ces livres si pleins, si drus, si abondants, *Napoléon et Alexandre I^{er}, l'Avènement de Bonaparte....* Peut-être, les ayant lus et médités, conviendra-t-on qu'il est mesquin de louer — on le tenta parfois — Albert Vandal d'arrière-pensées politiques. L'actualité de son œuvre tient beaucoup moins à de vagues similitudes que l'on tente d'établir entre le Directoire et notre présent régime politique, entre l'alliance russe aujourd'hui et il y a un siècle, qu'à la surabondance d'idées, de

notions et de points de comparaison que l'homme de notre temps peut y puiser. Vandal lui-même n'encourageait guère les louanges indiscretement intéressées ; il aimait à rappeler que l'histoire « manquerait à son but, si elle ne cherchait dans le passé des avis et des leçons, » mais qu'« elle manquerait à son caractère, si elle ne se dégageait des tendances et des sympathies présentes, quelque légitimes qu'elles soient¹. » Il n'eût point souffert que l'on rabaissât son œuvre, ni que l'on en dénaturât par de vagues soupçons le caractère.

Un tel esprit est naturellement impartial ; il est de ceux que leurs goûts ne sauraient détourner d'une exacte appréciation des faits et des hommes ; les préférences mêmes d'Albert Vandal nous garantissent l'indépendance de son jugement ; il ne les dissimule ni ne s'en embarrasse ; cet historien de la Révolution — consulaire ou impériale — avoue sa prédilection pour la France ancienne, si grande « alors qu'elle n'avait pas éprouvé le malheur le plus difficilement réparable qui puisse frapper un peuple, la perte d'une dynastie tutélaire et consacrée par les siècles² ; » nul n'a plus violemment stigmatisé les erreurs ou les vices des hommes qui renversèrent cette dynastie... nul n'a rendu un plus juste hommage aux heureux effets de l'idéalisme révolutionnaire ; un Vandal est capable de vouer un véritable culte à la mémoire de ceux mêmes qu'il déteste. Il est toujours et partout un modèle de clairvoyante et généreuse raison, de patriotisme lucide et passionné....

1. *Napoléon et Alexandre I^{er}*, t. I, Avant-propos.

2. *Ibid.*

Il est le modèle de l'historien politique, ou mieux de l'historien tout court : rompu aux exigences de la critique, on ne songe point à glorifier ses élémentaires qualités de métier; nous aimons ses larges horizons; nous admirons qu'il ait pu lier aussi fortement une gerbe géante de faits et d'idées; son art nous est aussi cher que sa science nous est précieuse. Nous pensons qu'il est très peu d'écrivains dont la France contemporaine ait aussi sûrement le droit d'être fière.

MAURICE BARRÈS ET LA LORRAINE

Franchement.... Oh! d'abord mille scrupules vous saisissent : ce sont des sentiments si profondément respectables qu'exalte ce livre¹ : fierté, fidélité au passé douloureux, constance émouvante, dignité de ces Lorrains annexés.... Instituer à propos de cette « histoire d'une jeune fille de Metz » un débat purement littéraire, le peut-on sans blesser des âmes auxquelles nous ne saurions refuser une admirative sympathie? Et certes, je ne reprocherai pas à M. Maurice Barrès d'exalter de pareils sentiments, je ne lui ferai point un grief de nous proposer de nouveaux motifs d'admirer ces Français de Metz, si simplement fiers et dignes; nous connaissons de ce côté de la frontière de singulières pudeurs; parce qu'une certaine littérature nous a, pour longtemps, dégoûtés des effusions chauvines et soi-disant patriotiques.

1. *Colette Baudoche*

sera-t-il interdit à un écrivain de rompre la prescription du silence? d'approfondir une psychologie qui mérite sans doute de retenir notre attention passionnée? de rappeler même à nos rêveurs humanitaires et à nos aimables sceptiques la permanente réalité du conflit des races et des cultures? Témoignons notre gratitude à Maurice Barrès s'il nous offre une conception ample et pénétrante de l'un des plus angoissants problèmes de ce temps.

A parler franc.... Ah! je voudrais être sincère! puisse-t-on trouver ici l'exactitude et les nuances convenables à un jugement que semble imposer l'évidence. Ce livre-ci, parbleu, est d'un maître ouvrier; cet art est prestigieux; cette sécheresse qu'un miracle empêche de tourner à la stérilité, cette apparente simplicité qui n'est que le comble de l'artifice.... Maurice Barrès est bien toujours le paradoxal artiste dont on aurait également tort de prédire avec une certitude confiante l'évolution prochaine... ou de désespérer trop vite. Cet art est si séduisant, d'une grâce frêle qui n'exclut pas la force, si sobre en sa perpétuelle affectation, si capable d'élan en dépit d'une naturelle froideur, qu'on ne se défend pas d'admirer une si subtile réussite; et de même, l'on ne formule pas sans d'expresses réticences quelques très nettes réserves.

Franchement, ce livre est d'un virtuose; et peut-être s'il n'avait point été écrit, ignorerions-nous jusqu'où peut aller l'habileté d'un art qui se suffit à soi-même, mais rien n'eût été perdu pour nous de la pensée de Maurice Barrès. Colette Baudoche, écrit-il, est la sœur de l'Alsacien Ehrman; il fallait un

pendant à *Au service de l'Allemagne*; Maurice Barrès a voulu contenter les amateurs de symétrie : j'avoue que cette complaisance me touche peu, et qu'une perfection moins prévue, un sujet plus librement traité m'eussent paru d'un plus grand prix : certes, nous sommes tentés de moins admirer les chefs-d'œuvre, quand c'est par paires qu'on nous les offre.



L'audace de Maurice Barrès fait frémir : audace calculée : Maurice Barrès ne laisse rien au hasard ; nul auteur dont l'œuvre et la carrière fournissent un plus magnifique exemple d'énergie volontaire et triomphatrice.... Délibérément, n'en doutez pas, Maurice Barrès court les risques d'une esthétique qui tout droit conduit au poncif : son ardeur en face du péril et son impassibilité n'en sont que plus impressionnantes. En écrivant *Colette Baudoche*, Maurice Barrès soutint une gageure : je crains — certes je redoute pour l'avenir une semblable victoire — je crains qu'il n'en paraisse trop aisément l'heureux gagnant.

Car la maigreur de ce petit roman n'est pas sans un singulier charme ; et si trop constamment j'y aperçois le dessein de l'auteur — qui est de se répéter sans se copier — si ce dessein s'affirme avec une insolence de défi, je ne suis pas insensible aux furtives nonchalances, aux abandons concertés, aux ingéniosités souples d'un impérieux écrivain. Mais enfin n'est-il pas évident que Maurice Barrès,

s'il nous convainc de sa maîtrise ensorceleuse, ne nous laisse tout à fait satisfaits ni de lui ni de nous?

Colette est une petite Lorraine délicieuse; en Mme Baudoche nous admirons le bon sens clairvoyant, l'intelligence nette et rapide, l'esprit d'ordre et de discipline des grand'mères lorraines. Le docteur Frédéric Asmus est un jeune savant lourdaud — et je ne vous cacherai pas que son tailleur habite Kœnigsberg — au reste bon garçon, très bon garçon ma foi... Deux Françaises, un Allemand immigré, perpétuelle confrontation de deux traditions, de deux cultures, de deux races de tempéraments distincts et de tendances antagonistes.... Certes un auteur a bien le droit de réduire au minimum le nombre de ses personnages, de restreindre, comme on disait naguère, le champ de son observation, d'intégrer, comme on dira demain, les données d'un vaste problème dans la psychologie de quelques héros types : « Pas n'est besoin de grandes machines. A ceux qui liront le drame sans gloire dont une heureuse fortune m'a fait le confident, je crois que je rendrai sensible la position pathétique de la France, battue par la vague allemande sur les fonds de Lorraine. » Certes, mais qu'alors la tentation sera forte, sinon de grandir les humbles protagonistes de ce drame sans gloire, du moins d'exagérer leurs gestes et de prêter à leurs moindres démarches une signification élargie jusqu'à la fausseté et à l'erreur!

Colette et Mme Baudoche, seules en ce livre, représentent les mœurs, la culture, l'esprit français : le

moyen, je vous prie, que leur supériorité n'éclate pas sans défaillance, d'un bout à l'autre du récit? Le docteur Frédéric Asmus incarne la lourdeur et la lenteur prussiennes; par quel prodige échapperait-il aux conséquences d'une aussi pesante fatalité? Cependant le lecteur s'arme d'une instinctive défiance; de la défiance, soyez assuré qu'il passera aisément à la contradiction; fuyant le parti pris qu'il soupçonne, il s'en créera un autre; je serais assez étonné que finalement il ne témoignât pas quelques égards à Frédéric Asmus, d'autant que Maurice Barrès s'est attaché à rendre cet Asmus fort digne d'intérêt.... Au total une telle œuvre, écrite *ad probandum*, ne prouvera rien du tout : au lieu de convictions, ce sont plutôt des doutes qu'elle suggérerait : telle est l'ordinaire faiblesse des œuvres édifiantes.

On se doute bien qu'un livre de Maurice Barrès n'est pas si simple et que pour schématique qu'en apparaisse la conception, on ne remarque nulle raideur dans le détail : la grâce spirituelle de Colette, la raison de Mme Baudoche nous émerveillent, encore que nous ayons dès le début du livre la notion très nette qu'elles ne sauraient avoir jusqu'à la fin d'autre fonction; ce n'est que le roman fermé que l'on se pressait, que l'on éprouve des scrupules, et l'oserai-je dire, comme un léger malaise : on se rebelle contre l'artifice; pour un peu on en voudrait à cette charmante Colette, à cette aimable Mme Baudoche, on leur en veut, à ces humbles femmes, de leur excessive importance, de leur perpétuel et trop facile triomphe, on songerait presque à les incriminer de pélan-

tisme.... Et voilà un singulier blasphème : soyez-en responsable, ô Barrès!...

Quant à Frédéric Asmus, si Maurice Barrès a redouté la partialité, et qu'on lui reprochât de simplifier et de ridiculiser à l'excès la figure de ce naïf vainqueur, vous m'en voyez ravi : visiblement, ayant doté Frédéric Asmus des travers et des prodigieuses lacunes de sensibilité et d'éducation par où se distinguent entre tous les peuples de la terre les compatriotes de ce jeune professeur, Maurice Barrès l'a voulu gratifier des plus belles qualités de la race germanique ; et voici ce qui arrive : nous rions bien un peu aux dépens de ce Prussien — et cela peut-être n'a pas grande importance puisqu'il serait le dernier à s'en formaliser — bientôt, nous rions moins, nous ne rions plus du tout : Frédéric Asmus est très intelligent ; il a l'intelligence bienveillante ; et comme dans la plupart des personnages de Maurice Barrès, ce qui demeure le plus attachant, c'est, en somme, leur idéologie, comme c'est avant tout l'activité de leur cerveau que Maurice Barrès s'efforce de suivre et de nous restituer, on ne sera pas surpris que Frédéric Asmus soit le personnage le plus attachant de ce roman et qu'il en paraisse la figure la plus vivante, sinon la plus sympathique....

Lui refuserons-nous même quelque sympathie ? Il vient du fond de sa Prusse pour enseigner aux petits Lorrains la gloire, la vertu, la force prussiennes ; ni son pharisaïsme natif, ni ses préjugés, ni toute sa science nationaliste et agressive ne le détournent d'étudier et de considérer avec une croissante bienveillance la Lorraine, les Lorrains, tout ce qui, en

Lorraine, dément les ambitions de sa race et humilie les espoirs germaniques. Et sans doute l'influence de Colette et de Mme Baudoche y est pour quelque chose; mais Frédéric Asmus ne résiste guère à la douce persuasion de leur bavardage discret et surtout de leur exemple; et certes il est à bonne école chez ces logeuses en qui survivent les plus solides qualités d'une race très anciennement affinée; admis à leur foyer, Frédéric Asmus y découvre « une certaine supériorité d'hygiène et de goût... effet modeste d'une vieille civilisation. » Ce loyal fiancé ne manque pas de s'écrier la première fois qu'il observe parmi des enfants la grâce câline et la maternelle sollicitude de Colette : « Cela, c'est une scène digne d'une jeune fille allemande. » Il est intelligent; non qu'il saisisse tout d'abord les nuances et discerne au premier choc une raillerie un peu rapide : il est « un animal de la grosse espèce; » le soir sous la lampe « il faisait vraiment un prodigieux bibelot. » Ce bibelot grossièrement équarri n'est point sourd aux suggestions du milieu; il les sollicite, et finit par les très bien comprendre; il accepte qu'on lui inculque non plus seulement des leçons de grammaire, mais encore « des principes de civilisation; » très vite « ce jeune colosse bit à son insu l'enchantement, la douceur d'une politesse naturelle et constante; » vous devinez que bientôt, s'il compare Colette aux jeunes filles allemandes, il ne sera plus seulement pour la juger digne d'un aide parallèle : Frédéric Asmus accorde à Colette une singulière estime; auprès d'elle il oublie, il oublie initivement sa fiancée, la forte Walkyrie de Kœrsberg.....

Et nous n'aurions là qu'une banale aventure, si Frédéric Asmus n'était, je le répète, très intelligent, et si son expérience sentimentale ne se doublait d'un très lucide roman intellectuel : il s'éprend de la Lorraine ; son cas semble une illustration du lied fameux :

Au Rhin, au Rhin, ne va pas au Rhin
 Mon fils, mon conseil est bon.
 La vie t'y paraîtra trop douce.
 Ton humeur y deviendra trop joyeuse.

Tu y verras des filles si vives et des hommes si assurés !
 Comme s'ils étaient de race noble !
 Ton âme, ardemment, y prendra goût.
 Et il te semblera que ce soit juste et bien.

Et dans le fleuve, la nymphe surgira des profondeurs,
 Et quand tu auras vu son sourire,
 Quand la Lorelei aura chanté pour toi de ses lèvres pâles
 Mon fils tu seras perdu.

Le son t'ensorcellera, l'apparence te trompera.
 Tu sera pris d'enchantement et de terreur.
 Tu ne cesseras plus de chanter : au Rhin ! au Rhin !
 Et tu ne retourneras plus chez les tiens.

Frédéric Asmus est fort tenté de ne plus retourner chez les siens : étranger, il a entendu cet appel de terre et des morts dont Maurice Barrès n'a pas cessé de se faire l'interprète ; et quand son rêve s'écroule parce que Colette, ayant fort hésité, finit par lui refuser sa main, quand cette jeune fille héroïque, Cornélienne à sa façon, qui n'est pas déclamatoire, choisit « la voie que lui assigne l'honneur à la française, » nous accordons à Frédéric Asmus quelque commisération sympathique.... Songez qu'il était presque devenu Lorrain, et qu'avec peu d'effort C

lette en eût fait un quasi-Français. Maurice Barrès compare certains villages de sa province à des gaulois. Est-elle donc si puissante, cette terre, qu'elle transforme les hommes? A-t-elle donc la vertu, non seulement de modifier leurs cœurs, mais de leur refaire une âme et un esprit? Ou bien faut-il croire que l'abîme est moins grand qu'on ne le pense entre Allemands, voire Prussiens, et Français? Il faudra bien que quelque jour Maurice Barrès s'en explique davantage. L'histoire de Colette Baudoche n'aurait pas besoin d'une plus ample justification si l'on y devait découvrir l'annonce d'un nouveau développement des doctrines de Maurice Barrès.

* * *

Un Lorrain m'a dit :
 Maurice Barrès peut bien présider — avec quelle tomante cordialité! — les réunions des groupements lorrains de Paris : il est nôtre; il l'est par toute son œuvre; notre gratitude enthousiaste lui est assurée parce qu'il a magnifiquement chanté la beauté de notre petite patrie et paré d'une illustration neuve nos plus chers titres d'honneur. Mais il ne suffit pas d'ameuter les imprescriptibles puissances du passé; nous prétendons que de ce somptueux romantisme il faut tirer des conclusions nouvelles; ayant mobilisé les morts, nous attendons que Maurice Barrès prenne quelque souci des vivants; nous attendons quelque chose (et nous donc, qui avons grand besoin de la jeune gloire de Barrès pour soutenir l'éclat des lettres françaises!) notre Lorraine n'est pas unique-

ment le pays des tombes et des rêveries de novembre : nous vivons, nous, avec ardeur et espoir ! nous attendons que Maurice Barrès nous découvre, car il semble encore nous ignorer : puisse-t-il découvrir nos vallées qu'enfièvre une prodigieuse activité, nos villes qui cessent de sommeiller, nos paysages que transforme un acharné labeur. Il est bien d'envoyer un Frédéric Asmus prendre à Nancy une leçon de goût français ; mais, soyez-en assuré, ce jeune Prussien n'est pas si exclusivement esthète qu'il n'y ait découvert l'épanouissement d'une force jeune et hardie : ce n'est pas seulement l'éloquence du passé qui pénètre et étonne l'étranger au pied des palais fameux de notre Stanislas, mais un concert merveilleux où la voix du présent éclate avec une singulière vigueur ; parcourez nos trois places, et dites si en aucun lieu de France fut jamais réalisé plus émouvant mariage de la beauté d'hier et de la vie d'aujourd'hui ! et nous sommes fiers aussi de nos quartiers neufs, de nos usines, de nos écoles, qui déjà nous valent quelque renom. Nous attendons que Maurice Barrès témoigne enfin de notre effort. Que si une tâche aussi belle ne le tente point encore, nous attendons de lui de prestigieuses visions, de nouveaux rêves : *Du sang, de la Volupté et de la Mort....*

Ce Lorrain était intarissable : quelle n'était pas sa ferveur envers Maurice Barrès !

ROMAIN ROLLAND

M. Romain Rolland, ancien élève de l'École normale supérieure et de l'École française de Rome, est professeur à la Sorbonne; il est l'auteur d'une thèse imposante, mieux, considérable, et de mémoires et d'études qui font autorité. Il enseigne l'histoire de la musique; il est l'un des fondateurs et l'un des maîtres d'une science nouvelle, la dernière née de celles que reconnaissent nos Facultés des lettres; il fait des cours, il forme à la critique, à la méthode sévère et rigoureuse, les jeunes générations; il est un érudit solide, un maître écouté.

Romain Rolland est écrivain; il est artiste; il a écrit, il fera du théâtre; je ne connais de lui qu'un roman, mais qui en contient plusieurs, et qui, achevé, en renfermera quelques autres. *Jean-Christophe* grandit d'année en année, œuvre inégale, sans doute, mais vigoureuse, d'une originalité patiente: l'effort de Romain Rolland est l'un des plus notables —

étant l'un des plus volontaires, l'un des plus dédaigneux des habiletés connues, et l'un des plus vraiment féconds — de tous ceux par où l'on tenta de renouveler notre littérature romanesque.

Tels sont les titres de Romain Rolland; il convient de n'en oublier aucun; d'abord parce qu'il n'en est point qui ne méritent une juste louange; ensuite parce que l'on ne saurait pénétrer une œuvre ou un fragment d'œuvre, ni en rendre témoignage avec précision, si l'on néglige une seule des activités auxquelles s'appliqua l'auteur — et le lecteur le moins attentif remarquera à certains endroits des plus savants livres de Romain Rolland une liberté, un élan qui ne sont point le fait de l'érudition pure, de même qu'il faudrait être bien ignorant de l'histoire de la musique et des musiciens pour ne point soupçonner en *Jean-Christophe* le concours de la science; — enfin, parce que la diversité même des travaux accomplis nous est le plus précieux des indices sur la véritable nature de celui qui les conçut.

Ce n'est point la première fois qu'un professeur fait preuve d'imagination littéraire; pourtant, les qualités proprement littéraires de Romain Rolland ne sont point de celles où atteignent le plus aisément les esprits entraînés aux méthodes de l'enseignement et de la recherche scientifique; nul normalien plus affranchi de la fameuse tradition normalienne; nul érudit plus éloigné de la tournure d'esprit, des façons de juger et d'écrire que favorise la pratique de l'érudition; nul écrivain plus émancipé de l'influence de l'école, de toutes les écoles: en sorte que si même nous étions disposés à juger toute naturelle cette

double vocation, Romain Rolland nous contraindrait d'abord d'apercevoir ce qu'elle a d'insolite et de paradoxal.

Et voici que nous apparaît le trait essentiel de sa personnalité : nous découvrons que jamais Romain Rolland n'eût affirmé un tel détachement des doctrines consacrées, un si tranquille mépris pour les recettes apprises et les secrets du « talent », si doctrines, recettes, secrets, il n'en eût été comme saturé... il a tout rejeté ; Romain Rolland dénonce quelque part le mensonge national ; il y a un mensonge allemand, un mensonge français : « Chaque peuple a son mensonge, qu'il nomme son idéalisme ; » certes, il n'est point de discipline qui ne soit une maîtresse d'erreur ; le mensonge universitaire est bienfaisant à la débilité du plus grand nombre ; Romain Rolland le rejette ; il a résolu d'être sincère ; il l'est ; rien de plus étonnant, ni qui déconcerte davantage nos habitudes de rapide généralisation ; résignons-nous à constater le phénomène le plus rare ; à travers une œuvre déjà touffue, érudite, fantaisiste, parfois choquante, voyons s'affirmer et grandir un homme.

* * *

Son indépendance d'esprit, Romain Rolland la manifeste de mille manières ; nous en saisissons en son style l'un des plus discutables effets : voici un écrivain qui non seulement n'a pas le culte de la phrase, mais qui semble se soucier infiniment peu de ce que l'on est convenu d'appeler la perfection de la forme :

reconnaissez là non point une impuissance, mais, j'y insiste, une preuve d'extraordinaire sincérité : Romain Rolland entend être sincère ; le mensonge de la forme, dont vivent tant d'écrivains sans âme ni originalité propre, ne saurait non plus qu'aucun autre lui imposer ; Romain Rolland, qui condamne l'excessif développement du décor au théâtre, sait bien que nous sommes jusque dans les livres les dupes complaisantes des assembleurs d'oripeaux ; il méprise des moyens aussi grossiers ; il ne veut point nous duper, ni même nous convaincre, mais s'exprimer soi-même, en toute vérité, et nous échauffer au contact de sa flamme. Le langage le plus familier sera le sien ; ce n'est point assez de dire qu'il évite toute recherche — tous les mots lui sont bons, et sa syntaxe est sans préméditation — il fuit l'élégance ; et l'on soutiendrait que c'est un bon moyen de ne point rencontrer la banalité, si l'on pouvait croire que Romain Rolland fût accessible à un souci aussi vain.... Au fait, la question du style semble ne pas exister pour Romain Rolland ; Romain Rolland n'a, pour ainsi dire, pas de style.

Peut-être une conception aussi délibérément ascétique du métier littéraire mérite-t-elle qu'on s'y arrête, quand elle est mise en pratique par un écrivain instruit de toutes les finesses de la langue. L'exemple de Romain Rolland sera-t-il suivi ? Il n'est pas douteux que la subtilité, la constante recherche, la passion du rare et de l'excessif n'aient abouti à doter notre temps de styles — si on ose dire ! — d'une invraisemblable cocasserie : une phraséologie savante peut-être, mais sûrement ridicule, encombre les livres de notoires

contemporains : une réaction de simplicité rencontrerait des sympathies nombreuses ; et l'on n'oublie pas que la langue écrite ne saurait être rajeunie sans le secours de la langue parlée ! celle-ci seule est vivante et le français populaire demeure l'inépuisable réservoir de nos richesses verbales.... Sans doute, mais si l'on discerne dans l'œuvre de Romain Rolland le principe d'une heureuse impulsion, je ne crois guère qu'on y puisse découvrir les éléments d'une méthode ; encore une fois, Romain Rolland est trop indifférent à la forme ; il a trop la haine des vocables et des rythmes qui excitent l'admiration et détournent de l'émotion et de la pensée ; nous aimerions une simplicité très diverse, et qui n'excluerait pas l'opulence : Romain Rolland semble épris d'une simplicité monotone et presque de pauvreté. Maintenant, le dénuement de la forme ne nous est point toujours insupportable, quand il n'affaiblit pas l'intensité du sentiment ; telle est l'ardeur profonde, telle la générosité d'âme, et pour tout dire d'un vieux mot plein de sens, la magnanimité d'un Romain Rolland, que nous consentons souvent à oublier avec lui, comme lui, la figure et jusqu'au son des mots qu'il emploie ; il arrive même que notre oubli soit total : c'est le triomphe de notre auteur ; nous sommes en un monde où l'ordinaire touchement des êtres humains devient inutile, où les âmes communient.... Mais il n'est pas rare non plus que nous nous rebellions : trop de pages de Jean-Christophe sont insuffisamment écrites ; quel que soit l'œuvre achevée, notre jugement d'ensemble, nous voyons bien déjà quelles réserves nous seront imposées.



Ces réserves esquissées, comment ne pas reconnaître en Jean-Christophe une œuvre très belle — un jour peut-être il faudra dire une œuvre vraiment puissante — très belle parce que noble, généreuse, tout entière animée d'un souffle de foi, que ne connaît plus guère notre littérature contemporaine? Audace, originalité de cet intellectuel patenté, qui ne s'attarde point aux vaines idéologies, qui ne nous propose ni formules sonores, ni théories subtiles, qui glorifie l'instinct, les suggestions du cœur et de la conscience, qui subordonne, eussent dit nos pères, le beau au vrai, le vrai au bien, exalte en nous les meilleures puissances — nos facultés d'admirer et d'aimer — et ne craint pas de se vouer, parmi nos platitudes et nos désespérances, à un magnifique apostolat d'idéalisme! Jean-Christophe est la biographie d'un musicien de génie, biographie d'un personnage imaginaire, œuvre immense — au huitième volume Jean-Christophe atteint à peine la maturité — fresque gigantesque, où se meuvent autour du héros une multitude de personnages secondaires : qui donc, parmi nos contemporains, n'eût d'abord été séduit en un pareil sujet par l'abondance des contrastes, par les couleurs, les idées, les aspects extérieurs, ou purement intellectuels? Ce n'est point ainsi que l'entend Romain Rolland : un être humain n'existe vraiment aux yeux de Romain Rolland que par sa vie intérieure, si humble, si rudimentaire soit-elle : là est l'unique raison de l'intérêt

que le romancier porte à ses personnages, le critérium auquel il les juge, et d'après lequel il leur accorde une place plus ou moins éminente dans la hiérarchie de ses plans successifs.

Qu'un tel art atteigne à une profonde vérité, rien de moins contestable, qu'il acquière par là une portée générale discernable aux yeux même des moins exercés, rien de plus évident; voilà, n'en doutez point, de l'art social, si l'on entend par là qu'il s'adresse à tous; devant des émotions d'un certain ordre, tous les hommes sont égaux; ce sont celles dont, avec une admirable simplicité de cœur, Romain Rolland s'efforce inlassablement d'enrichir son œuvre.... Je le trahirais si je n'ajoutais pas que Jean Christophe vaut aussi par l'évocation de la réalité concrète; c'est surtout à nous faire pénétrer la signification et l'influence d'un milieu qu'excelle Romain Rolland; nul signalement, nulle description qui ne révèlent une préoccupation morale, et si certaine petite cité allemande, si telle petite cour princière, tel salon, tel intérieur germanique, ou tel coin de Paris ou de la province, et tant de modestes ou opulents foyers de France nous demeurent inoubliables, c'est que bien plutôt que la vision, Romain Rolland nous en a donné, si j'ose dire, la sensation, en nous en découvrant la vie secrète. Enfin Jean-Christophe retentit d'un assez joli fracas d'idées.... Mérites secondaires auprès de ce feu qui en vivifie toutes les parties, de ce souffle héroïque, de cet amour des humbles, et de cette glorification de la vraie grandeur humaine, qui font que l'on hésite à définir ce livre l'épopée du génie ou l'évangile de la moyenne et douloureuse humanité.

Mais peut-être les œuvres critiques de Romain Rolland sont-elles encore plus significatives ; à travers ses livres, cherchons sa personnalité : elle est prodigieusement une ; certes on ne saurait en Romain Rolland découvrir deux personnages : le critique et l'artiste ne font qu'un. Romain Rolland ne joue point un rôle, celui-ci aujourd'hui, demain celui-là ; ici et là ce sont les mêmes vérités qu'il affirme, presque dans les mêmes termes, avec la même fougueuse gravité ; il écrit : « Qui dit grand homme, dit grandeur d'âme, hauteur de caractère, puissance de volonté, et surtout unité morale : » et c'est pourquoi, si l'on définit le génie, la puissance créatrice, Berlioz eut plus de génie, mais Gluck et César Franck furent de bien plus grands hommes (*Les Musiciens d'aujourd'hui — Berlioz*) ; il écrit : « Quand un artiste a quelque valeur, ce n'est pas seulement dans son ouvrage, c'est dans son être qu'elle réside. Il faut donc essayer de pénétrer sa personnalité. » Certes l'art lui est de bien peu de prix, quand il ne révèle point l'homme, un homme audacieux, et qui parle librement ; il l'affirme ; il y revient sans cesse ; il écrit : « J'ai toujours pensé que les opinions étaient de peu de prix dans la vie et que seul importait l'homme. La liberté d'esprit est le plus grand des bonheurs ; il faut plaindre ceux qui ne la connaissent point. Il y a une douceur secrète à rendre hommage à de belles croyances, qui ne sont pas les nôtres. »

Ainsi apparaît jusque dans ses essais critiques cette religion de l'héroïsme moral dont il se fera l'apôtre au théâtre, et dans ses « Vies des hommes illustres ; » au théâtre il apporte avec ses grandioses ambitions

ses éternelles préoccupations : fait-il revivre dans le *14 Juillet*, *Danton*, les *Loups*, le *Triomphe de la Raison*, les grandes scènes révolutionnaires; il écrit : « J'aurais voulu donner, dans l'ensemble de cette œuvre, comme le spectacle d'une convulsion de la nature, d'une tempête sociale, depuis l'instant où les premières vagues se soulèvent du fond de l'Océan, jusqu'au moment où elles semblent de nouveau y rentrer, et où le calme retombe lentement sur la mer. » Il écrit : « L'auteur a cherché ici la vérité morale plus que la vérité anecdotique. » Il est choqué par « la place disproportionnée qu'ont prise aujourd'hui l'anecdote, le fait-divers, la menue poussière de l'histoire aux dépens de l'âme vivante. » Ce qu'il veut, c'est « ressusciter les forces du passé... rallumer l'héroïsme et la foi de la nation aux flammes de l'épopée républicaine. » Car vous entendez bien qu'un tel culte serait une ridicule duperie s'il n'était instigateur d'action : « La fin de l'art n'est pas le rêve, mais la vie. L'action doit surgir du spectacle de l'action. » Toutes ces tendances, ces affirmations, il les reprend et les développe avec la plus émouvante éloquence en la préface qu'il écrit pour sa *Vie de Beethoven*.

L'air est lourd autour de nous. La vieille Europe s'engourdit dans une atmosphère pesante et viciée. Un matérialisme sans grandeur pèse sur la pensée et entrave l'action des gouvernements et des individus. Le monde meurt d'asphyxie dans son égoïsme prudent et vil. Le monde étouffe. Rouvrons les fenêtres. Faisons rentrer l'air libre. Respirons le souffle des héros.

La vie est dure. Elle est un combat de chaque jour pour ceux qui ne se résignent pas à la médiocrité de l'âme.

et un triste combat le plus souvent, sans grandeur, sans bonheur, livré dans la solitude et le silence... il y a des moments où les plus forts fléchissent sous leur peine. Ils appellent un secours, un ami.

C'est pour leur venir en aide que j'entreprends de grouper autour d'eux les Amis héroïques, les grandes âmes qui souffrirent pour le bien....

Je n'appelle pas héros ceux qui ont triomphé par la pensée ou par la force. J'appelle héros seuls ceux qui furent grands par le cœur. Comme l'a dit un des plus grands d'entre eux, celui dont nous racontons ici même la vie : je ne reconnais pas d'autre signe de supériorité que la bonté.

Un tel langage, chaleureux et noblement viril, n'est point si fréquent de nos jours, que nous n'en soyons étonnés et profondément remués : l'œuvre tout entière de Romain Rolland est une proclamation d'énergie, un appel aux sources profondes de joie et d'espérance que notre temps s'acharne à refouler : Romain Rolland sera entendu, parce qu'il a la voix puissante d'un prophète et d'un libérateur.

* * *

Nous sommes loin du temps où Voltaire, surpris et narquois, disait à Grétry : « Vous êtes musicien et vous avez de l'esprit ! » nous avons appris à chérir la musique et à ne point mépriser les musiciens : nous aimons la musique, nous ne refusons point aux musiciens une estime admirative : à vrai dire, ni ceux-ci ni celle-là n'obtiennent notre respect ; c'est un des signes les plus désolants de notre faiblesse

que la frivolité de nos passions et la légèreté de nos amitiés; nous aimons la musique, hélas! une sottise nuée d'indiscrets mélomanes surgit et se répand : la sainte musique n'est plus que le plus odieux des snobismes.... Puisse l'œuvre de Romain Rolland inspirer à nos pianistes amateurs et à nos contrapontistes de salon un sérieux examen de conscience! Ah! voici comme il convient de parler de la musique et des musiciens, avec science, avec recueillement, avec enthousiasme et gratitude : Romain Rolland a voué sa vie à l'étude du rôle de la musique et des musiciens; il a de la musique la conception la plus humaine; une froide érudition ne le satisfait point; les questions de technique musicale ne le retiennent que juste ce qu'il faut; en vérité la musique l'intéresse peu, si elle n'est d'abord le langage d'une âme, le plus spontané, le plus expressif : « Si la musique nous est si chère, c'est qu'elle est la parole la plus profonde de l'âme, le cri harmonieux de sa joie et de sa douleur. » Parcourez ses vies de musiciens; c'est l'homme qu'il ambitionne de nous révéler; la musique est son guide; il l'abandonne s'il rencontre ailleurs un cri plus expressif; il commentera longuement les pages des *Mémoires* de Grétry où le musicien raconte la mort de ses trois filles; il conclura : « Les pages de Grétry que je viens de résumer, sont les plus belles qu'il ait jamais écrites, plus belles que toute sa musique : car le malheureux homme s'y est mis lui-même. » La musique est un signe : la profonde réalité qui émeut et fascine, c'est le génie grandiose et douloureux d'où elle émane; que nous importe le musicien, quand nous contemplons l'homme? — Gluck est, comme

Beethoven, bien plus qu'un grand musicien : un grand homme au cœur pur. »

Que vient-on après cela nous parler d'un progrès de la musique ? celle d'un saint Grégoire ou d'un Palestrina vaut la nôtre : l'*Alleluia* jaillit d'un cloître en plein iv^e siècle barbare. L'art et la musique sont inépuisables comme l'humanité, comme la vie : « Rien ne le fait mieux sentir que cette musique intarissable, cet océan de musique qui remplit les siècles. »

Cette conception de la musique, cet enthousiasme, cette foi dominant ce *Jean-Christophe* auquel il faut bien revenir, puisqu'aussi bien c'est l'œuvre de Romain Rolland la plus compréhensive, l'œuvre centrale que toutes les autres semblent annoncer et étayer : car Jean-Christophe paraît n'être parfois qu'une transposition romanesque des érudites recherches de Romain Rolland ; certes Romain Rolland n'a pas créé de toute pièce le personnage de ce génial compositeur : Jean-Christophe, c'est Beethoven et c'est Wagner, et c'est aussi Mozart et parfois Bach, et je serais tenté de le reconnaître en ce portrait de Gluck :

Dans la société, il prenait d'abord un ton guindé et solennel. Mais tout de suite il s'emportait. Burney, qui vit Haendel et Gluck, les rapproche pour le caractère : « Gluck, dit-il, est d'une humeur aussi sauvage que l'était Haendel, dont on sait que tout le monde avait peur. » Il était libre et irritable, et ne pouvait s'habituer aux règles de la société. Il appelait crûment les choses par leur nom, ... il scandalisait vingt fois par jour ceux qui l'approchaient. Il était insensible aux flatteries, mais il admirait ses propres œuvres avec enthousiasme. Cela ne l'empêchait pas de se juger exactement. Il aimait un petit nombre de gens....

Jean-Christophe est le Musicien, il est le génie de la musique, et l'on ne peut que savoir gré à Romain Rolland d'avoir mis tant de science à établir la psychologie d'un héros aussi exceptionnel. L'admirable est que ce héros composite soit vivant; il l'est; il l'est prodigieusement; il est un Allemand d'aujourd'hui, en qui se reflète l'image de notre monde troublé : son histoire est celle de notre temps; Jean-Christophe naît au bord du Rhin : c'est une peinture étrangement pénétrante de la vie et de la société allemandes que le récit de son enfance et de son adolescence; le tumultueux génie de l'enfant se révolte contre le mensonge germanique. Ah! voici de la culture allemande une âpre critique! Mais Jean-Christophe se réfugie en France; ce sera donc le mensonge français que nous apprendrons à haïr. Ici et là Jean-Christophe a des amours aussi violentes que ses haines; autant d'épisodes où parfois le narrateur s'attarde, s'attarde au point de composer des volumes entiers, qui semblent ne tenir que par un fil au sujet principal — tel l'épisode d'*Antoinette*, qui est un petit roman à part, un merveilleux petit roman; nul ne refusera à l'auteur d'*Antoinette* le don des larmes.

Cette biographie gigantesque embrasse tout; elle plaît aux esprits les plus divers; elle soulève des colères; un livre de pure satire comme la *Foire sur la place*, violente, injuste, impitoyable, touche à trop de choses, d'institutions et de gens pour séduire les puissances de réclame.... Aucune réclame ne s'agite autour de Romain Rolland; il a son public qui grandit; il a ses fanatiques; je ne sais rien de plus réconfortant qu'un tel succès qui s'affirme.

Et certes je suis loin de partager toutes les opinions de Romain Rolland ; Jean-Christophe est une œuvre trop pleine, pour qu'on tente à la hâte d'y faire un choix ; ce qui importe, c'est d'abord d'en marquer fortement les traits essentiels ; une personnalité vigoureuse s'y manifeste : œuvre, personnalité, je n'en sais guère qui soient plus dignes d'une respectueuse sympathie.

LOUIS BERTRAND

Un homme pour qui le monde extérieur existe, existe vraiment !

Un contemporain, un homme du xx^e siècle, instruit, cultivé, sur qui pèse l'atavisme de la race la plus lettrée et le faix écrasant des souvenirs, des idées, des théories par où l'éducation moderne dompte les esprits les plus indisciplinés et réduit à une éternelle ruminant leur activité ; un contemporain qui a subi notre effroyable culture livresque et qui s'en est évadé le jugement intact, les yeux sains, sauve la sensibilité ; qui de toute sa sensibilité, de toutes ses forces a aimé le monde vivant, l'a aimé d'abord pour lui-même, pour la magnificence variée des spectacles terrestres, puis peu à peu en a découvert la fécondité nourricière, si parfaitement méconnue des hypercivilisés, en a tiré la substance dont il a voulu vivre et en a fait une matière d'une œuvre abondante, diverse et puissante comme la Nature d'où elle est issue....

Une semblable aventure devrait être celle de tous les artistes qui aspirent à s'affirmer originaux par le développement indépendant de leur personnalité; combien cependant ont ce courage, cette audace, cette suprême habileté de ne se fier qu'à eux-mêmes et à l'épanouissement de leur propre expérience? Combien se sentent cette réceptivité, cette spontanéité d'émotion et d'imagination qui seules légitiment une telle vaillance... et semblent indispensables au romancier? Et parmi ceux qui possèdent le don de *sentir*, et d'exprimer la vie, combien n'en est-il pas qu'un bagage délicat et fragile, ou encore pesant et encombrant, embarrasse et préoccupe jusqu'à les détourner du véritable objet de leur art? O temps des pastiches jolis, oiseux! et des romans historiques estimables et secondaires, et des copies de copies et du plagiat universel et quasi inconscient! littérature où s'étalent la stérilité de nos esthètes, et l'impersonnalité prodigieuse des âmes façonnées par la scolastique moderne, l'érudition, la science, une certaine science... littérature de reflets et d'échos, distinguée, médiocre, surtout médiocre, où ne dédaigne point de s'employer — pour quelle gloire éphémère — le zèle même de romanciers fatigués de sentir, d'inventer, de vivre!

Le cas de Louis Bertrand est infiniment rare, d'autant plus rare qu'il est plus caractérisé, plus complet, j'oserais dire plus parfait en son heureuse évidence : Louis Bertrand est un lettré nourri de culture classique, grecque, latine, française; on sait de lui des pages qui témoignent d'un goût critique averti et sûr, et de la plus séduisante aisance dans l'analyse des œuvres et la discussion des idées.... J'affirme pourtant

que cette culture universitaire est comme extérieure à son œuvre, et qu'il ne lui doit presque aucun des éléments essentiels de sa conception de la vie et de l'art. J'entrevois la formation de son talent : il n'emprunte aux maîtres glorieux que quelques habiletés de métier ; ce sont d'autres leçons qu'il recherche avidement, dont il se remplit les oreilles, les yeux, l'être tout entier sans jamais éprouver un instant de satiété ; les vrais professeurs de Louis Bertrand, ce sont : le roulier Rafaël, Pepète le Bien-Aimé, Carmelo, Poublanc, Pascualetto le Borgne, Mme Cougourde et Mme Mangiavacchi, et la *maestra* de l'*Invasion*, et tous les Emmanuel, les Attilio, les Cosmo, les Coupon, les Escartefigue, les Marès... les pêcheurs, les marins, les charretiers, les débardeurs, les ouvriers des ports et leurs compagnes, les vagabonds, le peuple divers de langage — et encore ! — mais un par les instincts profonds, les usages, la notion du plaisir, de l'amour, la compréhension de la vie et de la mort, qui s'agite dans tous les golfes et sur tous les promontoires des côtes d'Espagne, de France, d'Italie et d'Afrique, le peuple méditerranéen. Et comme ce peuple fut modelé par les impérieuses conditions du sol et du climat, ce sont en fin de compte ces mêmes influences du ciel, de la terre et des eaux que Louis Bertrand sollicita. Ce Lorrain est un vivant démenti aux théories de Maurice Barrès ; plante vigoureuse, qui dut à son déracinement un prodigieux afflux de sève ; artiste original, qui, dédaignant l'héritage de sa terre et de ses morts, rêva d'un plus généreux soleil, d'une race plus ardente, au total d'un foyer nouveau, mal exploré, extraordinaire, de forces naturelles et d'humaine énergie.

Louis Bertrand démontrerait, tel ce Suédois du *Jardin de la Mort*, que seuls les artistes des pays septentrionaux comprennent profondément les peuples et les régions du Midi. Certes, nul n'a mieux que lui compris le Midi méditerranéen : nul ne fut sans doute plus libéralement récompensé d'un tel élan d'intelligente passion ; Louis Bertrand doit à ce Midi flamboyant le meilleur de soi-même et le plus précieux de son art, cette couleur, cette force allègre et partout épandue, cette sincérité, cette crudité de la notation, ce pétulant désordre, cet accent de jeunesse qui semble d'un triomphant barbare, et enfin, et par-dessus tout, et c'est par là que la portée de son œuvre dépasse celle d'une simple réussite littéraire, ce sens de la vie, cet amour de la vie, cette foi confiante en la fécondité de l'éternelle Maïa, que nos faibles contemporains semblent avoir perdue, et dont il est trop certain qu'aucune œuvre de ce temps ne nous apporte une aussi frénétique affirmation.

* * *

Prestige d'une œuvre tout entière consacrée à glorifier la vie !

Certes notre temps chérit le passé d'un amour singulier ; l'humanité vieillie éprouve une douceur à fouiller, à ressasser d'immuables souvenirs ; ceux mêmes de nos écrivains qui ambitionnent de peindre le train des existences contemporaines se font des âmes d'antiquaires ; ils ont des pudeurs, des délicatesses dont se moque bien la vie injuste, brutale, splendide ; ces timides, ces savants, ces raffinés ont

peur de la vie, ou font les dégoûtés; leurs œuvres exhalent un parfum de mort; elles nous plaisent ainsi.... Quelle n'est point toutefois la supériorité de celui qui nous arrache à nos nostalgies, à nos rêves familiers, à la convention de nos goûts et de nos théories, et nous met face à face avec la pure actualité!

Emerveillement de voir cet homme fort n'envisager que la réalité accessible, s'y installer, s'y développer, en faire jaillir intarissablement des éléments de drame, de lyrisme, d'épopée; nous l'écouterons avant tous les autres, car nous sommes en droit d'attendre de lui des frissons inédits, et peut-être des paroles essentielles.

Louis Bertrand se fixe en Algérie: il entend et il voit; que lui importent les commentaires, les gloses accumulées de la science officielle et de la psychologie officieuse? Il écoute, il regarde, il fait son métier d'artiste consciencieux et indépendant, qui note des types, des aspects de nature, sans autre ambition que d'enregistrer des parcelles de vérité pittoresque et de se satisfaire soi-même en précisant les raisons de ses enthousiasmes; il décrit l'Algérie, ce qu'il voit de l'Algérie, Alger, les faubourgs d'Alger, la côte et les splendeurs marines, les routes qui conduisent vers le sud et le désert hallucinant; les hommes qui ont retenu son attention sont les plus frustes, les plus étroitement soumis aux suggestions élémentaires, les plus misérables, les plus naïvement violents et passionnés, humanité primitive et complexe, riche de contrastes, car elle accueille des émigrants accourus de France, d'Italie, d'Espagne et de tous les pays méditerranéens. Louis Bertrand

explore avec admiration ce monde de la canaille algérienne ; par lui il est initié à de nouvelles découvertes : à Marseille, à Barcelone, à Gênes, à Naples... il rencontre d'identiques éléments de population : il sait à n'en pas douter qu'une secrète parenté unit les Languedociens, les Provençaux, les Catalans, les Italiens, les Mahonnais, les Corses, les Siciliens et les Maltais ; il compatit à leurs souffrances, il ne dissimule pas leurs vices, il exalte infatigablement leurs vertus, leur force de résignation, leur puissance de révolte, la beauté, la violence de leurs amours, leur indomptable vitalité... Telle est l'œuvre à laquelle Louis Bertrand se voue tout entier : un jour, le sens de cette œuvre se précise de soi-même ; une grandiose vision surgit aux yeux du romancier qui proclame son ferme propos de célébrer la « renaissance des races latines dans l'Afrique française. » Loin de nous la pensée de contester qu'il n'ait point réalisé son dessein et prouvé son idée ! Voici ce qu'il nous importe d'abord de constater : nul depuis Zola n'avait su rassembler et animer une pareille collection d'humbles et caractéristiques héros, nul, depuis l'auteur de *Germinal*, n'avait aussi heureusement évoqué les foules, et en des œuvres débordantes de mouvement, de vérité brutale et poétique, n'avait au même degré haussé la forme romanesque au rôle de moderne épopée.

Voit-on maintenant assez nettement d'où l'art de Louis Bertrand est sorti, et qu'il s'agit en somme d'une floraison superbe et spontanée du terroir africain ?

Si spontanée que soit cette œuvre, si étroitement liée qu'elle soit à la réalité contemporaine, on devine

que l'auteur devait tenter de la compléter et de l'enrichir de quelque idéologie : parti de la sensation et de la jouissance esthétique, Louis Bertrand aboutissait à des tentatives de généralisation, et à une conception historique du rôle de ses héros ; alors, alors seulement, il s'inquiéta du passé ; il ne se fia point aux ratiocinations des érudits ; il parcourut les ruines de l'Afrique du Nord ; elles seules firent sa conviction, et le persuadèrent qu'une heureuse fatalité prédestinait l'Algérie à accueillir les races latines et à favoriser par la vertu des rapprochements et des croisements le renouvellement de leur génie.... Fidélité d'un artiste à sa véritable nature ! Louis Bertrand est conduit par la logique de son sujet à se souvenir de l'antiquité : il est guidé par Rafaël et Pépète le Bien-Aimé aux nécropoles et aux cités romaines ; il ne consent à les considérer que dans la mesure où ces ruines demeurent associées à la vie contemporaine, qu'elles encadrent parfois d'une somptuosité mélancolique, et dont elles aident à comprendre le sens caché.

Au reste, Louis Bertrand ne serait point un Latin, élève de Latins, s'il ne s'éprenait çà et là de séduisantes théories ; on soutiendrait qu'il tient de ses aïeux méridionaux le goût des rapides généralisations, tout-il dire, quelquefois, des élégantes galéjades intellectuelles?... il écrit des préfaces avec une verve aisée ; il ébaucha naguère une sorte de programme de renaissance du classicisme, et peut-être le surprendrait-on aujourd'hui encore en découvrant une divergence fondamentale entre les tendances de l'art classique et les caractères les plus fortement accusés de son œuvre. On lui reprocherait quelques autres contradictions : en

vérité, on aurait tort ; c'est son art qu'il importe d'étudier et de louer : le reste est littérature : Louis Bertrand lui-même nous rappellerait qu'une logique excessive est révélatrice de sécheresse, et qu'en somme la vie ne s'accommode point d'une régularité géométrique ; il est un vivant singulièrement tumultueux ; il est l'heureux poète de la vie incohérente, source de toute puissance et de toute beauté.

* * *

Louis Bertrand venait de publier l'*Invasion*, qui n'est point inférieur au *Sang des races*, ni à *La Cina*, non plus qu'au *Rival de Don Juan* ou à *Pépète-le-bien-aimé* ; il y avait montré les magnificences et les ignominies de Marseille, avait donné des ports, des usines, des quartiers ouvriers, des descriptions émouvantes, conté mainte aventure, amours, rixes, grèves, ivresses brutales, misères, famines infligées aux femmes et aux enfants — ah ! voici ces foules prodigieusement animées que l'on distingue autour des héros de Louis Bertrand, et voici des héros prévus, mais si intensivement individuels, l'Italien jaloux, sournois et meurtrier, le charretier insouciant et ivrogne, les débardeurs, les marchands des halles, les cabaretiers... des héros d'une psychologie moins sommaire, un ouvrier théosophe, hystérique, illuminé, des intellectuels déchus, tombés à l'anarchie, des « militants » de divers partis, un terrassier chevaleresque, héroïque — au total un beau livre, un peu long et désordonné, un beau livre où demeurent fixées avec un inoubliable

relief les péripéties de l'« invasion » italienne. Louis Bertrand partit pour la Grèce : qu'allait faire au pays des grands morts ce peintre de la vie exubérante ?

Non point, on le devine, se joindre à quelque dévot pèlerinage. En Grèce, Louis Bertrand rencontra des archéologues ; c'est peut-être l'espèce d'hommes qu'il est le moins apte à juger avec indulgence ; il vit des ruines fort propres, classées, étiquetées, aseptisées... doublement mortes ; il vit enfin un très beau pays. Il exalta la lumière et les paysages helléniques, médita les ruines, dauba sur les archéologues : son livre sera jugé blasphématoire et infiniment salubre, bourré de vérités bonnes à dire et tout entier édifié sur un paradoxe dont la gageure, habilement soutenue jusqu'au dernier chapitre, se trouve tout à coup démentie à l'antépénultième page. On soutiendra que Louis Bertrand n'a point signé d'ouvrage plus éloquent ; qu'on ne lui connaissait pas ce ton d'impertinent badinage ; que cette *Grèce du Soleil* est un livre bonne foi, de vigoureuse franchise, un livre néfaste, superficiel.... Impressons-nous de féliciter Louis Bertrand.

Nul doute que notre culte de la Grèce antique ne dégénère parfois en fétichisme ; s'il fallait un exemple, citerais le livre — d'ailleurs gracieux et spirituellement idolâtre — de M. Georges Ancey, *Athènes couronnée de violettes*. Par quel chemin détourné le dramaturge de *Ces Messieurs* en est-il venu à composer un guide du touriste lettré au pays grec ?

... Ce petit peuple, qui vécut une période historique de dix siècles... reçut de ses dieux la curieuse mission de servir, à l'usage des civilisations futures, de véritables états aussi bien des vertus que des défaillances humaines

Tous les gestes principaux qui furent depuis ceux de l'humanité y furent faits mieux qu'ailleurs, et partirent sous leur forme la plus générale de cet étroit espace.... J'ai l'impression qu'un cataclysme universel eût pu survenir, après la bataille de Chéronée, où la Grèce trouva sa fin. Tout avait été dit, et après la Grèce, rien n'eût manqué à l'œuvre humaine....

— Qu'en savez-vous? riposterait Louis Bertrand. Que savons-nous de la Grèce antique? Les modernes s'en firent au gré de la mode des images fort diverses : Grèce de la Renaissance chantée par les Ronsard et les du Bellay ; Grèce Louis-Quatorze de nos tragédies classiques, de nos ballets, de nos opéras ; Grèce fade de Fénelon, sensible et éloquente de Chénier ; Grèce marmoréenne de Leconte de Lisle ; Grèce moins solennelle dont les statuettes de Myrrhina et de Tanagra, les *Mimes* d'Hérodas, et toute une littérature hellénisante firent la vogue :

Désormais on s'imagina cette terre bénie de l'Hellade non plus comme un temple austère, mais comme un lupanar vaguement sacré, un jardin mi-voluptueux, mi-dévoût. Des joueuses de flûte, des danseuses et des courtisanes dévêtues et coiffées comme nos dames de lettres en tenue de soirée littéraire (fourreaux de gaze ou de mousseline de soie, grosses touffes de fleurs sur les oreilles et bandes de moire dans les cheveux) y prirent la place de Canéphores et des Hélène aux bras blancs. De jeunes débauchés couronnés de roses et drapés d'étoffes Liberty..

Et voici qu'une Grèce inédite surgit des fouilles de Crète ; les savants de demain s'apprêtent à nous recréer une Hellade aussi fantaisiste et non moins éphémère que toutes celles dont notre docilité mo-

tonnière s'émerveilla. Car la Grèce de Périclès est bien morte; il n'appartient pas à la science d'en ressusciter l'image abolie; toutes les « restaurations » sont condamnables, pitoyables les essais de restitution de la vie antique.... Cela est le bon sens même.

Ayant condamné « les gentilleses d'anthologie chères à M. Anatole France, » répudié avec indignation « la Grèce intellectuelle et rationaliste de Taine et de Renan, » Louis Bertrand ne commet point l'erreur qu'il reproche à tant d'artistes et de penseurs. Il se borne à peindre la Grèce d'aujourd'hui, ses gracieux paysages, sa lumineuse atmosphère. Cette Grèce ensoleillée ne lui parut ni moins ensoleillée ni moins harmonieuse, parce qu'il y retrouva à chaque pas le lointain souvenir de gloires quasi fabuleuses.... Il ne méprisa point, à Athènes, le très moderne *Café du Philosophe Socrate*; il lui plut de retrouver au pied de l'Acropole la pouillerie nauséabonde d'une venelle marseillaise ou napolitaine. J'ajoute que si, fermant ce livre, vous ne soupçonnez pas les Bacchanales l'avoir annoncé assez exactement la danse du ventre, vous aurez mal lu....

Louis Bertrand est un magicien prestigieux; il est un romancier magnifique, et justement le romancier qu'il faut pour réhabiliter parmi nous le sens de la vie, l'amour de l'activité, la foi en l'inépuisable énergie de la race et la fécondité de son effort.

J.-H. ROSNY JEUNE

Il en est des divorces littéraires comme de tous les autres ; qui eut tort ? qui eut raison ? lequel des « associés » fut cause du naufrage ? Faiblesses et vertus mises en commun semblaient indivises ; ni préférences ni antipathies ne paraissaient pleinement justifiées qui distinguaient entre les deux conjoints.... Après la séparation, chacun reprend sa vraie physionomie ; les personnalités s'affirment : Madame s'avère une âme d'élite, Monsieur un être méprisable, à moins que ce ne soit le contraire, ou qu'une égale platitude, ou un pareil mérite....

Deux frères, qu'une longue collaboration avait unis et quasi confondus dans l'attention des hommes, se séparent ; pour imprévu qu'on le déclare, le fait n'est pas sans précédent ; les divorces littéraires sont fréquents depuis quelques années : divorces à l'amiable, ou brouilles retentissantes ; en concluons-nous que de moins en moins l'association favorise le labeur litté-

raire, que des sympathies, même fraternelles, ne sauraient résister à la sollicitation de cette force centrifuge par où les esprits de notre temps sont disséminés dans le vaste champ des idées, et condamnés à ne plus se rejoindre? Plus simplement, ne constatons-nous point un très normal phénomène de croissance? Deux artistes grandissent ensemble, l'un pour l'autre, et en quelque sorte l'un par l'autre; d'elle-même la nature disjoint un jour ces frères siamois; ils sont aptes à vivre isolément une vie plus riche et plus active.

Diversité des cas, multiplicité des « espèces, » qui ne souffrent point la simplification d'une généralisation péremptoire. Deux frères, après vingt années de collaboration féconde, s'aperçoivent soudain que ni leurs humeurs ne s'accordent, ni leurs idées ne se concilient : incompatibilité absolue, contradiction perpétuelle.... Peut-être bien; les jeunes ménages ne sont pas les plus fragiles, et l'on en voit d'anciens que léchire le tardif aveu d'une double et lamentable erreur.... Deux frères se séparent : la malignité de certains confrères et d'une partie du public est enfin satisfaites : lequel n'a pas de talent? car les médisants n'admettent point la parité des dons; ils pronostiquent; ils vont savoir; ils savent.... O vilenies, douleurs, misères, qui suivent en navrant cortège les humaines liquidations!

Car les médisants n'ont point nécessairement tort, et c'est l'un des plus affligeants privilèges de la vie qu'elle plaise trop fréquemment à leur donner raison; les forces littéraires sont d'une actualité brûlante; méitez-en la leçon, puisqu'aussi bien la vie littéraire de ce temps n'offre guère de plus tragiques aventures.

Je m'empresse d'ajouter que dans le cas des Rosny les médisants seront déçus : J.-H. Rosny aîné est un vigoureux esprit dont nul ne sera seulement tenté de nier l'écrasant labeur, non plus que le curieux, et actif, et souvent étrange génie ; J.-H. Rosny jeune, à qui un long exil volontaire en une lointaine province paraissait conférer je ne sais quel prestige quasi mythique, semblera d'autant mieux mériter sa part d'une gloire commune, qu'il s'empresse de manifester les plus rares qualités en ce poignant récit de *l'Affaire Derive*.

Avouons toutefois notre embarras : ce livre est un début, le début d'un homme qui a beaucoup écrit ; jugerons-nous J.-H. Rosny jeune sur ce livre unique ? Lui-même nous y invite, et nous interdirait sans doute de prétendre démêler ce qui lui appartient dans l'œuvre considérable qu'il ne signa point seul ; certes, nous n'approfondirons point le mystère de cette collaboration : toute collaboration est mystérieuse ; on ne saurait guère en concevoir de possible sans un constant effort d'abnégation réciproque ; quelles actions et réactions fécondent deux cerveaux appariés ? La conception de l'œuvre d'art nous semble si bien le fait d'un génie unique, que nous inclinerions à déclarer monstrueuse une parenté double ; l'obscur gésine d'un livre nous échappe — et je ne dis rien de cette soi-disant littérature que l'on se met à deux pour fabriquer et lancer et qui n'atteste que les aptitudes industrielles et commerciales de ses auteurs. — Posons donc ce fait : J.-H. Rosny fut naguère un remarquable romancier ; nous avons désormais J.-H. Rosny aîné et J.-H. Rosny

jeune; total, trois écrivains, que nous sommes invités à considérer isolément. Le pouvons-nous cependant? Croit-on que nous serons aussi prompts à oublier tant de livres? L'ombre de J.-H. Rosny l'ancien s'étend sur J.-H. Rosny aîné et J.-H. Rosny jeune; effort paradoxal de ces romanciers en lutte contre leur propre renommée, et qui ne parviendront à la gloire qu'en s'éclipsant eux-mêmes; car la condamnation de cette monarchique trinité serait qu'on fût contraint d'en expliquer trop aisément le prodige, en reconnaissant un écrivain en trois personnes.



A parler franc, il semble bien qu'un lecteur non révenu attribuerait indifféremment l'*Affaire Derive* à l'ancien, à l'aîné ou au cadet : l'étendue et la profondeur des fondations, l'élan puissant d'une massive architecture, la multiplicité des plans, la noblesse de certaines lignes, la poignante perfection de certains détails en contraste avec l'évident sabotage où une hâte excessive induisit fréquemment les constructeurs, à combien de livres des Rosny ne s'appliquent point les principes d'une sommaire encore qu'assez précise définition? car nul de nos jours ne construit plus ainsi : les géomètres cyclopéens, les Rosny prétendirent toujours nous étonner par l'assemblage hétéroclite de blocs mal taillés, par l'entassement de prodigieux moellons, par le poids, la lourdeur, la masse démesurée de leurs incertains édifices. Les Allemands diraient de cette œuvre qu'elle est colossale; elle l'est; elle étonne, elle

choque, elle écrase; elle est grossière et voisine du sublime; nous en éprouvons jusqu'à la nausée la barbarie dans l'instant où elle nous exaltait presque à l'enthousiasme.... Quant aux auteurs, le public les récompense mal de leur effort, c'est-à-dire très insuffisamment : je pense à ces athlètes dont la foule admire l'étonnante vigueur, qu'elle considère toutefois avec une défiante inquiétude, qu'elle s'avise rarement de chérir ou seulement d'entourer d'une active sympathie.

Les Rosny sont des athlètes de lettres, les plus musclés que l'on ait vus depuis Zola : J.-H. Rosny jeune démontre qu'il est à lui seul capable de mener à bien une titanesque entreprise; et c'est d'abord ce qu'il importe de mettre en lumière; nous possédons trois Rosny; le plus jeune n'est pas le moins surprenant de la troupe; peut-être l'eût-on plus sûrement distingué des deux autres, s'il nous eût moins brutalement signifié l'audace de son défi.

De l'observation, de la plus sincère, de la plus pénétrante; du lyrisme, du plus spontané, du plus irrésistible, puisqu'il nous associe au balancement profond de je ne sais quelle marée invisible, à je ne sais quel rythme des forces naturelles; des idées, une âpre et hautaine critique des hommes, des mœurs et des idées des pages brillantes, des pages fortes; un mouvant océan dont on ne sait si l'on admirera davantage la monotone immensité, les aubes étincelantes ou les colères dévastatrices.

Un tel livre est un monde : vous y retrouverez jusqu'aux habituels défauts dont s'affligèrent les plu

intrépides partisans de l'ancien J.-H. Rosny : des négligences... est-ce bien de négligences qu'il convient de parler ici, et non pas d'une sorte de tranquille mépris de la forme? plate ou sublime, qu'importe! elle est ce qu'elle peut être : on extrairait de ce livre des échantillons des pires sortes de styles ; on en tirerait des pages et presque des chapitres d'une fermeté, d'une sobriété, d'une justesse d'expression dignes des plus sévères anthologies. Et cette veulerie nous serait moins odieuse, si nous goûtions moins vivement cette heureuse et vivante énergie. J.-H. Rosny jeune ne renonce point avec une suffisante résolution à certain jargon soi-disant philosophique ou scientifique dont nous gardions depuis quelques autres livres un assez méchant souvenir.

La science! devant la science peut-être ne manifeste-t-il plus ce stupide ébahissement, qui pourrait bien être le contraire de la compréhension : J.-H. Rosny l'ancien nous en fournit un spectacle effaçant au temps où il déversa dans la littérature la science, toutes les sciences, jusqu'à saturation, et nous donna trop souvent l'impression d'une pesante mystification verbale. J.-H. Rosny jeune toutefois demeure l'esclave de superstitions qui l'entraînent à des affirmations, j'allais dire à des gestes où nous saluons des idées bien connues : quelle n'est point la foi de ce peintre et de ce psychologue aux dogmes incertains de l'anthropologie, aux vacillantes lumières de l'ethnographie! Aucun de ses personnages dont il ne dresse un minutieux signalement ; et c'est fort bien, tout le monde louera cette précision, et jus qu'à M. Bertillon ; J.-H. Rosny jeune étudie ses personnages au point de

leur consacrer des fiches anthropométriques; M. Bertillon toutefois approuverait-il ces classifications de races? la race? qu'est-ce donc, en vérité? et n'est-ce point nous vouer à d'étranges incertitudes que de prétendre déduire de la qualité de Celte ou de Celte-Ibère de vivantes psychologies? *L'Affaire Derive* se déroule en une préfecture qu'il faut situer aux environs du pays béarnais; tout le monde y est plus ou moins Celte-Ibère: « Les jeunes filles ne lui déplurent pas moins que les parents, jolies Ibères ou Celtes-Ibères à la tête ronde, aux yeux bleus ou noirs, faites pour les esclavages de la chair comme les moutons Durham sont faits pour donner des gigots. » L'avocat Grain a « des yeux bruns, naïfs, charmants, et sans la ruse habituelle au regard des Ibères. » Admirateur éperdu de Mme Calde, Derive « ne pouvait s'empêcher de se figurer le corps entier sorti de cette gaine délicieuse et montrant le contour d'une hanche, la ligne suave d'un ventre et toute cette beauté des Ligures aux attaches fermes à la fois et assouplies. » Dans les rues, Derive rencontre des femmes dont « la plupart avaient le type ligure, brunes élégantes, aux beaux yeux, à la bouche sensuelle. D'autres étaient des Celtes-Ibères avec des cheveux noirs et des yeux bleus. » Lucette elle-même, cette jolie Lucette, induit J.-H. Rosny jeune en de mirifiques divagations. Lucette a un petit nez tout droit, des sourcils noirs, une bouche « à ravir. »

Mais surtout, elle avait une finesse de traits comme on en voit chez certaines Américaines, quelque chose de sain, de robuste et de sensitif. Ses yeux, très grands, remontaient un peu vers les tempes, et ils étaient d'un bleu délicat avec de petits triangles noirs disséminés. Sans

doute quelque Franc-Salien revivait-il en elle, mais le front était rond et large comme celui des Celtes, la pomme forte comme celle des Ibères. Ses jolies épaules, sa poitrine petite et ferme, sa hanche tombante l'accusaient de race noble et déliée, en opposition avec ce type fréquent chez les Ibères qui ont la hanche en saillie et le dandinement canaille.

De tels jeux, un peu lourds, ne répugnaient pas à J.-H. Rosny l'ancien; de quelles lectures mal assimilées ne témoignaient-ils pas? de quel fatras pseudo-scientifique, puisé en de multiples manuels lus à la hâte, ne s'encombraient-ils pas, ces romanciers si dignes, d'ailleurs, d'échapper à l'admiration des ignorants et des sots! J.-H. Rosny jeune ne renie point ces jeux; il se souvient encore d'avoir collaboré à des œuvres que caractérisait d'abord l'abondance de ce fatras; il nous contraint de ne point oublier sa part de responsabilité; il ébranle en nous trop de réminiscences; il nous impose des rapprochements, des comparaisons.... Nous concluons que l'un au moins des membres de la trinité Rosny nous demeure encore peu reconnaissable. Souhaitons qu'il abandonne plus résolument une importune défroque; souhaitons que l'*Affaire Derive* marque le point de départ d'un progressif et définitif affranchissement.



Que ce miracle soit possible, et même probable, je le crois volontiers; nous devons à une féconde palinogénésie un romancier original. Il y a dans ce livre tant de germes, une si luxuriante poussée de sève et

d'espoir, tant de jeunesse et de force vitale! Quelle marâtre nature nous priverait de la floraison qui s'annonce?

A peine voit-on ce qui reste à acquérir à J.-H. Rosny jeune, hormis quelque sévérité de goût, et le courage d'ébrancher ses trop abondantes frondaisons : il y a dans l'*Affaire Derive* un chef-d'œuvre que jugulent et étouffent de voraces parasites. Certes, on ne voit guère ce qui reste à acquérir à J.-H. Rosny jeune... s'il consent à maîtriser ses monstres.

Lisez l'*Affaire Derive*; où rencontrerez-vous, je vous prie, une psychologie plus aiguë, plus cruellement aiguë et véridique de la vie provinciale? O petite ville « faiseuse de petites âmes, » il fallait cette patience, ce long effort, cette flamme, cet art souple et puissant, pour dresser contre tes crimes, sans peur et sans haine, ce formidable réquisitoire.

La petite ville.... Peut-être est-elle une anomalie dangereuse? Tout y croupit; rien n'y germe. On y conserve le néant : un idéal mort, des survivances enlaidies, des vices honteux, de bas appétits! Lourde main que le cerveau n'électrise pas encore et qui a perdu l'habitude du travail. On ne s'y affine qu'en maladies transmises, en hérédité d'alcoolisme et de dyspepsie. Les indigènes de petite ville sont un produit de désassimilation. Dans la solitude morne de leurs heures, sans presque de lectures, surnourris de mangeailles, continuellement le sens voluptueux s'éveille et se satisfait. C'est la vie de singes cyniques. Tous les sadismes, le cercle vicieux d'une volupté qui ne se spiritualise pas, les livrent aux lassantes et mornes débauches dont la femme sort méprisée et l'homme abruti.

Que si cette verve vengeresse vous épouvante lisez l'*Affaire Derive*, suivez du regard toutes ces

silhouettes, préfet, trésorier général, juges, avocats, militaires, rentiers petits et gros, marchands et boutiquiers, ouvriers, paysans, politiciens de haut et bas étages ; applaudissez la justesse, la vivante diversité de cette grouillante et gigantesque fresque et concluez.

Nullité des âmes, splendeur du décor. Qui donc a plus éloquemment célébré la province, le luxe des jardins, l'opulence des ciels, des forêts et des eaux, l'inépuisable réserve d'enthousiasmes, de rêves et de mélancolies, parmi laquelle s'étale et se vautre, inerte et aveugle, la petite ville ?

Certes lisez, lisez jusqu'au bout l'histoire de cet infortuné Derive ; à quarante ans ce voluptueux et savant bohème hérite d'une fortune ; il s'installe à Pont de Luz, en ce domaine des *Peupliers*, où tous les Pontois viendront saluer l'heureux possesseur de cinq millions ; un quadragénaire parisien affiné, raffiné, vibrant et passionné à Pont de Luz ! intrigues et jalousies, flirts et passionnettes ; Derive découvre enfin de vrais amis, le docteur Tinchand, le naturaliste Teyrère, le chirurgien Cassaigne et surtout Lacave, qui est un merveilleux instituteur, et le professeur Vitruve qui est un raisonneur plein d'audace et enfin, et enfin, les Calde, délicieux ménage. Derive aimera Mme Calde ; pour l'épouser Mme Calde empoisonnera mère, tante et mari ; Derive et Mme Calde iront en Cour d'assises ; et je vous fais grâce du procès, mais jusqu'à la Cour d'assises ce livre est vrai, poignant, ce livre est presque un chef-d'œuvre : citez-m'en dans l'année deux ou trois qui lui soient seulement comparables....

ANDRÉ GIDE

Quiconque s'avouerait insensible au charme de cet austère roman, la *Porte étroite*, je le plaindrais.... Ah! je crains que quelque satisfaction vaniteuse ne se mêle au plaisir dont M. André Gide nous fournit l'occasion; gardons-nous du pharisaïsme littéraire, et ne concevons point un excessif orgueil, parce que nous sommes capables de joies aristocratiques. André Gide a-t-il eu le pressentiment des tentations où il induit notre faiblesse? J'aimerais être assuré que non: je demeure dans le doute; qu'il serait donc coupable s'il avait spéculé sur notre complaisance envers nous-même, s'il avait froidement médité de nous surprendre au stratagème de sa subtilité précieuse! Il m'offense rien qu'en me permettant un semblable soupçon; combien, s'il m'en eût ôté le prétexte, j'eusse plus chaleureusement accueilli la leçon de son livre!

Ce livre-ci n'est point à l'usage des âmes vulgaires: André Gide n'est point de ces écrivains qu'acclame

l'universel suffrage du public lecteur; il redoute la rapide conspiration des admirations indiscretes; volontiers il répéterait ce qu'il écrivait à propos d'un précédent roman¹: « L'intérêt réel d'une œuvre et celui que le public d'un jour y porte, ce sont deux choses très différentes. On peut, sans trop de fatuité, je crois, préférer risquer de n'intéresser point le premier jour, avec des choses intéressantes — que passionner sans lendemain un public friand de fadaïses. » André Gide choisit, en quelque sorte, ses lecteurs — il en a bien le droit et nul ne niera que ce romancier ne se fasse de l'art une conception très noble, et digne d'être citée en exemple par ce temps de commercialisme littéraire — il choisit ses lecteurs, et je l'en félicite; grande est sa sévérité; parmi ceux qu'il élit, toutefois, m'assurera-t-il qu'il n'en est point d'indignes de lui? J'entends, que désigna leur impatience de se hausser en aussi flatteuse compagnie, bien plutôt que la ferveur de leur sympathie intellectuelle? m'assurera-t-il que jamais il n'encouragea le snobisme de ces fâcheux néophytes?

André Gide manque de simplicité avec préméditation; c'est dire qu'il exige de nous un effort de candeur dont nous dispense un écrivain moins complexe. O vous, qui ne témoignez nulle gratitude à un auteur de ses flatteries secrètes, ne lisez point ce livre; ou si un délicat plaisir vous tente, faites-vous une âme naïve; qu'un préalable acte de foi vous mette en état de grâce, et vous incline à oublier de trop prudentes réserves.

1. Préface de *l'Immoraliste*.



Ses livres en valent la peine, et l'on peut bien, pour les goûter, faire abstraction de quelques scrupules, sacrifier même quelques préférences. Ce sacrifice consenti, quelle n'est point la persuasive puissance de cet art ! Comment en définir la séduisante nouveauté, assez harmonieuse et respectueuse de nos goûts pour ne blesser nul admirateur des traditions anciennes, assez originale pour qu'aucune étiquette n'en fasse seulement conjecturer les essentiels caractères ? Lisez la *Porte étroite*. Tableau de mœurs ? Certes il fut donné à peu d'écrivains d'illustrer de traits aussi heureux la vie d'une famille française ! Considérez ces pères, ces mères, ces oncles, ces tantes et la bande nombreuse des cousins et des cousines ; dites si les mille liens de parenté proche ou lointaine, d'affection, d'intérêt, et les rivalités et les antipathies, n'ont point été notés avec le plus juste souci des nuances. Et qui donc ne reconnaîtrait, pour l'avoir fréquenté en quelque province, cette accueillante maison des Bucolin, où Jérôme, étudiant parisien sur qui veille la sollicitude d'une mère veuve, accourt, aux vacances, apprendre l'amour en compagnie de ses aimables cousines Juliette et Alissa ?

Dans un jardin pas très grand, pas très beau, que rien de bien particulier ne distingue de quantité d'autres jardins normands, la maison des Bucolin, blanche, à deux étages, ressemble à beaucoup de maisons de campagne du

siècle avant-dernier. Elle ouvre une vingtaine de grandes fenêtres sur le devant du jardin, au levant, autant par derrière; elle n'en a pas sur les côtés. Les fenêtres sont à petits carreaux; quelques-uns récemment remplacés, paraissent trop clairs parmi les vieux qui, auprès, paraissent verts et ternis. Certains ont des défauts, que nos parents appellent des « bouillons; » l'arbre qu'on regarde au travers se dégingandé; le facteur, en passant devant, prend une bosse brusquement.

Le jardin rectangulaire....

L'oncle Bucolin est d'une bonté simple; la tante Bucolin ne s'occupe de rien que de sa beauté de créole indolente; la fuite de cette mère capricieuse incline à une gravité précoce l'aînée de ses filles, Alissa; Jérôme joue avec cette vive Juliette, prolonge auprès d'Alissa, causeries austères et poétiques lectures.... Et l'on rencontre aussi Fonguesemare, le pasteur Vautier, père adoptif, donc responsable, et profondément alligé, de cette misérable tante Bucolin; écoutez-le commenter au mari, trahi et abandonné, ce verset :

Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition, et nombreux sont ceux qui y passent; mais étroite est la porte et resserrée la voie qui conduisent à la Vie, et il en est peu qui les trouvent.

Jérôme méprise un peu son cousin Robert Bucolin, et n'accorde à Abel Vautier qu'une faible estime; de sa tante Félicie Plantier, il redoute le trépidant bavardage, l'indiscret dévouement.... Jérôme n'est lui-même qu'aux heures où il rejoint Alissa: douces rêveries, audace tranquille de ces enfants, qui s'essaient à « penser »: « La pensée n'était souvent qu'un prétexte à

quelque communion plus savante, qu'un déguisement du sentiment, qu'un revêtement de l'amour. »

Peintre de mœurs, peintre de caractères, eh! sans doute, s'il n'est aucun de ces personnages dont le portrait ne nous soit suggéré, plus encore que décrit, avec la plus précise intensité.

Que ce serait toutefois vous mal avertir du talent d'André Gide que d'insister sur ces mérites! Je n'ai rien dit, si je n'ajoute qu'il est poète, qu'une veine lyrique échauffe et colore tout son récit. Et je le trahis, si je n'observe incontinent que tous ces dons ne le distingueraient peut-être point suffisamment de quelques autres écrivains, mais qu'il l'emporte par une entente supérieure du drame psychologique : cette pénétration, cette logique, cette puissance tragique sont d'un maître, et font que l'on ne saurait oublier l'accent de ce livre.

Jérôme aime Alissa et est aimé d'elle; confidente de cette pure passion, Juliette, vous l'avez deviné, s'enflamme à son tour; tristes cœurs juvéniles, que déchireront de généreux scrupules! Jérôme, vous vous en doutez, est le dernier à pressentir le drame. Alissa est moins lente à découvrir le secret de sa sœur; elle ne repousse pas l'amour de Jérôme; elle emploie toute sa tendresse à ne point le désespérer en ne lui permettant plus aucun espoir précis; elle se fie à l'usure du temps qui séparera d'elle ce trop constant ami. Au premier appel de la destinée, sans hésitation ni plaintes, elle se sacrifie... Nous admirons sa vaillance;

mais voici qu'elle s'éprend de son propre héroïsme ; nouvel amour, qui dans cette âme passionnée s'élève contre l'autre avec une indicible violence. Alissa est une fanatique de l'héroïsme : et sans doute la noblesse d'un acte ne se mesure point à son utilité, mais enfin, nous hésitons un instant devant la magnifique obstination d'Alissa : il apparaît en effet bientôt que son renoncement n'est d'aucun secours à Juliette et prolonge le supplice de Jérôme : avec une décision qui témoigne d'un vigoureux sens pratique, Juliette a accueilli un quelconque prétendant, dès qu'elle eut éprouvé l'indifférence de son cousin ; mariée, elle est heureuse — heureuse, je vous le dis. Alissa s'épouvante d'une aussi rapide résignation au bonheur. Elle-même ne se pardonnerait point une semblable faiblesse : et l'on eût compris que Jérôme et Alissa ne se hâtassent pas de s'épouser au lendemain des noces de Juliette ; plus tard....

Il faut bien le redire, certains accuseront Alissa de fol orgueil ; ils auront tort, s'il demeure entendu que certaines âmes échappent au jugement de la commune sagesse, et que le sublime élan d'un être humain vers un idéal de perfection mérite, à tout prendre, quelque indulgence.... Cette folie du martyr, où une lointaine humanité vit une vertu si haute, Alissa nous contraint d'en apercevoir encore la beauté ; Alissa n'attend nulle récompense supraterrrestre ; une assez vague religiosité plutôt qu'une religion véritable transparaît dans ses propos ; mais sa bible, ses psaumes protestants, l'*Imitation* lui servent à entretenir son exaltation, et la prédisposent à s'enivrer, si j'ose dire, du mysticisme de la souffrance : pour exceptionnel qu'il

soit, son cas n'est pas hors l'humanité : c'est une forme de la sainteté qu'elle propose à l'émulation de Jérôme :

— Mon ami, commença-t-elle, et sans tourner vers moi son regard — je me sens plus heureuse auprès de toi que je n'aurais cru qu'on pût l'être... mais, crois-moi ; nous ne sommes pas nés pour le bonheur.

— Que peut préférer l'âme au bonheur ? m'écriai-je impétueusement. Elle murmura :

— La sainteté...

si bas, que ce mot, je le devinai plutôt que je ne pus l'entendre.

Tout mon bonheur ouvrait les ailes, s'échappait de moi vers les cieux.

Sur le fond discret du récit, le dialogue, la correspondance des amants éclatent à la pleine lumière ; on suit avec une émotion angoissée l'envol de ce mysticisme éperdu : nul roman qui fasse précéder de plus dramatiques aventures la mort d'une touchante héroïne.

Et je consentirais à épiloguer sur l'hypothétique stérilité d'un martyr volontaire, s'il n'était abondamment prouvé qu'on ferait un tort grave à la littérature en lui interdisant de semblables sujets. Je préfère chicaner André Gide sur certaines obscurités, en vérité gratuites, et qui n'ajoutent assurément nul relief à son œuvre : il arrive qu'au cours de ce duel de subtilité où ils s'épuisent, Alissa et Jérôme paraissent s'embrouiller ; sommes-nous sûrs de comprendre ? Vous verrez que certains formuleront des doutes légitimes : je m'en afflige d'autant plus qu'il se trouvera assez de gens — et parmi eux des critiques — pour aperce-

voir l'excès de recherche, la prétention quintessenciée dont souffre d'aventure l'art d'André Gide.

Il faut lire ce roman dans le recueillement; en vérité, je plaindrais quiconque n'en saurait goûter le charme grave, quiconque n'entendrait point cette langue si neuve et si ancienne, quiconque se défendrait de frémir au tremblement de cette voix mouillée de larmes, quiconque aurait le détestable courage de ne point s'abandonner à la séduction de cette mélodie romantique, rythmée selon une discipline classique.

HUMILIS

Est-il vrai que Germain Nouveau, poète nomade, rimeur désireux de beaux songes et non de succès mondains, mène quelque part, en un midi hospitalier, la libre existence du chemineau porte-lyre ?

Certains, qui se disent ses amis, l'affirment.

Ils affirment bien d'autres choses, les amis de Germain Nouveau.

Ils ne nous livrent pas une biographie complète ; ce qu'ils veulent bien nous confier est digne d'attention, parce que les poèmes de leur singulier héros ne sont point négligeables.

Donc Germain Nouveau aurait eu une jeunesse sédentaire ; parisien, comme vous et moi soumis aux obligations de la vie citadine, on le vit au boulevard.

Aujourd'hui, si vous rencontrez à quelque détour des routes provençales une maigre figure hâlée, une silhouette insoucieuse d'élégance, un de ces vagues passants de qui le regard lointain et la face brous-

sailleuse inquiètent l'homme des villes, ne ressentent d'abord ni crainte, ni commisération; peut-être aurez-vous croisé un grand bonheur qui se dissimule, l'âme la plus doucement sereine de ce temps, le délicat poète Germain Nouveau.

Il erre, dit-on, de ville en ville; il aime la mer; pour jouir des spectacles marins, il monte à bord des paquebots qui font le trafic entre Marseille et Alger; n'allez point le chercher aux salons des « premières; » il est avec des bouviers, des pâtres africains; ses facéties, ses chants, ses histoires sont infiniment appréciés de ces naïfs compagnons.

Depuis des années il vit ainsi; il n'est point las d'errer.

Que d'autres, mélancoliques montreurs, clament leurs vers parmi le bruissement profane des salons parisiens! Il faut les plaindre. Lui préfère se dire ses poèmes à soi-même; piéton humble et poudreux, passager qui s'attarde en de sordides entreponts, ou à l'avant des navires, dans le brouhaha de l'équipage et de la canaille, il a droit à notre envieux respect.

Ayant, tels les pèlerins de jadis, fait vœu de pauvreté, dire qu'il échappe aux soucis médiocres ne suffit point : son indigence est opulente, son dénuement respandit, l'éternel soleil des joies spirituelles brille sur lui.

Ne lui parlez point de ses vers; il les renie dès qu'ils cessent d'être l'enivrant secret de son cœur modeste et passionné; défiance du bon ouvrier épris d'une perfection trop achevée; scrupules du croyant, qui redoute le scandale ancien d'enthousiasmes héréd-

tiques; surtout prudence de l'ascète, ennemi du bruit et de la renommée : Germain Nouveau fuit la gloire, parce qu'elle est pernicieuse à cette suprême vertu, l'humilité.

Capricieuse, la gloire ne lui tient point rancune; coquette, elle court au-devant de qui ne la sollicite point; elle assaillera quelque jour Germain Nouveau au coin d'un bois.

Les amis du poète seront complices; ils publient ses poèmes, avec des compositions du sculpteur Auguste Rolin, qui en sont comme la glorification et la transposition linéaire; ils les publient, et nous rappellent que dès 1904, une brochure signala à quelques lettrés ce rare talent; une affectueuse supercherie déjoua l'opposition de l'auteur; écoutez M. Maurice Saint-Chamarand, à qui l'on doit l'édition nouvelle : « Au cours de l'année 1904, M. Léonce de Larmandie, seul possesseur, depuis plus de vingt ans, de poèmes manuscrits dont le véritable auteur (désignons-le par ses initiales, G. N.), se refusait à reconnaître la paternité — M. de Larmandie fit paraître, dans une brochure incomplète, adressée à quelques privilégiés, quelques-uns des plus beaux poèmes dudit G. N., sous l'égide de la Société des Poètes Français, et dans l'espoir de faire sortir enfin ces poèmes de leur obscurité! » L'égide de la Société des Poètes Français écrasa la timide brochure... Or, voici que le désastre se mue en victoire; de quelles haïssables rumeurs de triomphe ne sera point troublée la paix lointaine de Germain Nouveau!

« Si jamais je publie mes vers, ils paraîtront sous

le nom d'Humilis.... » Ainsi fut fait ; mais notre temps ne s'accommode point de l'anonymat où s'abîmait l'éphémère célébrité des artistes d'autrefois, bâtisseurs de cathédrales, sertisseurs de vitraux, enlumineurs de manuscrits précieux. Puisse l'hommage de nos admirations ne point sembler trop amer à Humilis.

Il a une légende ; hélas ! la merveilleuse aventure dont il étonne notre temps prosaïque et jouisseur fera voler son nom sur les lèvres des hommes ; on s'étonne, on admire ; songez donc, chère Madame, un chemineau, un vrai ; quel costume ! la jolie sauvagerie ! Sur quoi la petite Madame frivole s'en va lire ces poèmes de la plus somptueuse simplicité et où la pureté du son semble comme bercée parmi l'ample harmonie d'un invisible orchestre. Elle en ressent quelque émotion et s'approuve de devenir meilleure. Combien l'imiteront ! L'étrangeté de son destin impose aux plus rebelles mémoires le nom d'Humilis. Ironie de ce nom qui appelle l'obscurité et qui déjà étincelle dans la lumière.

Qu'on le lise ! peu nous importe le motif dont s'aurorise la curiosité des gens distraits. Quant à ceux dont il a pris le cœur, comment leur déplairait-il que la vie même d'Humilis soit en parfait accord avec son œuvre ? trop de poètes chantent les joies rurales et se complaisent dans l'intrigue des villes, ou encore exaltent une naïveté que démentent tous leurs actes ; Humilis nous offre le rare exemple d'un enthousiasme qui n'est point seulement littéraire ; il n'est point seulement sincère, il est logique avec soi-même ; de sans doute l'accent persuasif et la force magnifique de sa parole.

Il a un accent que nul autre n'eut avant lui et que nul ne copiera jamais ; ce bonheur lui échoit dont peu de poètes furent gratifiés : son art a la fraîcheur d'une création imprévue ; nous lui devons la surprise de découvrir comme une langue nouvelle, mélange de science verbale et rythmique qui se dissimule et veut se faire oublier, et d'hésitante ingénuité. La charité, la pauvreté, l'humilité, la chasteté, tels sont ses thèmes préférés ; ou encore son mysticisme interprète la beauté des corps, la splendeur des cathédrales :

Vous êtes belles sans orgueil....

Ses poèmes sont des prières ; on dirait des fragments d'une très ancienne liturgie :

O mon Seigneur Jésus, enfance vénérable,
Je vous aime et vous crains, petit et misérable,
Car vous êtes le fils de l'amour adorable.

O mon Seigneur Jésus, adolescent fêté,
Mon âme vous contemple avec humilité,
Car vous êtes la Grâce en étant la Beauté.

O mon Seigneur Jésus, qu'un vêtement décore,
Couleur de la mer calme et couleur de l'aurore,
Que le rouge et le bleu vous fleurissent encore !

O mon Seigneur Jésus, chaste et doux travailleur,
Enseignez-moi la paix du travail le meilleur,
Celui du charpentier ou celui du tailleur.

.

O mon Seigneur Jésus, ô convive divin,
Qui versez votre sang comme on verse le vin,
Que ma faim et ma soif n'appellent pas en vain.

O mon Seigneur Jésus, vous qu'en brûlant on nomme
Mort d'amour, dont la mort sans cesse se consomme,
Que votre vérité s'allume au cœur de l'homme.

Un grand élan religieux le soulève, qu'il célèbre,
dans l'ardeur de sa foi,

L'impériale odeur des tombes entr'ouvertes,

ou qu'il invoque un surnaturel secours pour sauver
notre temps, car :

Tout ce qui fleurissait et parfumait l'été

De la vie et de l'âme,

L'amour loyal de l'homme et la fidélité

Pieuse de la femme,

Ces choses ne sont plus; l'haleine des antans

A balayé ces roses

Et l'homme a changé l'homme, et les gens de nos temps

Sont repus et moroses :

Oui, c'est la nuit qui vient, la nuit qui filtre au fond

De l'âme qui décline,

Et grelotte déjà dans cet hiver profond,

Comme une ombre orpheline ;

Toute son œuvre est une protestation contre les
ténèbres envahissantes, et le matérialisme aveugle et
sourd.

Une protestation; retenez bien qu'Humilis n'est
point un apôtre; ne lui demandez nul prosélytisme;
son indignité repousse un si grand rôle; il n'est qu'un
vieux artiste, un croyant parmi la foule; l'indépen-
dance de son rêve lui est chère, et c'est peut-être
l'unique vanité dont ne s'effarouche point son âme
scrupuleuse :

Au surplus, je n'ai pas l'améthyste à mon doigt,

Je ne suis pas du temple,

Et je sais qu'un chrétien pur et simple ne doit

A tous que son exemple.

Je ne suis pas un prêtre arrachant au plaisir
 Un peuple qu'il relève ;
 Je ne suis qu'un rêveur et je n'ai qu'un désir :
 Dire ce que je rêve.

C'est par là qu'Humilis nous appartient, par là
 qu'il appartient à tous, interprète des enchantements
 mystiques cher à quiconque vit dans le siècle et se
 nourrit de pensée profane.

Il est un merveilleux artiste, et tel de ses poèmes
 devrait être connu à l'égal des plus connus :

Aimez vos mains afin qu'un jour vos mains soient belles.
 Il n'est pas de parfum trop précieux pour elles.
 Soignez-les. Taillez bien les ongles douloureux,
 Il n'est pas d'instruments trop délicats pour eux.

C'est Dieu qui fit les mains fécondes en merveilles ;
 Elles ont pris leur neige aux lys des Séraphins,
 Au jardin de la chair, ce sont deux fleurs pareilles,
 Et le sang de la rose est sous leurs ongles fins.

Il circule un printemps mystique dans les veines
 Où court la violette, où le bluet sourit :
 Aux lignes de la paume ont dormi les verveines ;
 Les mains disent aux yeux les secrets de l'esprit.

Les peintres les plus grands furent amoureux d'elles,
 Et les peintres des mains sont les peintres modèles

.....
 Servez vos mains, ce sont vos servantes fidèles ;
 Donnez à leur repos un lit tout en dentelles.

Ce sont vos mains qui font la caresse ici-bas ;
 Croyez qu'elles sont sœurs des lys et des ailes ;
 Ne les méprisez pas, ne les négligez pas,
 Et laissez-les fleurir comme des asphodèles.

.....

Et vous, dites, ô vous, qui, détestant les armes,
 Mirez votre tristesse au fleuve de nos larmes,
 Vieillard, dont les cheveux vont tout blancs vers le jour,
 Jeune homme, aux yeux divins où se lève l'amour,
 Douce femme mêlant ta rêverie aux anges,
 Le cœur gonflé parfois au fond des soirs étranges,
 Sans songer qu'en vos mains fleurit la volonté,
 Tous, vous dites : « Où donc est-il, en vérité,
 Le remède, ô Seigneur, car nos maux sont extrêmes ! »
 — Mais il est dans vos mains, mais il est vos mains mêmes.
 (*Les Mains*).

Un tel poème, qu'il faudrait citer presque tout entier, est un des plus immatériels et des plus purs joyaux de la poésie contemporaine. Il est la suprême expression d'une ferveur qui fleurit çà et là en des strophes parfaites :

Dieu fit votre corps noble et votre âme charmante.
 Le corps sort de la terre et l'âme aspire aux cieux ;
 L'un est un amoureux et l'autre est une amante.

Dans la paix d'un jardin vaste et délicieux,
 Dieu souffla dans un peu de boue un peu de flamme,
 Et le corps s'en alla sur ses pieds gracieux.

(*Le Corps et l'Âme*).

Adoration de l'esprit, et de la chair, qui en est la manifestation sensible, et de leur commune beauté où triomphe la gloire de l'indicible, aboutissement d'une double tradition, chrétienne et païenne, mariage mystique du plus haut idéal de spiritualité et du rêve le plus éblouissant de magnificence plastique. Que si vous n'aperceviez point cette double source du génie d'Humilis, je vous renverrais au poème intitulé *Dans les Temps que je vois* ; le dernier vœu du

poète est en faveur d'une humanité revivifiée par l'Évangile et l'Hellénisme :

Qu'ils sont beaux, les enfants que le Seigneur envoie!

.
 Ce sont des vigneron et des maîtres de danse
 Buvant, à pleins poumons, l'air joyeux des matins,
 Et des grammairiens parlant avec prudence,
 La lèvre façonnée aux vocables latins.

Ce sont des charpentiers et des tailleurs de pierre,
 De divins ouvriers dont le ciel est content,
 Et dont l'art qui rayonne a fleuri la paupière,
 Aimant tous les travaux que l'on fait en chantant.

Ce sont des peintres doux et des tailleurs tranquilles,
 Sachant prêter une âme aux plis d'un vêtement,
 Et suspendre des cieux aux plafonds de nos villes,
 Aimant tous les travaux que l'on fait en aimant.

Plus charmants que les Dieux de marbre pentélique,
 C'est l'Olympe, ô Seigneur, rangé sous votre loi ;
 C'est Apollon chrétien, c'est Vénus catholique,
 Se levant sur le monde enchanté par sa foi.

Tel est le songe ultime d'Humilis; ses vers en constituent dans le domaine de l'art la réalisation anticipée; ses poèmes ont le charme des allégories platoniciennes et la grâce poignante d'un cantique grégorien, ou encore d'une madone de primitif.

On l'a comparé à Verlaine; comment ne point rapprocher leurs sorts? et parfois leurs inspirations! Ils partagent l'honneur d'avoir donné à la France contemporaine ses plus beaux poèmes religieux. Ils eurent une conception analogue du mal, qui est le péché; ils parlèrent du péché de la chair avec une tragique horreur, et célébrèrent la sainteté.... Ver-

laine est un prestigieux maître, un poète d'une richesse inégalée; Humilis n'a pas cette variété, mais s'il connaît moins de modes, sa voix est plus pure; elle ne tremble pas de remords; elle trouble moins; elle est comme une compagne infiniment douce du silence; nulle musique française n'est plus délicatement suave.

MAURICE MAINDRON

On est trop assuré, quand on loue les ouvrages de M. Maurice Maindron, de ne se déterminer que par des raisons littéraires, pour ne se sentir pas fort à l'aise. Maurice Maindron n'est point de ces écrivains qui édifient une réputation sur le lâche consentement d'un public habilement sollicité ; on est bien certain, si l'on s'avise de porter un jugement sur son œuvre, de ne jamais céder à l'obscur influence d'une conspiration de flatteurs. Maurice Maindron décourage les flatteurs avec autant d'énergie qu'il désapprouve la cabale. Ce romancier escalade les sommets de la gloire par des chemins dont il est seul à s'accommoder ; les plus abrupts ne l'effraient point ; son audace étonne et scandalise un temps que n'irritent plus la séduisante intrigue ni l'aimable renoncement au courage. Maurice Maindron a tous les courages, et d'abord celui de rompre en visière à nos détestables mœurs. Parmi tant de souples échines il montre la

raide stature d'un reître armé de toutes pièces, et qui serait savant et artiste. A notre honte saluons en sa personne un magnifique anachronisme.

Anachronique, et comme tel déconcertant, il offense par une abondance hétéroclite de vertus périmées et de talents précurseurs notre goût de l'homogène et du simple, notre prédilection pour tout ce qui, hommes et idées, se laisse aisément ranger dans nos classifications. Bien loin qu'on lui sache gré d'avoir tenté les plus diverses entreprises, bien loin qu'on soit ébloui par le succès d'activités multiples, on ira reprocher à cet entomologiste ses romans, à ce romancier ses mémoires archéologiques, à ce critique d'art ses voyages d'exploration, à cet artiste sa science, à ce savant son art. Comme s'il n'était de salut que dans l'accomplissement d'une tâche exigüe, comme si de s'aveugler d'œillères aiguisait le regard, comme si la fameuse « spécialisation, » favorable aux petits métiers du corps et de l'esprit, n'était point meurtrière d'une haute et intense vie intellectuelle! Et d'ailleurs qu'entend-on par spécialisation? Et faut-il croire qu'un étroit exclusivisme en soit l'inévitable condition? Je serais, pour ma part, tenté de croire que Maurice Maindron est tout le contraire d'un amateur, étant un spécialiste en quatre ou cinq domaines où sa maîtrise n'est pas contestable.... — Voilà bien justement ce qui est grave, car on pardonne à Ingres son violon, et tel de nos romanciers s'affirme impunément collectionneur, sculpteur, peintre, « sportman; » il n'est que de cultiver la frivolité: mais la science, mais plusieurs sciences, unies à l'art littéraire!

O Maindron, votre inexpiable crime fut de défier et de confondre nos pédantismes coalisés!

Et peut-être verra-t-on quelque jour un équitable naturaliste découvrir que les ressources d'un esprit diversement cultivé ne furent point inutiles aux recherches de son confrère Maindron; un archéologue viendra qui proclamera fécondes les intuitions de l'artiste égaré dans l'archéologie.... Quelque tort que l'on fasse à un semblable cerveau en ne retenant ici de son œuvre que la partie proprement littéraire, il faut bien s'y résoudre; du moins aperçoit-on nettement que ces romans eussent été inconcevables sans ces mémoires, ces notes, ces monographies; la savoureuse originalité de cette littérature est faite du concours imprévu de tant de compétences; aux triomphes de l'écrivain, qu'ils préparèrent, demeurent intimement associés le naturaliste, le voyageur, l'archéologue, l'historien des costumes et des armes.



Dolichus bicolor, n. sp. — Insectum robustum, alatum, sat deplanatum, pronoto lato, nigro, nunquam flavomarginato; elytris badiis, nigro-circumdatis; corpore subtus piceo, nitido; pedibus plus minusve obscure rufis; antennis piceis, articulis 1-4 rufescentibus. — Long.: 14-17 mill. — Yunnan.

Tel est le signalement scientifique d'un insecte que la vigilante érudition de Maurice Maindron inscrit naguère dans les catalogues officiels; telle est la langue dont personne ne dispute plus le privilège

aux naturalistes obstinés à décrire, de ses antiques couleurs, le spectacle incessamment renouvelé de la vie : insectum robustum... cela n'a l'air de rien, ces trois lignes de latin essoufflé : de quels longs voyages, de quelles patientes recherches ne témoignent-elles pas ? et de quelle minutieuse et active contemplation ! car il importait de ne point confondre ce *Dolichus bicolor* et le *D. halensis* Schall ; sachez donc que sa stature est plus robuste, plus court et plus élargi en arrière son pronotum ; notre *Dolichus* se distingue en outre par des singularités de nuances : noirs, la tête et le corselet brillent d'un obscur éclat ; nulle bordure rousse ne pare le corselet ; d'un bai plus ou moins clair, les élytres sont bordées de noir aussi bien aux épaules qu'aux épipleutres et à la suture ; les antennes, les pattes... je n'en finirais point d'énumérer tant de détails perceptibles seulement aux yeux les plus exercés. Les sciences naturelles sont d'étonnantes promotrices de l'art descriptif ; elles enseignent la modestie patiente, requièrent une absolue exactitude, et n'autorisent qu'un enthousiasme humble, infiniment respectueux de la splendeur du vrai.

Or ce sont des yeux ainsi éduqués, une imagination ainsi disciplinée que Maurice Maindron promène à travers le monde : d'avoir travaillé au Laboratoire d'entomologie du Muséum sous la direction de Künckel d'Herculais, d'y avoir inauguré un classement des *Scolia*, et genres voisins, et ordonné la collection publique d'insectes hyménoptères, le prédestinait à parcourir utilement l'Afrique, l'Asie, la Malaisie ; utilement, non point en dilettante en quête d'émotions vagues et d'émerveillements imprévus, mais en

savant soucieux de subordonner ses rêves à ses observations, et de ne jamais sacrifier aux mirages de l'imaginative les prodigieuses ressources de l'information ; à Singapore, à Java, à Célèbes, en Nouvelle-Guinée il déploie une fougue juvénile sans interrompre le cours d'austères investigations ; il collectionne les vers, mollusques, cœlentérés, approfondit la vie évolutive des insectes hyménoptères ; immobilisé en je ne sais quelle lointaine escale, il exécute des suites de maquettes en couleurs de poissons, d'oiseaux.... Toute sa vie ce Parisien, obéissant à de soudaines nostalgies, tirera ainsi de studieuses bordées ; on le rencontrera en mission au Sénégal, dans l'Inde, à Sumatra et à Java, sur les confins de l'Abyssinie ; du South Arkot, il envoie au Muséum une collection d'insectes, des vers, des mollusques, des crustacés, des oiseaux, des fœtus de roussette, le Lori grêle (*Sténops gracilis*), des crânes d'Hindous... une seule de ses expéditions (à la baie de Tadjourah) nous vaut douze mille exemplaires d'animaux articulés, représentant douze cents espèces ; et qui donc, parmi les profanes, ne lui serait reconnaissant de tant d'animaux vivants dont il enrichit les cages et les fosses de notre Jardin des Plantes : des pythons, des singes, un bouc des Danakils, une lionne d'Abyssinie....

La bibliographie de ses travaux d'histoire naturelle ferait honneur à un laborieux professeur.

La bibliographie de ses travaux d'archéologie est à peine moins imposante.

Et sans doute n'est-il point commun que le même érudit signe des études sur le puceron lanigère et ses dégâts, ou les éphidères, lépidoptères perforant les

oranges, ou les *Marmottes*, ou le *Castor*, ou les *Dragons volants de Java*, ou les *Gnous*, ou les *Orchidées* du genre *Cypripedium*, ou le *Chien des prairies*, *Cynomis ludo vicianus*, et des articles ou volumes qu'il intitule *Les armes*, *Les armes artistiques au XV^e siècle*, *Coup d'œil sommaire sur les armes orientales*, *Esquisse de l'histoire de l'épée au XVI^e siècle*, *L'épée du Marquis de Pescaire au musée de Cluny*, *L'armeria Real de Madrid...* et enfin ce *Dictionnaire du costume du moyen âge au XIX^e siècle*, dont le programme eût découragé plus d'une courageuse initiative. Et peut-être ne saurait-on découvrir entre tant d'objets divers d'autre lien que celui d'une curiosité s'exerçant selon des directions voisines, et conformément à des méthodes identiques; car la méthode des sciences naturelles convient assez bien à l'histoire du vestiaire humain; sciences avant tout descriptives, sciences exactes en quelque sorte, et dont le premier fruit est de communiquer aux esprits qui s'y adonnent avec continuité le goût d'une extrême précision.

Sciences somptueuses, et qui meublent la mémoire d'un trésor de formes et d'images que l'esprit le plus inventif serait incapable de seulement concevoir. Récapitulons cette carrière : faire le tour de cette imagination, c'est parcourir non point un mais plusieurs musées : les magnificences de la nature tropicale, les luxuriances de la forêt et de la mer, que le commun des hommes soupçonne à peine confusément.

la flore et la faune, les climats, les peuples, les civilisations millénaires de l'Inde et de la Chine, les armes, le blason, le costume, toutes les ressources de la planète explorées, mesurées, l'orgueil et le luxe des aristocraties guerrières observé, étiqueté, pénétré par le plus méticuleux enquêteur, quel prodigieux amoncellement de richesses pour un peintre, un écrivain, un romancier !

Et j'entends bien que de cette opulence Maurice Maindron n'ambitionne d'user qu'avec une probité scrupuleuse ; il ne se reconnaît pas le droit de gaspiller et d'avilir la beauté ; nul plus que lui ne hait le clinquant, le plaqué, toute cette pacotille dont une littérature exotique inonde le marché de la librairie internationale ; artiste, il ne répudie point la rude discipline scientifique, mais dénonce ces brillantes transpositions littéraires qui valent seulement par l'impression. En effet :

Ce genre, très en faveur aujourd'hui, a le très grand inconvénient, à mon sens, de présenter sous la forme d'une vision personnelle ce qui devrait être la peinture sévèrement fidèle des choses vues, avec, à l'appui, des témoignages assez nets pour se critiquer par eux-mêmes et infirmer toutes ces appréciations de fantaisies qui sortent du domaine de la réalité, qu'on doit respecter même et surtout en art, pour se résoudre dans la plus fumeuse des rêveries (*Dans l'Inde du Sud. Le Coromandel*).

N'attendez donc de Maurice Maindron ni rêveries, ni fantaisies, mais des peintures sévèrement fidèles ; les deux volumes qu'il consacre aux Indes sont de la plus véridique splendeur ; les paysages, les monuments, les ciels, les plantes, les animaux qu'il intro-

duit dans ses récits, il les a vus, et ce sont les notes du géologue, de l'archéologue, du botaniste... que transcrit le plus scrupuleux des prosateurs.

Mais quelles rares excitations un esprit créateur ne peut-il espérer d'une aussi abondante et insolite « documentation ! » Et s'il n'est pas douteux que notre imagination soit l'ingénieux reflet d'un kaléidoscope intérieur, que ne doit-on point attendre de celui qui contemple le choc de tant d'images et de spectacles grandioses !

Maurice Maindron ne déçoit nul espoir : il est probablement le peintre le plus étonnant, qui ait encore apparu dans l'histoire de nos lettres, de certains aspects, parmi les plus surprenants et les plus magnifiques du monde terrestre : bien loin que sa science écrase et l'immobilise, elle lui ouvre d'infinis horizons ; les ressources illimitées des termes techniques l'alourdissent point sa langue, où nous admirons le magique prestige de la propriété de l'expression ; et peut-être ignorerions-nous la puissance évocatrice d'une certaine exactitude, s'il ne lui avait plu d'écrire ces pages où étincelle le plus sûr vocabulaire, celle-ci, par exemple, qui commémore le souvenir d'une excursion marine :

Dans les hauts-fonds, parmi les grandes masses blanches des coraux, les algues et les gorgones formaient de petites forêts sous-marines où erraient des poissons aux nuances éclatantes et tranchées, bleus, rouges, verts, orangés, tigrés de noir, masqués de lunules d'azur, de lignes veloutées très sombres. Tous avaient des formes solites, et ils allaient et venaient, se poursuivant avec cette silencieuse démarche d'ombres qui donnent à ces

êtres muets, se mouvant tout d'une pièce. quelque chose de factice et d'incomplet.

Les coralliaires, avec leur tronc ramifié, décomposé en brindilles de plus en plus ténues, chargées de bourgeons étoilés, ressemblaient à ces arbres d'Afrique qui n'ont point de feuilles. Et parmi eux grimpaient les oursins guindés sur leurs piquants, et aussi des annélides qui ondulaient comme des mille-pieds. Les méandrines à divisions polygonales rappelaient des gâteaux de miel; d'autres....

Le même art chatoyant et sobre décore tous ces contes, où Maurice Maindron anime d'une vie étrange les dieux et les monstres, les hommes, les êtres réels et chimériques dont il lui fut donné de connaître les vices, les vertus, ou l'occulte puissance; contes africains, persans, hindous, malais, voire français, telle cette *Merveilleuse et véridique histoire du dragon de Saint-Odolan*. Certains de ces récits, âpres, nets, définitifs, sont d'une perfection que Flaubert eût jalouée; d'autres ont le fini délicat et le velouté de ces miniatures persanes qu'un Delacroix — erreur surprenante — jugeait inexpressives, et que se disputent de nos jours les plus fins connaisseurs d'art. Certains ressemblent à de violents émaux, d'autres brillent doucement à la façon de très anciennes légendes....

Tous vivent; ils furent écrits par un artiste au sang généreux et qui n'a point en vain obéi aux ardeurs des passions aventureuses. Car sa longue odyssée aux océans lointains et aux plus merveilleux rivages ne fut point celle d'un timide botaniste; par delà ses récits on devine une humeur entreprenante et quasiment guerrière; les mœurs barbares semblent avoir étrangement séduit ce civilisé; il en admire la crudité; i

leur doit le secret d'une jeunesse et d'un élan frénétiques.... Son œuvre est toute pleine de héros tumultueusement immodestes.

Et sans doute une pareille école n'enseigne-t-elle point le respect de l'humanité; la vertu n'en impose guère à quiconque peut témoigner de l'universalité du vice; aux yeux d'un tel juge, l'homme vaut par la ruse ou la force, la femme par la beauté; l'homme serait haïssable, s'il n'était surtout ridicule; la femme est tout juste digne d'un aimable dédain; le sentiment ne mérite considération que du seul point de vue esthétique.... Le sage se rit de l'incohérence des âmes, bafoue l'inconsistante folie de nos rêves; il accueille allègrement les conclusions d'un transcendant immoralisme et se venge, avec quelque féroce sourire, d'un monde voué aux surprises et aux effroyables cruautés du hasard.



Il fallait cette existence, cet entraînement aux plus strictes méthodes, et cette intensive culture de l'imagination, ces retraites de laboratoire et cette débâche d'errante activité, cette carrière irrégulière et cette application, pour rendre Maurice Maindron capable de concevoir et d'écrire les romans, *Le Tournoi de Vauplassans*, *Saint-Cendre*, *Blancador l'Avançeur*, *Monsieur de Clérambom*... qui constituent son plus définitif titre de gloire : réussite qui propose au lecteur une indéchiffrable énigme, s'il ignore les traits essentiels d'une aussi singulière physionomie : ayant

couru le monde et goûté aux ivresses de l'action, ayant fréquenté sans dégoût, et peut-être avec une secrète envie, des compagnons aux instincts rudes et primitifs, ayant aimé les combats, les entreprises hasardeuses, la fantasmagorie colorée des mythologies et des sorcelleries, Maurice Maindron devenait apte à pénétrer notre turbulent seizième siècle, et à en ressusciter la brutale épopée.

Admirables romans où l'on ne sait, si l'on admire davantage une fougueuse invention ou une exécution savante : œuvre unique, et que nul ne sera tenté d'imiter, car il n'est point aisé d'unir à une aussi riche expérience et à un savoir encyclopédique le délicat et prudent métier d'un Hérédia. Œuvre unique, et qui inscrit dans l'histoire du roman historique un exceptionnel et éclatant chapitre.

Maurice Maindron semble n'affectionner point ce terme de roman historique : avoue-t-il la raison de cette défiance, quand il déclare : « La France n'a jamais aimé le roman historique. Ses critiques ont écrit, écrivent et écriront encore que c'est un genre faux. » Admettons que Maurice Maindron nous conte des « histoires du temps passé, » car il serait peu honorable pour nous de ranger dans un genre faux des récits aussi drus. Nous serons fort à l'aise, pour reconnaître que ces histoires se distinguent des romans à la façon de Walter Scott, Alexandre Dumas père et autres romantiques, par un juste souci de ne point travestir au gré d'une quelconque intrigue les discours et les mœurs de personnages véritablement historiques ; à peine citent-elles, ça et là, les noms des rois, princes, ministres, maîtresses royales dont

nul contemporain ne peut ignorer le rôle. Mais c'est en vérité par d'autres mérites que se caractérisent ces chefs-d'œuvre désordonnés et harmonieux; violents et raffinés, et qui semblent avoir été édifiés dans l'allégresse d'un jeu.

Car nous avons le sentiment, en lisant ces romans, d'assister à un divertissement que règle d'abord pour son plaisir un verveux magicien : nulle concession aux snobismes de notre temps : Maurice Maindron ne se détourne jamais de son dessein, de son intrigue, de ses personnages; une absolue nécessité domine ces imbroglios; l'invisible présence d'un tyrannique auteur met de l'ordre dans ce désordre, et, je ne sais comment, nous communique la contagion d'une joie saine.... Et c'est pourquoi peut-être ces récits de viols et de meurtres, d'enlèvements, de rapines et de crimes n'avilissent ni ne démoralisent le lecteur. Nous sommes ici au théâtre; nous ne résistons guère à l'entraînante ironie d'un dramaturge, qui sait faire marcher de pair l'acteur tragique et le comique, l'amant criminel, le matamore et le bouffon.

Infiniment variés sont les jeux de la violence et de la déloyauté, de l'avidité, de tous les appétits déchaînés et de la peur, de la faiblesse et de la lâcheté : certains lecteurs superficiels n'ont voulu voir dans ces romans que la reconstitution d'un décor; c'est faire injure à l'auteur le plus épris de la vie, que de ne point découvrir sous ces harnois et ces ajustements abondamment dénombrés des âmes passionnées, des caractères : un François de Bernage, un Morguen, un Clérambon, sont inoubliables.... Que l'on célèbre après cela les vertus d'une langue pittoresque, trucu-

lente : ici toutefois n'allons point confondre ce qu'il importe de distinguer : la truculence dont se vantent de méchants écrivains ne se reconnaît souvent qu'à l'enflure et à l'impropriété du style : proclamez au contraire qu'elle jaillit de l'âme même de Maurice Maindron, telle une source, au savoureux arôme, de lyrisme narquois et d'humour qui se surveille. La langue de Maurice Maindron est vigoureuse ; je n'en sais pas de plus simple, car les termes savants dont elle se hérisse — rappelez-vous les conseils de Diderot — ne servent jamais à un vain étalage ; ils sont à leur place ; ils n'étonnent ni ne déroutent ; ils sont indispensables ; nous ne songeons à incriminer que notre ignorance, et non point le goût franc et sobre de celui de nos contemporains qui remet le plus splendidement en honneur les prodigieuses ressources du français.



Rappellerai-je que l'on doit à Maurice Maindron un « roman moderne, » *l'Arbre de science* ? en aucun peut-être de ses romans il n'a davantage livré de lui-même ; et c'est pourquoi sans doute y apparaissent quelques-unes de ces contradictions qui constituent le fond même de notre nature... Maurice Maindron s'y révèle satirique : on ne lit pas sans joie une aussi vive et piquante peinture de certains usages universitaires... que toute l'Université condamnera.

Maurice Maindron est l'auteur de l'une des œuvres les plus originales et les plus incontestablement dominantes de ce temps.

Il n'est point de l'Académie.

Je l'estime, quant à moi, tout à fait digne de l'honneur suprême du quarante et unième fauteuil... mais s'il était élu, il est de taille à supporter gaillardement une épreuve funeste à certains. Alors.... Par la Saintsambregoy, cela le regarde!

E.-M. DE VOGUÉ

Au printemps de l'année 1887, E.-M. Melchior de Vogüé, qui lisait beaucoup, et non point seulement les romans à succès, apprit que, parmi tant d'inaappréciables richesses, les archives du Mont-Cassin possédaient quelques leçons manuscrites du savant Cremonini, ami de Galilée, professeur de philosophie à l'Université de Padoue vers la fin du xvi^e siècle ; il ne put connaître que les premiers mots du discours d'ouverture : *Mundus nunquam est, nascitur semper et moritur* — « le monde n'est jamais, il ne fait que naître et mourir à chaque instant. » Aussitôt il ambitionna d'en savoir plus long, et rêva l'aventure de ce philosophe de la Renaissance qui, si longtemps après Çakya Mouni, et trois siècles avant Hegel, enseignait la « doctrine de la métamorphose perpétuelle et de l'universelle illusion. » Il voyageait aisément ; ce printemps-là, par hasard, l'ayant conduit aux portes de l'Italie, il les franchit, courut d'une

traite à Rome, puis à San Germano, d'où, chevauchant un baudet des Abruzzes, il gagna par un sentier rocailleux la citadelle monastique (*Histoire et Poésie*).

Splendeurs de l'avril italien, magie de la lumière, joies de l'artiste qui chante sa félicité, supérieure aux orgueilleuses satisfactions de l'érudit ! Le Mont-Cassin domine les tièdes et délicieuses plaines de Campanie ; E.-M. de Vogüé y monta parmi la neige odorante des pêchers en fleurs ; le brouillard gris des oliviers emplissait le fond des vallées ; âpres, dénudées, ascétiques, les cimes, brusquement élancées d'une terre voluptueuse, offraient le plus glorieux refuge d'où contempler « les grands horizons qui doivent occuper l'âme. »

Au premier pont-levis, le frère custode se montra. Cloîtres et cellules : architectures cyclopéennes, marbres et fresques, pompes sacerdotales ; E.-M. de Vogüé feuilleta la règle bénédictine, qui est un code d'une austérité ingénue, en même temps qu'un manuel de forte psychologie ; il entr'ouvrit la monumentale *Histoire du Mont-Cassin* de dom Tosti, entrevit un prodigieux trésor de documents, bulles d'or, brefs pontificaux, rescrits impériaux des Carlovingiens et des Hohenstauffen, chartes, lettres, diplômes signés Charlemagne, Lothaire, Othon, Frédéric, Hildebrand, Innocent, Robert Guiscard, René d'Anjou... Des Sarrasins et des chevaliers de la Table Ronde aux demi-brigades et aux dragons du roi Murat, de Bayard à Championnet, quelle épique et rutilante armée de fantômes ! E.-M. de Vogüé les évoque un instant ; en hâte il les frôle ; poète, il s'enivre d'histoire.

Il n'oublie point cependant Cremonini, le découvre aux feuillets d'un codex hiéroglyphique : labeur et paléographie ; labeur rapide, paléographie... intuitive ; ce Cremonini est en vérité bavard : « des idées banales sous du beau latin fleuri... » Certes, méfions-nous des jolies phrases latines, françaises... Ce Cremonini inquiéta, par l'audace d'une redondance suspecte, l'inquisiteur du Saint-Office de Padoue ; interrogé, il se rétracte sans se rétracter ; tel un professeur du Collège de France, libre-penseur, qui se disculperait trop habilement aux yeux du ministre d'un régime de compression : « toujours l'odeur d'homme, toujours les belles idées pures changées en grosse monnaie ou en paillon, dans la main du saltimbanque intelligent qui les exploite pour en tirer profit ou vanité ! Ce n'était pas la peine de venir jusqu'au Mont-Cassin pour y chercher un nouveau cas de cette simonie. »

Ce n'était pas la peine... s'il faut compter pour rien l'agrément du voyage : cherchait-il cependant autre chose ce voyageur poète, qui se compare lui-même aux moines gyrovagues honnis de St-Benoit ? Ces moines vagabondaient de ville en ville, de pays en pays, parce qu'ils étaient « indisciplinés de cœur et d'esprit. » Et E.-M. de Vogüé de conclure : « Le Cremonini, et moi qui viens de le lire, et mes pareils qui me liront, nous sommes tous des gyrovagues, dispersés sur les choses vaines.... »

Certes, nous sommes tous des gyrovagues, ou presque tous, encore que beaucoup d'hommes ne s'en avisent jamais.

E.-M. de Vogüé fut un gyrovague conscient, et si j'ose dire méthodique; il se fit une méthode de son humeur pérégrinante, une gloire de cette inquiétude qui ne lui permettait point de s'arrêter longtemps, ni d'épuiser la vertu d'un spectacle; passant plus pressé que quiconque à collectionner de séduisantes apparences et à emprisonner dans son œuvre comme un écho de l'universel néant.

Toute sa vie il fut en quête de Cremoninis; il en découvrit un grand nombre, il s'en forgea quelques autres. Un esprit aussi absolument tendu vers la chimère échappe à la médiocrité. Pèlerin toujours en route, on lui saurait toutefois davantage gré de ses ferveurs successives, si elles étaient moins brèves et surtout moins décevantes: coureur dont on admire l'élan, il est de ceux qui vaincraient peut-être, s'ils en avaient le goût, ou la patience. E.-M. de Vogüé n'a point de patience, il n'est que le plus appliqué des improvisateurs; il pratique la plus laborieuse dissipation; il est un essayeur avant d'être un essayiste.

Une seule fois il paraît se fixer; il donne le *Roman russe*; excursion prolongée, et qui l'eût moins longtemps retenu, s'il n'y avait trouvé prétexte à pousser dans les directions les plus diverses de vives reconnaissances. Il en revient; le monde, le vaste monde s'ouvre à sa curiosité: histoire, littérature, politique. Il est curieux des hommes, des idées, du passé, du présent; polyglotte, il entreprend d'être équitable aux slaves et aux Germains, aux Anglo-Saxons et aux

Latins; il fait le tour de l'Europe et prétend être de toutes les croisières intellectuelles; sa vie est un perpétuel déplacement; il introduit dans la littérature et quasi dans la philosophie les mœurs des riches oisifs.... Ses livres ont du succès; quoi qu'il écrive, il emporte le succès, un succès inégal, et bien entendu inversement proportionnel au talent qu'il plaît à E.-M. de Vogüé de manifester; il fait applaudir un roman, *Jean d'Agrève*, où quelques aimables pages sombrent parmi le flot de la plus oiseuse verbosité; louons-le de toutes nos forces de n'avoir écrit qu'une fois le *Maître de la mer* ou les *Morts qui parlent* (19 éditions); il fût si aisément devenu le rival heureux de nos plus illustres fabricants!... Ayant fui cette disgrâce, E.-M. de Vogüé mérite mieux que l'exaltation ou le dénigrement du parti pris. Son œuvre, grandiloquente, un peu trop sonore pour ne point sembler parfois un peu vide, est assez variée en sa monotonie; quelques parties sont dignes de défier quelque temps encore l'inévitable oubli.... Ne point s'appesantir sur les Cremoninis est sage après tout; E.-M. de Vogüé, qui ne nous encombre point de la science de dom Tosti, nous fait voir les pêchers en fleurs, et les oliviers, et la lumière, et la splendeur éparse du paysage campanien; la vraie grandeur de ces moines gardiens du plus impressionnant trésor de gloire ne lui échappe pas. Encore qu'un peu solennel, apprécions la faveur qu'il nous fait en nous agréant en son aristocratique compagnie; n'hésitons jamais à visiter avec E.-M. de Vogüé le monastère du Mont-Cassin.



Le Mont-Cassin, Rome, Florence, la Crimée, Samarcande... voire Paris, Paris en temps d'exposition universelle, quand l'univers s'y déverse, en sorte qu'il est alors permis de se proclamer Parisien sans s'avouer casanier. Casanier, E.-M. de Vogüé ne le fut jamais : il entend n'être jamais prisonnier d'une frontière ni d'une tradition.

Nous touchons ici à la perpétuelle contradiction où parut le vouer l'antinomie de ses goûts et de son rôle social : cet aristocrate, cet écrivain académique est en littérature le champion de l'internationalisme ; héritier d'une façon de vivre, de penser et de sentir, il s'efforce héroïquement d'en sortir ; il s'évade incessamment de soi-même ; son regard ne pénètre peut-être pas très profondément, mais il va loin : averti par de multiples randonnées, il est plus sagace que d'autres, le qui la délicate intuition demeure en défaut : souvenez-vous de ces étonnantes pages de Jules Lemaître sur la littérature du Nord ; relisez la riposte, topique et spirituelle, de E.-M. de Vogüé ; ce jour-là E.-M. de Vogüé rendit aux Lettres françaises un signalé service :

Les littératures du Nord ont ceci de commun, qu'elles ont pas fleuri au Sud ; mais en dehors de cette considération géographique, je croyais que la littérature anglaise différait de l'allemande, et celle-ci de la scandinave, ou de la russe, autant que chacune d'entre elles diffère de l'espagnole ou de l'italienne....

Il y aurait encore plus de folie pour nous à croire que

nous pouvons rester un centre immuable et se suffisant à lui-même, dans cet univers que notre époque a fait si petit et si rempli, si prompt aux changements, aux communications, aux acquisitions de toute sorte, en un mot si cosmopolite. Bien plus qu'au xviii^e siècle, un effort perpétuel de compréhension et d'assimilation nous est imposé, si nous voulons garder notre prédominance intellectuelle. (*Histoire et Poésie*).

D'avoir proclamé ces vérités avec une force, avec une constance dont il n'est point coutumier — en sorte qu'on aperçoit là l'unique soutien permanent de toute son œuvre — mérite considération; et sans doute E.-M. de Vogüé excellait à s'autoriser du passé; nos grands siècles classiques furent pénétrés d'influences étrangères, et nous savons ce que Corneille doit à l'Espagne : E.-M. de Vogüé, qui raillait les protectionnistes de la littérature, excellait à rassurer leurs patriotiques frayeurs.

En même temps qu'il leur accorde les gages les plus sérieux, il lui plaît de susciter leur émoi : cet ami des classiques vénère « nos pauvres vieux, » entendez Racine et La Fontaine; sa vénération s'exprime un peu bien légèrement : et c'est qu'en vérité, E.-M. de Vogüé n'est pas un esprit « tout d'une pièce; » il ne se donne jamais tout entier, ni sans réticence : il a de singulières volte-face et de surprenants retours, que la simple logique qualifierait aisément de reniements; savent-ils toujours, ses admirateurs, à quoi les engage leur admiration? et je ne cherche point à compromettre à leurs yeux la mémoire de E.-M. de Vogüé, mais je les avertis de bien lire, et les prie de s'apercevoir que quelque charme perfide n'est point absent

de son œuvre : ne sont-elles point de lui ces lignes insidieuses ?

Convenons, si l'on veut, que l'amour de la Patrie est une faiblesse intellectuelle; mais essayons d'imaginer ce qu'il y aurait d'inhumain, partant d'inintelligent, dans la raison qui prétendrait nous persuader après avoir perdu toutes ses communications avec notre cœur (*Spectacles contemporains*).

On en rencontre d'analogues éparées çà et là dans tous ses livres : comme s'il lui répugnait d'inspirer une absolue sécurité, comme s'il lui plaisait de nous révéler tout à coup d'insoupçonnées réserves d'ingéniosité sophistique....

Retenons seulement qu'il s'apparente par là à quelques-uns de ses plus célèbres contemporains : Taine et Renan furent les maîtres de sa génération; comme Jules Lemaître et Anatole France, il semble avoir de préférence écouté Renan; un biographe attentif ne pourrait-il découvrir en lui un voluptueux qui se repent, un sceptique qui se fait violence, un sophiste qui se disperse parmi les vanités de ce monde pour mieux fuir une séduisante et détestable science? Notez qu'il demeure très voisin de Jules Lemaître et d'Anatole France par ses goûts d'art et son dilettantisme érudit : l'inspiration à laquelle obéit l'auteur de la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* semble avoir dicté le *Testament de Silvanus* (*Heures d'Histoire*): l'historien de Jeanne d'Arc n'eût pas avec plus d'enthousiasme que E.-M. de Vogüé célébré la chance de Guido Biagi, bibliothécaire de la Laurentienne à Florence (*Le Rappel des Ombres*) : habiter un petit cloître où l'on a sous la main « les précieuses collections des Médicis.

belles idées somptueusement parées, textes et images, manuscrits apportés d'Orient, premières éditions d'Italie, livres de la grâce annotés et surchargés par les plus vigoureux génies de la Renaissance, » quelle suprême félicité ! Disposer en maître « de joyaux vainement convoités par les milliardaires de New-York ou de Chicago, » entendre perpétuellement « le murmure des sources mêmes où notre Occident réapprit la raison, la beauté, la joie de vivre, » quel suprême délice ! E.-M. de Vogüé n'en conçoit pas de plus enviable ; jamais son accent ne fut plus sincère, et nous voici contraint d'admettre qu'il avait l'étoffe d'un archiviste, d'un bibliothécaire, ou d'un conservateur de musée.



Ce nomade avait des goûts sédentaires ; ce charliste s'époumonna sur toutes les routes du monde ; historien, il compose des romans ; classique d'éducation et de tempérament, il est l'avocat d'Ibsen ; ce raffiné admire Zola qu'il hait, s'il est capable de haïr ; ce dilettante exalte la patrie, la politique coloniale ; poète, il brigue la députation ; député... Sa vie est remplie de brefs enthousiasmes et de longues nostalgies ; contrastes et contradictions qu'il ne parvint jamais à clairement débrouiller ; comment verrions-nous plus clair que lui en lui-même ? Quelque chose d'incertain flotte sur ses traits ; il est la plus noble des figures falotes, une de ces énigmes que l'histoire littéraire enregistre, et dont elle redouterait d'anéantir le prestige en facilitant la solution.

Pour nous, qui ne fûmes point insensibles à la séduction d'un talent ondoyant, nous voyons bien que cette incertitude ne nous déplaisait qu'à demi; il est bon que de son vivant la pensée d'un auteur semble parfois se dérober et nous proposer l'attrait d'un petit mystère : à suivre cette activité un peu désordonnée, nous soupçonnions une profonde et généreuse ardeur : E.-M. de Vogüé, que tant de liens rattachaient au passé, était nôtre par ce sens historique qui lui interdisait les regrets injustifiés et l'incitait à l'amour de son temps; il était nôtre par ses curiosités, son culte de la science, ses inquiétudes et en vérité ses contradictions; car il aima son temps et lui fut équitable : quel n'est point dans les *Morts qui parlent* son souci de justice! condamnant nos mœurs parlementaires — et qui ne les condamne avec lui? — quel hommage ne rend-il point à l'intégrité et au talent de nos politiques!

Il aima son temps, et fit effort pour le connaître : il fut fréquemment indulgent aux œuvres et aux hommes, et d'aventure nous révéla des raisons de croire et d'espérer...

Et enfin, et surtout, il fut un artiste, épris des idées au point de les accueillir toutes un peu indistinctement, de les accueillir en foules parfois incohérentes, mais si décoratives, si aisément consentantes à revêtir les parures du style! Il épandait sur elles l'éclat d'une période un peu solennelle, un peu lâche, mais d'une incontestable harmonie : idées et style, forme et fond nulle part ne s'accordent plus heureusement que dans ses pages les plus fugitives; car E.-M. de Vogüé qui fut historien, critique, poète en prose... fut à ses heures un admirable journaliste.

HUYSMANS

Que l'on eut donc tort de faire de la conversion de Huysmans un événement littéraire! Les uns vont assurant que cette conversion eut sur son talent une funeste influence; d'autres affirment qu'il puisa dans le catholicisme des forces et une originalité neuves. Je prie tout d'abord que l'on me fasse voir dans quelle mesure l'esprit religieux aurait modifié le tempérament et l'art de l'écrivain; mais c'est ce que l'on ne fera point, car la conversion de Huysmans n'eut sur sa littérature qu'une influence purement extérieure et en vérité négligeable: ses livres catholiques ne diffèrent pas sensiblement, sauf par le sujet, de ses œuvres antérieures; il est catholique, il n'est pas chrétien: la grâce l'éclaira sans le toucher: la morale évangélique ne l'a ni consolé, ni apaisé; la foi n'a pas éteint son hérétique curiosité; il demeure jusqu'à la fin magnifiquement indiscipliné, malveillant, insociable, on oserait presque dire anti-chrétien.

Que les craintes de certains furent donc vaines et nous semblent aujourd'hui chimériques ! Car le surprenant eût été que la conversion de Huysmans eût des conséquences graves ; oui, le miracle eût été que la grâce bouleversât et transformât cette âme ; et quel improbable accident qu'un cataclysme spirituel où eussent sombré les sympathiques défauts et les redoutables qualités qui font de Huysmans un précieux artiste ! Huysmans si affranchi d'inquiétudes métaphysiques, si réaliste, si épris de la laideur des choses, si incapable de fâcheuse indulgence, de charité, d'amour terrestre ou divin, Huysmans désireux d'artificiel, curieux d'excitants intellectuels et de réactifs assez puissants pour émouvoir une imagination paresseuse, Huysmans égoïste et misanthrope, que vous étiez donc bien armé contre les surprises de l'émotion religieuse !

Durtal faisant après sa conversion son examen de conscience ne sait pas comment « il en est arrivé là ; » nous ne sommes pas mieux renseignés, et au fond cela nous est égal, parce que cette conversion sans crises ni douleurs, et qui fait songer à « la digestion d'un estomac qui travaille » (*En route*), d'un estomac sain, bien supérieur à celui de Folantin — il nous serait très facile de l'oublier, de la tenir pour nulle et non avenue.

* * *

Après comme avant sa conversion, il y a en Huysmans un naturaliste et un chercheur de chimères ; après comme avant la conversion, c'est le naturaliste

qui tient la plume, et voilà l'essentiel, car c'est au naturaliste à qui nous devons toutes nos joies. Le chercheur de chimères fut toujours indécis en ses enquêtes : épris de mystérieux au delà, il fut inhabile à les imaginer. Certes les rêves débiles de Durtal, les cauchemars péniblement provoqués de des Esseintes, ces fantasmagories indigentes de détraqué volontaire et de névropathe appliqué nous eussent semblé des chefs-d'œuvre d'ennui ! Mais la jovialité d'un interprète naturaliste les anima, leur communiqua je ne sais quelle apparence de vie étrange et paradoxale.... Cet interprète narquois et qui ne s'en laissa point imposer par les visions d'un délire profane, nous le retrouvons dans tous les livres de Huysmans : le phénomène religieux ne l'étonne ni ne le touche ; il en saisit et il en fixe les aspects sensibles avec la sincérité cruelle qu'on lui connut toujours ; ses procédés d'observation se sont encore perfectionnés ; sous son regard, le trait caricatural s'isole et s'accuse. Les subtilités de la théologie, les sublimités de la mystique, bien loin de le déconcerter, stimulent sa verve pittoresque ; il en donne des transcriptions éclatantes et en vérité joyeuses ; ah ! nous devons faire effort pour ne pas croire qu'il s'égaie d'une nouvelle excentricité de des Esseintes ! Et nous n'oublions pas qu'il y a en Huysmans un croyant, mais ce croyant, opprimé par la personnalité envahissante du naturaliste, nous contraint d'apercevoir d'abord sa propre humiliation ; la conversion de Huysmans aura brutalement mis en lumière l'un des caractères de son art qui est d'être indifférent et peut-être rebelle aux influences de la pensée religieuse.

Ce caractère est d'autant moins négligeable qu'en

vérité Huysmans accumule les preuves et nous en fournit des exemples d'une évidence croissante. Après la *Cathédrale*, *Sainte Lydwine de Schiedam*, l'*Oblat...* les *Foules de Lourdes*! Relisons *Lourdes* d'Emile Zola. La décisive épreuve! Ah! que la vulgarité d'un Zola nous fait apprécier davantage le raffinement d'un Huysmans! Mais qu'il nous serait donc impossible de ne pas voir que la sensibilité ingénue d'un Zola se défend mal contre les suggestions d'un christianisme traditionnel et populaire! Les idées rudimentaires, les sentiments de la foule, Zola les adopte d'instinct. Son livre fut écrit dans un élan de fraternité, livre de sympathie et d'indulgente pitié, tout pénétré de cette « religion de la souffrance humaine » qui n'est, en somme, qu'une revision de la doctrine évangélique. Les *Foules de Lourdes*, au contraire, ont été décrites par un implacable contempteur de la médiocre humanité : la haine de son temps, Huysmans ne l'a point sentie décroître en lui depuis que des Hermies analysait l'âme de Durtal et s'écriait :

Au fond... il y a toujours eu entre toi et les autres réalistes une telle différence d'idées qu'un accord péremptoire ne pouvait durer : tu exècres ton temps et eux l'adorent : tout est là (*Là-bas*).

Tout est là en effet : les spectacles de Lourdes rejettent Huysmans « dans l'implacable dégoût de son époque ; » vit-il point

à cette heure où la société, fissurée de toutes parts, craque, où l'Univers, empoisonné par des germes de sédition, s'inquiète dans l'attente d'une gésine, à cette heure où l'on entend distinctement retentir, derrière les ténèbres

de l'horizon, les tintements prolongés du glas...? (*Les Foules de Lourdes*).

Dans la nuit qui envahit le monde, Huysmans ne distingue que sujets de scandale, laideurs haïssables,

Un pays abbruty, plein de crimes estranges,

 Empuantissez l'air, ô vengeances célestes,
 De poisons, de venins et de volantes pestes!

S'il ne reprend pas les imprécations du poète, c'est que les prophétiques fureurs sont interdites aux contemporains de « l'Isariote des Charentes » (ah! l'infamie de Combes!), et qu'aussi bien l'idée chrétienne d'une pénitence expiatoire, impliquant rémission, n'effleure pas même son esprit. Il hait son temps, il hait la foule, les dévots, les « églisiers, » et sans doute cette haine ne va pas sans quelques défaillances, et l'on en relèvera de surprenantes dans les *Foules de Lourdes* — Lourdes avant l'arrivée des grands pèlerinages, Lourdes intime détend les nerfs excitables de Huysmans :

On savoure la douceur d'une ville rendue complaisante par ses instincts de lucre, et un côté de fraternité (*sic*) vous vient parmi tous ces gens qui pensent comme vous, qui sont, comme nous, à l'affût des bienfaits de la Vierge.

Ailleurs Huysmans avoue « de la pitié pour la souffrance des uns... un vague acquiescement à la grossière gaieté des autres. » Il rencontre des camériers d'honneurs du pape, et proclame :

Rien n'est plus charmant que la bonhomie de ces vieux prêtres à cheveux blancs, qui ont de bons yeux et de

petites bouches, qu'ils plissent pour dérouler le tourbillon de fumée bleue de leurs cigares.

Huysmans attendri, cordial, le rare spectacle ! car on ne lui sait aucun gré d'éprouver devant l'horreur de la souffrance physique un sursaut d'émotion furtive que surmonte vite le dégoût ! — Mais ne nous y trompons point : c'est le rationaliste Zola qui a donné de Lourdes une peinture amicale, pitoyable, et comme nourrie de sentimentalité religieuse : le croyant Huysmans a composé de belles enluminures accusatrices et que l'on prendrait aisément pour de vigoureux exemples d'art positiviste.



Positiviste, s'il l'était, Huysmans n'eût pas avec plus de soin minutieux recherché les « antécédents » de Lourdes : l'apparition de 1858 n'est, assure-t-il « qu'un succédané de manifestations plus anciennes. » Sur quoi nous apprenons que la chapelle de Notre-Dame de Heas, près du cirque de Gavarnie, fut dès le moyen âge un lieu de pèlerinage, que Notre-Dame de Piétat à Barbazan accomplit de nombreux miracles, que Notre-Dame de Ploueylahün à Arrens attira les foules avant de ne retenir que les bonnes femmes du pays : à Vieille-Aure, Notre-Dame de Bourisp possède une statue miraculeuse ; à Montoussé, la Vierge apparaît en 1848 près de Notre-Dame de Nestès dont l'emplacement jadis fut désigné par une chute de neige survenue en plein été ; Notre-Dame de Médoux, au

sud de Bagnères-de-Bigorre. « connu une longue vogue, désormais périmée... » Et ce sont des histoires merveilleuses que l'on nous conte tout au long. Sur une carte des diocèses de Bayonne et de Tarbes les hameaux et les chapelles favorisés se groupent en un cercle dont Lourdes est le centre. Lourdes est ainsi annoncé et comme nécessité; Lourdes n'a rien inventé. Médoux eut la bergère, Bétharram la source et la grotte. « Avec Notre-Dame de Garraison, les traits de ressemblance s'accroissent, se précisent davantage, car tout y est, la bergère, la grotte, l'eau, les foules innombrables, issues des confins les plus divers, les miracles et les cures... » Huysmans procède en homme de science, et ce n'est point notre faute si nous tirons de ses recherches une conclusion qu'il ne formule pas.

Certes les intentions apologétiques de Huysmans sont évidentes, affirmées sur le ton agressif dont on ne saurait raisonnablement lui demander de se départir, mais jamais sans doute apologie ne s'étaya de plus périlleuses constatations; et si en vérité la polémique du miracle nous intéresse peu dans une œuvre d'art, en revanche les fortes peintures d'une réalité observée sans arrière-pensée ni intention préconçue ne nous sont point indifférentes, et Huysmans est un merveilleux peintre de « la Kermesse de Lourdes. »

Ce sont les pèlerinages, l'arrivée des pittoresques Bretons, troupeau indolent mené par des prêtres « qui le lancinent comme des chiens de garde » :

Les femmes grosses ou osseuses, avec des peaux de pelure d'oignons, salées par les embruns, des yeux lapis ou vert de mer, les jeunes filles aux têtes d'oiseaux et aux

crânes durs, sont empaquetées dans des cloches superposées de jupes où se perçoivent des lisérés, colorés avec le rose aigre et le violet criard de l'aniline.... En ce tas de l'Armorique, qui vermillonne dans les rues et sur le pont, des stropiats et des manchots, des enfants déformés, aux membres interrompus, des vieillards dont les goîtres pendent pareils à d'énormes poires, des vieilles femmes...

Les gens du Quercy, qui escaladent la colline du Rosaire

en clamant, avec des voix en tôle que l'on bat, un antique air où l'on distingue des « De Dious la rouzado » et des « pitchoun. » — Ceux-là je les connais ; ils sont en quelque sorte les charbonniers de Lourdes ; tout est noir en eux, habits, coiffes et robes ; pas même une tache blanche de linge près du cou ; jusqu'à leurs traits qui paraissent accentués par des coups de fusain. Hier ils rôdaient, renfrognés en une ribambelle de pieux margouguiats, dans les rues de la ville ; et les marchands, qui savent qu'ils n'achètent rien, gouaillaient, en les regardant jargonner devant leurs devantures....

Les Belges à la cocarde noire, jaune et rouge, les Bourguignons, porteurs des mêmes insignes barrés d'une croix de métal, les Berrichons qui arborent une marguerite blanche sur un fond de cendre bleue, et ces pèlerins dont « la dégaine lourde et musarde » révèle qu'ils sont de « la race subalterne du Poitou, » les Hollandais respectueux du plain-chant, les Espagnols....

Bretons, Belges, Berrichons, Poitevins, Hollandais, Espagnols s'agitent dans la cohue d'une gigantesque foire : leur foule assaille la basilique d'une marée quotidienne, envahit les églises, les hôtels, les hôpitaux ; « le boucan des Ave Maria... les pieux et profonds rôts

de l'ophicléide » rythment leur perpétuelle agitation. Huysmans a vu dans leurs rangs des « ratichonnes » galantes, d'invraisemblables « mômières, » des

cagotes de province inouïes : elles errent, jabotent, remuent, ainsi que des juments leurs gourmettes, leurs rosaires ; c'est à qui en récitera le plus, c'est à qui lampera le plus d'eau, à qui fera le plus de chemins de croix. Les dévotes, qui sont déjà une engeance redoutable dans les chapelles de Paris, deviennent effrayantes à Lourdes. Elles sont déchaînées depuis hier soir....

Huysmans a vu des prêtres « à mine patibulaire, » un Romanichel violet

qui est un évêque exotique : harcelé par les femmes, il les bénit tant qu'elles veulent, leur tend à sucer son boubon d'améthyste, visiblement ravi de son succès.

Il a rencontré d'insolentes abbesses « ces m'as-tu vu de la piété ! » d'inattendus maniaques, « les hur-luberlus de la dévotion. » Les défilés de malades, « les grands malades » ne nous sont point épargnés, et c'est comme chacun sait un lamentable spectacle, surtout lorsque le zèle descripteur d'un Huysmans en signale tout le détail horrible et repoussant. Mais de réconfortantes visions de joie terrestre interrompent ces grandes manœuvres de brancardiers, ces mobilisations de grabataires et de loques humaines ; et les cafés de Lourdes sont hospitaliers et le four-millement de leur clientèle bigarrée est divertissant : Huysmans préfère leurs terrasses à celles dont s'orne et se diversifie le boulevard parisien : on s'y groupe par nationalités :

Les prêtres espagnols fument des cigarettes, rient avec leurs compatriotes qui s'éventent, souriant à la foule, dégustant des glaces ou buvant du chocolat, séparés par une équipe de Belges en train de lamper de la bière et de fumer des cigares, du petit camp des Hollandais qui prennent le thé ou savourent l'apéritif, le schiedam, en fumant, eux aussi, des cigares.

Et l'on dirait d'un coin de l'Exposition universelle où chacun s'efforce de reconstituer un peu de la patrie absente. Cette humanité cordiale, lasse de plaies et de prières, console Huysmans et le détourne par instant de vitupérer la nauséuse vulgarité de l'existence.... Et que voilà donc de l'excellent Huysmans : jamais peut-être son art de prestigieux coloriste ne rendit la vie avec une plus heureuse audace.

La précision informée de Huysmans est admirable : quelque pédantisme ne l'effraie point ; relever les erreurs de Zola lui est une joie : « Zola qui se documentait au galop... Zola qui peignait toujours ses toiles en décors de théâtre.... » Huysmans redoute que, sur la foi de Zola, nous ne nous imaginions très vastes, aérés et commodes les bassins où l'on plonge les malades : il n'a vu et ne nous montre que « des cabines de bains à bon marché. »

En guise de porte une courtine : trois murs ; celui du fond muni d'un vitrail qui n'éclaire pas et sur lequel est peint une Vierge, avec au-dessous une statuette de Notre-Dame de Lourdes ; les deux autres sont de simples cloisons, sans ornements ; enfin, au milieu, une baignoire de pierre se creuse, peu profonde, dans laquelle on descend par quelques marches et le mobilier se compose d'une chaise. C'est dans cet obscur réduit que la Vierge, deve-

me servante de bain, travaille; c'est dans ce bouge humide, avec cette eau putréfiée qu'Elle opère.... Ce matin-ci, l'étroit corridor qui dessert l'antichambre des déshabillages et les cabines est obstrué par des brancards habités lorsque j'arrive. Un vieux monsieur dont la tête, en œuf, est chauve du haut et poilue du bas, s'agite dans un costume de cycliste. Il commande, en se dandinant, morigène les baigneurs, inscrit, d'un air impertinent, le nombre des bains sur un carnet; c'est un spécimen de grosse mouche du coche qui prêterait à rire, si le spectacle auquel on assiste n'était si triste.

Donc Zola est un poète, un peintre infidèle, un narrateur suspect dont l'imagination trouble la vue et égare le jugement; nous nous en doutions, n'est-il pas vrai? Heureusement Huysmans est là qui contrôle et refait après Zola l'inventaire de ces églises, de ces hôtels, de ces asiles, de ces hôpitaux que nous pensions connaître; et si nous le suivons sans lassitude, si même ses explorations nous donnent une sensation imprévue de nouveauté, c'est je pense que son enquête fut conduite avec plus de laborieux sang-froid, c'est surtout qu'il a su avec un constant bonheur discerner le détail dont la trivialité nous est un garant de véracité scrupuleuse.... Ce « vieux Monsieur dont la tête est en œuf... », et qui s'agite, est d'une évidente authenticité qui me rassure et m'enchante... et me convainc de la dérisoire laideur de ce bouge humide.

Au reste la laideur de tout Lourdes est inconcevable. Zola, qui la soupçonna, ne s'en indigna point: Huysmans ne se lasse point de la dénoncer, et l'on ne sait si l'on est persuadé davantage par l'impitoyable minutie de ses descriptions ou par la furibonde abondance de ses invectives: médiocre le décor même de

Lourdes, étique et gringalet, chiche et vain, car l'ampleur trop voisine des monts l'écrase; scandaleuses les églises, la basilique « qui grelotte, maigre comme une perche, sous son chapeau de pierrot, dans son mince vêtement de pierre, » et dont l'intérieur, décoré de ridicules ex-voto, fait songer à un magasin de bric-à-brac, ou à un séchoir; le Rosaire, « cirque hydropique... casino religieux... produit de l'imagination d'un brelandier en veine de gain et d'un bedeau en délire; » immondes les peintures, les mosaïques, les statues, toute la « bondieusarderie » qui s'étale sous les nefs, dans les cryptes, et déborde et submerge les rues, les quartiers, Lourdes entier :

Quel évêque atteint d'ablepsie, quels églisiers, agités par des forces mauvaises, ont commandé et accepté de telles choses?... Lourdes est donc le paragon de la turpitude ecclésiastique de l'art, et il est dans son genre unique....

Cela dure des pages et des pages, et voici la conclusion :

Lourdes est un immense hôpital Saint-Louis dans une gigantesque fête de Neuilly; c'est une essence d'horreur égouttée dans une tonne de grosse joie; c'est à la fois et douloureux et bouffon et muflé. Nulle part, il ne sévit une bassesse de piété pareille, un fétichisme allant jusqu'à la poste restante de la Vierge; nulle part encore le satanisme de la laideur ne s'est imposé plus véhément et plus cynique.

* * *

Ces turpitudes, Huysmans incroyant les eût-il décrites avec une plus triomphante vigueur? La per-

sonnalité, l'indépendance de son art sont hors de conteste et c'est là tout ce qui nous importe ; et nous distinguons bien désormais qu'en lui l'artiste ne pouvait être gravement mis en péril par le croyant : chacun d'eux a son domaine distinct, l'artiste le monde terrestre et la réalité proche, le croyant le monde idéal des mystiques et des théologiens. Et le croyant d'aventure s'exprime par le truchement de l'artiste, mais se désintéresse visiblement des humaines aventures : ni les vertus subalternes, ni les démocratiques dévotions ne lui agréent : à Lourdes il redoute jusqu'au soupçon d'une complicité sentimentale, et sans doute il constate que Lourdes est « le vestiaire des défauts... un lazaret d'âmes » où se prodiguent « les antiseptiques de la charité. » Mais il n'y cherche guère que des prétextes à effusions mystiques compliquées d'accès d'érudition moyenâgeuse. Demandez-lui la théorie du cierge ou de l'eau d'après les mystiques ; entretenez-le de doctrines ésotériques ; la scolastique chrétienne le délecte. Tout cela est infiniment subtil et infécond, inhumain et glacé. Cette religion distinguée, sans rayonnement ni chaleur, n'a jamais menacé le robuste naturalisme de Huysmans.

ÉMILE ZOLA

Les morts vont vite; ils s'éloignent de nous avec une vertigineuse rapidité. Zola, que les plus jeunes d'entre nous ont connu en pleine vigueur de talent, Zola, mort d'hier, est une ombre lointaine, lointaine.... Et déjà nous cherchons à deviner quel visage il présentera à la postérité : curiosité légitime et très vive, encore que nous soyons prêts à ouvrir sans fièvre le débat. Quoi qu'il puisse arriver, Zola demeurera un formidable témoin d'un temps que nous vécûmes; qu'on le veuille ou non, l'œuvre de Zola témoignera pour nous; il nous plairait de déterminer quel sera son crédit, et d'abord de savoir dans quelle mesure le souvenir de l'homme corroborera l'autorité de sa littérature.

L'enquête sera longue; il y faudra d'abondants documents; un vigoureux effort de synthèse sera nécessaire pour rassembler et fondre des traits épars et contradictoires; Zola auteur optimiste de l'œuvre

la plus navrante, Zola collectionneur très sain de curiosités morbides, Zola poète de l'ignoble, rêveur épris de justice et de chimériques vertus sociales, Zola artiste, Zola citoyen et prophète politique... Zola cœur sensible, brave homme tout simple avec sans doute quelque génie....



Voici, pour commencer, sa correspondance, une partie, une très petite partie de sa correspondance : soyons satisfaits ; ne nous enthousiasmons pas ; ces fragments de correspondance sont bien sommaires, bien incomplets ; une famille ne livre pas incontinent toutes les lettres d'un grand disparu : c'est aujourd'hui seulement que nous nous voyons gratifiés d'une édition complète de la correspondance de Stendhal — livre extraordinaire, le plus varié, le plus instructif de tous ceux qui ont été écrits par ou sur Stendhal. Stendhal est mort en 1842 ! Zola vivait en 1902. Sa correspondance complète nous serait infiniment précieuse ; nos petits-fils la posséderont.... Tirons du moins ce que nous pourrons du peu qu'il nous est donné d'en connaître.

Si incomplètes, si « choisies » qu'elles soient, des lettres tiennent en quelque sorte lieu de confessions : lettres de jeunesse où s'inscrivent des sentiments, des ignorances, des naïvetés, dont l'homme mûr ne retrouvera jamais la fraîcheur, lettres de l'âge viril, lettres aux amis, aux camarades, aux adversaires, où s'expriment dans leur spontanéité les idées, les enthousiasmes.

siasmes, les affections, les haines... Allons-nous surprendre en cette correspondance un Zola inconnu ou méconnu? Nul écrivain ne fut, à l'en croire, plus que Zola méconnu, défiguré par ses contemporains. Et voilà ce qui, tout d'abord, nous frappe dans ses lettres, cette constante protestation contre la fausse image que l'on crée de lui, de sa personne, de ses goûts, de son but, cet inlassable appel des jugements d'aujourd'hui à la sentence de la postérité en qui cet optimiste têtumet toute sa confiance. Stendhal savait de science certaine que, vers 1880, les Français commenceraient de le comprendre et de l'aimer. Zola ne doute pas que dans un demi-siècle sa gloire ne rayonne magnifiquement; dans cinquante ans, il l'affirme; en attendant il proteste; il proteste toute sa vie dans ses manifestes, ses discours, ses articles; mort, il ne permet point que nous oublions sa protestation; il nous lègue sa correspondance.

Et ma foi, il semble bien qu'outre l'expression répétée de sa protestation cette correspondance nous apporte un commencement de preuve; certes nous nous résignons à ne jamais connaître le vrai Zola, l'homme qu'il se flattait d'être et qu'il ne fut peut-être que très imparfaitement; où est la vérité en psychologie? Pourtant l'homme qui apparaît en cette correspondance est-il tout à fait celui que nous pensions connaître?

A vingt ans Zola est un bon jeune homme en qui rien ne fait pressentir un talent quelconque: il n'y a pas trace de génie en ces Lettres de Jeunesse qui remplissent tout un volume — libéralité dont nous remercions les éditeurs, non sans regretter leur parimonie dès qu'ils arrivent aux lettres de l'âge mûr

— il n'y a pas du tout de génie en ces lettres : de l'honnêteté, de la franchise, de la vaillance ; et quel bon cœur ! Zola est un excellent jeune homme, trop enclin au sentimentalisme bavard. Car il est bavard : et rien ne le distingue de ses correspondants, si ce n'est une intarissable prolixité : il lit André Chénier : longue dissertation sur le néo-classicisme ; il lit Shakespeare, George Sand, et tout aussitôt disserte sur le drame, le roman, développe sans sourciller, à perte de vue, des lieux communs dont il pense émerveiller ses amis de collège. L'amour est son sujet de prédilection : où donc le jeune homme prendra-t-il une amante ? choisira-t-il une fille de joie, une veuve, une vierge ? dix pages. Écartées la fille de joie, et la veuve, « reste la vierge, cette fleur d'amour, cet idéal de nos seize ans, qui sourit à nos chevets, amante pure du poète qui le console dans ses rêves dorés. La vierge, cette Ève avant le péché, dernier rayon du ciel sur la terre, suprême manifestation du beau, du bien, de la divinité elle-même.... » Au reste, et vous vous en doutiez « la vierge n'existe pas. » Elle n'existe pas, ce qui ne saurait empêcher le poète de lui vouer un culte chevaleresque. Zola est poète ; il n'est qu'un poète ; il s'indigne si seulement un camarade lui parle d'une « position. » Zola est poète : « Tu sais combien j désire la liberté dans l'art, combien je suis *romantique* ; mais avant tout je suis poète et j'aime l'harmonie des idées et des images. » Il est poète : il a une théorie de l'amour et s'efforce d'en déduire une poétique :

Comme il serait beau de créer une expression de l'amour où le passé n'entrerait pour rien ! Faire de beaux vers que l'âme seule parlerait, et n'irait pas, pour peindre ses joies

et ses tourments, emprunter de banales images, pousser des exclamations à la Nature, etc. En un mot, une poésie amoureuse assez digne pour ne pas être ridicule, une poésie que l'on oserait répéter aux pieds de celle que l'on aime sans craindre qu'elle éclate de rire.

En attendant Zola s'exercera dans un autre genre : il communique à son cher Baille le plan d'un « petit poème » dont il médite depuis trois ans l'enfante-ment : titre, *la Chaine des Etres*; trois chants : le Passé, le Présent, le Futur, toute la science, toute la philosophie....

Magnifique idée, on ne peut le nier, surtout si l'exécution répondait au projet. Je ne sais si tu vois les horizons de ce poème, mais, pour moi, ils me paraissent si vastes, si lumineux, que j'en recule jusqu'à ce jour devant la tâche formidable de rimer mes pauvres vers sur cette grandiose pensée.

Tâche formidable, grandiose pensée, retenons ces traits : seul peut-être le goût du démesuré annonce le romancier futur. A vingt ans, Zola est un poète puéril d'une miraculeuse ignorance : il a foi en son avenir, car, déclare-t-il, « il y a tant de sots qu'il est facile de sortir de la foule, si peu intelligent que l'on soit. » Il est laborieux : un instinct de fécondité est en lui; il raille les programmes de décentralisation littéraire : « qu'un auteur de département fasse un chef-d'œuvre ! » Zola est un bon jeune homme qui écrit facilement des vers plats et des lettres sans originalité; il se croit poète; il a horreur du réalisme, honnit le vice, la laideur... il s'applique de son mieux à s'affirmer le contraire de ce qu'il sera plus tard.



Telle est du moins votre conclusion après avoir parcouru le premier volume de ses lettres : à mesure que vous avancerez dans la lecture du second, il vous semblera que Zola garda toute sa vie comme une secrète indulgence aux rêves imprécis de sa jeunesse idéaliste ; et qui nous assurera que le vieil homme ne survivait pas en lui ? qui nous affirmera que Zola ne souriait pas à cette indiscernable personnalité, quand il s'exaltait soi-même, et dénonçait l'outrancière simplification des portraits que l'on traçait de lui ? En vérité ce second volume suggère de singuliers doutes : simples doutes, indications que rien ne permet de contrôler : on ne saurait tirer rien de plus de ce bref volume : voilà du moins des points d'interrogation que l'on n'oubliera plus.

Et sans doute la contradiction est flagrante entre le poète et le romancier : dès 1866 Zola écrit à propos de son livre *La confession de Claude* : « L'élan manque par instants, l'observateur s'évanouit, et le poète reparaît, un poète qui a trop bu de lait et mangé trop de sucre. L'œuvre n'est pas virile ; elle est d'un enfant qui pleure et qui se révolte. » Le poète est piétiné ; le romancier triomphe ; c'est uniquement le romancier qu'il nous est donné d'apercevoir en ce volume, et plus précisément le parfait homme de lettres.

On n'ignorait point que Zola ait été le plus ponctuel des écrivains, le plus méthodiquement laborieux faut-il dire le plus habile ? méthode, labeur, habi-

leté, nous en saisissons le détail en ces lettres savamment expurgées. d'où l'on a exclu la plupart des jugements sur les personnes et sur l'époque; ce que l'on nous donne n'a guère trait qu'à la carrière de l'écrivain; les biographes, les historiens de l'œuvre y chercheront des précisions de détail: le profane y retrouvera les étapes d'une éclatante réussite.

Les lettres à Antony Valabrègue marquent le point de départ: à vingt ans, Zola est un rêveur sentimental; à vingt-quatre, il est un féroce arriviste; il fait la théorie de l'arrivisme; il s'efforce d'en faire admettre le principe par son ami, poète obstiné, provincial endurci:

L'habileté, pour moi, ne consiste pas à mentir à sa pensée, à faire une œuvre selon le goût ou le dégoût de la foule. L'habileté consiste, l'œuvre une fois faite, à ne pas attendre le public, mais à aller vers lui et à le forcer à nous caresser ou à nous injurier. Je sais bien que l'indifférence serait plus haute et plus digne; mais, je vous l'ai dit, nous sommes les enfants d'un âge impatient, nous avons des rages de nous grandir sur nos talons, et si nous ne foulons pas les autres aux pieds, soyez certains qu'ils passeront sur nos corps.... Ayez une ligne de conduite fermement arrêtée et un entêtement féroce....

Féroce! sans doute; il n'est question dans ces conseils d'un ambitieux que de « plan de campagne » et de « combat. » L'ami est sourd à ces avis:

Croyez-moi, il vaudrait peut-être mieux que vous fusiez sans un sou, battant le pavé de Paris, poussé par la nécessité, obligé de vous mêler à la vie réelle.... Réfléchissez, et voyez s'il n'est pas temps que vous veniez vous battre....

Zola, lui, n'hésite pas :

Il ne m'est pas permis comme à vous de m'enfermer dans une tour d'ivoire, sous prétexte que la foule est sotté. J'ai besoin de la foule, je vais à elle comme je peux, je tente tous les moyens pour la dompter. En ce moment, j'ai surtout besoin de deux choses : de publicité et d'argent.

Publicité, argent, articles de journaux, de revues, romans, collaborations sollicitées, refusées, appels aux camarades influents, encouragements, objurgations, et parfois sommations aux amis qui s'abandonnent et renoncent à l'âpre lutte : Zola est un merveilleux combattant, audacieux, prodigieusement travailleur, en qui ses amis bientôt reconnaissent un chef; il proclame :

J'aime les difficultés, les impossibilités. J'aime surtout la vie, et je crois que la production quelle qu'elle soit est toujours préférable au repos. Ce sont ces pensées qui me feront accepter toutes les luttes qu'on m'offrira, luttes avec moi-même, luttes avec le public....

Il dit, il lutte, il luttera toute sa vie avec une vaillance et une allégresse sans cesse renaissantes; on ne s'attend point à trouver en cette correspondance de virulents morceaux polémiques; l'ardeur combattive de Zola y paraît en ces lettres-plaidoyers où il défend telle de ses œuvres, expliquant ici un personnage et là un incident, une intrigue, une intention morale; car il a des intentions morales lors même qu'on s'en doute le moins : chaque page, chaque ligne de *Pot Bouille* traduit une intention morale; son œuvre tout entière est une morale en action... Et ici les objections

se présentent d'elles-mêmes, mais quelle n'est point la candeur, quelle n'est point la générosité de l'écrivain! et comment ne serions-nous point remués par son éloquence?

Hélas! j'ai atténué. La misère sera bien près d'être soulagée, le jour où l'on se décidera à la connaître dans ses souffrances et dans ses hontes. On m'accuse de fantaisie ordurière et de mensonge prémédité sur de pauvres gens, qui m'ont empli les yeux de larmes. A chaque accusation je pourrais répondre par un document. Pourquoi veut-on que je calomnie les misérables? Je n'ai eu qu'un désir, les montrer tels que notre société les fait, et soulever une telle pitié, un tel cri de justice, que la France cesse enfin de se laisser dévorer par l'ambition d'une poignée de politiciens, pour s'occuper de la santé et de la richesse de ses enfants.

Et bien, oui, Zola fut un « brave homme, » ainsi qu'il aimait à le dire, laissant entendre qu'il ne prisait aucun éloge par-dessus celui-là....



Vous aviez deviné que ces deux volumes ne nous fourniraient aucune occasion d'incriminer les actes ou le talent d'Emile Zola : est-ce donc le vrai Zola qu'ils nous révèlent? Est-il un Zola unique? Ne faut-il point apercevoir en lui des personnalités distinctes? La correspondance nous fait connaître le poète juvénile que nous ignorions presque; elle fait éclater la persistante candeur du romancier, la sincérité de l'artiste, la magnanimité, les simples vertus du bon citoyen et du brave homme.... Il y a en Zola d'autres traits qui

plaisent moins : la correspondance ne le livre pas tout entier ; la correspondance est un livre *ad usum Delphini*. Ces deux volumes nous apportent trop et trop peu ; ils soulèvent un coin du voile ; ils n'auraient point produit leur effet si nous ne souhaitions ardemment un dévoilement complet.

GEORGES RENARD

En plein quartier latin, rue des Écoles, mais en retrait, protégé contre le tumulte des passants par une manière de square assez semblable à un bastion, s'élève le Collège de France : sombre édifice, dont les gens de goût affectionnent la laideur vétuste et l'humilité. Vous y êtes accueilli par des huissiers courtois ; le concierge n'est guère moins lettré que feu M. Legouvé. Ces façons de l'ancien temps, ce silence, cette paix, cette architecture qui serait solennelle, si d'abord elle n'exhalait une mélancolie pénétrante, ces marbres, ces noms illustres... cela est émouvant, à deux pas d'une jeune et fracassante Sorbonne. Cet antique bâtiment abrite de nombreux bustes, quelques vivants, une administration modeste ; on y rencontre parfois de curieux étrangers, des professeurs, voire des savants célèbres.

Nous sommes reconnaissants au Collège de maintenir, en face d'une Université envahissante, l'ana-

chronisme d'une tradition indépendante : moyennant quoi nous ne sourions ni de ses allures vieillottes ni de l'usage qu'on lui vit faire parfois de ses privilèges. Il est bon, il est juste, il est salutaire que des savants puissent ne point se soucier des usuelles hiérarchies !... Professeur au Collège de France, le beau titre ! Tous le portent avec fierté, encore que certains en soient comme écrasés : le silence de ces petites salles est terrible ; bien des voix s'y sont usées plus sûrement qu'en un vaste désert.... Qu'importe, si seulement des maîtres y enseignent qui ne pouvaient enseigner ailleurs, si quelques inventeurs y développent une pensée originale, si le talent d'une rare élite justifie la raison d'être de l'institution.

Un Georges Renard devait en être, si une œuvre variée, une activité éminente en divers ordres de recherches, et les promesses d'une application remuante, d'un zèle infatigable et d'une généreuse pensée sont des titres à l'attention des membres du Collège. Tout le désignait : ses titres scientifiques, maintes sanctions françaises et étrangères, et jusqu'à son insolite carrière : universitaire que l'Université avait formé, mais n'avait point enrôlé ; normalien, pédagogue de chez nous, que l'on avait connu doyen d'une université étrangère ; historien, sociologue, critique en relations d'amitié avec les esprits les plus avancés de ce temps, en coquetterie avec l'Académie, qui approuvait son style et s'effrayait de ses idées....

Et certes, si les doctrines socialistes devaient pénétrer au Collège de France, il convenait que ce fût par le ministère de ce lettré : un parfum d'humanisme corrigerait l'âpreté du nouvel évangile ; ce révolution

naire aurait toute licence d'être éloquent, puisqu'il le serait à la façon classique; faire appel à Georges Renard, c'était en quelque sorte proclamer que l'on mettait Karl Marx et Lassalle sous le patronage de Rousseau et de Voltaire; c'était satisfaire les audacieux sans rompre une évolution.

Il en fut, il en est: sa vive parole rassemble des auditeurs.... O poussière des mornes amphithéâtres, l'esprit du temps a soufflé sur votre immobilité séculaire; les fenêtres bien closes se sont ouvertes à la poussée de la lointaine tempête: une odeur de moisie traînait sous les plafonds sombres et bas; le grand air et la lumière s'y installent; de larges poitrines prolétariennes y respirent à l'aise: des jeunes gens se hasardent; de virils chercheurs n'hésitent point à entrer; la rougissante Américaine elle-même, éprise le « bon français, » et qui seule condamne à l'assiluité tant de maîtres, est suivie de quelques compagnes. O vénérable Collège de France, tel est le succès du proscrit de la Commune.

* * *

Avoir eu vingt ans aux environs de 1870, avoir fronté, brillant normalien, dans l'ivresse du succès, l'espérance et de la jeunesse, les atrocités de la guerre et du siège, avoir connu, l'espace d'un matin, de grands enthousiasmes républicains et démocratiques, et tout aussitôt les pires désastres, le naufrage de sa foi dans l'anéantissement de tout idéal, voilà l'événement qui oriente la vie de Georges Renard. La sinistre

aventure ! On a dépeint certes la stupeur de nos intellectuels devant la défaite ; le désarroi des Taine et des Renan nous est connu. Combien le coup dut être plus rude et plus funeste pour les jeunes hommes qui naissaient alors à la vie de l'esprit !

Georges Renard était le chef de cette promotion de 1867, où se rencontraient Aulard, Faguet, Denis... promotion ardente, frondeuse, indisciplinée : Faguet portait — et revendiquait — la peine d'une manifestation anticléricale de ses camarades. Victor Hugo, de son exil, louangeait et encourageait cette jeunesse républicaine.... De la rue d'Ulm au régiment, aux champs de bataille, à l'émeute, quel réveil ! Georges Renard était-il le plus sensible ? Engagé plus avant dans leur commun idéal, plus intransigeant, parce que plus ambitieux, et peut-être plus mûr, souffrit-il davantage ? Il me semble qu'aucun des normaliens de ce temps ne fut aussi violemment marqué par les événements et sa précoce souffrance. Bien d'autres portèrent leur vie durant des stigmates indélébiles, et l'histoire n'est pas écrite des déformations que la défaite infligea aux esprits et aux caractères.... Quiconque se préoccupera de constituer cette histoire devra interroger Georges Renard : d'autres se remettaient, se guérissaient, s'apaisaient dans la régularité des fonctions et des labeurs... la blessure de Georges Renard n'était point de celles qui se ferment si aisément ; elle saigna longtemps ; il en garda quelque chose de fébrile, et je ne sais quel frémissement qui nuance la fermeté de sa parole et de son style. Que ce vaincu se soit raidi prodigieusement pour ne point succomber, cela se reconnaît à ses allures

à son langage, à l'unité de son effort ; l'âpreté saccadée de son discours trahit un long repliement sur soi-même. D'autres, oublieux ou distraits ou modifiés par la vie, reniaient les haines anciennes, glissaient à de vagues opportunismes. Georges Renard s'accrochait avec une énergie désespérée aux convictions de sa jeunesse ; il bâtissait sa vie sur des ruines ensanglantées ; que lui eût-on parlé de reniements ou de concessions ? Il était celui qui s'obstine farouchement et qui ne trahit pas ; la hantise de ses premiers rêves persiste à travers l'image d'une effroyable faillite et surexcite le ferme propos d'une éclatante revanche. Saluons d'abord en Georges Renard un rare exemple de constance, d'opiniâtreté intelligente et de fidélité à un grand et noble espoir.

Vaincu, il l'était doublement au lendemain de nos déroutes ; soldat du siège, fonctionnaire de la Commune, la seconde capitulation n'avait pas été la moins atroce ; il avait cru à la Révolution ; ulcéré, guidé par la pitié autant que par la colère, il avait été aux miséreux ; il avait pensé revivre une épopée d'affranchissement. Combien crurent alors renouer une chaîne ? Obéir à la voix des grands ancêtres de 1848 ? Georges Renard sentait s'ébranler une tradition glorieuse et se précipitait avec elle. Et je pense qu'il serait aisé de démontrer l'influence de ce que l'on a appelé le « socialisme utopique » sur sa jeunesse ; cet intellectuel avait des réserves de commisération et d'enthousiasme à dépenser ; sa froideur n'a jamais dissimulé que les mouvements trop soudains d'une âme ardente ; ses boutades, qui mordent et déchirent, ne sont que la

défense d'un sentimental prompt à souffrir ; ce timide fut toujours un audacieux. Hardiment il se déclarait l'ennemi des partis pris bourgeois de M. Thiers.

Il a lui-même conté dans un roman autobiographique, *L'Exilé*, ses aventures de proscrit, sa fuite, les premières années de son séjour en Suisse. Quel écroulement ! Le normalien fêté, maître au collège de Vevey, isolé, suspect aux dévots protestants ! Le surprenant n'est point sa bravoure, mais sa quasi-gaieté : ce trait est bien français ; le jeune professeur, qui en impose par sa tenue et son talent aux plus malveillants, n'est point morose. Il est un compagnon allègre ; il observe sans mélancolie des mœurs qui parfois le choquent ; sa verve malicieuse saura peindre M. le Pasteur et M. le Rédacteur en chef d'une revue bigote. Il n'en ressent pas moins amèrement les tristesses de l'exil. Quelle n'est point sa joie, lorsqu'enfin la France lui est rouverte ! Ici encore l'expérience particulière de Georges Renard instruira utilement les historiens futurs : interrogez son héros, ce René Messant, si laborieux, si honnête, si vibrant ; demandez-lui ses impressions sur la France de 1880 : qu'il est donc révélateur, l'état d'esprit de ces proscrits enfin absous par la République, et de qui la réalité déçoit encore les rêves ! En vérité qu'y avait-il de changé dans cette France républicaine ? La curée bourgeoise continuait sous une mensongère étiquette ; nul idéalisme, nul progrès des mœurs, nul souci des aspirations populaires ; la finance plus que jamais puissante, l'argent tyrannique. Les exilés s'effarent : « Combien faudra-t-il de temps à leur patrie pour leur donner la nostalgie de l'exil ? » Et quel accueil ! Ils sont des

« revenants » dont la résurrection apeure, des « renégats » dont l'intransigeance irrite et déconcerte. L'universelle lâcheté les condamne aux humiliations, à la médiocrité. René Messant regagne la Suisse hospitalière.

Ainsi fit Georges Renard; il devait aux lettres sa réhabilitation de citoyen — l'Académie ayant protégé l'auteur d'un poème couronné par elle. — Les lettres lui procurent une chaire à Lausanne. A deux reprises professeur, puis doyen, recteur désigné de l'université helvétique, maître à Paris, professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers, Georges Renard se plie aux fonctions alternées; il est nôtre, il nous échappe, il nous revient: il est libre; il nous juge; prenons bien garde à ses jugements.... Incessante est l'activité de cette vie de labeur et de combat.



Enseigner la littérature française convient à Georges Renard; c'est à quoi le destina une minutieuse préparation professionnelle: le pli universitaire est si fort, que bien peu d'esprits le secouent. Georges Renard enseigne l'histoire de nos lettres selon la méthode normalienne; il est d'abord un pédagogue infiniment prudent et sûr; érudit à la façon d'autrefois, qui n'encourageait point l'amoncellement des fiches, mais exigeait des lectures, la méditation des auteurs, un effort de réflexion et de goût; il est nourri de la plus pure moelle française; nulle culture plus hostile aux vagabondages de l'esprit; nulle discipline plus ferme,

plus capable de rassembler les forces jaillissantes d'une âme et d'un talent, et d'en assurer, selon une stricte économie, l'exacte utilisation. L'Université d'autrefois favorisait peu la sensibilité, et tenait en singulière défiance l'imagination; héritière des ascètes catholiques, elle prolongea longtemps parmi nous l'austérité spirituelle des Messieurs de Port-Royal. Réduite à un sévère rationalisme, elle cultivait le bon sens, préférait Malherbe à Ronsard, Boileau aux romantiques, Voltaire à tout l'Univers; elle ne se piquait point de former des poètes — si ce n'est des rimeurs pseudo-classiques — et moins encore des artistes, mais de bons juges campés sur la plate-forme solide, encore qu'étroite, d'une tradition bien définie. Georges Renard sort de cette université-là, et je pense qu'il lui doit la rigueur de sa dialectique, et peut-être un peu de la fermeté de son caractère, et sûrement sa pénétration critique, le meilleur de ses vertus intellectuelles, et quelques-uns de ses préjugés.... Tel quel, nul n'était plus apte à enseigner l'histoire de notre littérature; on s'en convaincra en parcourant son essai sur la *Méthode scientifique de l'histoire littéraire*; le lettré apporte ici au philosophe et au théoricien le plus utile concours; le premier nous séduit dans le même temps que parfois les deux autres nous provoquent à la résistance; nulle sécheresse en ce livre où s'allonge démesurément le développement d'un plan logique, et d'une entreprise plus suggestive dans le détail que convaincante au total. Ainsi vit-on MM. Ch.-V. Langlois et Seignobos édifier naguère le code idéal — et par là même fréquemment illusoire — de la méthode historique.

Enseigner la littérature française, certes nulle occupation ne plaît davantage à Georges Renard et ne satisfait mieux ses goûts d'universitaire impénitent. Croyez-vous toutefois qu'il s'enfouira sous les gloses, les commentaires et les savantes recherches? Qu'il demeurera sourd aux appels de la vie, à la rumeur de ses propres colères et de ses espérances? Et d'abord il est de ceux qui consentent à ne point négliger les spectacles dont leur existence s'environne; il s'essaie au roman; une gracieuse collaboration l'incite à noter en de frais croquis une admiration commune, cette amitié affectueuse dont il paie libéralement l'hospitalité suisse. Son René Messant s'était découvert « une âme de demain, ou d'après-demain. » Il se distingue par là de Georges Renard que tant de liens, et si forts, rattachent au passé; mais s'il n'est pas douteux que Georges Renard n'appartienne, par toutes ses fibres, à son temps, comment ne point voir qu'il s'élançe ardemment vers l'avenir? C'est de bonheurs futurs qu'il voudrait voir l'humanité se préoccuper plus déliérement. C'est au nom d'une exigeante postérité qu'il somme ses contemporains d'évoluer. C'est pour hâter l'avènement d'un régime social plus équitable et plus humain, qu'il assume de critiquer nos livres, nos idées, nos gouvernements, et de défendre un idéal nouveau.

Un tempérament de révolutionnaire, le goût de la lutte et l'amour des idées, un esprit infiniment sérieux, un jugement modéré, pénétrant, plus d'élan que de flamme, une indomptable probité intellectuelle, une curiosité passionnée d'un meilleur avenir, telles étaient ses armes de ce réformateur, que l'on retrouvera par-

tout où le passé se fera menaçant. Discussions sociales et politiques, polémiques littéraires et philosophiques, rencontres où il n'est point inférieur à de redoutables champions, Zola, Brunetière.... Georges Renard se multiplie, toujours prêt à la riposte, plus fréquemment à l'attaque : une belle fièvre de colère anime ses livres et jusqu'à ses moindres articles : ressentiment contenu, fièvre qui se domine, combativité qui s'en prend aux idées, aux institutions, et non point aux personnes, argumentation respectueuse de la courtoisie, du bon ton ; Georges Renard veut à ses écrits une élégance académique. — Il eût été un critique excellent de nos mœurs et de notre vie journalière : une observation piquante, une protestation raisonnée contre tels condamnables usages diversifie agréablement *La conversion d'André Savenay*... il s'assigne une tâche plus pressante et fonce sur les conceptions, les croyances, les systèmes où s'appuie la confiance de la société capitaliste.

Et je n'irai point rebâtir avec lui, d'après lui, la cité future : c'est l'homme dont je tente d'esquisser en hâte les traits caractéristiques — et dont peut-être l'exemple vaut plus que les idées ; — comment ne point noter toutefois que le socialiste ne dément point le lettré, l'humaniste, l'héritier d'une double tradition intellectuelle et révolutionnaire ? Tel ce généreux Benoît Malon, mais avec plus de précision dans ses revendications, Georges Renard est un « intégraliste ; » le socialisme intégral accorde autant d'importance au perfectionnement moral qu'au progrès économique : il n'ira point certes découronner l'humanité, car « la démocratie ne ten l pas seulement à rendre à l'aristocratie vraie, à l'aristocratie personnelle, sa place et son

rôle occupés par l'autre; elle tend aussi à l'étendre, à la généraliser.... On dit parfois aux démocrates : — Êti donc! Vous voulez le gouvernement de la populace! — Non, peuvent-ils répondre, car nous voulons qu'il n'y ait plus de populace. — On ne saurait être plus aristocrates. » Le souci des intérêts moraux de l'humanité apparaît dans tous les écrits de Georges Renard et confère à sa pensée une dignité et une portée que nul ne méconnaîtra. — Ajouterai-je que sa prudence aussi décèle le bénéfice d'une éducation éminemment raisonnable et comme un atavisme de sens pratique hostile à tous les fantasmes : il ne rêve que du possible et du réalisable : il croit à la nécessité d'une radicale transformation de la société, il ne l'attend que d'une assez lente évolution; consultez son *Régime socialiste*, son *Socialisme à l'œuvre*; rien là de comparable aux châteaux en Espagne de maint prophète trop imaginaire. Georges Renard n'est pas certes le moins résolu ni le moins catégorique de nos constructeurs l'avenir, mais il est, à n'en pas douter, le moins chimérique.

* * *

Peut-être est-il, encore qu'il n'en saurait convenir, le plus dogmatique de nos critiques littéraires : ceci mérite considération, et d'autant plus que la critique littéraire est sans doute la partie de son œuvre où s'avouent avec le plus de force ses tendances et son état d'esprit. Non que sa définition du critique soit fort instructive : lisez cette sage préface au volume qu'il intitule : *Les Princes de la jeune critique* (Le-

maitre, Brunetière, France, Ganderax, Bourget), fort sage en vérité, et peu significative en son orthodoxe impersonnalité. C'est dans l'action que se révèle le bon critique; c'est sur pièces qu'il convient de juger Georges Renard, sur pièces, entendez qu'il est indispensable de se reporter à ses *Etudes sur la France contemporaine* et à ses *Princes de la jeune critique* — excellents modèles de critique descriptive, pondérée, équitable et par là même souvent en avance sur les jugements des contemporains — et surtout à ses trois volumes de *Critique de combat*; car il n'a rien écrit de plus vivant ni de plus acéré que ces trois recueils; quel entrain! quelle verve ironique! et quelle saine cruauté! Un tel mouvement anime ces pages que le lecteur, même hostile, est entraîné, qu'il applaudit, éprouvât-il un sentiment de révolte. Et c'est qu'en vérité l'écrivain est supérieur au penseur, le polémiste au critique, et l'esprit qui souffle à travers ces pages aux thèses qu'elles s'efforcent de nous faire agréer.

Critique de combat! soit. Critique socialiste, ah! ne nous hâtons point de l'affirmer. Une critique littéraire socialiste est-elle concevable? ne se heurtera-t-elle point aux mêmes insuffisances qu'une critique littéraire catholique, ou protestante, ou radicale, ou étroitement bourgeoise? Il est loisible au critique d'avoir un credo; remplira-t-il sa fonction, s'il juge la prodigieuse diversité des esprits et des œuvres du seul point de vue de sa croyance ou de sa thèse? Outre qu'il commettra de singulières erreurs, d'impardonnables omissions — et je ne dis rien de sa notoire injustice — sa méthode, loin de lui suffire, ne sera que le masque d'un critérium mieux approprié à son objet. Accorde-

rez-vous qu'en l'espèce on puisse parler d'une esthétique socialiste? La preuve que ces deux mots accouplés n'ont aucun sens, Georges Renard nous la fournit : son socialisme lui dicte quelques sentences qui n'ont trait qu'à certaines tendances, peut-être accessoires, des esprits et des œuvres ; les œuvres elles-mêmes, l'art d'écrire, qui ne relèvent que d'une censure littéraire, Georges Renard n'est point embarrassé pour les jauger, mais c'est avec son vieux mètre universitaire qu'il en prend la mesure. Critique socialiste ; ah ! ne vous trompez pas au titre, ceci est la continuation d'une tradition qu'illustrèrent nos meilleurs maîtres de rhétorique.

Je ne médierai point de cette solide critique universitaire à laquelle périodiquement font retour les préférences d'un public avide de certitudes : elle est savoureuse, étant riche de l'expérience des siècles, péremptoire et d'aventure revêche, mais si claire, si éloquemment limpide, si avertie de nos goûts fonciers ; elle manie la fêrule sans embarras ni indulgence ; elle possède l'autorité ; elle est l'autorité.

C'est elle qui dit son fait à Zola dans *Critique de combat* ; et je n'oublie pas que Georges Renard fut ailleurs l'un des premiers à caractériser équitablement le naturalisme, mais ici de quelles réserves ne le harcèle-t-il pas ? Le lourd matérialisme, le manque de goût et de critique, et tous les vices de cet art grossier et puissant, qui donc les dénonça plus résolument ? — Anatole France, qui depuis a si fort séduit nos jeunes professeurs, leurs devanciers ne lui témoignaient qu'une boudeuse tendresse : demandez à Georges Renard ce qu'il convient de penser d'une frivolité, d'un scepticisme, et pour tout dire d'une indifférence à

la vérité assurément scandaleuse : voilà sans doute comme nos ancêtres du xvii^e siècle, qui ne se satisfaisaient point d'aimables babilles, eussent parlé d'Anatole France; et je n'aurais point le courage d'imiter leur rudesse, mais je ne m'empresserai point davantage d'affirmer qu'ils aient tort. — Multiplierai-je les exemples? Georges Renard donne l'assaut aux théologies de Brunetière; il ne saurait souffrir certain romantisme de la pensée. Il assaille Faguet, « calomniateur du xviii^e siècle; » toute l'ancienne université eût protesté avec lui. Il s'étonne quelque part de se rencontrer fréquemment avec M. Doumic; rien ne nous surprend moins et je lui en fais mon compliment.... Citerai-je quelques-unes de ses préférences? Georges Renard célèbre le style et l'art de Theuriot; il approuve fort la poésie de M. Dorchain....

Les lacunes d'une semblable critique apparaissent d'elles-mêmes; elles sont toutes déterminées par cette défiance de la sensibilité et de l'imagination qui facilitait à nos pères le respect de la règle. Il me plairait d'en exalter les mérites : une rude probité intellectuelle, un courage à toute épreuve et le mépris des snobismes vains, une grande érudition classique, le sens des perspectives.... Ces vertus, découvrez-les en Georges Renard; entendez de quel ton il condamne le dilettantisme, le pessimisme, le décadentisme et tous les genres d'exotisme; admirez de quelles flèches vengeresses il transperce la silhouette inquiétante du trop habile Marcel Prévost. Ses amis eux-mêmes ne sont point à l'abri de sa sévérité : la rare, la précieuse franchise! Sa sévérité n'a d'égale que la bienveillance dont il accueille les jeunes; et c'est sur ce trait que je vou-

drais clore la critique d'un critique, en vous citant telles pages où ce mentor impitoyable des aînés encourage ces cadets : Firmin Roz, Eugène Hollande, Bérenger, Pujo et l'équipe de *l'Art et la Vie*.

*
* *

Un révolutionnaire, un bourgeois de la troisième République, révolutionnaire d'instinct, socialiste par raison, bourgeois d'éducation, bourgeois renforcé de par ses vœux universitaires, un universitaire, un critique, audacieux en sociologie, conservateur en littérature, excellent écrivain... tel est Georges Renard, professeur au Collège de France; tant de contrastes le rendent inclassable : on ne le classe pas : on ne le juge guère ; il inquiète... Lui, cependant, n'a souci que de l'indépendance de sa pensée : il joue parmi nous le rôle que dans certains Parlements s'attribuent les « sauvages. » C'est un homme.

EDME CHAMPION

Connaissez-vous parmi les érudits de ce temps un esprit plus vivement original?

Érudit certes, mais non point de cette érudition qui s'enferme en un étroit domaine, érudit, mais qui ne sacrifie pas à l'érudition son tempérament, ses curiosités, ses merveilleuses ardeurs intellectuelles; érudit, qui tout d'abord révèle un tempérament d'artiste, des curiosités de philosophe, des haines violentes, des enthousiasmes durables, une vigueur polémique, un zèle, j'allais dire une candeur d'idéalisme... qualités et, s'il vous plaît, défauts, dont la perpétuelle contradiction ne laisse pas de surprendre; un tel esprit déconcerte avant d'attirer : comment le classer? Il n'est d'aucune école : il ne se rattache à aucun groupe : nul ne pratique avec plus de prudence avertie les méthodes critiques; il illustre ses dossiers, ses notes d'archives, de sentences morales, de jugements, d'idées générales, de tout un appareil de conclusions

les plus subjectives du monde ; il est à la fois très moderne et très démodé ; il anticipe sur le présent, se réfugie en une société future heureuse, quasi parfaite ; il a des partis pris, des aveuglements d'homme du passé ; en ce défenseur de l'idée de progrès nous découvrons un survivant du xviii^e siècle. Il est de notre temps par le « métier » : par ses idées, il retarde sur ses contemporains ou bien les devance ; il est à bien des égards un initiateur. De cet érudit, on ne cite presque pas un livre de pure érudition ; de ce chercheur laborieux, patient, pénétrant, on n'a que des travaux d'ensemble, rapides, mais non superficiels, des « introductions, » qui sont des livres solides encore qu'insuffisamment développés, des études fragmentaires, au total une œuvre dispersée et comme inachevée.... Mais cette œuvre trahit une remarquable unité d'inspiration, mais la cohérence des idées que M. Edme Champion ne se lasse pas d'y introduire est frappante ; mais cette œuvre impartiale, passionnée, inégale, systématique révèle un esprit très distingué, très particulier, et pour tout dire original.

La formation d'un pareil esprit nous serait inintelligible, si nous ne devinions qu'il s'est jalousement soustrait aux influences du milieu social ; cette originalité s'est développée et affirmée loin du monde ; on serait embarrassé de citer un exemple aussi caractéristique de recherche indépendante, de méditation volontairement, obstinément solitaire. Edme Champion a des amis : nul ne peut se vanter d'avoir modifié la pensée de Edme Champion. Certes, il doit très peu aux contemporains ; quelle n'est point son ironie, quand d'aventure il cite — pour les réfuter — « les

grands critiques! » De quel ton âpre ne parle-t-il point de Taine ou de Brunetière!... Et voilà pour les morts. — Telle de ses préfaces contient de précieux aveux : « Le travail médité en silence au pays d'Armor a été fait au milieu du tumulte de la ville, mais *dans un isolement invraisemblable*, aussi complet que celui du désert. J'ai détourné mes yeux de ce qui se passait autour de moi, j'ai fermé l'oreille aux bruits du dehors, non par insouciance ou paresse, mais pour me préserver d'agitations funestes à l'impartialité et au discernement. Comme les héros de Schiller, échappant à mon temps, j'ai fait retraite dans les siècles à venir :

« Ich lebe ein Bürger derer welche kommen werden. »

Un isolement invraisemblable! Nous l'en croyons sans peine; Edme Champion est un ascète de Lettres. Nous comprenons maintenant sa violence, ses défauts, ses vertus, les effusions, les sécheresses que l'on remarque en son œuvre, et l'espèce de ferveur dont tout entière cette œuvre est comme vibrante.

* * *

Historien, Edme Champion applique les plus sûres méthodes d'investigation; mais qu'il sait bien les périls de l'érudition, les vices, la redoutable myopie de certaine critique! Puissent nos historiens méditer les pages — profondes — où il définit les caractères de la vérité historique (*Vue générale de l'histoire de France*) : « ... Prenons garde que le souci de constater les faits ne nous ôte le loisir et surtout le goût

de les comprendre, que l'étude acharnée du détail ne nous détourne des vues générales, et qu'à poursuivre indéfiniment les petites vérités nous ne fermons les yeux aux grandes. » Les détails, les petites vérités ont leur prix; mais une petite vérité, qu'est-ce en réalité sinon une vérité incomplète, une demi-vérité, donc une moitié d'erreur? La prise de la Bastille fut un mince événement : pièces en mains, les érudits ont démontré que la forteresse ne fut point défendue, que la populace y pénétra sans effort; cette « journée » ne fut point héroïque.... Et après? La légende ne surgit-elle pas, spontanée, triomphante, instigatrice de prodigieux enthousiasmes? Quelle n'est point l'erreur de ces historiens qui, au nom de la vérité, diminuent l'importance du 14 juillet 1789!

Les événements ne valent pas tant par eux-mêmes que par ce qu'ils signifient. Ils ne sont, le plus souvent, remarquables que comme symptômes des besoins, des passions, des croyances qui agitent les peuples : ceux-là seuls méritent notre attention, qui traduisent une idée ou un sentiment, et, si l'idée est généreuse, si le sentiment est profond, ils prennent aussitôt des proportions immenses qu'ils garderont, en dépit de tous les critiques.

On ne saurait mieux dire : c'est là une conception de l'histoire qui n'a rien de médiocre, qui est noble, qui est généreuse.... Edme Champion s'y tient : sa vie tout entière, il la voue à l'histoire telle qu'il l'a un jour définie. Edme Champion, qui sait si bien mener avec la plus rigoureuse précision les enquêtes de détails, s'élève d'un constant effort au-dessus de ses enquêtes; il n'est point myope; il entend que les vastes horizons ne lui soient point interdits. Il intitule audacieusement un

livre *Vue générale de l'histoire de France*, un autre *Esprit de la Révolution française*; s'il étudie les *Cahiers de 1789*, ce n'est pas qu'il ambitionne de dénombrer la multitude des faits locaux et des dépositions particulières; il prétend donner « un petit guide, » non « fournir une carte détaillée avec tous les endroits dignes d'attention; il suffit de *tracer de grandes lignes*, de montrer *les voies principales*. » Dans la *Séparation de l'Eglise et de l'Etat en 1794* ne cherchez pas « la science, mais une préparation à la science, un coup d'œil sur elle... On ne trouvera ici qu'une vue à vol d'oiseau, une introduction. » La modestie de ces formules n'est qu'apparente; les desseins de Edme Champion sont hardis; ses plans sont vastes — qui l'en blâmerait? — ils sont parfois gigantesques; mais alors, nous estimons chimériques les constructions de cet historien-philosophe.

Historien-philosophe? La philosophie de Edme Champion s'appelle de son vrai nom religion: Edme Champion a résolu l'une des plus graves antinomies de ce temps; à l'esprit critique il unit la foi: « Ou croit nous embarrasser, s'écrie-t-il, en nous demandant ce que nous mettons à la place du Christianisme. Comme si la religion de l'avenir était encore à trouver! » Doctrine purement humaine, croyance au progrès, à la toute-puissance de la raison, à la perfectibilité indéfinie de l'homme et de ses sociétés! Est-ce donc la religion de demain... ou celle d'hier, et même d'avant-hier? Qu'importe, si Edme Champion y puise un principe d'action! Et l'on voit bien que ses croyances déterminent son œuvre tout entière.



Cet érudit demeure l'apôtre de la religion du progrès. Religion longtemps imprécise, qui eut ses martyrs, ses héros et ses saints, bien avant qu'un penseur ne s'avisât d'en formuler les dogmes ! Les martyrs sont légion, victimes de toutes les intolérances, religieuses, philosophiques et politiques : Edme Champion les glorifie inlassablement en cette *Vue générale*... qui est moins une esquisse de la vie nationale qu'un bref exposé de l'histoire de l'affranchissement des esprits en France. Les héros, les saints... il en est deux à qui Edme Champion porte une dévotion spéciale, Montaigne et Voltaire. Nous y gagnons un séduisant et fort instructif portrait de Montaigne : voici un Montaigne ardent, généreux, militant. « Les *Essais* sont un portrait, ils sont aussi, et plus encore, une machine de guerre ; » Montaigne est le précurseur de Bacon et de Descartes, les *Essais* annoncent l'*Instauratio magna* ; Montaigne est « passionné, enthousiaste, sujet à des emportements et des ravissements superbes ; » Montaigne est optimiste ; ah ! surtout Montaigne n'est pas sceptique... Voltaire ! Edme Champion intitule le volume qu'il consacre à Voltaire *Etudes critiques* : critiques, sans doute, mais c'est contre les ennemis de Voltaire que cette critique est surtout armée ; et certes il était opportun qu'un panégyrique de Voltaire nous fût donné ; nul ne pouvait l'écrire avec plus de compétence persuasive que Edme Champion : sur Voltaire, lisez Faguet, mais ne négli-

gez pas Edme Champion ; Edme Champion blanchit, disculpe, innocente Voltaire ;... sans doute n'excuse-t-il pas *La Pucelle* ; il plaide les circonstances atténuantes ; tout cela est à lire et à retenir ; à retenir aussi ce jugement sur « le tort de Voltaire, » qui fut de n'être pas pédant : « Son grand tort est un peu celui de Rabelais et de Montaigne, celui de Molière. Ces hommes-là sont trop Français. » Tel fut le tort de Voltaire vivant ; contre Voltaire mort l'existence des voltairiens fournit à des générations de critiques un grief non moins spécieux ; car vous entendez bien que, pour pénétrer Voltaire, il importe de ne ressembler point aux voltairiens : « Ils ont l'esprit court, étroit, bourgeois qu'on lui attribue et qu'il a tant combattu... » Montaigne, Voltaire, la Révolution ! « Qui maudit la Révolution doit maudire la Renaissance. » Edme Champion exalte la Renaissance, il exalte la Révolution ; il exalte la Révolution en travaillant à nous la faire connaître : tel est le labeur de toute sa vie : la Révolution est le point de départ des plus magnifiques espoirs ; son succès est la plus éclatante confirmation de l'efficacité de l'effort humain et de l'irrésistible puissance du progrès.... Edme Champion serait un apôtre indigne de ce nom si son prosélytisme n'était, fréquemment, agressif ; il l'est ; cet historien écrit souvent *ad probandum*, non point seulement *ad narrandum* ; tel de ses livres est, de son aveu, un « livre de combat ; » il compose son *Voltaire* dans l'espoir que « peut-être quelque jour sera-t-il recherché comme ces armes rouillées que l'on ramasse en mémoire d'une antique bataille. » Parmi ses ouvrages il n'en est aucun où il n'affirme sa haine du

catholicisme dominateur et du protestantisme intolérant.

L'admirable est que son intransigent dogmatisme ne l'empêche pas toujours d'être impartial. Impartial, Édme Champion l'est incontestablement dès qu'il s'en prend aux faits : avec quelle loyauté orgueilleuse cet ennemi du christianisme n'esquisse-t-il pas l'histoire de la *Séparation de l'Église et de l'État en 1791* ! il juge avec mansuétude le bas clergé, les prêtres assermentés. Il est exact, véridique, sans cesser d'être implacable : « Parmi les conséquences déplorables du 18 brumaire, je n'en vois pas de pire que ce qui arriva en matière religieuse... » C'est en Bretagne, que Édme Champion médita ce livre : voici une page qu'il faut citer tout entière, parce que cette sensibilité frémissante dont j'ai déjà parlé s'y manifeste avec éloquence.

Homère parle d'un pays dont les fruits ôtaient au voyageur le désir de poursuivre sa route. La Bretagne a la même vertu. Elle aussi nous arrête par un charme mystérieux : de ses champs et de ses grèves s'exhale un parfum qui s'empare de l'âme assoupie comme la magie de Viviane avait captivé Merlin. J'allais errant sur les côtes de la Cornouailles, tantôt le long des flots sous lesquels dort la fille d'Is, tantôt dans les landes bornées par la forêt où le roi Gralon rencontra saint Renan. J'écoutais à travers les pins les cloches de Ker-Ias et de Ploaré, et je sentais que ce pays perdrait un peu de son charme, si leur voix essayait de se faire entendre, si les églises et les chapelles merveilleuses, qui surgissent dans les coins les plus sauvages, n'étaient plus là pour évoquer les légendes d'autrefois et la poésie des anciens jours.

Sur ce roc qui garde si profonde l'empreinte des âges avancés, et où les vieilles croyances ont poussé des racines

invincibles, dans ces chemins creux restés tels qu'à l'époque où ils furent foulés par les apôtres d'outre-mer, au pied des calvaires rongés de vétusté, et des arbres sacrés qui ombragent les sources miraculeuses, on finit par se réconcilier un peu avec le passé, par l'envisager avec cette sympathie sans laquelle on ne saurait le bien comprendre.

Sentiers qui, à travers les taillis de Nevet, descendez dans la vallée de Juch, grottes que la mer a creusées dans les roches de Trémalaouen, vous le savez! Vous aussi, grands ormes de Vorlaine, qui déroulez au loin votre ligne sombre sur le sable blanc de la dune, vous savez si, en rêvant à ce livre, j'étais calme, affranchi de toute passion, exempt de parti pris. Vous aviez mis en moi un peu de votre sérénité doucement austère.



Il y a deux parts à faire dans l'œuvre de Edme Champion : l'apôtre d'une soi-disant religion philosophique étroite, sommaire ne saurait nous toucher, encore que nous rendions hommage à la généreuse droiture de ses intentions; l'historien, l'historien littéraire, et, en des pages trop rares, l'artiste nous plaisent mieux; l'historien se fait de sa mission une idée très haute : peut-être aujourd'hui Edme Champion n'écrirait-il plus : « Le maître d'histoire deviendra ce que fut le prêtre dans les anciens temps, le gardien du feu sacré, le guide, le directeur, le consolateur des peuples;... » il demeure convaincu que l'historien remplit un rôle social utile, bienfaisant pour nous, Français, ne négligeons pas la reconfortante leçon de notre histoire; apprenons d'elle à ne plus répéter l'éternelle complainte sur notre propre

décadence : au xvi^e siècle La Boétie, Montaigne, La Noue, l'Éstoile pleurent sur la France; au xvii^e Gui Patin, Bossuet, Louis XIV lui-même répètent ces doléances, le xviii^e les amplifie infatigablement : d'Argenson déclare en 1743 : « La plume tombe des mains de tout ce qui arrive à notre France : déshonneur au dehors, désert au dedans. Cet Etat croule par ses fondements. N'y a-t-il plus qu'à se détacher de la patrie ? » En 1810 nous avons, au dire de Benjamin Constant, « la mine d'une espèce usée et qui va s'éteindre. » En 1841 Chateaubriand proclame : « La civilisation générale ne rétrogradera pas; mais elle pourra périr en France.... » Edme Champion proteste contre ces monotones lamentations; il dénonce en toute occasion les faux prophètes : il écrit : « J'ai foi en la France, et le xx^e siècle ne me fait pas peur pour elle. » Cet historien est un esprit lucide, une âme chaleureuse; son optimisme est sain. Son œuvre est d'un « professeur d'énergie. »

Une œuvre passionnée et forte, une érudition solide, sans pédantisme, et cette loyauté, cette « probité » par où s'imposent et vivent les travaux des historiens — le courage d'une opinion soutenue pendant toute une carrière, une sincérité ennemie de toutes les affectations, et, si j'ose dire, une modestie hautaine.... Edme Champion fut des premiers à entreprendre scientifiquement l'étude de la Révolution française; fut des premiers à ruiner la conception trop étroitement logique que l'on s'en était faite sur la foi des philosophes.

Apprenons de lui à révéler la flamme de la pensée révolutionnaire!

LE DOCTEUR GUSTAVE LE BON

On disait, de leur vivant même, Pasteur, Duclaux, tout court. On dit D^r Le Bon; on dit aussi D^r Durand, D^r Dupont.... Et certes il n'est pas prouvé que Gustave Le Bon ait rendu à la science les services d'un Pasteur, d'un Duclaux; mais il n'est personne qui le confonde avec le praticien du coin. Ce paradoxaux médecin a touché à tout: il a tout approfondi, sauf je pense — encore ne saurait-on en être sûr — la médecine, qu'il paraît avoir négligée de bonne heure. Voici étalés sur ma table une imposante série de volumes: archéologie, histoire, pédagogie, psychologie, sociologie, équitation, voyages, colonisation physique, — faut-il dire métaphysique, alchimie?. Par quelle modestie l'auteur de tant de travaux, et divers, demeure-t-il le D^r Le Bon? En serait-il de médecins comme des rédacteurs d'une pompeuse Revue que Barbey d'Aurevilly qualifiait de « colonnes de la littérature? » Nos bons docteurs portent

ils leur maison sur leur dos? la traînent-ils partout en sorte qu'ils ne sont jamais que les représentants de la Faculté?

De quel prestige pensent-ils nous étonner? Entendent-ils nous signifier qu'un privilège officiel leur attribue des lumières spéciales en archéologie, en histoire, en sociologie, voire en métaphysique et en philosophie? Ce serait en vérité tant pis pour eux : le public averti se gausserait : quant à la foule!... ne l'oublions pas, la malice populaire soupçonne la plupart des médecins de professer une philosophie un peu courte, et pour tout dire parente — éloignée, arrivée — de celle de M. Homais : la foule n'aurait pas confiance.

Les médecins de nos jours se répandent sur les chemins des sciences nouvelles; ils envahissent la grand-route — dont nul ne défend l'accès — des lettres : vont-ils, nouveaux Guillots, se pavaner le chef paré d'une prétentieuse enseigne? Serons-nous dupes de l'artifice? Tolérerons-nous la contagion de l'exemple? Garons-nous du pédantisme.

Nous nous souvenons d'avoir estimé les vers de Jean Lahor bien avant qu'il n'exhibât l'estampille de ses maîtres d'anatomie : les romans de Ghéon nous intriguèrent en un temps où nous ignorions sa qualité d'ex-carabin. Après tout, il nous serait bien indifférent que l'auteur de la *Psychologie des Foules* et de l'*Evolution des Forces* tint à demeurer le Le Bon, si nous ne saisissions là un trait peu discernable, une nuance quasi imperceptible, tant est fugitive, de sa physionomie et de son caractère.



Ni la modestie n'est la vertu essentielle de Gustave Le Bon, ni le respect de la hiérarchie universitaire ou académique n'est à la base de ses habitudes d'esprit : la modestie convient aux faibles, aux résignés, aux silencieux, aux satisfaits, aux philosophes — sans compter les imbéciles, qui, malheureusement y sont peu enclins. Gustave Le Bon n'est rien de tout cela : du moins sa philosophie est-elle toute spéculative. Il porte en lui un bouillonnement d'énergie qui l'incite aux conquêtes, aux découvertes ; il aime la lutte ; ses indignations sont des révoltes, ses polémiques sont des batailles ; il est — je pèse les termes et d'ailleurs ce n'est point d'une plume caressant qu'il convient d'user ici — il est — fonctionnaire placide — un vigoureux aventurier de sciences et de lettres.

Le beau destin ! tout ennobli de risque ! Vers quelque sujet d'études que l'entraîne son fiévreux désir de connaître, Gustave Le Bon ne s'arrête pas aux menus faits : assimilateur stupéfiant, il apprend le détail d'une science dans le temps qu'un autre consacrerait aux rudiments : il franchit tous les obstacles, court de l'avant : son plaisir est de dépasser quelqu'un ou quelque chose ; il ne respire que l'extrême limite du savoir humain ; encore prétend reculer cette frontière : seul, il se hasarde, pionnier enfant perdu, poète de la science.

Ces allures irrégulières ne satisfont point toujours

les savants patentés : il n'est aucune découverte de ce Colomb fantasque qui ne soit tout d'abord contestée ; on le houspille ; cet heureux homme a des ennemis. Lui-même prit soin — n'oubliez pas qu'il fut sociologue, sociologue pessimiste, à la suite de Taine, — de faire le procès de notre Université : il le reprend à toute occasion : il n'a pas son pareil pour dénoncer les méfaits de la « science officielle. » La science officielle ! voilà qui est plaisant ; nous ne soupçonnions point qu'il y eût une orthodoxie en chimie, en physique, en mécanique, en mathématiques. Gustave Le Bon nous l'apprend : force nous est bien d'en croire ses affirmations, puisque, dénonçant avec une furieuse virulence les dogmes universellement enseignés, lui-même se proclame hérétique.

D'ailleurs, n'allez point croire qu'il soit seul de son parti : nombre d'authentiques mandarins le soutiennent ; certains le considèrent avec autant d'envie que de curiosité inquiète : ceux mêmes qui critiquent le plus âprement ses méthodes reconnaissent qu'il eut à deux ou trois reprises des intuitions... cela suffit à la gloire d'un homme. Combien de génies n'eurent qu'une intuition heureuse ! combien de savants réputés n'en eurent jamais une seule !

Combattu, toléré, admiré même, Gustave Le Bon n'est point de ceux qui périssent ou triomphent dans l'ombre. Il prend la terre à témoin de ses expériences ; il est — ce n'est point un mince éloge que je lui fais — un talentueux vulgarisateur ; à la cour, à la ville, et jusque dans les provinces, ses livres deviennent le bréviaire des ignorants qui se respectent : sa réputation est en bonnes mains.... Et

quand je dis nos provinces ! Sachez que Gustave Le Bon est traduit en anglais, en allemand, en espagnol, en italien, en danois, en russe, en polonais, en tchèque, en hindoustani, etc., etc., etc., et que l'on annonce de nouvelles éditions de ses œuvres en basque, en bas-breton, en javanais, en esperanto...

* * *

On ne sait s'il est plus sympathique par la pétulance indisciplinée de son tempérament ou par son amour des idées : car il aime furieusement les idées ; son œuvre est un répertoire d'idées générales autant qu'un catalogue de faits. C'est par là qu'elle attire le grand public et c'est par là qu'elle prête le plus à la critique ; nos savants font la guerre aux idées générales : chacun d'eux en détient quelques-unes qu'il dissimule de son mieux ; la moindre femmelette de lettres en possède et en étale une bien plus grande variété ; autre chose est de briller en conversation, autre chose de construire objectivement une œuvre scientifique. Les idées générales, qui sont le sel des entretiens familiers, deviennent, introduites dans un livre de science, des sortes d'explosifs : il suffit de placer un réactif au bon endroit, exercice favori des critiques, et... tout saute... Au figuré : en réalité nul jeu plus inoffensif ; et l'on sait plus d'un livre, dynamité par la critique, et qui a fort bien vécu. Mais les savants sont timides, ils sont prudents ; ils savent que rien ne vieillit plus vite qu'une idée générale, si ce n'est un livre bourré d'idées générales : et cela doit faire

quelquefois réfléchir Gustave Le Bon. — Je crois que Gustave Le Bon s'en moque.

Il a mis au service des sciences et des lettres un tempérament d'homme d'action : croyez-vous qu'il regrette aucune de ses anciennes aventures ? Il aurait tort, du reste, car il fut donné à peu de nos contemporains de vivre un roman intellectuel aussi pittoresquement mouvementé. Gustave Le Bon ne regrette rien ; ses livres furent très réellement des actes : jugeons-les comme tels ; et considérons sa vie qui, peut-être, importe plus que ses livres.

S'il eût moins aimé les idées, l'eût-on vu, aussi passionnément laborieux, mener tant d'enquêtes, remuer des montagnes de faits ? Idées que l'on veut vérifier, conceptions que l'on entend préciser, systèmes à compléter, à corriger, à étayer, aiguillons de nos ambitions intellectuelles. Celles de Gustave Le Bon ont toujours été vastes : en l'un de ses premiers ouvrages il se propose comme but « l'étude scientifique du développement de l'homme et des sociétés depuis leurs origines les plus lointaines jusqu'à nos jours. » Il ne doute pas que l'évolution humaine et sociale n'obéisse à des lois nécessaires et invariables, tout « comme les combinaisons chimiques, la propagation de la lumière, les révolutions des astres, la chute des corps. » Il élucidera ces lois... Ce fut, on le devine, un très gros livre : Gustave Le Bon y déverse tout ce qui lui tombe sous la main : extraits d'historiens et de philosophes, théories personnelles, notes de laboratoire et d'amphithéâtre, réminiscences, fonds de tiroirs, vieux jeux de cartes... On se de-

mande si c'est la somme, fort peu théologique, hâtivement composée, d'un médecin de campagne un peu pédant, ou le compendium d'un robuste adolescent qui jette sa gourme et pose des jalons. Et l'on demeure persuadé que l'auteur d'un pareil livre ne sera jamais un penseur.

Certes ! mais il aime tant les idées ! En ayant formulé un grand nombre, il s'avise d'en contrôler quelques-unes : il parcourt l'Égypte, l'Assyrie, la Judée, explorateur, archéologue, égyptologue, assyriologue, hébraïsant, arabisant : les langues, les arts, les institutions, les hommes, les peuples, le passé, le présent, que n'étudie-t-il point ? Le voici aux Indes : cette immensité ne l'effraie pas : il en rapporte le plus massif de ses ouvrages. D'ailleurs Gustave Le Bon a une méthode :

Nous avons continué à appliquer dans cet ouvrage les principes qui nous ont dirigés dans nos précédents travaux, et notamment dans notre Histoire de la civilisation des Arabes. Nous appuyer uniquement sur des documents précis ; montrer les transformations successives des institutions religieuses et sociales et les facteurs de ces transformations, étudier les phénomènes historiques *comme s'il s'agissait de phénomènes physiques* ; avoir enfin une méthode et nous défier soigneusement des doctrines. C'est en prenant ces principes pour bases que nous avons essayé de dégager de la masse confuse et grandiose des conceptions philosophiques, religieuses et sociales de l'Inde leur sens lumineux et profond, et de rendre aux dieux antiques leurs traits vénérés et terribles, voilés sous les ombres de la mort qui finissent par envelopper les dieux mêmes.

Admire-t-on davantage la précision de la méthode, ou la solennité imprécise de la phraséologie ? On

admire la vélocité de ce savant excursionniste, sa souplesse d'esprit, sa curiosité toujours tendue : on admire aussi qu'au contact de tant d'hommes, de faits et de doctrines contradictoires, il n'ait rien perdu de son goût pour les théories : « Seule, proclame-t-il, l'évocation des vieux âges peut nous faire découvrir la genèse de nos institutions et de nos croyances et nous faire entrevoir le jeu de ces puissances formidables qui, par une série de lentes évolutions, conduisent fatalement toutes choses vers un but mystérieux. » Ayant évoqué les vieux âges, il est apte à formuler les *Lois psychologiques de l'évolution des peuples* : ces lois demeurent vagues ; mais Gustave Le Bon demeure responsable d'un plaidoyer en faveur de cette notion de race que la sociologie contemporaine aura tant de peine à éliminer.... Que ne songe-t-il à élire enfin un sujet précis et limité ? Il y songe : sa puissance d'analyse, son expérience des hommes et de la vie le servent à la fois : il donne la *Psychologie des Foules*, la *Psychologie du Socialisme*, la *Psychologie de l'Éducation* : faites la part des opinions personnelles à l'auteur ; celle des faits judicieusement classés, interprétés avec pénétration l'emporte : de là la fortune de ces livres, qui ne fut pas médiocre : aujourd'hui encore on les pille plus qu'on ne les cite, adversaires (à qui Gustave Le Bon donna tant de gages) et amis du socialisme, pédagogues, démocrates et ennemis de la démocratie : ces derniers sont flattés par les conclusions de Gustave Le Bon :

Une civilisation implique des règles fixes, une discipline, le passage de l'instinctif au rationnel, la prévoyance de l'avenir, un degré élevé de culture, conditions que les

foules, abandonnées à elles-mêmes, se sont toujours montrées incapables de réaliser. Par leur puissance uniquement destructive, elles agissent comme ces microbes qui activent la dissolution des corps débilités ou des cadavres.

* * *

Récapitulons : parti explorateur, Gustave Le Bon revient sociologue.

— Il a trouvé sa voie, dites-vous.

— Point du tout.

— Il va creuser le sillon entr'ouvert.

— Vous ne le connaissez point : Gustave Le Bon qui fut médecin (si peu), explorateur, sociologue est maintenant physicien : en vérité, depuis vingt ans, il ne quitte guère son laboratoire ; il nous enseigne désormais la physique, non point la physique amusante, mais une physique passionnante, comme tout ce qui est nouveau. Vous n'ignorez point, vous ne pouvez point ignorer que ce qui passait hier encore pour de la physique n'en était point en réalité ; nos savants ont changé cela : là où régnait la certitude triomphe l'anarchie des doutes et des hypothèses : les sciences physiques et naturelles n'ont plus rien à envier à ces petites « sciences conjecturales » qui s'imaginaient posséder le privilège d'une licence effrénée : la thermochimie se disloque ; la mécanique s'avoue incohérente ; la mathématique n'est plus sûre de rien. Un point semble acquis, et c'est que les principes sur quoi s'échafaudait notre connaissance du monde matériel — principes de l'indestructibilité

de la matière et de l'indestructibilité de l'énergie — sont faux : la matière semble se dissocier en donnant naissance à des forces d'une incommensurable puissance... Il n'est point dans l'histoire de l'humanité de prodige comparable à cette aurore de la Science, que l'on nous annonce. De cette Science, Gustave Le Bon aura été l'un des initiateurs, faut-il dire l'un des précurseurs ?

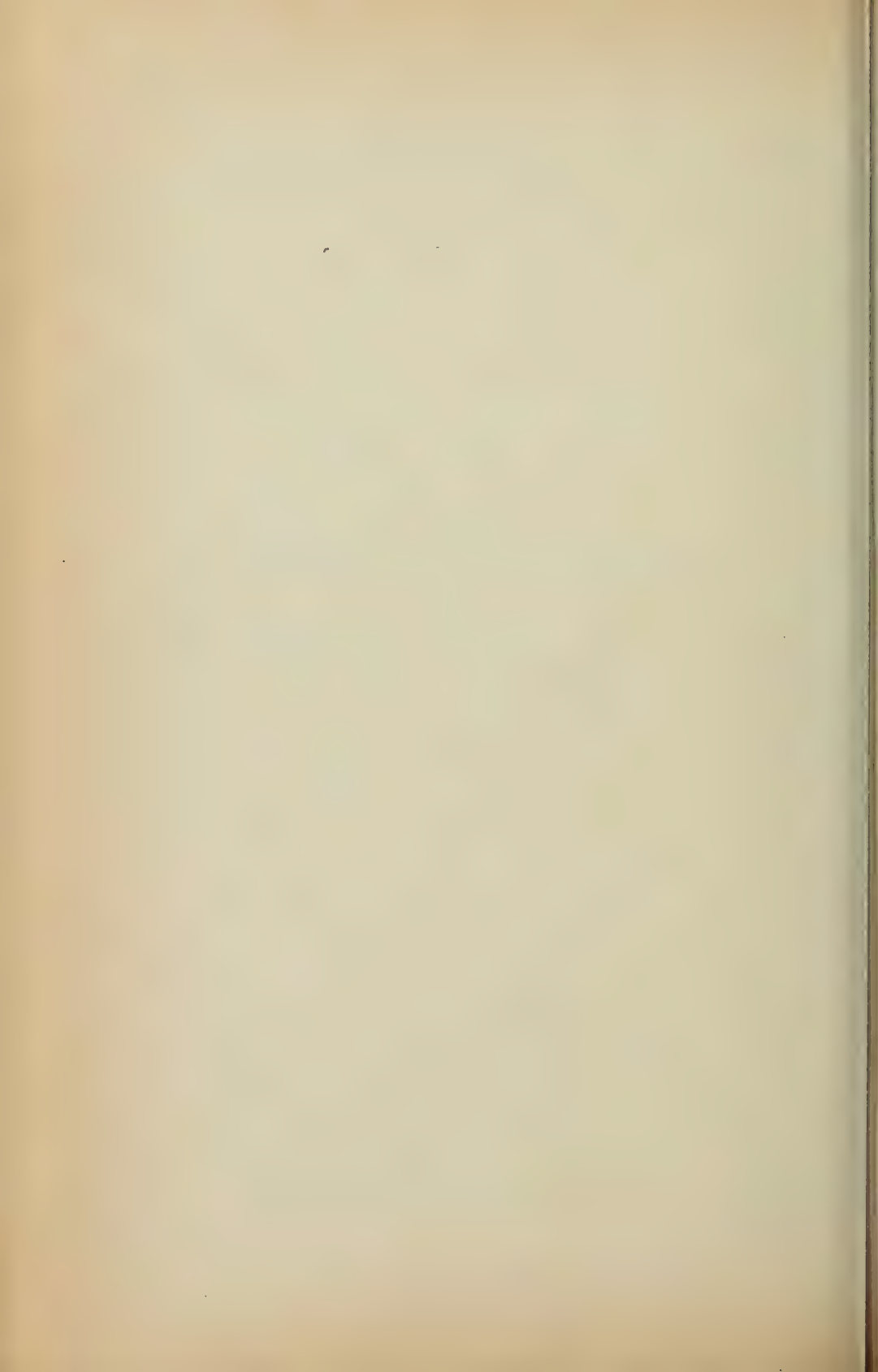
Gustave Le Bon a conté quelque part l'aventure de cet humble médocastre allemand qui découvrit un jour le principe de la conservation de l'énergie. Robert Mayer aurait été, à ne retenir que les conséquences de ce principe, « un des cinq ou six grands hommes de son siècle. » Les « professeurs officiels » lui volèrent sa gloire : pouvaient-ils admettre qu'une découverte semblable ne fût point leur œuvre ? Ils s'efforcèrent de rayer des annales de la science le grand nom de Mayer : c'est tout juste si un historien récent lui reconnaît d'être « par une chance heureuse tombé sur une méthode qui s'est trouvée bonne. » Chance heureuse ! Gustave Le Bon proteste et ajoute :

Ce qualificatif de chance heureuse est assez généralement d'ailleurs appliqué à ceux qui découvrent quelque chose. Dans une longue polémique publiée dans une grande revue anglaise, entre un membre de la *Royal Institution* qui défendait nos recherches, et un physicien de Cambridge qui les attaquait, ce dernier déclarait que la dissociation universelle de la matière que j'avais fait connaître était « la plus importante théorie de la physique moderne ; » mais, ajoutait-il, je ne l'avais trouvée que « par une divination heureuse. » Tout le mérite en revenait aux spécialistes ayant fait des mesures pour en contrôler la justesse.

L'aventure de Robert Mayer est en vérité douloureuse : nous sommes bien assurés que Gustave Le Bon n'est nullement menacé d'une pareille infortune ; Gustave Le Bon, qui fut un polygraphe érudit, demeure un physicien éloquent : il décrit avec limpidité ses expériences ; il esquisse des théories et des hypothèses comme au temps où il s'adonnait à la philosophie sociale ; il nous séduit et nous éblouit en nous découvrant des perspectives infinies : profanes, nous lui accordons un crédit illimité. Les « professeurs officiels » publient ses Mémoires dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*....

Gustave Le Bon a-t-il de la chance ? a-t-il du génie ? Il a, n'en doutez pas, tout ce qu'il faut pour avoir quelque génie, sauf peut-être une certaine patience.... Mais il est de ces choses dont on n'est sûr qu'après la mort d'un homme. Gustave Le Bon nous accordera qu'il est à souhaiter de voir se prolonger notre incertitude.

ÉCRIVAINS ÉTRANGERS



LEON TOLSTOÏ

Le monde contemporain possédait un homme de génie; et voici qu'il le perd; un homme de génie, un vrai, comparable aux plus puissants, aux plus révolutionnaires parmi ceux qui illustrèrent l'art et la littérature des siècles morts. Le génie se reconnaît à la grandeur de l'œuvre, à l'influence dont il bouleverse les esprits, à l'unanimité des hommages, à la violence des réprobations. Démontrer que ces traits définissent Tolstoï serait superflu; son œuvre écrite à l'ampleur démesurée d'une steppe orientale, de ces plaines fécondes où le malaise de l'immensité étreint nos sens d'occidentaux accoutumés à de moins vastes horizons; un seul de ses romans illustrerait une vie d'écrivain. Cette production géante ne laisse personne indifférent: où donc, dans quel milieu, parmi quelle catégorie sociale de la terre civilisée découvrirait-on des hommes, des femmes, des jeunes gens que ne retiendrait point la lecture de *Guerre et Paix* ou de

Anna Karénine et de tant d'autres célèbres récits? Lettrés ou illettrés, naïfs ou raffinés, la séduction est pareille, et si l'on en peut donner des raisons diverses selon le degré de culture du lecteur. Le miracle, au fond, n'en demeure pas moins prodigieux; il est miraculeux que ces foules russes du commencement ou du milieu du XIX^e siècle intéressent si passionnément l'humanité la plus diverse; tel *barine*, tel soldat de Kutusow, tel rustre d'un lointain pays que j'ignore m'émeuvent infiniment plus que tel héros de roman de mon temps et de mon pays; leurs joies et leurs douleurs retentissent longuement en moi; un Allemand, un Anglais, un Américain du Sud en diraient autant; merveilleuse attirance de la vie! Enchantement de cette flamme subtile et profonde dont nous poursuivons éternellement la brûlure ou la caresse! Et Tolstoï avait du génie.... L'universel accord des admirations qu'il suscite humilie nos chercheurs de quintessence; écrire pour un cercle restreint d'initiés est défendable; écrire pour l'humanité tout entière est admirable; il y faut du génie; les officiants de nos précieuses chapelles littéraires n'ont pas de génie; leur en garder rancune serait puéril; l'ésotérisme de leurs doctrines et de leur art marque le deuil d'une plus noble et plus haute ambition. Le génie est moins pointilleux, moins regardant, moins prétentieux. Que c'est donc beau la souveraine largesse d'un grand créateur!

Qu'elle est prestigieuse la lutte où il défie les sentimentalités routinières et les habitudes d'esprit de ses contemporains! L'art de Tolstoï nous prend aux entrailles; sa pensée nous choque, nous irrite et nous

blesse; il nous atteint dans notre orgueil; nos préférences, il les tourne en ridicule; nos fiertés, ah! comme il sait les humilier, les ébranler, les faire choir dans le scandale et dans la honte. Notre intellectualisme, nos morales, nos raffinements d'art et de pensée, tout ce qui nous est cher, plus cher que notre vie, il s'en fait le furieux contempteur. Nous regimbons, nous protestons, nous crions à la démence. Lui cependant est un formidable procureur, et que l'on ne récuise point d'un mot de dépit ou de colère....

Nous possédions dans notre république internationale des lettres un homme de génie : en est-il un second? Il y a une place à prendre; un fauteuil académique se conquiert plus aisément.... Le défunt a eu de belles funérailles : on s'affligea en France — et ailleurs — copieusement et tumultueusement; ce fut à qui se donnerait l'air de conduire le deuil : politiciens et plunitifs rivalisèrent. Ah! ne croyez pas que de nos jours on enterre sans pompe un homme de génie; chacun se haussa, enfla sa rhétorique; pour quelques paroles nobles et simplement saines, nous fûmes submergés d'un flot de bourbeuses improvisations. Qu'importe l'indignité de tel pleureur trop bruyant! qu'importent le cabotinage et la vulgarité dont nous savons de moins en moins surger nos manifestations! La foule des grands cortèges est indiscreète; elle provoque la verbosité des hypocrites. Au total, ce tumulte vaut mieux et honore plus l'humanité que le silence et l'oubli autour d'un grand mort.

Tandis que ronflaient ici les périodes d'une élo-

quence multiple et trop tôt déclanchée, là-bas un drame simple se dénouait dans un simple décor...

Vous souvient-il de cette poignante nouvelle, que Tolstoï intitula *La Mort d'Ivan Ilitch*?

Je ne sais rien de plus effrayant que cette marche à la mort d'un homme plein de force, sourdement miné par le mal le plus implacable : Ivan Ilitch vit et respire la terreur ; l'effroi et la lâcheté de l'homme cultivé devant le grand mystère, Tolstoï les a maintes fois opposés au stoïcisme et à la résignation de l'homme du peuple ; Ivan Ilitch s'anéantit dans l'épouvante ; enfin il agonise : « De ce moment commença ce cri qui ne cessa pas de trois jours, et si effrayant... » Les siens l'entourent :

J'ai pitié d'eux. Je voudrais les voir souffrir moins, les délivrer et me délivrer moi-même de mes souffrances. Comme c'est bon, et comme c'est simple ! pensa-t-il. Et mon mal, où est-il?... Où es-tu, mon mal ?

Et il tendit son attention.

Ah oui ! Le voilà. Eh bien, tant pis !

Et la mort, où est-elle ?

Il cherchait sa peur accoutumée de la mort et ne la trouvait pas.

Où est-elle ? quelle mort ?

Il n'avait plus peur, car il n'y avait plus de mort. Au lieu de la mort, il y avait de la lumière.

— Ah ! voilà donc ce que c'est, fit-il à haute voix. Quelle joie !

Et comme quelques instants plus tard, on chuchote : « C'est fini. »

Finaie la mort, se dit-il Elle n'existe plus. Il fit un mouvement d'aspiration qu'il n'acheva pas, se raidit e mourut.

Tolstoï ne craignait point la mort ; il la contem-
plait avec cette sérénité du paysan russe qui n'est
point, affirmait Tourgueneff, indifférence ou incon-
science, car « il meurt comme s'il faisait son devoir,
calmement, simplement ; » mais au dernier instant,
Tolstoï, rassasié de jours, dut en outre éprouver
cette sublime exaltation, cette joie suprême dont
resplendissent certaines agonies.



Il est trop grand, trop proche encore : nos efforts
suffisent mal à prendre sa mesure ; il est à nos yeux
le plus éminent représentant d'un peuple et d'un
pays : il incarne les vertus, les aspirations, les inquié-
tudes qui nous font juger tour à tour si charmante et
si effrayante l'âme slave ; un siècle de vie russe se
réflète en ses livres ; mais il appartient à l'humanité :
infiniment diverse, son œuvre va du réalisme le plus
strict au rêve le plus aventureux.... Analysez, classez,
étiquetez, essayez donc de mettre Tolstoï en formules ;
il vous échappe : il échappa naguère à M. de Vogüé,
qui eut le chagrin et la loyauté d'en convenir. Certes,
distinguer des périodes, rechercher parmi tant d'écrits
à part du réalisme, voire du naturalisme, découvrir
les influences subies, signaler des concordances et des
dissimilitudes, comparer, relier, dissocier, marquer tous les
points où l'homme et sa pensée rencontrèrent d'autres
hommes et d'autres pensées, voilà un utile travail,
mais dont plusieurs générations de chercheurs ne
sont en front point à bout. Illusoire érudition qui s'essaie

à construire un authentique portrait du géant, et ne nous permet point encore d'en envisager la stature. Nos étiquettes sont trop sommaires, algèbre qui perd son sens hors des usuelles psychologies; nos définitions sont trop étroites; Tolstoï dément les prévisions de nos méthodes; il s'ébat dans la puissante liberté de sa vitalité prodigieuse; son geste nargue les écoles; sa parole le délie des programmes; il est le vivant le plus rare : un être qui se dérobe aux servitudes de l'espèce et grandit selon ses propres lois.... En vérité, ce qu'il nous plairait de connaître, c'est l'économie de ces lois, et c'est, il me semble, ce dont ses biographes et ses critiques, embarrassés de leurs traditionnels soucis, paraissent le moins communément curieux.

Il conviendrait de définir cette force qui s'épanouit et vibre à travers les premiers récits de Tolstoï et dont nous reconnaissons la vibration et la triomphante expansion jusque dans les derniers de ses livres : une âme grandit et s'enrichit; ce qui ne varie guère, c'est l'onde sonore dont elle nous environne et nous pénètre ; nous en identifions à de longs intervalles de temps le timbre et la hauteur ; et si d'abord nous ne résistons point à un charme inexprimable, si nous frissonnons sous un irrésistible choc, ce sont délices ou joies mêlées de crainte que nous ne confondons avec aucune autre. Tolstoï irradie une émotion subtile par où il nous domine : un jaillissement aussi pressé, un ruissellement aussi continu de mystérieux fluide, une telle splendeur qui se répand en nous, une ardeur aussi brûlante, aussi généreusement tyrannique, nul autre ne nous en donnera jamais la sensation. Comme la plupart des Russes, il agit sur nos

nerfs; non qu'il ait recours à des moyens grossiers; d'une passion, d'un sentiment, il sait mieux que personne faire briller la flamme, mais il n'en ignore aucune manifestation ni aucun prolongement: il nous associe fortement à la vie psychique de ses personnages, mais sans négliger jamais de nous en révéler le contre-coup physique; nous communions avec l'âme de ses héros; je ne sais quelle électricité fait retentir en nous le tremblement dont s'émeut ou souffre leur chair; la gamme des réactions permises à l'être humain, il la parcourt avec aisance; et certes d'autres en possédèrent supérieurement une partie, mais bien peu se jouèrent ainsi d'un bout à l'autre de l'octave. Il exprime l'être total et nous prend tout entiers. Une telle acuité dans une telle plénitude est inoubliable.... Une surabondance de vie anime Tolstoï, et c'est là proprement ce qui nous fascine. Il nous apparaît tel un Dieu: de quelques oripeaux qu'il se pare ou se travestisse, il porte en lui-même l'inépuisable source de sa grandeur et de son pouvoir; et c'est ce qu'il conviendrait de nous montrer; qu'on me fasse d'abord toucher du doigt ce qu'il y a de permanent dans ce génie ondoyant; qu'on m'initie à cette musique, à ce rythme irrésistible qui émane de lui, car nulle érudition ne suppléera jamais aux lacunes de l'enquête psychologique.

Ce point établi, les avatars de sa littérature et de son art n'ont plus toute l'importance que leur attribua la myopie de certains admirateurs ou adversaires; l'une et l'autre subirent des accidents divers sans jamais perdre leur caractère fondamental, qui est une indépendance magnifique et comme inaliénable: réa-

liste, il le fut certes, et l'auteur de *Mme Bovary* ne s'y trompait point ; mais tandis que la plupart des écrivains se définissent par le programme d'une école et la réalisation plus ou moins complète qu'ils en donnèrent, nulle esthétique ne nous livre le secret de Tolstoï : ne cherchez jamais comment il appliqua les préceptes de l'art d'écrire, mais comment, paraissant parfois en subir la discipline, il les dépassa sans presque s'en aider. Réaliste, eh ! sans doute ! retenons toutefois que, parlant de Tolstoï, ce vocable ne signifie à peu près rien, si on le prend au sens historique ; ne m'entretenez point du réalisme dans *Anna Karénine*, ou montrez-moi tout ce que Tolstoï ajoute à la conception des disciples et des amis de Flaubert.... Et ainsi de suite : Tolstoï accueille parfois des modes ; il les porte allégrement et ne s'y asservit jamais ; s'y attarder, c'est s'appesantir sur l'un des aspects les plus fugitifs et les moins révélateurs de son génie et de son œuvre.

* * *

Il accroît tout ce qu'il emprunte à ses prédécesseurs, à ses contemporains ; il les dépasse tous ; telle est sa richesse que les plus opulents sont pauvres auprès de lui ; il pratique cette vertu, dont seuls les surhumains ne souffrent point, la prodigalité : songez à la multitude d'êtres qu'il créa de son verbe et de son souffle (qui donc, depuis Balzac, lança de par le monde pareil pullulement) ? songez à la bibliothèque de ses œuvres, à ses discours, à ses campagnes, à toutes les semences de beauté et de progrès moral

dont il peupla les quatre vents de l'horizon des hommes....

Si grand, il voit plus loin que quiconque; et surtout, ce qu'il devine et pressent, et que nous ne devinons guère et pressentons rarement, l'obsède et détermine sa marche; car, non seulement il voit ce que nous ne saurions découvrir, mais il est un vivant si extraordinairement doué, que son être déborde le monde où nous demeurons emprisonnés: l'univers moral aussi bien que sensible se décompose suivant un spectre dont nous ne saisissons qu'un petit nombre de rayons; le mystère de l'ultra-violet, que dans l'ordre physique nous révèle une chimie secourable, dans l'ordre immatériel, certaines âmes en éprouvent intensément la hantise; ce sont des effluves dont s'émeut parfois obscurément notre inconscience; infiniment bornés, aveugles et sourds, nous ne les recueillons ni ne les interprétons: à peine en tirons-nous de vagues et brèves intuitions. Un Tolstoï, qui en est assiégé, leur doit une perpétuelle inquiétude; il a tout l'air d'un homme qu'assaille avec insistance un incompréhensible discours, et qui tend l'oreille dans le ravissement et l'angoisse. Ce sentiment d'une constante et imparfaite communication avec une sphère où ne pénètrent ni nos sens ni notre entendement, c'est, n'est-il pas vrai, le principe même de toute vie religieuse.

Ne cherchez point ailleurs l'unité de Tolstoï.

Un être religieux, nous avons si bien perdu la notion de ce que cela peut être; les clergés, les églises officielles ont si étroitement ligotté les âmes, si complètement anéanti sous le poids de la lettre et du dogme

la vie intérieure, qu'à peine concevons-nous l'irrésistible puissance, la vertu d'affranchissement, la magnificence féconde et révolutionnaire de l'élan religieux. Un esprit religieux, nous ne savons plus ce que c'est ; à peine en cite-t-on des caricatures dont le peuple se détourne ; un esprit vraiment religieux surgit-il parmi nous, nous ne le reconnaissons pas ; les églises, qui ne craignirent jamais de plus redoutable adversaire, le honnissent : je ne sais quels bas préjugés éloignent de lui les cerveaux indépendants.... Ce ne sont pas toutefois les anathèmes des métropolitains grecs, ni les réquisitoires de nos ordinaires champions du catholicisme romain, ni les railleries de certains intellectuels, qui nous égareront sur le cas de Tolstoï ; cette singulière coalition nous avertit plutôt et nous renseigne sur l'espèce et la nature du monstre.

Le monstre est, en effet, redoutable, et ce n'est point une raison pour ne pas le considérer dans sa terrible grandeur. On l'a invoqué contre lui-même, on a prétendu le vaincre en détail ; on ne se lasse pas de lui jeter à la face le reproche d'anarchie : anarchie de sa vie, de son œuvre, de sa doctrine. Mais nous ne sommes point dupes : nulle existence ne nous parut jamais plus majestueusement une ; plus harmonieusement déterminée par un progrès logique, naturel, et, en quelque sorte, organique ; du plaisir à l'ascétisme la courbe n'est point si surprenante. Et dès la jeunesse, nous apercevons le germe vigoureux dont la végétation majestueuse ombragera les dernières années du vieillard.

Ce réaliste a senti de bonne heure, et d'abord

confusément, que la réalité nous échappe, que les plus habiles n'en attrapent que des reflets et des parcelles infinitésimales. Dès qu'il essaya d'embrasser avec quelque force un instant de l'histoire, il dut s'avouer son impuissance; et si nous admirons dans *Guerre et Paix* le fourmillement des êtres et des choses, si jamais roman, histoire, épopée ne donnèrent d'une époque une image aussi étonnamment complète et vivante, c'est surtout l'immensité de l'inconnu et de l'inconnaissable que Tolstoï s'est efforcé de nous suggérer : « A mesure, écrit-il, que nous nous enfonçons dans les recherches des causes, et que nous discernons chaque cause isolément ou la série des causes, elles se présentent à nous également justes en soi et également fausses, par leur insignifiance en comparaison de l'énormité de l'événement, et leur insuffisance (sans la participation de toutes les autres causes concordantes) pour produire ce qui est arrivé. » Ou encore : « Plus nous tâchons d'expliquer raisonnablement les phénomènes historiques, plus ils nous paraissent dénués de raison et incompréhensibles. » Une conception mystique du monde et de l'histoire domine *Guerre et Paix*.

Esthétiquement, ces gouffres de ténèbres où surnagent de vacillantes lumières sont du plus heureux effet; leur houle puissante emporte l'œuvre; cette profondeur nous émeut et nous fait trembler. Ailleurs encore, la même angoisse nuance notre émotion; tous les romans de Tolstoï sont ainsi suspendus sur l'abîme : la plus simple aventure y a des dessous effrayants, qu'un mot, une allusion nous forcent à apercevoir; ses personnages sont modelés sur un

fond obscur; ils surgissent de l'ombre, et si nous croyons si bien les connaître, s'ils nous communiquent une aussi intense impression de vie, c'est sans doute que nous découvrons le lien qui les unit à la nuit maternelle.

Moralement. . . est-il possible qu'un tel art se dérobe aux préoccupations morales? Nul autre n'a plus attentivement considéré la mort; il aperçoit en chaque être le problème de la destinée; il envisage des fins supérieures; il aboutit à subordonner l'activité humaine à des réalités suprasensibles; par delà l'ordre humain, précaire et grossier, il conçoit une loi meilleure, plus généreuse, mieux conforme à l'immanente vérité: il est religieux bien avant de le savoir, et sa logique le conduit vers une sorte de prophétisme.... La « crise » de Tolstoï ne fut que la constatation d'une évolution inconsciente, mais fatale. La doctrine même où il s'arrêta, le renoncement, l'évangélisme ascétique, il en avait bien auparavant ressenti l'attrait: Olénine, le héros des *Cosaques*, s'écriait déjà:

Le bonheur, le voilà, c'est de vivre pour les autres: c'est clair. En l'homme se trouve le besoin du bonheur, donc il est légitime. En le satisfaisant d'une façon égoïste, c'est-à-dire en cherchant pour soi richesse, gloire, amour, il peut arriver que les circonstances surgiront telles qu'il sera impossible de satisfaire tous ces désirs. Alors ces désirs seront légitimes, mais le besoin du bonheur, lui, n'est pas illégitime. Quels sont donc les désirs qui peuvent toujours être satisfaits malgré les conditions extérieures? L'amour, le sacrifice de soi-même.

Et dès Sébastopol, rêvant d'une réforme de l'humain-

nité, qui s'élancerait de l'idée chrétienne, Tolstoï écrivait : « A la réalisation de cette grande, immense idée, je me sens capable de consacrer toute ma vie. »



Il reste que la religion de Tolstoï étonne, effraie et déconcerte; et certes cela ne ressemble point à la petite mécanique dont M. Paul Bourget nous vante les engrenages ajustés et grinçants. Tolstoï, Dieu merci, n'est ni philosophe, ni théologien; il est un grand esprit religieux, il est la religion avant le dogme, il est un douloureux messie, un de ceux qui célébrèrent avec une éloquence passionnée la splendeur de la révélation intérieure. Ses enseignements ont pu sembler parfois contradictoires; son argumentation est souvent rebutante et pauvre... En sommes-nous donc là que nous nous arrêtions aux apparences? Nous découragera-t-on d'approcher cette source de vie? Comprenez donc que Tolstoï est l'âme la plus généreuse, la plus brûlante, la plus sublime de ce temps; qu'il ranime quasi miraculeusement les cendres éteintes des cerveaux et des cœurs, qu'il est un éveilleur; qu'il ressuscite les âmes, qu'il est le dernier grand créateur de vie spirituelle.

Il est prodigieux que Paul Bourget puisse parler de « tragique avortement intellectuel, » que d'autres comparent la fin de Tolstoï à une banqueroute, que la plupart de nos théologiens laïques fassent chorus et s'égosillent comme de simples popes : un foyer aussi ardent les épouvante ; ils redoutent ce bouillonnement

de vie ; car la vie est indisciplinée ; ils sont gens de discipline, de vie tiède, et bons conservateurs.

Ce qui les effraie en Tolstoï nous attire : demandons-lui des ferments de pensée : il est révolutionnaire ; j'aimerais rechercher en combien de sens on peut affirmer qu'il l'est. Au point de vue qui nous intéresse ici spécialement son zèle de rénovation va jusqu'à l'iconoclastie ; nous protestons ; nous ne souffrons pas qu'on nous prive de nombreux chefs-d'œuvre de l'art et des lettres. Tolstoï, auteur de *Qu'est-ce que l'Art?* nous rappelle l'apôtre Paul à Athènes : « Il vit, écrivait Renan, les seules choses parfaites qui aient jamais existé, qui existeront jamais, les Propylées, ce chef-d'œuvre de noblesse, le Parthénon... Il vit tout cela... il prit ces incomparables images pour des idoles. » Nos idoles nous sont chères. Toutefois nous ne gardons point rancune à Tolstoï ; ses erreurs mêmes nous sont plus utiles que les vérités de bien d'autres ; nous comprenons ses colères ; il fut une grande âme où s'affrontèrent le bien et le mal... nul ne fut plus généralement partisan du bien ; nul ne magnifia plus hautement, par son exemple et par son œuvre, ce principe de toute réalisation d'art et de toute vie supérieure, l'amour.

BJOERNSTJERNE BJOERNSON

I

Slip stormen ind i det stille!

Déchainez la tempête dans les eaux calmes!

Bjœrnstjerne Bjœrnson, qui fut l'un de ces « enfants de dimanche » voués dès leur naissance à tous les bonheurs, aura connu cette suprême fortune : rencontrer de son vivant un biographe érudit et amical, enthousiaste et non dénué d'esprit critique, empressé à recueillir les fugitives traditions, les éphémères souvenirs des contemporains, ces traits, ces anecdotes que l'avenir le plus proche déforme et défigure, ambitieux et capable de mesurer son héros, de le situer parmi les hommes et les événements, de préparer, et parfois de devancer et d'annoncer le jugement de l'impartiale postérité. Certes, parmi tant d'heureuses chances dont parut s'autoriser l'optimisme de Bjœrnson, celle qui suscita sur sa route un Chr. Collin

n'est pas l'une des moins remarquables. Le poète a vu grandir et s'épanouir les deux premiers volumes d'une œuvre où il reconnut son enfance et sa jeunesse ; il est mort avec la certitude que le commentaire le plus véridique s'offrirait aux lecteurs de ses livres et aux admirateurs de sa vie et de son caractère. Combien sont-ils ceux à qui fut accordée cette sécurité !

Voici une œuvre considérable et très digne de notre jalouse admiration¹ — nous n'avons guère coutume en France d'élever à nos grands hommes de semblables monuments, dont l'Angleterre donna les plus fréquents et peut-être les plus parfaits modèles. — Chr. Collin entend que nous n'ignorions point sa haute ambition ; ambition justifiée, et que l'on ne risque point d'estimer présomptueuse, si l'on pénètre assez avant dans son récit. Chr. Collin rêva d'abord d'ajouter à tant de livres où se répètent, se contredisent et se démentent les commentateurs de Shakespeare, un livre ; vaine besogne, et lécevente pour qui voudrait travailler à élucider la psychologie du génie ; si seulement un contemporain avait pris soin de nous léguer quelques précisions ! Ah ! tenter à propos d'un vivant l'entreprise que négligèrent les Anglais du xvii^e siècle ! accomplir dans le présent ce que l'on ne saurait faire pour le passé : « Travailler à la pleine lumière du jour, comme les zoologues et les botanistes qui étudient d'abord les organismes vivants, et de là remontent aux temps primitifs, et cherchent à reconstruire la faune et la flore paléontologiques ! » Chr. Collin avait entrevu d'un coup le but et la méthode. Il se

1. CHR. COLLIN. *Bjørnstjerne Bjørnson. Hans Barndom og Ungdom.*

trouvait que, « parmi les rares grands artistes vivants, deux au moins étaient Norvégiens », issus d'un milieu historique familier au savant professeur de Christiania : Chr. Collin considéra Bjørnson et prépara son microscope.

Et si son œuvre achevée n'éclaire point d'une lumière nouvelle et éclatante la psychologie du génie, on en conclura que Bjørnson eut seulement du talent, un tumultueux et sé luisant et encombrant talent... du moins n'était-il point superflu d'écrire avec piété, avec humour, avec force, le roman du plus « représentatif » des poètes norvégiens.



Un roman, un roman qui se déroule en innombrables péripéties parmi les fjells et les fjords, les capitales d'Europe et d'Amérique, les salles de spectacles et de réfection, les réunions publiques et les Académies, un beau roman dont le héros bat ailleur et songeur traverse en perpétuelle tempête notre monde étouffé de naïfs civilisés. Dites-moi certes les poèmes et les drames et les romans de Bjørnson, mais d'abord contez-moi sa vie, qui fut — il s'en vantait — son œuvre la plus colorée et son chef-d'œuvre; faites que cette couleur flamboie : ce sera une fresque violente et impie où rien ne subsistera de ces fameux « brouillards du Nord, » où sera glorifiée cette simpliste philosophie de la vie intense, dont un Américain pensa naguère — que cela est donc lointain! — nous égarer. Nos avisés Français s'apercevront enfin que

Bjœrnson ne fut jamais une vivante énigme, que son œuvre ne dissimule nul rébus, qu'il fut, à travers mille incohérences, un loyal et vigoureux et très compréhensible artiste, le représentant d'un art un peu extérieur, mais non point toujours superficiel, somme toute le plus norvégien, autant dire le plus résolument méridional, des Scandinaves.

Bjœrnstjerne Bjœrnson naît en 1832 au presbytère de Bjœrgan; qu'elle est donc solitaire et rude son enfance en ce sauvage pays de montagnes! Il naît en hiver. Comme son grand-père, il devait s'appeler Bjœrn (ours); son père, estimant ce vocable trop guerrier — et en outre malchanceux — le baptisa Bjœrnstjern, nom d'une constellation (la Grande Ourse), la plus brillante de celles qui scintillent au ciel hivernal du pays norvégien. L'hiver gratifie l'enfant d'un céleste parrainage, l'hiver devait associer aux plus anciennes sensations du poète des souvenirs de frimas, de terrifiantes tempêtes et d'isolements prolongés. L'été est si bref dans l'OEsterdalen! Un étroit chalet, des granges d'où l'on contemple des houles de neige; Bjœrnson a décrit le glacial paysage dans la nouvelle intitulée *Blakken*: « Le froid était tel que je n'osais pas saisir le loquet de la porte d'entrée, parce que le fer me brûlait les doigts. Mon père, qui était né à Land (Randsfjord) et était endurci, devait souvent mettre un masque, quand il se rendait à une lointaine chapelle.... Je grimpais sur la table pour voir les coureurs de skis se précipiter dans la vallée, les Lapons descendre de la forêt de Rœros avec leur provision de renne, dévaler les fjells et remonter jusqu'à nous... »

Étrange pays, où une imagination puérile se nourrit de fantastique ; pays barbare, où Peder Bjørnson avait accepté d'évangéliser la plus pauvre paroisse de Norvège ; les habitants, descendants d'aventuriers étrangers attirés par des mines abandonnées depuis 1789, sont aussi violents que misérables ; l'enfant grandit parmi des récits de rixes et de souffrances. On avait vu le prédécesseur de son père se rendre au temple avec des pistolets. Peder-Bjørnson lui-même impose à ses ouailles le respect d'un ministre au poing vigoureux et à la carrure athlétique ; il est, aux yeux des siens, un héros taciturne, infatigable, soit qu'il se répande en prêches retentissants ou qu'il participe aux travaux de son maigre domaine. Car il est le digne descendant d'une lignée paysanne. Plus tard, le poète prendra à son compte l'une de ces vagues traditions qui font du plus humble montagnard norvégien le descendant des anciens rois : Bjørnson devait accueillir tous les rêves qui éclosent sous les toits de tourbe des fjells, et s'enorgueillir, lui aussi, d'ancêtres fabuleux, jarls guerriers, pirates, écumeurs de mers, poètes et joueurs de cithare ; ainsi manifestait-il son instinct roturier.

De vrai, il surgit du peuple, et Chr. Collin n'a aucune peine à reconstituer l'obscur ascendance à laquelle l'auteur d'*Au delà des Forces* devait une santé exubérante, une infatigable robustesse, le goût de l'effort, de la lutte et du défi : « C'est la saga des humbles, ce sont les persistantes conquêtes du paysan norvégien sur la nature, et non les guerres de notre antiquité fabuleuse, qui nous font comprendre l'esprit de combativité commun au pasteur Peder Bjørnson et à son fils aîné. »

Peder Bjørnson est un aulacieux morose; Elise Bjørnson, aussi âprement laborieuse, est toute gaieté, joie avenante, un chant l'oiseau dans la sombre maison.... De l'un et de l'autre leur fils tient des qualités opposées; très jeune, il sait ce qu'il doit à chacun, et que la violence imprévue des contrastes assure sa séduction. Il est à ses propres yeux la vivante preuve de l'utilité des oppositions et du bienfait de leur rapprochement; il tire de cette vue ses premiers arguments d'optimisme, et ensuite ces préceptes de sagesse pratique auxquels il demeurera fidèle jusqu'à la mort.

Il est d'abord un paysan fier de son origine, fier des siens, de son clan qu'il ne cessera jamais de glorifier, poète du foyer élargi, chantre des vertus familiales, chef de *gaard*, qui s'efforcera d'étendre un jour à la Norvège tout entière l'exercice de son autorité patriarcale et tyrannique.

A six ans Bjørnstjerne Bjørnson quitte Bjørgan pour Nettet où son père obtient un plus reluisant presbytère : Nettet mire ses prés et ses vergers dans les eaux d'un fjord : nature d'un pittoresque grandiose et quasi excessif, et qui va fournir le cadre le plus émouvant à une sensibilité adolescente : « Je pouvais demeurer le soir à contempler les jeux de lumière du soleil sur les fjells et les fjords, jusqu'à en pleurer comme si j'avais fait quelque chose de mal.... Traversant en skis une vallée, je pouvais tout à coup m'arrê

ter, comme ensorcelé par une beauté, une langueur que je ne parvenais point à comprendre, mais si puissantes que j'éprouvais à la fois la joie la plus haute et le plus poignant sentiment d'isolement et de douleur. » Une telle nature conseille des exaltations contradictoires. Bjørnson en a, à maintes reprises, célébré la dramatique beauté : « Rien d'aussi sombre que ton fjord quand il brise devant toi ses eaux salées et s'élançe vers la terre ; rien d'aussi doux que ton rivage, tes îles, ah ! tes îles ! Rien d'aussi puissant que ton horizon de fjells, rien d'aussi délicat dans la lumière d'un soir d'été. » Ainsi grandit le poète qui découvre avec un indicible émerveillement une harmonie précétablie entre ses sentiments secrets et les appels du pays le plus lyriquement éloquent.

Il n'a ni le goût ni le loisir de devenir un contemplateur : la vie paysanne est active à l'ombre des fjells et diffère peu d'un perpétuel combat : la famille du pasteur s'associe aux travaux et aux périls des laboureurs et des gardeurs de troupeaux : « Presque chaque été l'ours descendait dans le pays ; il abattait nombre de vaches et de moutons chez nous et nos voisins. Nous entendions alors le pâtre appeler au secours, et le chien hurler ; on sonnait la cloche, les valets accouraient et se mettaient en campagne avec des fusils, des haches et des barres de fer ; ils arrivaient ordinairement trop tard.... » De tels tableaux de vie primitive et violente hantaient la mémoire de Bjørnson jusque dans sa vieillesse : à soixante-dix ans il croira parfois entendre les jappements des loups qui suivaient le raineau familial certains soirs d'hiver et de détresse. La belle défense de son cheval Blakken, attaqué au

pâturage par un ours, demeure l'un des événements de son adolescence.

Le jeune Bjørnson n'a rien d'un efféminé; il sait le prix de la vigueur physique; il s'émerveille aux exploits de son père, il exulte lorsqu'à ses compliments le pasteur répond avec cette nuance de forfanterie qu'affectionne le montagnard norvégien : « Moi ! non ! mais mon grand-père était un homme fort ! » Bjørnson sera un homme fort; nul parmi les pâtres et les fils de pêcheurs n'est plus beau ni plus hardi; avec tous il rivalise d'endurance : tous, il les connaît et les affectionne : à Bjørgan il n'avait guère eu d'autres compagnons qu'un chien, un chat, un poulain, un jeune porc; à Nettet il découvre l'humanité : « Il y avait tant de sortes de gens à Nettet, artisans et valets ! La connaissance des hommes que j'acquis alors m'est ensuite demeurée, telle une fondation, à laquelle je dois de n'avoir jamais construit à la légère. » Il observe profondément, car on l'aime, et les confidences vont au-devant de son ardente et universelle sympathie :

Ma célèbre naïveté ne vient point d'une ignorance de la vie : de bonne heure, de trop bonne heure, j'ai connu toutes les conditions humaines.... Ma naïveté venait de ce que j'avais confiance en tout le monde. Il y avait un valet qui mentait. Je croyais cependant ce qu'il disait. Je l'aimais. Et les servantes qui avaient des bâtards, je les aimais aussi. Je les connaissais si bien, elles, leurs mérites, leurs espoirs en cette vie.

L'abondance des détails familiers, exacts et significatifs, fait l'attrait d'une biographie écrite par un contemporain : on suit un récit minutieux : la réalité

devient poésie ; il semble que l'on surprendra le secret du miracle par où se mue en art la plus prosaïque aventure. Chr. Collin retrouve parmi le petit monde de Nasset les héros des premiers récits de Bjørnson : petit monde bigarré, et qui résume en un coin perdu de la terre les souffrances, les tares et les vertus de l'éternelle humanité : marins et paysans, maîtres d'écoles, précepteurs, missionnaires, prêcheurs populaires qui brandissent sur les foules prosternées comme une torche arrachée aux flammes de l'enfer. Car la majesté de la religion se révèle souvent aux âmes simples par la terreur. A son foyer même Bjørnson connut les ardeurs mystiques d'un austère piétisme : un jour la biblique sévérité de son père le contraignit à assister à une exécution. De tels souvenirs fortifièrent par la suite ses élans humanitaires et sa haine des dogmes révélés.

Une aussi complète expérience des duretés de la vie populaire devait orienter vers la sincérité d'une sorte de réalisme ses premiers efforts littéraires : poète, il sera préservé du culte béat de la nature à la façon de Bernardin de Saint-Pierre, et ignorera les révoltes de la spéculation romantique : avant lui certains poètes norvégiens avaient mis l'idylle à la mode : un Wergeland célébrait la nature « innocente et pure ; » ne doit-il pas aux paysages de sa patrie cette paix de l'âme où il sentit s'évanouir ses « puissances démoniaques ? » « Un ouragan de l'Océan glacial a chassé de mon cœur l'oiseau de Byron. » Welhaven compare la nature à un temple. Bjørnson n'ignore ni la brutalité des forces naturelles, ni la colère redoutable des éléments ; mais il ne se leurre pas sur la sollicitude des forces qui

nous entourent et souvent nous écrasent, il ne dénonce ni leur hostilité ni même leur indifférence. Un Tennyson chante une nature semblable à une bête féroce « aux dents et aux griffes sanglantes. » En même temps que Stuart Mill, un Renan, un Leconte de Lisle proclameront l'immoralisme des lois cosmiques, l'éternelle cruauté du grand chorège suprêmement indifférent aux destinées de l'être humain. Bjørnson ne les imite point ; et peut-être ne suffit-il point de déclarer avec son biographe qu'ayant été soustrait à l'influence d'une mode philosophique, la réaction d'une mode contraire ne saurait déterminer sa conviction ; il n'était point homme à s'embarasser longuement d'inquiétudes métaphysiques ; son tempérament de lutteur lui dicte une conception du monde et de la vie qui exclut les vaines arrière-pensées, les doutes superflus et les scrupules décourageants ; la brève philosophie des apôtres de l'action sera toujours la sienne : le dernier des coureurs de fjells l'en approuvera, lorsqu'il s'écriera : « Ce pays... c'est le géant qu'il faut dompter pour que soit secondée notre volonté. Il doit porter, il doit tirer, il doit marteler, il doit scier... De tout ce tumulte, de tout ce combat surgira pour nous entre fjords et fjells un monde de beauté ; » ou encore : « Fuyons la terre sauvage, malgré, qui s'épuise elle-même, aimons la terre douce, belle et nourricière. »

Bjørnson célèbre selon des rythmes nouveaux la millénaire sagesse des âpres colons de la Scandinavie ; il écrit à sa façon les *Géorgiques* du Nord, plus dramatiques qu'épiques ou didactiques. Le meilleur de son œuvre sera l'écho de son enfance agreste et de sa

rustique jeunesse, amplifié, prolongé, toujours reconnaissable parmi le tumulte d'une longue existence aventureuse.



A Molde, où Bjørnson suit, de onze à dix-sept ans, les cours d'une école secondaire, il est un élève médiocre; le régime scolaire est en Norvège un apprentissage de la liberté : pas d'internat; l'enfant vit en étudiant, à peine surveillé par la famille qui lui loue un gîte et une table. Bjørnson s'accommode de cette facile discipline; jeune faune, ivre de sa force, il affiche son mépris des mœurs citadines; l'odieux des conventions sociales lui est révélé par ce bourg de douze cents habitants; il proteste en refusant de tirer son chapeau aux jeunes filles de son âge. Batailleur, il est parmi ses camarades une manière de chef, défenseur des faibles, allié des campagnards, qui ne se sont point encore avisés de paraître l'aristocratie de la Norvège. On joue au soldat, il est Napoléon. Et tout cela est sans importance : pourtant cet adolescent irritable et cordial, frondeur, qui soulève des cas de conscience imprévus, et organise l'opposition, c'est déjà le poète, l'intraitable, l'indomptable poète, l'agitateur prodigieusement doué qui bouleversera les âmes de son pays. Il n'est certes pas indolent, et sa curiosité est vive, mais il résiste à toute contrainte et repousse tout enseignement : l'école, il la subit : « Nous devons y aller jusqu'à notre majorité; j'y allai donc — mais lus Snorre. »

Il lut beaucoup, les Français, les Anglais, les Alle-

mands, et surtout et inlassablement la vieille saga royale : les fraîches couleurs, la naïve et narquoise psychologie de Snorre, la diversité des silhouettes et des portraits qui font de l'annaliste norvégien le plus merveilleux peintre de caractère de la littérature médiévale, l'archaïsme des mœurs et de la langue, tout enchantait le collégien ; il découvrait lentement la modernité de ces récits oubliés et retrouvait des ancêtres à peine différents de ses amis de Nessel. Bjørnson lisait infatigablement : infatigablement il contait à ses camarades ses lectures ; il enjolivait, il « mentait » généreusement ; tel de ses auditeurs n'a jamais retrouvé dans *l'Ivanhoé* de Walter Scott certaine scène dont Bjørnson, conteur, acteur et mime, se plaisait à les émouvoir.... Il revit les aventures de Snorre : il croit assister à une création nouvelle du monde et de l'humanité ; étrange phénomène psychologique, que Chr. Collin compare ingénieusement à la superposition de deux plaques photographiques diversement impressionnées ; la réalité contemporaine s'est reflétée sur l'une, et sur l'autre l'imagerie vigoureuse de l'art moyenâgeux : Bjørnson en tirera des épreuves doublement colorées ; sa première originalité sera d'éclairer d'un reflet de la vie paysanne les héros de la saga (*Mellem slagene*), en même temps qu'il enveloppera d'une atmosphère de légende les rustres authentiques de ces récits fameux : *Synnøve, Arne, Le Père*....

En 1848, Bjørnson a quinze ans : il est républicain, les nouvelles de France l'affolent et l'arrachent à Snorre : de même que son aîné Ibsen, apprenti apothicaire, l'enthousiasme révolutionnaire le viri-

lise et achève son caractère : Ibsen, solitaire génial, s'enferme en une jalouse méditation : Bjørnson, qui est né pour l'apostolat agressif, fonde un club et un journal. Un Français, réfugié à Molde, « un petit vieux, qui ce jour-là paraissait jeune, » éveille un matin l'école au cri de Vive la République ! Bjørnson acclame la France ; ces gamins discutent l'élection présidentielle ; le club vote pour Louis-Napoléon, Bjørnson préfère Lamartine.

Molde cependant croupit dans la sérénité. Molde ignore les grandes passions, et qu'une aurore nouvelle s'est levée sur le monde des esprits ; nul lieu au monde où la fraternité soit moins en honneur ; l'envieuse médiocrité des petites villes norvégiennes étreint douloureusement la vibrante jeunesse d'Ibsen et de Bjørnson ; mais tandis que l'un s'apprête à jeter à la face de ses compatriotes la plus amère et la plus injurieuse satire, Bjørnson se répand en bruyantes protestations qui l'apaisent : il n'est pas, il ne sera jamais un *révolté* ; avec infiniment de sens Chr. Collin s'offense qu'un écrivain français l'ait un jour classé parmi « les révoltés du Nord. » Bjørnson n'est pas de la famille spirituelle des Ibsen ou des Strindberg.... Cherchez dans la nouvelle intitulée *La Fille du pêcheur* ses souvenirs de Molde ; la platitude des esprits et la bassesse des caractères y sont lénoncées, mais sans amertume. Un Bjørnson est rop ardemment tendu vers l'avenir pour ruminer onguement les tristesses du passé : insolemment orgueilleux, il n'est point rancunier ; et c'est de quoi Ibsen le louera un jour en lui reconnaissant « une grande âme royale. »

Une épreuve que d'autres, moins robustes, n'eussent point aisément supportée, pèse sur sa jeunesse : un obscur drame judiciaire où le pasteur Peder Bjørnson soutint envers et contre tous la cause d'un condamné innocent parut ruiner sa famille ; au plus fort de la tourmente il dut quitter Nesset ; il n'obtint qu'une tarlive réparation.... Bjørnstjerne Bjørnson égala son père en courage et le soutint de sa confiance souriante. — Pour se soustraire à une humiliante punition, il s'enfuit de Molle ; mais il n'a point le cœur ulcéré. — Ses premiers récits, où la logique des événements semblait annoncer une conclusion tragique, finissent bien. Bjørnson est un miraculeux optimiste.... Lorsqu'il se rend à Christiania, où son père l'envoie compléter d'insuffisantes études, il a la prescience d'un jeune dieu ; il n'ignore point qu'ici commence véritablement la saga d'un triomphateur voué à tous les succès — une saga bariolée, violente et dont l'accent rustique et l'incoercible éloquence étonneront notre vieille Europe.

Bjærnson adolescent est un barbare qu'enivre magnifiquement la joie de vivre : il est né pour l'action ; ses expériences intellectuelles nous paraîtraient assez pauvres, si chacune ne lui fournissait l'occasion d'une extraordinaire dépense de force et de talent ; toute sa vie il demeura insensible aux joies de la pure spéculation ; ce qu'il aime d'une idée, c'est sa puissance d'expansion, sa vertu de scandale ou d'excitation : l'idée est un instrument qui n'a de valeur qu'entre de vaillantes mains ; ni le rare ne l'intéresse, ni la puissance de l'imagination philosophique ne le séduit. Il est tout le contraire d'un intellectuel : lors de son premier séjour à Copenhague (1857), sa véhémence lyrique et patriotique détonne parmi des artistes pénétrés de classicisme. Kristian Arentzen lui conseille « d'orienter davantage sa pensée vers l'universel, » et lui prête une traduction de Platon. Bjærnson repousse cette lecture. Qu'apprendrait-il du divin penseur ? Il ne recherche ni l'élégance ni la sérénité ; devenir subtil ne lui servirait de rien. Il cultive sa native barbarie

avec une ostentation railleuse ; il suit son instinct qui lui commande de se fier aux vertus de sa race ; il conduira ses polémiques comme les rusés paysans de ses *gaard* leurs procès, avec une ardeur passionnée, un étonnant sang-froid dans la violence, avec une perpétuelle hauteur de défi ; sans polémiques, il ne saurait vivre ; il est un merveilleux créateur de conflits ; sa vie tout entière n'est qu'un long procès qu'il soutient contre l'opinion publique, ses ennemis, ses amis, aussi redouté de son propre parti que de ses adversaires. Il plaide pour plaider et pour la joie de mener à bien un procès. Il fait un bruit énorme, et l'on comprend que la Norvège, assourdie et charmée, l'ait jugée à l'ampleur de sa sonorité. Maintenant qu'il s'est tu, on cherche les résultats ; il faudra voir ; le Danois Pontoppidan s'enhardissait récemment jusqu'à écrire : « En dépit de l'enthousiasme que la personnalité de Bjørnstjerne Bjørnson suscita, partout où il passa ; en dépit de cet aventureux reflet d'aurore boréale dont il para dès sa jeunesse un nom risible, et qui d'abord a dû sembler imaginé en vue d'une parodie ; en dépit de la marche triomphale que fut sa vie jusque dans une vieillesse avancée, son influence sur la vie spirituelle du Nord — et du monde — fut relativement petite, étonnamment petite¹. »

Une telle constatation n'est point faite pour nous surprendre ; on se l'explique d'autant mieux qu'on parcourt avec un zèle plus attentif le second volume de Chr. Collin. Quelles belles batailles ! Quel enragé tumulte ! Une poussière d'idées s'envole, qui de loin

1. HENRIK PONTOPPIDAN. *Gubben fra Aulestad* (Tilskueren, maj 1910).

a tout l'air d'un brouillard. Pourtant Bjærnsen aime les concepts clairs et les retentissantes formules; il a le don des vives images; il est un étalon des fjells qui fait feu des quatre pieds : des étincelles jaillissent et s'éteignent; de son passage il ne reste que le souvenir d'un inexplicable éblouissement. Bjærnsen touche à toutes les questions qui intéressent son pays et son temps; il se multiplie, il est partout à la fois; son ubiquité, sa prestesse, son insolent bonheur stupéfient quiconque prétend lui résister : il est de toutes les rencontres où l'enjeu est d'un intérêt national ou humain; nulle escarmouche où il n'apparaisse, la mine menaçante, d'où il ne s'évade avec des airs de triomphateur. Pourtant il ne lui est point donné d'atteindre où n'atteignent que les très grands : « Si loin qu'il ait été, écrit le Suédois John Landqvist, jamais il n'est parvenu au désert où aucune demeure humaine ne s'élève, où aucun cri humain ne retentit dans l'espace¹. »

En vérité non, et voici marquée une fois pour toutes une limite. Et nous ne souffrirons plus que l'on tente de comparer ce poète des hauteurs habitables au solitaire des sublimes sommets, Ibsen.

Mais quelle magnifique ardeur! quelle combativité! quelle bouillonnante jeunesse! On demeure confondu devant cette perpétuelle incandescence, ce volcanisme qui semble la manifestation d'un élément déchaîné plutôt que d'une humaine volonté.

Spectacle admirable, mais qui peut-être gagnerait

1. *Ord och Bild*, 16 juni 1910.

à être considéré de loin. Or, à mesure que s'accélère le rythme d'une vie fébrilement active, le récit de Chr. Collin se ralentit. Chr. Collin est un biographe infiniment consciencieux : accumuler sur un homme et un temps une plus abondante documentation semble impossible. S'est-il douté, cet écrivain patient, que sa patience trahirait son vœu secret ? Parmi tant de notes, de gloses, de discussions, parmi tant de digressions désordonnées, la figure même de Bjørnson semble disparaître. Certes ces 644 pages où sont relatés les événements de quatre années nous en restituent mal la fougueuse plénitude : Bjørnson s'élance comme à l'assaut ; son pas précipité ne retentit qu'à de rares intervalles en ces pages surchargées de mille impedimenta. Ordinaire défaut de ces œuvres où d'une vérité infiniment morcelée ne résulte qu'une douteuse impression d'ensemble. Chr. Collin ne s'offensera point de ce reproche, s'il ambitionna de faire revivre un temps, et non point seulement un homme, s'il résolut de donner à ses compatriotes un vaste tableau d'histoire nationale ; mais il eût mieux rempli son double dessein en ordonnant plus fortement son ouvrage ; un tel livre — d'ailleurs admirable, je ne m'en dédis pas, admirable d'intelligente piété, de sens critique et d'érudition littéraire — n'est guère séduisant ; en rapporterai-je la table des matières ? Chap. I : p. 3-162 ; chap. II : p. 162-622 ; chap. III : p. 623-644. Une aussi compacte littérature, où l'introduction de quelques sous-titres eût condamné les redites, n'est lisible qu'en Norvège ; partout ailleurs un tel manque d'art indisposerait le lecteur à l'égal d'une inconvenance.

Mais voici qui est plus grave : Chr. Collin a-t-il prévu qu'il ne travaillait point à la gloire de Bjørnson en nous contraignant à distinguer chaque geste, à disséquer tous ces discours, ces articles, ces proclamations d'une grandiloquence si surannée? On nous affirme que cette activité intéresse fréquemment l'histoire norvégienne. Je le veux croire. Quel déchet toutefois! Et pour nous, qui ne sommes que médiocrement curieux de tant d'étroites compétitions, de rivalités locales et d'éphémères conflits, quelle désillusion! Bjørnson fut sans doute à certaines heures de sa vie un grand citoyen. Pour nous, qui ne saurions lui en témoigner notre gratitude au même titre que les Norvégiens, nous constatons ceci : il plaça sa gloire en viager; il vécut dans l'actualité; et s'il faut juger son œuvre littéraire d'un point de vue étranger ou seulement humain, nous sommes pris d'un doute : le témoignage circonstancié de Chr. Collin nous apporte un concours involontaire et d'autant plus significatif; le zèle amical de Chr. Collin corrobore étrangement la sévérité critique de Henrik Pontoppidan.

* * *

Bjørnson, élève d'une « fabrique d'étudiants » — nous dirions d'une boîte à bachot — où il rencontre Ibsen, Vinje, Jonas Lie, une élite intellectuelle, parmi d'étranges ratés, de ces aventuriers qui foisonnent dans les pays neufs et les ports, paysans épris d'un diplôme, marins studieux sur le tard, auto-didactes fantasques, humanité instructive à force

de contrastes et d'imprévu ; Bjørnson étudiant, auditeur récalcitrant de cours qui ne l'intéressent pas, bientôt révolté contre la tutelle paternelle et renonçant aux subsides du pasteur ; Bjørnson journaliste, reporter parlementaire et critique, écrivain et prophète d'une nouvelle ère littéraire ; Bjørnson, directeur du théâtre de Bergen, et plus que jamais journaliste, critique dramatique, écrivain politique, politicien, et tout à coup poète et romancier ; Bjørnson famélique et magnifiquement gueux, prince d'une jeunesse qui l'admire, insolent, éloquent, causeur intarissable, improvisateur, jongleur de rimes, furieux boute-en-train, censeur impitoyable des mœurs, des idées, de l'Etat, des lettres, des modes et des arts, créateur — avec d'autres — du théâtre norvégien, inventeur du roman rustique, auteur de l'hymne national, avant trente ans célèbre, redouté, adoré, choyé dans toute la Scandinavie... la magnifique aventure, et dramatique, et pittoresque !

Vers le milieu du XIX^e siècle le peuple norvégien sommeille dans l'inertie : le labeur de ses intellectuels, la fièvre archéologique des découvreurs de sagas, le romantisme échevelé de ses poètes, tout cet effort préliminaire, où il faut voir la montée initiale d'une sève puissante et vierge, n'avait guère ému les masses paysannes ; les matériaux étaient prêts d'où allait surgir la légende de la jeune Norvège ; la légende n'existait point, ne vivait point : la construire, la perfectionner amoureusement, la doter d'une âme brillante sera l'œuvre d'une nouvelle génération d'historiens, d'archéologues, de philologues-politiciens, de romanciers et de poètes ; entre

tous, l'effort de Bjørnson sera efficace; semblable à tel de ses personnages qui paraissait « être à lui seul toute une nation, » il semble rassembler en soi toutes les forces latentes et toute la puissance d'émotion de son peuple; il s'identifie avec la Norvège et travaille à la recréer perpétuellement en soi. La recrée-t-il à son image, défauts et qualités? Crée-t-il quoi que ce soit? En vérité, oui, puisque ses compatriotes crurent reconnaître dans ses écrits et ses paroles l'image d'une patrie plus émouvante qu'ils ne l'avaient jamais rêvée, puisqu'il vulgarisa un sentiment et le doua d'un magique pouvoir. La surabondance de vie qui était en lui, il en anime et en surexcite prodigieusement le patriotisme norvégien. Toucher à Bjørnson, c'est toucher à Brandès, c'est toucher au drapeau norvégien; ce sera définir le caractère et la portée de son titre de gloire le plus certain.

L'intensive culture du sentiment patriotique ne va pas sans de surprenantes exagérations; la plupart des Norvégiens ont vécu au cours de la seconde moitié du dix^e siècle dans un état de perpétuelle suggestion; certains sont encore mal éveillés de ce somnambulisme actif; et si la Norvège offre l'un des plus émouvants exemple de palingénésie, ou mieux de création d'une nationalité, c'est chez elle que l'on cherchera les plus beaux cas de folie chauvine. Au temps de la jeunesse de Bjørnson, avant les premiers succès, avant les premiers applaudissement de l'étranger, ces exagérations sont moins choquantes; et certes l'on ne songe point à accuser de cabotinage ce poète qui a une si haute idée de l'avenir norvégien et s'efforce de la répandre. On admire qu'une telle fièvre sou-

tienne son effort. On ne comprendrait rien à sa rhétorique enflammée, si l'on ne se souvenait qu'il est une sorte de voyant, le prophète de la grandeur nationale ; il parle au nom de l'histoire, il prononce de par une délégation des ancêtres épiques, il est l'avenir qui ne doit au présent ni indulgence, ni aucun ménagement.

Ce rôle va bien à sa jeunesse : il le joue avec une désinvolte aisance et peut-être avec quelque héroïsme : la Norvège de 1850 n'est guère accueillante au talent : ni la poésie ni l'éloquence n'ont droit de cité dans ses villes ; la médiocrité hostile de l'esprit public fournit à Bjørnson une persistante raison de hausser le ton de ses polémiques, d'enfler sa voix et de s'abandonner à sa native violence. Christiania est une petite cité médisante — les écrivains et les artistes norvégiens continueront jusqu'à nos jours de lui faire une assez fâcheuse réputation — Bergen, le « lyrique Bergen, » ne rêve point encore de suprématie intellectuelle et accorde plus d'attention à ses pècheries qu'aux entreprises théâtrales d'Ole Bull, d'Ibsen et de Bjørnson. Ibsen et Bjørnson ne se lassent pas de dénoncer l'ignorance, l'incertitude, l'inertie, le « prosaïsme » de leurs compatriotes. Parmi l'élite intelligente elle-même règne une mode de raillerie assez basse et d'universel dénigrement. Les premiers actes publics de Bjørnson ont un air de provocation : dès ses articles de jeunesse, explique Chr. Collin, « il met le baromètre à tempête. » Pendant quelques années, et surtout au début, il ne saurait, sans un vrai courage, soutenir ces allures d'ouragan.

Il est courageux naturellement ; il a le courage

communicatif et suscite autour de son agitation les lévouements : « Il était un arbre élancé — écrit Jonas Lie — d'un bois sans défaut, incomparable. Une âme simple : une âme à la Goethe. Oui, il était un mât superbe : et ce lui était une joie de s'offrir à la tourmente. » En pleine lutte sa bonne humeur éclate ; à Bergen, où il court au-devant des soucis, il compare sa vie à « un champagne écumant. » Dans cette cité industrielle, à demi ruinée par de désastreuses aillites, il donne des bals masqués. Il entend que partout sa joie reconforte. A Christiania il raille les prophètes de malheur : il n'est pas seulement un professeur d'énergie, mais un exemple de vie saine, panouie, heureuse.

Enfin il est, il s'affirme poète avec une foi qui ignore les défaillances : « Peu d'hommes, et pour ma part je n'en connais aucun, constate Chr. Collin, ont été dès leur première jeunesse aussi certains de leur vocation... Tout enfant il déclarait : je veux être poète. Je ne veux pas passer d'examens. » A Christiania la critique l'absorbe malgré lui ; il est poète et gimbe devant la tâche journalière : vienne une puissante émotion, son aurore retardée n'en sera que plus douissante. Il a lui-même conté d'ou lui vint la consécration qu'attendait son génie : il avait pris part à un congrès d'étudiants à Upsal ; le beau voyage, l'an des Danois et des Suédois, l'enthousiasme de la jeunesse exaltée par les rêves d'un scandinavisme pacifiste, les monuments de la Suède, ce glorieux passé encore vivant à Riddarholmskyrka ou à Upsal firent qu'il vécut plusieurs jours dans une extase de vertige :

Débordant d'enthousiasme poétique, j'allai d'émotion en émotion jusqu'à celle du départ. Au bras de mon hôte, je descendis avec le flot des étudiants, jusqu'aux bateaux, parmi une foule qui saluait, acclamait et jetait des fleurs, lorsque tout à coup sur l'embarcadère, une jeune fille sort d'un groupe et me tend une couronne de laurier. Je reculai de quelques pas, elle avait saisi ma pensée secrète pour la couronner; je vis en elle un génie populaire.... Je demeurai cloué sur place, elle interdite de mon trouble; en vérité elle ne soupçonnait pas à quoi je pensais, là, les mains crispées sur ma couronne, et lorsque, poursuivant mon sentiment secret, je lui demandai, assez brusquement, pourquoi elle s'était adressée à moi, elle fut intimidée; ses parents durent m'expliquer qu'on l'avait engagée à offrir une couronne à l'étudiant norvégien qu'elle préférerait. J'interprétai cet incident à ma façon: des centaines de mes compatriotes avaient meilleure mine que moi; mais une puissance supérieure l'avait poussée vers moi; je mis la couronne sur ma casquette avec autant d'assurance que si la couronne m'avait été offerte en rêve et que je l'eusse trouvée entre mes mains en m'éveillant....

Bjærnson, désigné par la présence d'une rougissante fillette, sentit monter en lui l'espoir du définitif chef-d'œuvre :

Rentré chez moi, je dormis pendant trois jours. Puis je rédigeai mes notes de voyages.... J'écrivis et copia *Mellem slagene*, en deux semaines: je partis pour Copenhague avec le manuscrit dans ma malle. Je voulais être poète.... Dans l'année vinrent « Mon premier récit (Thrud), « Synnøve. » « Halte-Hulda.... »

Orateur, critique, dramaturge, journaliste, Bjærnson allait être en outre le Mistral de la Norvège.



Sa Mireille n'a pas cessé de remporter dans toute la Scandinavie des triomphes que l'on serait tenté d'estimer surprenants : tant l'arome d'un parfum semble plus pénétrant, s'il évoque le pays natal ! tant il est vrai qu'un poème d'inspiration trop étroitement locale est une musique dont les plus délicates nuances échappent à une oreille étrangère. Le sourire de Synnøve Solbakken continue d'éblouir les gens du Nord ; du recueil des premières et fameuses nouvelles (*Fortellinger*), s'élève une harmonie puissante, minces partitions où demeure enclose une orchestration formidable : Bjørnson a su traduire les chants de la montagne et de la mer, l'idylle des fjells, si beaux par les claires nuits d'été, le rapide éclat du printemps, la langueur de septembre, le torrent, la forêt, les frimas et les émois et les passions d'une humanité primitive, diversement violente et douce comme la nature norvégienne.... Nous cependant nous louons l'agrément d'un flûteau rustique ; nous blasphémons.

Nous blasphémons quand nous ne plaçons point au premier rang des littératures scandinaves ce réalisme encore timide, ce romantisme qui se repent, ce mélange au moins singulier de prose et de vers, ces bucoliques à couplets, ces récits où un Zola semble avoir collaboré avec un faiseur d'opéras, voire d'opérettes ; car Bjørnson fut dans quelque mesure — avec plus de génie — le Grieg de la littérature romanesque. Nous blasphémons quand nous saluons en ce mélange encore simpliste et gauche de naturalisme avant la lettre et de lyrisme la première ébauche, insuffisante et surannée, d'un genre où se fondera la gloire des lettres norvégiennes, suédoises et danoises.

Un lyrisme subtil s'insinue en ces études paysannes qu'affectionnent depuis un demi-siècle les littératures du Nord, et sauve de la trivialité les plus audacieusement sincères. Dans les premières œuvres de Bjørnson, ce lyrisme éclate avec une impétuosité digne de ses prédécesseurs immédiats, les Wergeland et les Welhaven.

Le romantisme de Bjørnson n'est pas niable ; on en surprend dans ses nouvelles l'indiscrette influence ; ses drames moyenâgeux le proclament. Bjørnson est en Norvège le héros d'une littérature ossianesque ; il vit par l'imagination au temps des sagas. Et certes, la tentation dut être bien puissante, à Christiania, vers 1860, de faire revivre un passé fabuleux, puisqu'un Ibsen lui-même n'y résista guère. Bjørnson ne s'en détournera qu'assez tard, non sans regrets. La peinture exclusive du présent ne retiendra, que bien longtemps après le succès de *Mme Bovary*, l'effort de l'art norvégien.

Et c'est ici que la critique de Chr. Collin s'insurge contre une trop précise délimitation des périodes littéraires ; nous touchons à une vieille querelle. Brandès ne s'avisait-il pas, vers 1882, de comparer les poètes norvégiens — et quelques poètes danois — à ces genévriers et à ces bruyères, dont la lente végétation investit prudemment les flancs des montagnes ? quand ils atteignent enfin les crêtes, ils s'y heurtent, surpris, à des forêts anciennes.

Cette injurieuse comparaison ne satisfait point Chr. Collin. J'avoue que l'argumentation prolixe dont il prétendit accabler le plus brillant élève que Taine ait jamais compté dans le grand journalisme étranger,

paraît peu convaincante : s'il fallait de toute nécessité que le lointain passé de la Norvège, découvert par les historiens et les philologues, fût incorporé à la littérature norvégienne, s'il est compréhensible qu'une nation jeune ait été orgueilleuse de pareils titres de noblesse, s'il n'est pas douteux que des poètes ambitieux de créer une littérature nationale eussent avantage à lui constituer de profondes racines, il n'en demeure pas moins que ces nécessités, ces intérêts, ces ambitions éloignèrent fort les lettres des préoccupations purement réalistes : et s'il faut reconnaître que Bjørnson et Ibsen accomplirent la besogne de plusieurs générations et vécurent une évolution que plusieurs âges d'hommes n'épuisèrent point sur le continent, on ne comprendrait guère comment leur marche en eût été accélérée. Et, peu importe, après cela, que le réalisme n'ait point toujours, ni absolument été, un « progrès. »

Sur un point toutefois le plaidoyer de Chr. Collin est singulièrement instructif, et c'est lorsqu'il démontre que ni Bjørnson ni Ibsen n'ignorèrent complètement les tendances des littératures d'avant-garde ; leur théâtre le prouve abondamment, et c'est là une constatation dont les lettrés de France doivent à Chr. Collin une particulière gratitude, car nous méconnaissons fréquemment les origines du drame norvégien. Ce drame où nos critiques virent tantôt un monstre, tantôt une contrefaçon naïvement barbare de notre théâtre, est en vérité issu d'une double influence — française et danoise — vivifiée par le génie de deux exceptionnels dramaturges. Sarcey se

doutait-il que Bjørnson eût longuement approfondi notre répertoire et médité Scribe ? Bjørnson critique dramatique se met à l'école de Jules Janin ! Il loue dans les *Guerriers à Helgeland* « le triomphe de la technique de Scribe appliquée à un sujet tiré de l'Edda. » Il se souvient de *Un caprice*, quand il compose *Mellem Slagene* ; il traduit *Il ne faut jurer de rien*. Bjørnson admire fort *Le gendre de M. Poirier*. A Bergen il joue les *Faux bonshommes* ; il exalte Barrière, Augier, Sandeau, et s'il ignore Dumas fils, Emile Souvestre ne lui paraît pas négligeable.... Scribe et OEhlenschlœger sont ainsi les deux parrains du drame norvégien devant l'Europe ; l'originalité du théâtre de Bjørnson et surtout d'Ibsen n'en est pas diminuée ; si j'en avais le loisir, j'aimerais affirmer et prouver le contraire.



L'influence de Bjørnson, ce ne sont point seulement ses œuvres, mais sa personnalité qui l'expliquent — son éloquence toujours prête, sa conquérante sympathie, ses hautaines et séduisantes manières, son imposante stature.... Quiconque ne l'a point entendu discourir dans sa langue n'imagine point la virtuosité de l'orateur ; ayant assisté à l'une de ses conférences à Copenhague, Henrik Pontoppidan écrit :

Chaque mot était calculé et étudié jusque dans les plus fugitives inflexions. C'était du pur théâtre. Mais c'était magnifique. Le public curieux de Copenhague, entassé

jusqu'au plafond dans la grande salle du casino, était transporté d'enthousiasme. Toute sa personne était une joie pour les yeux. Pourtant on l'oubliait bientôt devant la magnificence des séries d'images qu'il faisait briller aux yeux de ses auditeurs.

Bjærnson contant ses impressions de Rome, c'était un prodigieux défilé de tableaux restitués comme par un magicien : la procession papale au Latran le soir de Noël, l'église illuminée, les trente mille fidèles silencieux, flot humain d'où montaient des rumeurs de houle, les suisses, les gardes, les vivats et les chants, l'or et la soie, les bruits et les couleurs.... Les mots étaient-ils impuissants à créer l'illusion, s'agissait-il de donner la sensation de l'attente et du frémissement de cette foule au bruit lointain du cortège qui s'avance, Bjærnson avait recours « aux plus audacieux moyens ; » c'est ainsi qu'il imitait une longue minute l'écho des tambours répercuté sous les voûtes étincelantes.... Et quand éclataient les hymnes d'extase, en vérité « Bjærnson ne pouvait rendre la céleste musique palestrinienne... mais les mots étaient modulés de telle sorte qu'on croyait l'entendre retentir et exulter dans l'espace. »

Beaucoup plus tard Pontoppidan rencontra Bjærnson devant un auditoire de rustres au fond de sa montagneuse province : même flamme, un peu ralentie par l'âge. Bjærnson avait l'envol lourd d'un aigle, mais il en avait aussi l'essor puissant ; et le spectacle était émouvant de ce poète qui se dépensait pour ces campagnards avec la même généreuse ardeur que jadis dans une capitale ; même savante diction, même jaillissement d'images : « En fermant les yeux, je crus

entendre un phonographe : la plaque était un peu usée ;... » Bjørnson sollicitait l'applaudissement, tel ces comédiens vieilliss et gâtés par de trop longs succès. Il imitait encore les voix de la foule, la musique palestrinienne et le tambour romain.

Tout Bjørnson tient dans ces deux scènes : mélancolie de l'art le plus illusoire et le plus éphémère : mélancolie du sort des grands acteurs !

Chr. Collin nous a révélé la jeunesse du poète : le plus ardu de sa tâche demeure à accomplir : on attend avec une curiosité sympathique la suite de son attachant ouvrage.

JOHAN BOJER

Sans doute la littérature norvégienne n'a point dans le monde contemporain toute l'importance que lui attribuent certains Norvégiens. sans doute... Il arrive que les gloires norvégiennes les plus tumultueuses et les plus bruyamment annoncées n'éveillent en France aucun écho; de même nous laissons en souffrance des renommées suédoises et danoises, et l'on pourrait citer de notoires illustrations roumaines, serbes, russes, ou même anglaises. ou germaniques, ou latines, que nous ne nous empressons point d'adopter. Et l'on en fait à Christiania et ailleurs des plaintes amères... mais il faudrait s'entendre : sommes-nous point maîtres chez nous? maîtres de nos jugements et de nos goûts et de nos engouements, et — pourquoi pas? — de nos caprices? Et n'a-t-on pas mauvaise grâce à les critiquer si violemment, dans le temps même où l'on sollicite de nos jugements, de nos goûts ou de nos caprices la consécration la plus enviée?

Voudrait-on que cette consécration accueillit indistinctement tant de mérites divers ? mais alors ne cesserait-elle point de paraître désirable ?... Il faudrait s'entendre, et peut-être aussi renoncer à humilier l'« incompréhension » française devant la « réceptivité » allemande ; cette « réceptivité » se manifeste par l'abondance des traductions d'œuvres scandinaves et slaves dont l'Allemagne est comme inondée ; et c'est là sans doute un fait notable, et qui intéresse l'histoire de la librairie internationale, mais beaucoup moins l'histoire de la littérature européenne, car nous n'ignorons ni l'insuffisance de la production allemande, ni la gloutonnerie d'un public peu capable de délicat discernement : et que nous importe, je vous le demande, que Leipzig multiplie les éditions des œuvres complètes de B. Bjørnson, de Strindberg, de Brandès et de quelques autres qui sont moins connus et mériteraient de l'être davantage ?

Ibsen est mort : n'exagérons point l'importance de la littérature norvégienne ! pourtant... vous devinez où je veux en venir, et que je n'entends point vous détourner de lire les œuvres des romanciers norvégiens, et par exemple les romans de Johan Bojer.

Imaginez un orphelin que des pêcheurs élèvent durement au pays des fjords : la dure misère et une magnifique indépendance façonnent son caractère, avant même que l'école n'entreprenne de discipliner son intelligence vigoureuse, son imagination qui se plaît aux exaltations solitaires. Quels sont ses maîtres ? Adolescent on ne saurait le taxer d'ignorance : il s'ennuie, s'évade de la sombre vallée qu'étreignent les fjells neigeux : on le retrouve en Angleterre, en

France, en Italie.... Paris le retient longtemps. Il écrit, et comme il est infiniment plus difficile de passer inaperçu à Christiania et à Copenhague qu'à Paris et peut-être à Londres, ses comédies, ses nouvelles, ses romans sont accueillis, signalés, loués comme il convient; bien avant la trentaine, Jehan Bojer est dans le Nord un écrivain qui compte; et déjà sa jeune gloire franchit les frontières... et nous savons que l'Allemagne, colonie littéraire de la Scandinavie, ne se défend guère contre les entreprises des romanciers danois, suédois ou norvégiens.

De pareilles existences ne sont point rares en Norvège, et l'on citerait parmi les jeunes littérateurs norvégiens tout un groupe d'autodidactes qui vécurent, avant d'écrire, de surprenants romans d'aventures; tel, simple matelot, courut les mers et les ports, tel autre — il faut bien vivre — manifesta une extraordinaire variété d'aptitudes, fut chauffeur de locomotives, camelot, interprète en Amérique, conduisit des tramways dans la cinquième avenue.... Et l'on ne voit point que cette méthode soit si mauvaise; il se pourrait que ces mœurs audacieusement vagabondes soient plus favorables à l'étude de la vie que l'immobilité casanière de nos romanciers-bureaucrates, et l'on soutiendrait qu'elles entretinrent ou développèrent chez les romanciers norvégiens quelques-unes des qualités par où se caractérise leur vigoureux naturalisme, et, par exemple le goût de l'action, le sens du romanesque, et cette large curiosité qui ne leur permet point de s'isoler du reste du monde, en sorte que leurs récits et même leurs études de mœurs locales

présentent un intérêt général... Cette jeune littérature norvégienne est bien vivante; Johan Bojer en est un représentant typique : une traduction française de l'une de ses œuvres les plus fortes nous est offerte, voici bien des motifs de ne point négliger la *Puissance du mensonge*.



Knut Norby est un de ces riches cultivateurs qui sont le sel de la Norvège : Norby est son nom de famille; le même nom désigne le *gaard* dont il est propriétaire. L'homme et la terre, la terre et l'homme! Peut-on marquer trop fortement par le langage quel indissoluble lien les rattache l'un à l'autre? Que voilà bien les mœurs rurales et l'éternel enracinement du paysan au sol! L'homme et la terre, l'imagination parfois les confond : de son « salon » Knut Norby aperçoit la ferme de son rival, le puissant Mads Herlufsen; « peu à peu il arriva qu'il ne pouvait penser à Herlufsen sans voir en même temps les bâtiments de sa ferme, la forêt tout autour et la montagne dans le fond. C'était comme un petit gnome avec la tête dans le ciel, et c'était Mads Herlufsen, embusqué là, qui ne quittait pas Norby de l'œil. » — Knut Norby est un propriétaire rural; Mads Herlufsen, embusqué, le guette; Knut Norby surveille Mads Herlufsen; l'un s'afflige si l'autre se réjouit; Knut Norby signe-t-il un marché favorable, Mads Herlufsen enrage; Mads Herlufsen conclut-il une fructueuse vente de bois, Knut Norby accuse la Providence; les mésaventures, les défaillances de Mads Herlufsen consolent Norby;

les malheurs de Norby réconfortent Mads Herlufsen. Autour d'eux « la commune » suit attentivement les péripéties de la guerre sourde que se font ces deux « roitelets » de village; la lenteur et la ruse paysannes dissimulent les jalousies, les haines soupçonneuses et féroces qui habitent les âmes... Voilà peut-être la psychologie d'un canton norvégien; on pensera que rien ne ressemble plus à la psychologie d'un canton français.

Knut Norby serait peut-être capable de se soustraire aux préoccupations sordides et aux intrigues mesquines; il y a deux hommes en lui, l'un « à qui l'école, l'enseignement du pasteur, les voyages, toutes sortes de livres avaient donné un idéal multiple et divers. » Ce Norby-là, volontiers lit et se passionne pour la liberté politique et religieuse... quand l'autre n'a rien à faire; mais l'autre n'a guère de loisirs: l'autre, c'est le Norby héréditaire qui représente une dynastie de chefs laborieux et âpres; Knut assumant à la mort de son père la direction de la ferme a, d'un coup d'œil, pris possession des paysans, des gros registres pleins de chiffres, des profondes forêts et les affaires en train; puissance invincible de la tradition! il est devenu comme « le double » de son père: « Souvent, quand il était en train de terminer une nouvelle affaire dans les bois, il lui semblait tout à coup qu'il était son père lui-même. Sans qu'il s'en aperçut, il voyait avec son regard, employait ses ruses, avait la même espèce de conscience que lui. » Comme ses ancêtres, Knut Norby domine sa commune et la redoute, et comme eux, toute son astuce lui sert à défendre dans une lutte soucieuse et perpé-

tuelle, et à maintenir le prestige de sa dynastie. Autour de lui, les siens se serrent dans un sentiment d'étroite solidarité familiale, ses filles — Ingeborg, « le bon génie de la maison, » qui pleure son fiancé, et n'envisage qu'une vie de renoncement et de dévouement, la rieuse Laura, — qui raille le pensionnat de Christiania où elle achève ses études — son fils Einar, qui approfondit la philologie et séjourne plusieurs mois par an dans la capitale — sa femme, autoritaire et querelleuse, et dont il redoute la clairvoyance et l'impitoyable contrôle.

... Marit Norby était fière envers les femmes de paysans, parce qu'elle les regardait de haut en bas; envers les femmes des « autorités », parce qu'elle avait peur qu'elles agissent de même à son égard.

« Nous autres, gens de la campagne, disait-elle souvent, nous ne savons rien de rien. »

Et elle souriait à sa façon.....

Sur ses cheveux, d'un gris d'argent, elle portait une petite coiffe, comme la femme du pasteur. Dans son beau visage, aux traits fins, la bouche était dure et le menton proéminent....

Tableau patriarcal : j'en réunis les traits épars : Jehan Bojer n'a souci que de nous conter un drame, plusieurs drames enchevêtrés : peut-être en sa hâte dramatique néglige-t-il exagérément ce que les écrivains de théâtre appellent les préparations. Ah ! comprenez bien que Mads Herlufsen et la commune guettent Knut Norby et que sa femme l'épie hargneusement, n'oubliez pas qu'il a un grand sentiment de sa responsabilité de chef, qu'il couvre tous les siens et répond de leurs actes devant l'opinion publique.

Survienne l'occasion : Knut Norby, qui est un honnête homme et qui fut toute sa vie loyal et probe, Knut Norby sentira soudain son audace faiblir, sa loyauté l'abandonner ; il mentira, il mentira pour que ses ennemis ne se gaussent point de lui, pour que Marit ne l'accable point de reproches ; il mentira pour sauver la face, afin que le ridicule n'atteigne pas cette même Marit et bientôt ne l'éclabousse pas lui-même, il mentira pour sauvegarder son renom d'habile manieur d'affaires, sa réputation de maître obéi, et bientôt son honneur et l'honneur de son « gaard ; » il mentira par faiblesse, par vanité, par orgueil ; il mentira jusqu'au crime.... D'ailleurs, de même que les motifs sont nombreux qui expliquent la défaillance d'un honnête homme, diverses sont les formes sous lesquelles s'affirmera son mensonge ; et d'abord il ne formulera point lui-même l'affirmation criminelle ; il est de fausses affirmations qui naissent des circonstances ; ne point les dénoncer, si l'on est le principal intéressé, c'est consentir au mensonge, et c'est déjà mentir ; du silence qui engage aux approbations tacites, et bientôt aux insinuations calomnieuses, la pente est rapide ; ce sont ensuite les paroles définitives que l'on prononce, les déclarations que l'on signe, le serment que l'on prête....

* * *

Un voisin de Knut Norby, Wangen, a emprunté deux mille couronnes : Knut Norby, à l'issue d'un excellent dîner à Christiania, s'est laissé circonvenir et a consenti à cautionner l'emprunt ; Wangen est

un industriel malchanceux et qui ne se raidit point contre la destinée; insouciant, il engloutit dans une entreprise de briqueterie la fortune de sa femme, celle aussi que lui confia son beau-père. Wangen fait faillite. Le jour où la nouvelle arrive au gaard, Ingeborg pénètre dans la chambre de son père :

Je voudrais te parler de quelque chose, père, dit-elle à voix basse. A la porte aujourd'hui j'ai entendu raconter que Basting, l'avocat, s'est vanté de savoir que tu ressentirais, toi aussi, le contre-coup de cette faillite.... Je n'ai pas osé en avertir maman, avant de t'en avoir parlé.

Mais le vieux s'était proposé d'avoir la paix ce soir, et il répondit :

— Ce pauvre Basting, il faut toujours qu'il ait un potin à répéter!

— Ce n'était donc pas vrai! C'est bien ce que je pensais, dit Ingeborg en se levant :

Puis elle se glissa doucement hors de la pièce, après avoir d'abord baissé mieux les rideaux et mis dans le poêle une nouvelle bûche....

Le lendemain Knut Norby est accosté dans la cour du gaard par un journalier qui l'interroge gaiement :

— Non, mais est-il possible que ce Wangen ait fait un faux comme on le raconte?

— Ça lui ressemblerait assez! dit Norby, en regardant le ciel pour voir si le temps était propice à l'excursion en forêt qu'il avait projetée.

Le journalier était en train de tracer un chemin dans la neige : il s'appuya sur sa pelle.

— Oui, on dit même qu'il a imité la propre signature de Norby! dit-il en regardant le vieux à la dérobée. Il s'est vanté, à ce qu'on raconte, d'avoir été cautionné par Norby en personne, et voici qu'aujourd'hui les gens de chez Norby nous affirment qu'il a menti!

En tout cas, ça ne regarde pas cet idiot-là, pensa le vieux.

Et il s'éloigna sans répondre.

Dans la grange, journaliers et gars de ferme s'entretenaient du faux en battant le blé : nouveau silence de Knut Norby qui pourtant s'inquiète :

Si l'on apprend que tu as fait courir ce bruit, se dit-il, Wangen te tiendra bien, et les gens s'amuseront tout de bon.

Il parlera donc ; il parle... mais voici que le forgeron quitte le gaard et, sac au dos, s'éloigne sur la route : Knut Norby le rejoint en hâte : un homme en skis vient de passer.

— Lui as-tu parlé de Wangen?...

— Pour sûr ! Pourquoi ne l'aurais-je point fait, répondit le forgeron. Ah ! oui, nous vivons dans un bien sale temps !

L'homme aux skis dévalait les pentes, disparaissait dans une poussière de neige, et la nouvelle courait avec lui ; atterré, Knut Norby se tut encore une fois.

Pas la peine maintenant que tu te rendes ridicule aux yeux de ce forgeron ou de ces paysans, pensa-t-il — puisque le diable lui-même s'est chargé de répandre le bruit. Te voilà propre, Norby !

Telle est la rapidité des événements que Knut Norby ne parvient point à se ressaisir ; il n'a point eu le temps de parler aux journaliers, ni d'infliger aux femmes une réprimande méritée, que déjà Marit s'en est allée dénoncer au maire le faux de Wangen : Marit est outrée des lenteurs de Knut et le lui fait

bien voir. Knut renonce à la battre ; il change d'habits pour courir à son tour chez le maire, puis se ravise.

Tout cela, c'est à en rire ou à en pleurer ! D'abord, tu aides cet homme par bonté, puis tu perds ton argent, enfin tu t'attires des querelles chez toi, et ça ne suffit pas encore ; tu t'en vas courir de-ci de-là et te rendre ridicule. Plus ! Voici que tu vas encore livrer ta propre femme à la risée et aux railleries de toute la commune ! Non, c'en est trop, décidément !

Il resta assis avec son pantalon neuf à la main. Le vilain portrait qu'il s'était tracé de Wangen, la veille, était devenu plus repoussant encore. Car, au fond, tout ce qui s'était passé aujourd'hui, c'était bien la faute à Wangen. « Et c'est pour cet homme que tu vas.... Le vieux rejeta brusquement le pantalon de cheviotte et remit ses vieilles culottes.... »

Knut Norby remet ses vieilles culottes : il ne protestera pas : première capitulation à laquelle consent sa conscience ; d'autres suivront jusqu'au complet désastre moral ; Knut Norby signera une plainte ; il prêtera serment ; il fera condamner Wangen à la prison et à l'amende.

Les hésitations, les scrupules, les remords, la farouche résolution de Knut Norby lorsque s'engage la lutte judiciaire, l'espèce de conviction dont il se leurre lui-même, les joies d'orgueil qui lui font oublier le naufrage de son ancienne probité, voilà bien le centre du livre. Quelle sûreté, quelle vigueur dans le déroulement logique de ce drame de conscience ! Et quelle ampleur ! Car le crime de Knut Norby est de ceux qui ne vont point sans de nombreuses répercussions sociales ; est-il d'ailleurs une faute humaine dont on puisse apercevoir toutes les conséquences ?

Johan Bojer ne le pense pas; il y insiste, préoccupé d'affirmer que la mort même du coupable n'interrompt que rarement la série de ces conséquences.... Et voici qu'autour de Norby les drames se multiplient : drame dans la famille Wangen, souffrances de ce ménage ruiné et que Norby s'efforce de déshonorer; drame matériel, drame de la misère, mais surtout drame moral où éclate le dévouement de l'épouse et de la mère. Johan Bojer est un merveilleux analyste de la conscience; seul l'intéresse le drame intime où s'absorbe un temps plus ou moins long chacun de ses personnages : Einar se souvient nettement qu'un jour son père l'entretint de Wangen et de l'emprunt et de la caution accordée; affres de ce fils qui s'efforce vainement de raviver les souvenirs de Knut Norby, et se résout à témoigner en justice contre son père, et n'en a pas le courage et s'enfuit de la salle d'audience affolé, et s'évaderait du gaard familial si une grave maladie ne l'y retenait soudain; Ingeborg a reçu les confidences d'Einar : désespoir de cette jeune fille aimante et droite, et qui deviendrait folle si je ne sais quelle inspiration quasi surnaturelle ne mettait fin à ses angoisses.... Chacun des personnages de Johan Bojer a un cas de conscience à résoudre; certains en cherchent douloureusement la solution leur vie durant, tel ce pasteur Corring, fort incapable de concilier son ministère avec les exigences de sa raison.

Tous ces personnages sont foncièrement honnêtes, oui! et ceux mêmes qui commettent les actes plus répréhensibles, et par exemple font des

faux ou ne reculent pas devant un faux serment : Johan Bojer ignore la perversité qui pourtant est bien aussi de ce monde ; nombreux sont les Scandinaves (Suédois et Norvégiens), qui prétendent l'ignorer ; et cela donne à leur conversation et à leurs œuvres, je ne sais quelle saveur d'ingénuité... Les personnages de Johan Bojer sont honnêtes ; ils ont tous une conscience dont ils se préoccupent fort : ils ne sauraient commettre un crime sans s'être tâtés longtemps et sans s'être payés de raisons suffisantes ; ainsi sauvegardent-ils non seulement leur orgueil, mais aussi leur fierté jusque dans la pire dépravation. Dirons-nous que c'est là un trait de race ? Et concluons-nous que la morale des peuples scandinaves soit supérieure à celle des peuples latins ? peut-être si l'on s'en tient aux aspirations, non très probablement si l'on envisage les actes seuls.



Et voit-on l'originalité de ce livre, et qu'elle consiste en ce que Johan Bojer applique à l'étude d'un milieu paysan les procédés essentiels du roman psychologique ? Qui donc en France hasarda pareille tentative ? Un roman de mœurs rurales ou populaires qui ne serait que psychologique, et d'où l'auteur exclurait systématiquement les descriptions, le pittoresque, aimable ou repoussant, un roman qui ne serait que profond, austère et émouvant... la grande nouveauté ! Ce roman, Johan Bojer nous l'apporte ; il n'en a pas inventé la formule ; le genre est connu

en Scandinavie et spécialement en Norvège où les études de paysans constituent depuis longtemps le fonds de la littérature... Ce roman de Johan Bojer est fort, intensément dramatique; des scènes entières semblent écrites en vue du théâtre; le talent de l'auteur ne s'y révèle pas tout entier : ce roman est touffu encore que la concision de certaines de ses parties confine à la sécheresse : et sans doute la note de tendresse et de douce émotion n'en est pas absente : rien n'y annonce cependant le tour d'imagination poétique, la fantaisie légère qui font le charme de certaines nouvelles, non traitées, de Johan Bojer. Et l'on prouverait que la *Puissance du mensonge* n'est pas un livre parfait; personne ne soutiendra qu'il était inutile de le traduire en français.

ENRIQUE LARRETA¹

Des aventures, et romanesques, un récit de cape et d'épée, des tableaux d'une réaliste érudition, une peinture savante et chaleureuse de l'Espagne du xvi^e siècle, une analyse patiente, et qui va loin, des passions et des âmes, toute une psychologie dans le décor d'un roman historique. Un beau livre, étincelant et sombre comme ces cathédrales où des verrières resplendissent dans la nuit des voûtes épaisses et des solides murailles : un livre admirable de lumière et de couleur, puissant et sobre, somptueux, sonore de je ne sais quelles répercussions profondes.

On est séduit, charmé, épouvanté : on est retenu par un sentiment d'irrésistible et voluptueuse horreur, et qui s'accroît à la méditation : car l'on frémit beaucoup moins aux spectacles évoqués — combats et blessures, meurtres et supplices — qu'aux mouve-

1. *La gloire de dom Ramire. Une vie au temps de Philippe II*, traduit de l'espagnol, par Rémy de Gourmont.

ments de ces âmes valeureuses et criminelles; l'atrocité des actes illustre la sauvagerie des cœurs: mais c'est de sentir la ruée du sang dans les artères de ces hidalgos qui nous émeut, de vivre leurs terribles passions et de connaître le vertige de leur exécration logique. C'est par là que l'œuvre de Enrique Larreta s'élève bien au-dessus du pittoresque: en vérité les événements ne sont ici que l'accessoire: ils sont les signes visibles qui éclairent un monde étrange, d'insoupçonnées profondeurs, des régions spirituelles où il n'est rien que de fantastique et d'effrayant: telle est, en effet, la révélation qu'il faut demander à Enrique Larreta, et tel est le secret de cet attrait subtil par où il nous domine, tel le secret de ce frisson tragique qui nous gagne au contact de son œuvre.

Tant de barbarie mêlée à tant de luxe et d'élégance raffinée étonne quiconque se borne à considérer les mœurs et à épeler la chronique de la vie journalière: pour brillant que soit ce spectacle, faisons en sorte qu'il ne nous en dissimule point un autre infiniment plus riche et plus émouvant. S'il n'est point douteux que l'existence humaine se déroule selon deux plans différents, l'insaisissable écran, où s'inscrivent nos songes, mérite de n'être point négligé: notre vie visible n'en est guère que l'ombre imparfaite et fragmentée projetée sur une lourde matière.... Or jamais peut-être nation ne sacrifia davantage à la splendeur de son rêve que l'Espagne de Charles-Quint et de Philippe II; nulle sans doute ne s'adonna plus sollement à la fiction, et c'est la diminuer et ne la point comprendre que d'ignorer ses fantômes, ses

mirages, tout ce mensonge où elle parut si longtemps se complaire aveuglément : Espagne des ambitions démesurées, paresseuse Espagne qui se croyait la dominatrice du monde et l'arbitre des consciences, Espagne de l'Armada et des conquistadors, Espagne des galions, riche d'une illusoire opulence, très catholique Espagne, nation élue que protège une armée d'archanges, Espagne des théologiens et des casuistes, maîtres d'un saint délire, professeurs de terreur, Espagne affolée de gloire et qu'exaltent à la fois une notion de l'honneur poussée à la démence et les visions d'un christianisme monstrueusement déformé ! Que de chimères atroces ou attirantes ! Quel psychologue ne serait curieux du mécanisme par où ces âmes étaient comme ravies en plein ciel et vouées à une conception extatique du monde et de la vie ! Quel poète demeurerait insensible au drame complexe et quasi surhumain de ces passions excessives et de ces imaginations hyperesthésiées !

Rêves morts ! humanité défunte ! Pourtant l'intérêt n'est point seulement rétrospectif des études qui nous en restituent les ardeurs insolites : nos médiocres civilisations contemporaines semblent ignorer nos forces latentes ; un don Ramire, un Orozco, un Serrano nous avertissent que nous sommes, insoucieux de notre richesse, les maîtres d'un prestigieux trésor.



Ramire naît à Avila-des-Saints le 21 décembre de l'an 1570, sous la constellation de Saturne et les

signes du Verseau et du Capricorne. Sa mère, la belle Guiomar, fiancé au vieux Lope de Alcantara, retenue captive dans la maison d'un père veuf, morose et silencieux, avait aimé, à Ségovie, un passant, un de ces fiers gentilshommes qui font sonner, sous les frais balcons, des éperons d'argent et étalent au soleil des dagues constellées de pierreries. Quand elle dut avouer son péché, Inigo de la Hoz dépêcha un écuyer au séducteur : le coupable était un Mauresque. — « Dites à votre maître, s'écria-t-il, que j'ai voulu le blesser dans son honneur pour venger mon père, le vaillant Aben-Djahvar, à qui il fit souffrir, à Almeria, un supplice inhumain; toutefois, s'il consentait à me donner la main de sa fille, j'irais me jeter à ses pieds. » — Inigo ne tua point sa fille; informé, Lope de Alcantara ne protesta point: fou d'amour ou de loyauté, ce vieillard héroïque épousa Guiomar, et tout aussitôt s'en fut galamment recevoir une mortelle arquebusade en terre de France.

Ramire naît à Avila dans un sombre palais où Inigo et Guiomar recherchent l'oubli d'un odieux passé. Entre cette mère farouchement grave, épuisée de macérations, et cet aïeul muet, aux airs de justicier, l'enfant respire, dès ses premières années, une atmosphère de haine; il ignore qu'un drame précéda sa naissance et qu'une malédiction explique sa précoce mélancolie; il erre parmi de vastes salles où se figent, dans le cadre des tapisseries, les attitudes éternelles des figures de saints et de chevaliers, parmi des galeries désertes où les lampes et les candélabres brûlent en plein jour, où les fumées d'encens répandent comme un brouillard funèbre. L'enfant s'évade et

gagne la salle haute d'une tour : les servantes l'y accueillent de leurs joyeux sourires et de leurs maternelles caresses ; toutes adorent la finesse grave de ce petit garçon privé de jeux et de compagnons. Il s'assied, écoute leurs récits, leurs fascinantes histoires de princesses, d'ermites, de revenants et de trésors cachés. — Scènes gracieuses dont un Enrique Larreta nous restitue la naïve poésie : travaux et gestes féminins dans le clair-obscur que traversent les éclatants rayons jaillis des fenêtres profondes ; bavardages et cantiques :

Ce soir-là, les femmes réparaient des ornements d'église. Assises sur des ronds de sparterie, elles étendaient par terre les vieilles vêtements, changeaient les fils dédorés, rebrodaient les guirlandes usées, les symboles eucharistiques, les images des saints, parfois aussi quelque verset du Coran, glissé dans l'étoffe par l'artisan mauresque.... Il y avait là des velours gothiques qui se cassaient en plis anguleux, des velours fins et roides frappés au temps d'Isabelle et de Ferdinand, où l'on voyait, inscrit dans une ligne sûre, le contour ténu d'une grenade sur un fond vert ou cramoisi ; de charmantes toiles d'argent qui semblaient emprisonner dans leur trame un vieux rayon de lune, des brocarts et des brocatelles voilés par la poussière du temps, comme des vitraux d'église. Le couchant prêtait une rare splendeur à toutes ces choses précieuses, illuminant de ses rayons obliques les soies multicolores, dont les teintes vineuses avaient mûri lentement dans les tiroirs des sacristies....

Ramire, par une des fenêtres, regardait mourir le crépuscule. Au fond des ruelles, il faisait déjà nuit.

Un reflet pourpre baignait le haut des murs et les créneaux, et mettait des tons de corail aux troncs des pins dans les vergers. La fenêtre d'une maison voisine venait de s'éclairer, et l'on voyait passer et repasser devant la

lumière l'ombre d'un hidalgo occupé à lire ses heures. Une vaste tristesse flottait sur la cité guerrière et monacale, et, au milieu de ce recueillement, l'enfant crut entendre un chœur lointain, une hymne hallucinante. Sans doute les religieuses augustines. Par moment, un souffle sacré semblait passer sur ces voix et les faire trembler comme les flammes des cierges.

Ramire se souvint des descriptions que lui faisait sa mère du paradis et du purgatoire....

De telles pages, d'une perfection d'anthologie, ne sont pas rares en ce livre qu'un éminent lettré traduisit avec des soins minutieux, un zèle érudit — en sorte que l'œuvre d'Enrique Larreta, bien loin de perdre sa vigueur et sa netteté en passant en français, semble devoir à notre langue une perfection nouvelle.... Enrique Larreta est un peintre prestigieux; il n'est point de ceux qui nous accablent de l'excès d'une vaine application; la justesse et non l'abondance distingue ses descriptions; miraculeux privilège d'un art aristocratique! toute-puissante vertu du choix! Enrique Larreta choisit avec un infaillible discernement; il choisit, il excelle à ordonner des traits exacts; ses parfaites harmonies nous enchantent par leur puissance de suggestion. Il sait le blason, l'escrime ancienne, il n'ignore ni la théologie, ni sans doute la magie, non plus que les modes, l'architecture, ni aucun des usages d'un temps infiniment pittoresque: comme on lui sait gré, toutefois, de ne point étaler sa science, de renoncer à l'archéologie et à ses pompes, de subordonner ses souvenirs à son volontaire dessein! Comme on lui demeure reconnaissant d'avoir résolument, et sans défaillance, fait œuvre de pur artiste! Il y gagne de ne jamais

lasser notre attention charmée : et c'est par là surtout, c'est par ce jeu savant d'omissions calculées et d'habiles imprécisions, qu'il nous communique l'hallucinante impression d'avoir vécu parmi ces morts.

Mystérieuse puissance d'un tel art ! l'enfance de Ramire nous est tout entière révélée par quelques tableaux, bien plus sûrement que si quelque annaliste nous en eût composé un récit détaillé ; l'enfance de Ramire, ses frayeurs, sa piété, son naissant courage... de même que nous distinguons nettement l'austère entourage, l'aïeul terrible, la mère, l'unique ami de Inigo, cet Alonzo Blazquez Serrano qui se débat parmi les embûches démoniaques et les féroces pénitences, à peine distrait de ses trances par sa fille, la toute gracieuse Béatrice... de même que nous discernons par delà ces familiers les arrogants seigneurs, le peuple superstitieux, les Maures mal convertis d'Avila, les intrigues politiques, les complots, la cour, Tolède, Madrid, toute l'Espagne, semble-t-il, étagée selon les lignes fuyantes d'une infinie perspective.

*
* * *

Adolescent, Ramire reçoit les leçons du chanoine Laurent Vargas Orozco : théologie, théologie, théologie ; primo, secundo, ergo, distingo ; Aristote, les Pères de l'Église, saint Thomas ; la folie de l'orthodoxie ; la phobie de l'hérésie. En vérité d'innombrables ennemis guettent l'Espagne : des sectes menacent son unité religieuse ; il faut « extirper ces bubons... Au feu la pourriture, et amen ! » Et nul n'ignore que

Jéhovah ne déteste pas le sang justement répandu : *Avec mon aide, tu porteras le couteau sous la gorge de l'Amorrhéen, du Chananéen, du Phazéréen, du Héléen, du Hééen, du Jébuséen, et tu leur ôteras la vie.... Et tu n'auras pas pitié d'eux, nec misereberis eorum.*

Ainsi fanatisé, Ramire sera prêt à remplir une sainte mission : les Maures s'agitent ; de secrets conciliabules où reparaissent leurs détestables pratiques annoncent un soulèvement prochain ; Ramire, délégué par Orozco, s'efforcera de surprendre les factieux : on le verra partout au quartier maure, l'œil et l'oreille aux aguets ; de singulières instructions décuplent son audace : « Ce que vous allez entreprendre, c'est pour la gloire de la sainte Eglise du Christ. Si vous voulez aller très loin, laissez-vous guider par elle, sans trop examiner l'attitude, ni le chemin que ses sages desseins vous commanderont de prendre. » Il conviendra que Ramire simule une aventure amoureuse ; en vérité tous les moyens lui seront bons.

Ramire s'acquitte ardemment de sa tâche ; espion infatigable, il découvre la vie secrète de ces chrétiens d'hier, convertis indociles, épris des nonchalantes voluptés, des parfums, de toutes les joies païennes qu'abomine l'ascétisme de la sainte Eglise, et voici des scènes d'un beau relief barbare : Ramire s'attarde au marché aux faucons :

On voyait là des faucons noirs, aux doigts longs et fins, qui avaient pour le perchoir un superbe dédain et voulaient être portés sur le poing ; de nombreux faucons olive à tache jaune comme une goutte de soufre, aux pattes chargées de grelots pour distraire leur ardeur ; les crécerelles

cendrées de Tlemcém à la prunelle sinistre; les sacres des Asturies avec des plumes entre les doigts; les gerfauts de Norvège....

Ramire considéra avec admiration ces oiseaux sanguinaires, ces volatiles taciturnes et cruels, terreur des proies, seuls dignes de se poser sur le gant d'un prince. C'étaient les hidalgos de l'innombrable gent ailée, les conquistadors, les capitaines, la gloire des airs. Le bec affamé, l'ongle féroce, l'aile épique et hardie, ils se lançaient sur n'importe quel oiseau, pour redoutable qu'il fût, et paraissaient se complaire aux affreuses blessures qu'ils recevaient souvent dans les hauteurs. Sans se l'être jamais avoué, le jeune homme se reconnaissait dans ces terribles oiseaux qui, même endormis sur le perchoir, lançaient de côté et d'autre de farouches coups de becs, en rêvant de proies imaginaires.

Chasseur cruel, Ramire est lui-même pris au piège; de redoutables vieilles rôdent parmi les ruelles du quartier maure; provoquer de galantes rencontres, attiser les désirs des jeunes hommes, introduire auprès d'une belle enamourée un hardi cavalier n'est pour elles qu'un jeu. Ramire hésitera d'autant moins à se laisser guider chez Aïxa que sa mission lui commande d'oublier tout scrupule.... Il oubliera un instant jusqu'à sa mission; ô séduction d'une ardente Sarrasine! sortilège de ces danses, de ces voiles, de cette perversité passionnée! enivrante sublimité de cette poésie, de cette sagesse que l'on puise aux livres arabes, éblouissements de la Suprême vision!

Ramire s'arrache violemment au péché, il fuit le suprême péril; la terreur de l'apostasie hante ses nuits; il vivra désormais pour expier. Et d'abord il dénoncera Aïxa, criminelle ensorceleuse, possédée du démon, démon elle-même; une joie suprême libé-

rera don Ramire le jour prochain où il verra la chair brune et la stature opulente de la Mauresque s'effondrer sur le bûcher flambant du saint Office.

Les hésitations de don Ramire, sa dévotion, ses idées exaltées de gloire et de sainteté, ses épouvantes, la vie sentimentale et imaginative de ce martyr de l'honneur castillan, tel est le thème qu'Enrique Larreta développe et amplifie magnifiquement : autour du héros s'agite une foule vivante, de multiples intrigues s'enchevêtrent ; car ce roman si plein demeure un récit de cape et d'épée, ô Dumas ! et qui rebondit avec une savoureuse folie d'aventures en surprises ; guet-apens, assassinats, amours et poignards, conspirations ténébreuses et solennels châtimens. Pas un instant toutefois l'intérêt profond ne faiblit, pas un instant la trame merveilleusement transparente du récit ne nous dissimule le perpétuel prodige de ces âmes et de cette atmosphère spirituelle. Les plus humbles êtres échappent à la médiocrité en cette Espagne où « le miracle était partout. Il se posait ici et là, comme un oiseau merveilleux et familier. On en parlait avec joie, mais sans étonnement.... » Les êtres forts s'abandonnent à l'ivresse de vivre dangereusement : ils ne reçoivent de leur temps que des conseils de fougue et de violence passionnées : grandeur du but à atteindre, immensité des peines, menaces d'une écrasante éternité ; ils vivent avec la hantise du péché ; leur volupté s'accroît de leur remords anticipés. Et quelle n'est point, sur les fiers hidalgos, l'infamante puissance de ces suprêmes aiguillons, l'honneur, l'amour ! L'amour ! leurs amours ! Ah !

relisez le récit de la mort de Béatrice : don Ramire l'aimait, cette gracieuse fillette, et n'était point haï d'elle; coupable de coquetterie, Ramire l'étrangle fort proprement. N'allez point croire surtout qu'il se repente ensuite; sa vivacité fut en vérité légitime : « L'épouse ou la fiancée qui nous trompe, s'était-il dit à lui-même, devient aussitôt notre pire ennemie; une fois démasquée, il ne reste plus qu'à lui donner la mort sans pitié, et ensuite à l'oublier, l'oublier entièrement, balayer de notre cœur jusqu'à son nom, enterrer son souvenir comme un haillon pestiféré. » Telle était l'effroyable rançon de cette barbare discipline : n'était point homme d'honneur quiconque n'était prêt à s'amputer soi-même de ses plus chers sentiments. L'Espagne se mourait d'héroïsme.

BLASCO IBANEZ

Dans l'Ombre de la cathédrale¹!

C'est une ombre néfaste.... Rabelais assurait que, de son temps, l'ombre même des clochers des monastères était féconde : féconde, cette ombre-ci l'est peut-être au sens où l'entendait le grand railleur, mais non point au sens large, métaphorique du mot ; cette ombre stérilise ; dans l'ombre de la cathédrale ne vivent que des êtres falots, au cerveau anémié, incapables d'initiative, d'audace, de pensée libre ; dans cette ombre, qui n'est point une pénombre, mais une nuit terriblement opaque, ces gens perpétuent de très anciens gestes, une mentalité, une vie, qui, défendables au xv^e siècle, nous semblent aujourd'hui dénuées de sens.... Introduisez dans ces ténèbres un rayon de lumière, parmi ces survivants d'un état

1. Dans *l'Ombre de la cathédrale* (roman traduit de l'espagnol par G. Hérelle).

social aboli un homme moderne, un homme d'aujourd'hui, ou mieux de demain... ce sera la révolte.

Blasco Ibáñez évoque la cathédrale de Tolède; il peint l'étrange petit monde qui s'agite dans l'ombre de la primatiale nourricière; il note les faits et gestes d'un révolutionnaire naïf dont les discours ébranlent la somnolente tribu des bedeaux et des sonneurs, des souffleurs d'orgue et des maîtres de chapelle; Blasco Ibáñez entreprend une triple tâche: la cathédrale qui retient son zèle descriptif ne lui fait point oublier les habitants du Cloître haut; s'il s'attarde à relater des mœurs qu'il prit la peine d'observer avec précision, ce n'est point qu'il entende rien sacrifier des abondants propos du compagnon Luna. Tout se tient en un pareil sujet: la cathédrale explique les hommes; ah! dites-moi la puissance de ces pierres, la suggestion dont elles épouvantent ou charment tour à tour les âmes simples; voyez-vous point que ce vaisseau inanimé agit à la façon d'un être vivant? Ce sont les ruses de ce monstrueux adversaire que le compagnon Luna devra déjouer....

Lutte passionnante! Hugo, Zola... de quelle vie prodigieuse nos romantiques n'eussent-ils point animé ce drame! De quelle étrange psychologie un Huysmans n'en eût-il point éclairé les péripéties! Est-ce point le péril d'un tel sujet que l'on n'en puisse parler sans prononcer ces noms? Blasco Ibáñez n'est à aucun degré un romantique; il n'a point le prodigieux souffle créateur de Zola: les curiosités mystiques de Huysmans n'effleurent point son esprit. Certes son roman ne saurait être rapproché de *Notre-Dame de Paris*, moins encore serait-il équitable — n'en déplaise à

certain admirateurs trop prompts à exalter les mérites de Blasco Ibáñez — de le comparer à la *Cathédrale* de Huysmans.



Et certes Blasco Ibáñez décrit amplement la primatiale de Tolède; il la décrit en profane : il a vu la primatiale le matin, le soir, à midi; il l'a contemplée dans l'épanouissement d'une lumière éclatante; il a surpris les plus fugitifs aspects de cette nef, de ces verrières, de ces tours; il sait de quelle teinte précieuse ces pierres se revêtent à l'aurore, aux lueurs indécises du soir : avec les veilleurs il a compté les heures nocturnes sous les voûtes sombres. Et Blasco Ibáñez énumère congrûment les portes, les chapelles, les piliers, les statues, les bas-reliefs, les autels; il déplore qu'une houle d'affreuses bâtisses assiège les solennelles murailles, et songe avec mélancolie à l'orgueilleuse beauté d'autres cathédrales délivrées d'humiliants voisinages; il songe aussi à « ces habitations des pays orientaux, sordides et misérables au dehors, toutes d'albâtre et de filigrane au dedans. Ce n'était pas pour rien que, pendant des siècles, Juifs et Maures avaient vécu à Tolède. Leur aversion pour les somptuosités que l'on expose en public semblait avoir inspiré l'architecture de cette église, étouffée entre les maisons qui se pressent et se bousculent à l'entour, comme si elles cherchaient à se flotter dans son ombre. » — Blasco Ibáñez décrit la façade principale, la porte du Pardon flanquée des portes de la Tour et des Notaires, dont les arcs d'un gothique

exubérant n'étaient point destinés primitivement à soutenir un étage de style gréco-romain, une Cène en haut relief, d'un effet discordant, deux galeries italiennes... Blasco Ibáñez se lamente : « La richesse de l'Église a été un mal pour l'art. Dans une cathédrale pauvre, l'unité de la façade primitive aurait été conservée. Mais, quand les archevêques de Tolède possédaient onze millions de rente, et que le chapitre en possédait onze autres, on ne savait plus à quoi employer tout cet argent, et alors on entreprenait des travaux, on faisait des reconstructions, et l'art en décadence enfantait des horreurs comme cette Cène. » Au troisième étage une rosace surmontée d'une balustrade sinueuse entre deux masses en saillie, la Tour, et la chapelle mozarabe....

Blasco Ibáñez décrit la cathédrale de Tolède, il la décrit en profane : aucune de ces précisions techniques auxquelles nous a accoutumés un siècle de littérature descriptive : Blasco Ibáñez a le mépris de cette érudition de pacotille que tant de romanciers puisent en hâte aux manuels ; ne l'en blâmons point ; regrettons toutefois qu'il n'ait point une connaissance plus approfondie de l'architecture et de l'art du moyen âge ; sa description y eût gagné en exactitude et en relief ; et peut-être eût-il avec moins d'assurance nié la fécondité du sentiment religieux aux siècles de foi catholique.

La cathédrale de Tolède est-elle belle ? En vérité, je n'en suis point certain : Blasco Ibáñez permet que j'en doute. Blasco Ibáñez lui-même a-t-il une opinion ? Quel tiède admirateur ! Quel descripteur indifférent ! Et s'il n'a point ressenti l'involontaire frisson que communiquent les chefs-d'œuvre de l'art, quelle émotion ani-

mera ses peintures? Aucune émotion ne les anime : descriptions objectives, sèches et sur tout superficielles! Blasco Ibáñez ne s'enthousiasme que lorsqu'il abandonne le domaine de l'art humain pour dire les charmes d'un jardin fleuri :

... Le petit monde végétal ne changeait pas, lui! Son ombre verte ressemblait au crépuscule qui enveloppait l'âme du jardinier. Ce n'était pas une gaieté tapageuse, débordante de couleurs et de murmures, comme celle des jardins à l'air libre, où le soleil entre à flots; c'était le charme triste du jardin monacal, clos entre quatre murs, avec un jour pâle qui glissait le long des avant-toits et des arcades, sans autres oiseaux que ceux qui tournoyaient au haut du ciel, étonnés d'apercevoir ce jardin au fond d'un puits. La végétation y était la même que celle des paysages helléniques : lauriers droits, cyprès pointus, touffes de rosiers, comme dans les idylles des poètes grecs. Mais les ogives qui l'emprisonnaient, les allées pavées de grandes dalles entre lesquelles poussait l'herbe, la croix de la tonnelle, qui se dressait au milieu, tapissée de lierre et coiffée d'ardoise noire, la moisissure de la pierre et la rouille des grilles, l'humidité des contreforts verdis par les pluies donnaient à ce jardin une atmosphère de vétusté chrétienne. Les arbres s'agitaient au vent comme des encensoirs; les fleurs, ternes, languissantes, anémiques, belles tout de même, avaient un parfum d'encens, comme si les bouffées d'air sorties de la cathédrale modifiaient leur odeur naturelle. L'eau des pluies, tombée des gargouilles et des gouttières, dormait en deux citernes profondes. Le seau du jardinier, brisant un instant la croûte verte de la surface, faisait apparaître le bleu sombre de l'intérieur; mais dès que les cercles concentriques s'étaient effacés, les lentilles vertes se rapprochaient, se rejoignaient, et de nouveau l'eau disparaissait sous le suaire végétal, sans un frisson, sans un clapotis, morte comme le temple dans le silence du soir....

Ce jardin attenant à la cathédrale et enclos dans le quadrilatère du cloître est un délicieux jardin : les plus humbles habitants du Cloître haut sont sensibles au charme triste de ces fleurs décolorées et de cette atmosphère de paix religieuse : seraient-ils insensibles à la poésie d'une somptueuse architecture ? Cette poésie est absente du livre de Blasco Ibáñez : sa cathédrale est sans mystère : elle n'inspire ni craintes, ni amours excessives ; ah ! cette cathédrale n'a point d'âme ; elle ne *vit* pas. Et voilà le grand défaut de ce livre : cette encombrante cathédrale ne participe point au drame que Blasco Ibáñez entreprit de nous conter ; ce drame lui-même, à peine entrevu, s'évanouit : il reste... une sorte de guide impersonnel et froid, de lourdes dissertations historiques — histoire de la cathédrale, histoire des archevêques, listes des dons et privilèges accordés à la primatiale au cours des siècles — et un tableau vif et franc, mais haché, dispersé, de mœurs populaires.



Et c'est ici que l'art de Blasco Ibáñez, impuissant et sommaire dans le cadre d'un trop vaste sujet, reprend son avantage : quel don d'observation rapide et sûr ! quel ferme dessin, d'un criant réalisme, encore que l'auteur s'y trahisse, tantôt amusé ou compatissant, ou encore irrité, violemment irrité au spectacle de l'injuste souffrance. Quel vivant tableau de ce Cloître haut, qu'on l'on appelle encore les *Claverias*, où vit, au niveau du toit de la primatiale, une étrange population ! « A la tombée de la nuit, lorsqu'on fermait

l'escalier de la tour, cette population se trouvait entièrement isolée de la ville. C'était une tribu demi-ecclésiastique qui se reproduisait et qui mourait au cœur de Tolède, sans descendre presque jamais dans les rues, attachée par instinct atavique à cette montagne de pierre blanche et ouvragée comme une broderie, dont les voûtes lui servaient de refuge. Elle vivait là, saturée des parfums de l'encens, et elle y respirait cette odeur particulière de moisissure et de vieille ferraille qu'ont les cathédrales, sans autre horizon que les ogives d'en face ou que le clocher dont la masse cachait un grand morceau du ciel.... »

Les Luna sont de père en fils les jardiniers de la primatiale, et si l'on demandait au père du compagnon Luna de quelle époque datait ce contrat tacite qui retenait tous les siens au service des archevêques, le vieux jardinier « souriait d'un air de complaisance et ses yeux se perdaient au loin, comme s'il voulait explorer l'immensité des âges. Les Luna étaient aussi anciens que les fondations de l'église. » Les aînés des Luna sont jardiniers; les cadets ne désertent point les Claverias : de menus offices leur échoient : Esteban Luna est *silencieux* : son insigne (vara de palo) lui vaut le sobriquet de Verge de bois; son neveu Tomas dit le Tato, est *perrero* : l'oncle impose aux fidèles le silence; le neveu chasse les chiens de l'église : fonctions de tout repos, infiniment honorables : dignité, sécurité.... Quelle folie pousse ce garnement de Tato à souhaiter de hasardeux triomphes? Ce Tato ambitionne les lauriers des toréadors : un Luna toréador! quelle déchéance! ah! comprenez le juste ressentiment d'Esteban : dûment rossé, le Tato ajournera ses ambi-

tions, satisfait d'improviser dans la cathédrale d'échevelées corridas dès que la présence d'un chien lui est signalée.

L'intransigeance d'Esteban est approuvée par Eusebio, sacristain de la chapelle du Sanctuaire, dit *l'Azul de la Virgen*, par allusion au costume bleu de ciel qu'il arbore les jours de grande cérémonie : et qui donc ne fait cas de l'assentiment du puissant sacristain ? sa fonction est la mieux rétribuée : la faveur de l'archevêque et du chapitre lui est acquise ; l'Azul est envié, redouté, respecté ; méfions-nous de l'Azul ! et n'oublions point « ce gros corps adipeux, cette face bourgeonnante, ce front bas et ridé, encadré de poils hirsutes, ce cou de taureau où la respiration difficile faisait un bruit de soufflet.... » La tante Tomasa elle-même condamne l'insubordination déraisonnable du Tato ; et ce n'est point timidité ! Cette tante Tomasa n'est point seulement « le personnage le plus considérable des Claverias ; » elle est le seul qui ait su se soustraire « à l'influence anémiant de la cathédrale » ; fut-elle point la camarade d'enfance du cardinal-archevêque ? De s'être souvent battue avec l'enfant de chœur qu'une si extraordinaire fortune attendait, l'allègre vieille garde un très vif sentiment de la relativité des grandeurs humaines : certes, le cardinal-archevêque n'est qu'un homme, et ce sont de faibles hommes, ces chanoines imposants, ces bénéficiaires, et aussi ces « saints » qu'entoure la vénération populaire. La tante Tomasa, qui s'entretient familièrement avec l'archevêque, sait fort bien tenir tête à dom Antolin, vieux prêtre tyrannique, avare, à l'occasion usurier, qui détient les clefs des cloîtres et régit le personnel subal-

erne de la primatiale. Or, la tante Tomasa approuve Esteban, et avec elle tous les bedeaux, les sonneurs, les jardiniers, les porte-bannières....

Etrange petit monde, qui semble, en pleine Espagne moderne, une épave du passé! petit monde bien vivant cependant! groupe humain que divisent des rivalités et des haines, qu'éprouvent des souffrances: de ces hommes, de ces femmes, Blasco Ibáñez sait l'histoire et il vous dira tout au long: ce romancier excelle à évoquer les labeurs et les soucis des faibles et des pauvres; il affectionne les humbles, les déshérités, les souffrants; sans les flatter, il les peint, tel Gorki, d'un pinceau fraternel; et sans doute il n'excuse point leurs vices; il n'innocente point un Azul qui pille le tronc de la Vierge, vole les bougies et filoute l'argent des messes, mais il sait qu'une résignation quasi héroïque et une sagesse accommodante soutiennent les plus débilés: écoutez les confidences du vieux gardien Fidel:

Il y a je ne sais combien d'années que je traîne ce maudit cataracte, disait le vieux. Un cadeau de la cathédrale! Les médecins me conseillent d'abandonner mon emploi; mais je leur réponds: « Qui me nourrirait?... » La paye est petite et la faim est grande.

Et Fidel prodigue les conseils à son compagnon nouveau venu:

On vous a sans doute recommandé d'avoir une attitude spectueuse, de manger à la sacristie, d'aller dans la galerie de Locum, si l'envie vous prenait de griller une cigarette. On m'a tenu le même langage, lorsque je suis entré au service de la cathédrale.... Tout cela c'est facile à dire, quand on est de ceux qui dorment tranquillement dans

leur lit. Mais, en réalité, la seule chose essentielle, c'est d'ouvrir l'œil; et, quant au reste, on s'arrange le mieux qu'on peut pour passer la nuit. Après avoir employé sa journée à entendre des invocations et des cantiques, à respirer les vapeurs de l'encens, c'est bien le moins qu'on s'accorde un peu de repos.... A l'heure qu'il est, le bon Dieu et les saints dorment; notre métier à nous c'est de veiller sur leur sommeil; et que diable! on ne leur manque pas de respect parce qu'on se permet quelques petites libertés.... Allons, camarade, la nuit est venue. Mettons en commun nos pitances.



Et voici que soudain parmi les sonneurs, les sacristains, les bedeaux, les silencieux... reparait Gabriel Luna, ex-séminariste, ex-combattant des bandes carlistes, réfugié à Paris où il devint socialiste : lamentable odyssee de ce révolutionnaire échappé de Montjuich, fourbu, épuisé, moribond! Son frère Esteban l'a recueilli : Gabriel, réconforté, ne peut dissimuler sa foi : les gens des Claverias l'écoutent volontiers. Il prêche l'affranchissement, annonce la société future... La société future! Ah! pourquoi ce délai? bedeaux et sonneurs s'en offensent : une nuit, Gabriel ayant assumé seul la garde d'une madone précieusement parée, trois d'entre eux l'assomment pour voler diamants et rubis; ainsi comprirent-ils l'évangile nouveau que leur *droit* au bien-être primait tout et les dégageait de toute obligation morale : au lieu de les affranchir, l'enseignement de Gabriel les a précipités au crime....

Ce Gabriel Luna serait, en dépit d'une imprudence qu'il paie de sa vie, un personnage éminemment symp-

thique, si — vous l'avez deviné — s'il était moins éloquent : Gabriel Luna nous expose avec une fougue : une verve, une science imperturbable, et toujours égales à elles-mêmes, l'histoire de la cathédrale de Tolède, celle des archevêques et celle même du royaume d'Espagne ; il disserte sur la musique, le communisme, la politique, l'économie sociale, esquisse des conférences de cosmographie, une déclaration de foi panthéiste. Ses propos sont ingénieux, brillants, éloquents, ils sont très souvent d'une banalité satisfaite ; convenez qu'il n'était point indispensable de nous les infliger tout au long... mais Gabriel Luna paraît n'être fréquemment que le porte-parole de Blasco Ibáñez, et nous nous souvenons que Blasco Ibáñez est ou fut député : éloquence électorale ? On tirerait de tous ces discours un précis d'anticléricalisme vieillot dans ses violences et sa modération, qui sans doute séduirait les libéraux d'outre-Pyrénées.

Peut-être conviendra-t-il d'étudier quelque jour en Blasco Ibáñez le politicien ; on louerait ses intentions s'il n'était évident que le politicien nuit à l'artiste. Dans *l'Ombre de la Cathédrale* le prouverait, s'il était permis d'en douter. Souhaitons plutôt qu'il nous soit donné un motif nouveau de faire plus ample connaissance avec l'artiste, l'artiste seul.

GEORGE MOORE

— Eh quoi! dites-vous, est-il encore de bons romans anglais? La grande fabrique d'outre-Manche produit-elle encore des œuvres comparables à celles qui firent la fortune de l'exportation littéraire britannique, articles riches, confortables, d'une solidité éprouvée....

— Lisez *Esther Waters*.

— Je lirai *Esther Waters*, je lis toujours les bons romans anglais. Il existe cinquante variétés de romans français qui peuvent être excellentes ou lésetables; il y a un type de roman anglais qui est rarement médiocre et à qui tout le monde fait confiance.

— A la bonne heure....

— Je lirai celui-ci : je n'y chercherai point un excitant intellectuel, aucune de ces thèses, aucun de ces paradoxes ou de ces divertissements idéologiques où se complaisent nos compatriotes; cet Anglais me réserve peu de surprises....

— Mais peut-être des découvertes....

— Je lirai son roman qui sera mal composé, souvent traînant, parfois sublime; je le lirai lentement, car je suis assuré qu'un bon roman anglais ne saurait être bref. Qu'importe! L'auteur n'exige de moi aucun effort, mais seulement que j'agrée un certain état émotionnel: je ne me défendrai point; je ne me hâterai point; je goûterai un plaisir calme, une joie profonde, sereine et salutaire. Un bon roman anglais est d'un effet tonique; on en sort ému, et pour un instant meilleur et en vérité fortifié. Puisse la destinée m'accorder de lire à loisir le roman de George Moore traduit par Firmin Roz....

— Lisez-le: vous ne serez point déçu; ce roman est digne de la grande tradition dont s'enorgueillit la littérature anglaise: il m'a paru mieux ordonné que la plupart des récits qui nous arrivent de Londres; il est, à cet égard, supérieur à cette *Fille de lady Rose* de Mme Humphry Ward, qui fut — l'aviez-vous oubliée? — l'avant-dernier succès britannique en France. Et certes Firmin Roz ne serait point le délicat et très averti critique des Lettres anglaises que nous connaissons s'il n'avait çà et là allégé, et comme relressé la biographie d'*Esther Waters*. George Moore, toutefois, ne semble point professer un absolu mépris de la composition; peut-être saisissons-nous là une influence française; George Moore fut longtemps le disciple passionnément attentif de nos maîtres....

— Vous m'inquiétez.

— A vrai dire, George Moore s'est formé en France; il est à demi Français.

- Mais il demeure fidèle à la tradition anglaise ?
- Avec un scrupuleux bonheur.
- Expliquez-vous.



On a tout dit sur le traditionalisme britannique : puissance des traditions qui dominent la politique, les mœurs, les lettres. Taine opposait naguère au désarroi intellectuel du jeune Français, la sécurité d'esprit de l'adolescent anglais, héritier de formes de pensée, de croyances et d'habitudes sociales stables, quasi indestructibles. Entreprend-il d'écrire un roman, le jeune Anglais reçoit de ses devanciers une méthode ou, si vous voulez, une technique; s'il l'accepte, quelle économie de temps et de labeur ! Ne parlez point de tyrannie : la tradition demeure en Angleterre un instrument de progrès certain : nos écrivains, tels nos politiciens, ne rêvent que révolutions; ceux d'Angleterre attendent tout de la lente action du temps et de la graduelle transformation des esprits et des disciplines. Certes, on ne connaît rien de plus majestueux dans l'histoire de la littérature universelle que le développement du roman anglais depuis deux siècles : fécondité d'une tradition qui s'impose aux plus rebelles et s'enrichit des efforts même tentés pour la combattre ! Qui donc s'en éloigna plus résolument que George Moore, George Moore, auteur d'*Esther Waters* et continuateur très authentique des Dickens, des George Elliot et des Hardy ?

Le cas de George Moore est d'autant plus instructif

que lui-même prit soin de nous renseigner avec une évidente sincérité sur ses avatars littéraires : comment négliger sa *Confession d'un jeune Anglais*, fragment d'autobiographie illustré de calembredaines montmartroises et de charges d'ateliers parisiens que la critique anglo-américaine discuta avec une gravité candide? Vanité de la critique? Prestige trompeur des importations inattendues! Disciple de Zola, auteur de romans qui « tout doucement et sans bruit, nous assure Firmin Roz, l'eussent mis à son rang dans le cortège des disciples du naturalisme, » George Moore fut brutalement injurié. Parce qu'il publiait sur sa vie à Paris un livre de notes décousues, on en fit presque un grand homme. Prestige de nos ateliers, de nos bals d'étudiants, de nos cafés, de nos guinguettes! La critique anglo-américaine fut émerveillée : l'Academy proclame :

Le nouveau livre de M. George Moore défie toute analyse exacte, il souleve par centaines les questions littéraires et traite d'une façon si tranchante [parbleu!] les plus difficiles problèmes, il est si hardi dans ses personnalités qu'on en peut dire seulement ceci « prenez et lisez.... »

C'est l'œuvre d'un homme de haute culture. Il est malaisé d'y trouver une seule page qui ne contienne des éléments suggestifs, amusants, audacieux ou impertinents.... Il écrit avec un *nerf*, une *grâce littéraire bien supérieure* aux dons du romancier français Zola, avec lequel on prétend (mais à tort) qu'il est en intimes relations littéraires.... Ces confessions me semblent sans égales dans le roman anglais.

Je me doutais que la critique anglo-américaine était parfois folâtre : elle s'écrie ailleurs, la critique anglo-américaine :

Disons toute la vérité : ce livre contient la façon de penser la plus âpre, la plus hardie, la plus rigide qu'ait vue notre génération.... Avec lui on pense fortement, car il ne nous présentera jamais une idée de second ordre.... Vous trouverez peut-être des échos dans son style, vous n'en trouverez pas dans sa pensée, car *la Grande-Bretagne n'a pas vu un écrivain aussi profondément original* depuis que *Sartor Resartus* se démène à travers Fraser.

La même critique, quand elle n'admire pas, s'indigne :

Impudence littéraire à haute dose.... George Moore va grommelant pendant une bonne moitié de son volume, abattant — non, essayant d'abattre — les idoles que la France s'est faites et devant la splendeur desquelles le monde s'est agenouillé. Et quand il les a défigurées à la façon d'un jeune ouvrier tailladant les traits d'un buste de marbre, il revient en Angleterre pour donner à nous tous, à nos auteurs classiques, un spécimen de son esprit étroit.

Tout cela prouve que les plaisanteries de nos rapins ne seront jamais comprises aux bords de la Tamise, non plus que dans la patrie du président Roosevelt. Combien plus avisé l'écrivain sérieux qui prononça :

George Moore est un homme d'une robuste et belle santé, qui fait par moment des efforts désespérés pour se donner l'ironie souriante du Parisien, et son effort est accompagné de contorsions sans exemple dans l'histoire

Voilà donc enfin un avis raisonnable. Pour nous nous ne saurons aucun gré à George Moore d'avoir défini Victor Hugo « un métis d'*improvisatore* italien et d'étudiant allemand de philosophie ; » parce qu'il proféra sur Leconte de Lisle cette phrase mémorable « Leconte de Lisle produit sur moi le même effet qu

si j'arpentais les Nouvelles Law-Courts avec une violente purgation qui me balayerait le corps d'un bout à l'autre, » nous ne lui décernerons pas un brevet d'esprit parisien. Nous retiendrons toutefois qu'il dut à la France de remarquables leçons d'irrévérence, et qui n'étaient point destinées à renforcer en lui le sens de la tradition. Au reste il dut à la France bien d'autres enseignements ; l'un des plus profitables fut celui que lui prodiguèrent nos stylistes : George Moore apprit d'eux — et c'est un de ses compatriotes qui en témoigne — la valeur et l'usage du mot « juste, hardi, tranchant, serti à la bonne place ; » et l'on ne nous permet point d'ignorer que son style brille d'un « éclat métallique tout français. »



George Moore assure lui-même qu'il fit de son mieux pour laisser pénétrer en lui les influences, toutes les influences françaises : cet Irlandais francophile s'était adonné avec passion à la chasse, aux courses de chevaux : orphelin, riche, on le vit tout à coup fréquenter les ateliers des peintres de Londres, débarquer à Paris, s'inscrire à l'Académie Jullian où il manifesta une notoire inaptitude à devenir fût-ce le plus médiocre barbouilleur de toile. Il se voua aux Lettres, non moins joyeuses que les Arts : ce furent — vous pouvez l'en croire — de brillantes années : notre Irlandais fashionable passait « par exemple une soirée chez Constant, rue de la Gaïeté, en compagnie de voleurs et de souteneurs, et la soirée suivante avec une duchesse ou une princesse aux Champs-Élysées. »

Il habitait un appartement meublé avec une somptueuse fantaisie : on y servait du miel frais et du lait au maître de céans vêtu de soieries exotiques :

Après avoir pris de ce rafraîchissement parfumé, j'appelle Jack, mon grand python, qui rampe çà et là, après deux mois de jeûne. J'attache un cochon d'Inde au tabouret, pur style Louis XV; la petite bête se débat et crie, le serpent fixe sur elle ses yeux noirs semblables à deux perles. Comme ses oscillations sont superbes!... Maintenant il frappe et lentement avec une gourmandise si exquise, il lubrifie et il avale.

Marshall est à l'orgue dans la grande salle, il joue un chant grégorien, cet hymne magnifique, le *Vexilla Regis* de saint Fortunatus, le grand poète du moyen âge. Et moi, après avoir feuilleté les *Fêtes galantes*, je m'assieds pour écrire.

Les duchesses et les princesses des Champs-Élysées, les souteneurs de la rue de la Gaïeté, le python Jack, Marshall, saint Fortunatus, Verlaine.... Avouez que ce dût être gai, et qu'en vérité George Moore ne négligeait rien de ce qui est essentiel à une solide éducation française. D'autant que vers le même temps il se rendait fort assidûment à la *Nouvelle Athènes*, le célèbre café littéraire de la place Pigalle : il y rencontrait Villiers de l'Isle Adam, Paul Alexis, Léon Dierx, Manet, Pissaro, Catulle Mendès.... Après dix ans de ce régime, s'estimant « efféminé, maladif, pervers, mais avant tout pervers » — et d'ailleurs très réellement ruiné — il songea à publier des chefs-d'œuvre. Il repassa le détroit en quête d'éditeurs :

J'étais, assure-t-il, couvert d'idées bizarres, comme un étranger de distinction est couvert d'étoiles. Le naturalisme, je le portais autour de mon cou : le romantisme était

épinglé sur mon cœur ; le symbolisme, je le tenais comme un revolver-bijou dans ma poche, pour m'en servir à l'occasion....

Ainsi équipé George Moore, doutant parfois s'il était un « charlatan » ou un « homme de génie, » mais inclinant fortement vers la seconde de ces hypothèses, causa quelque scandale. Mais le monde est patient ; le monde est sot et méchant ; il est surtout patient ; sur ce point, George Moore ne « supporte pas la contradiction. » Fâcheuse patience ! George Moore en fut pour ses frais et ne parvint point à susciter une indignation retentissante. Il était à demi Français. Il écrivait un anglais déplorable. Il en fut réduit à rapprendre sa langue maternelle : cependant, il lisait beaucoup de littérature contemporaine, surtout française : le souvenir de des Esseintes le hantait.... Il écrivit, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, des romans naturalistes ; la patience de ses compatriotes commença à faiblir. George Moore devenait une manière de personnage : il eut la critique à ses trousses ; la foule ne l'ignorait plus, elle l'exécrait ; le public anglais n'a jamais apprécié le naturalisme. George Moore était de plus en plus naturaliste, de plus en plus Français.

Il découvre enfin la tradition, qui de Fielding à Meredith a fait la gloire du roman anglais : incontinent le disciple de Zola, l'ami de Huysmans et de Mallarmé, l'Anglais parisianisé, efféminé et pervers, s'affirme le plus traditionaliste des sujets de la grande reine : il a compris qu'aucun des enseignements auxquels il s'est soumis ne lui sera inutile : il incorpore ses propres conquêtes à la doctrine nationale : il écrit *Esther Waters*, que l'univers bri-

tannique proclame un pur chef-d'œuvre, et qui est en vérité un bon, très bon roman anglais.



C'est l'histoire d'une servante, qui ne rappelle nullement nos romans d'une femme de chambre ; longue histoire émouvante, que je n'entreprendrai pas de résumer ; on ne résume pas un roman anglais : certes, vous ne soupçonnerez pas l'attrait de cette humble existence si je vous apprends qu'Esther Waters, enfant d'une pauvre et trop nombreuse famille londonienne, dut entrer en service toute jeune à Woodview où l'on élève des chevaux de course, qu'elle y fut séduite, puis abandonnée par le valet William Latch, qu'elle accoucha à l'hôpital, connut à Londres une atroce misère, parvint cependant à élever son garçon, retrouva William tenancier de la taverne de la Couronne royale et bookmaker, l'épousa, le perdit, ruiné, épuisé de phtisie, retomba à son ancienne condition, servante à Woodview à demi-désert, dévasté par le fléau du jeu....

Esther Waters est une figure essentiellement anglaise, admirable d'énergie, de ressources morales, jusque dans la pire détresse. Esther Waters nous émeut de pitié, elle conquiert notre estime, j'ose dire notre respect. Esther Waters ne sait ni lire, ni écrire : elle traverse naïve, émerveillée, résignée, vaillante inlassablement, un monde qu'elle devine complexe, hostile, capricieux : elle a un sentiment très vif de l'universel mystère, un sentiment non moins vif de sa responsabilité personnelle ; elle est très anglaise.

Esther Waters rencontre à Woodview un nombreux domestique, filles de cuisine, femmes de chambre, palefreniers, jockeys, valets et majordomes : majordomes, valets, jockeys, palefreniers, femmes de chambre et filles de cuisine ne vivent que pour épier le « tuyau » opportun et parier aux courses : les maîtres donnent l'exemple, à l'exception de la maîtresse de maison, dévote, timide, épouvantée de ce mal qui ronge, démoralise, anéantit tant de familles anglaises. A Londres voici la maison ouvrière, les hôpitaux, le workhouse, les intérieurs minables et propres des petits bourgeois, effroyables geôles où peine l'unique servante ; voici enfin la taverne où s'assemble une étrange cohue de buveurs et de parieurs, et que surveille de près la police. Que de personnages en ce roman ! Que de démarches, d'événements ! Quel bouillonnement de sève ! Quelle vie ! Que de choses vues, de spectacles évoqués ! L'admirable est que tout cela nous est révélé par les héros eux-mêmes : l'auteur n'apparaît jamais : ni psychologie ex professo, ni descriptions superflues ; que pense George Moore ? A-t-il une opinion sur tant de problèmes, religieux, sociaux, politiques ? Je l'ignore ; mais je sens que ce romancier accorde à tous ses personnages, aux plus coupables aussi bien qu'aux plus déshérités, une sympathie intelligente et la plus indulgente tendresse ; l'auteur se dissimule : une chaleur partout épandue témoigne qu'il a mis dans son œuvre, avec tout son art, le meilleur de soi-même.

Il faut lire une telle œuvre pour comprendre que le public anglais ait si obstinément condamné les essais naturalistes de George Moore... et de quelques autres.

Comment n'eût-il pas estimé grossièrement superficiel et injustement satirique un art qui ne dépasse pas les apparences ? Les écrivains naturalistes furent des bourgeois ivres de dégoût et calomniateurs. Ah ! dites-nous la brutalité des mœurs populaires, mais n'isolez point ce trait sous peine de dénaturer la réalité. La biographie d'Esther Waters écrite selon l'esthétique naturaliste eût été intolérable... et fausse. En faisant abstraction de sa propre personnalité pour se placer toujours au point de vue de son héroïne, George Moore atteint à la plus émouvante vérité.

George Moore a esquissé dans sa *Confession d'un jeune Anglais* la physionomie d'une servante qu'il est intéressant de rapprocher d'Esther Waters : Emma « l'affreuse servante » travaillait dix-sept heures par jour :

Emma, je me souviens de vous, vous ne devez pas être oubliée. Debout à cinq heures tous les matins, nettoyer, laver, faire la cuisine, habiller ces exécrables enfants... travailler péniblement dans cette horrible cuisine, monter les escaliers en courant avec le charbon, le déjeuner et les pots d'eau chaude ; à genoux devant une grille, enlever les cendres avec vos mains. — *Puis-je les appeler des mains...*

George Moore assaille Emma de questions cruelles, curieux de mesurer « la profondeur de l'abêtissement où elle était tombée. » Car Emma était « à peu de chose près un animal. » Emma, ni jeune ni vieille, avait un air honnête et franc ; ses gestes étaient sans grâce : « Les bonds que vous faisiez étaient affreux, ils ressemblaient aux bonds d'un cheval de fiacre. » Emma est « une mule... une bête de somme, une

esclave trop horrible pour autre chose que le travail. » Jetée à la rue, Emma serait perdue, vouée à l'ivrognerie, à la prostitution : conclusion :

La Providence est très sage après tout, et votre meilleur sort est votre sort actuel. Nous ne pouvons ajouter de souffrances et nous ne pouvons en enlever; nous pouvons les changer, mais nous ne pouvons les chasser ni les alléger.....

George Moore rencontra Emma, peu après son retour à Londres : il était déjà curieux de la vie des humbles, observateur pitoyable de leurs allures et de leur misère; mais le préjugé naturaliste obscurcissait sa vue : ni sa compassion n'était active, ni son observation n'était pénétrante : il fit un croquis sec, rigide, d'une désolante dureté : Esther Waters, c'est Emma observée avec des yeux dessillés, avec une clairvoyance plus humaine et une plus fraternelle charité.

EDITH WHARTON

Dira-t-on, après avoir lu le très fort roman de Mme Edith Wharton, *Chez les heureux du monde*, qu'une physionomie morale bien particulière distingue, entre toutes les aristocraties modernes, l'aristocratie américaine? Dira-t-on que les vices et les vertus de ces « heureux » d'outre-mer trahissent des nuances, un accent dont on ne retrouverait pas les équivalents parmi « l'élite » mondaine de la vieille Europe? Il ne semble pas, en vérité, qu'il y ait une espèce de lâcheté, de brutalité ou de muflerie spéciale à la catégorie des opulents New-Yorkais : la futilité, l'égoïsme, la rosserie de quelques-unes des héroïnes de Mme Edith Wharton ne sont point d'une si exceptionnelle qualité. Non, il ne semble pas du tout que cette aristocratie de l'autre continent soit plus égoïste, plus féroce dans la défense de ses privilèges que celle de celui-ci. Je ne suis pas sûr que les médiocres vertus et même une certaine élégance morale, non plus qu'un certain affinement du goût et de la sensibilité, y soient plus

rare qu'ailleurs. La moyenne de ces gentlemen et de leurs compagnes est étrangement ressemblante à la foule élégante qui peuple les œuvres de nos romanciers mondains. Somme toute, ils sont plutôt sympathiques, ces aristocrates du dollar, sympathiques à force d'être pareils à une humanité dont les gestes nous sont familiers. Je vous jure que leur compagnie n'est point déconcertante, que leurs préjugés sont acceptables, que le spectacle de leur veulerie repose et n'évoque en rien le souvenir de cette énergie yankee trépidante et fameuse.

Les types connus abondent parmi les hommes, types falots d'oisifs — oisifs, Mme Edith Wharton semble nous faire entendre que presque tous ses personnages le sont — apoplectiques à la pensée lente, dyspeptiques lamentables, abouliques que désoriente le plus léger mécompte, tous élégants, suprêmement élégants, dévots des rites mondains. C'est en vain que, parmi tant de célébrités masculines, on cherche une figure originale. Certes, l'originalité de ce roman où pullulent les millionnaires, c'est d'abord qu'on n'y aperçoit ni roi de la finance, ni empereur du lard ou du pétrole, pittoresques ou truculents, mais seulement — sauf exception — la collection la plus grise, la plus terne de messieurs corrects, élégants, en qui l'univers entier approuverait l'absolue perfection de la banalité distinguée.... Ils sont si pareils à tout le monde et à n'importe qui, ces gentlemen, qu'il nous est parfois pénible de ne point reconnaître en certains d'entre eux des compatriotes : un Percy Gryce, si bien élevé, réalise un type d'adolescent dont il semblait que les

traditions les mieux établies de l'éducation des familles nous eussent assuré le monopole : M. Gryce est, déclare Jack Stepney, « le jeune homme qui a promis à sa mère de ne jamais sortir par la pluie sans ses galoches, » affirmation téméraire, observe Mme Edith Wharton « tant il était peu vraisemblable que Percy se risquât dehors par la pluie. » Percy a été élevé par sa mère « une femme monumentale, avec l'organe d'un prédicateur et un esprit tourmenté par les iniquités de ses domestiques ; » ce milliardaire timide vit du placement de ses rentes ; cet épais garçon manifeste une débilité physique et intellectuelle qui exclut toute idée d'aventureuse initiative.... Oh! mères françaises, dont on incrimine parfois l'excessive et amollissante sollicitude, laissez faire à vos fils le viril apprentissage de la liberté, mais n'allez point demander des leçons aux Mrs Gryce américaines : elles vous enseigneraient l'art de couvrir et de faire éclore de simples coquebins.

Nous ne sommes point dépaysés parmi les Percy Gryce, les Van Alstyne, les Trenor, les Van Osburgh, les Stepney, les Dorset, les Silverton... nous le sommes d'autant moins que, si leur psychologie nous réserve peu de surprise, le cadre de leur existence et l'aspect même de leur être physique ne nous sont révélés qu'avec une extrême discrétion. Mme Edith Wharton ne se pique point de décrire : oserai-je dire qu'elle semble peu habile à retenir et à fixer la silhouette de ses personnages ? Elle note des traits épars, des gestes, n'achève aucune figure ; c'est au signalement des cœurs et des âmes qu'elle s'applique : elle y est passée

maîtresse... De descriptions, fort peu : quelques fêtes évoquées sans grande précision ; nul mobilier, ni boudoirs, ni bijoux ; de quoi, ô ironie ! Paul Bourget ne craint point de féliciter avec insistance Mme Edith Wharton : « L'alerte et agile artiste qu'est Mrs Wharton ne commet pas la faute, souvent et justement reprochée aux auteurs de romans mondains, de dissertar à l'occasion des turquoises et des toilettes de la mère de Lily et de ses congénères.... » En vérité Mme Wharton ne commet pas la faute où s'obstinèrent d'éminents romanciers mondains ; tant pis si c'est paraître faire la critique de tel de ses devanciers que de signaler en ce roman l'absence de tout snobisme : Mme Edith Wharton n'admire point aveuglément les « heureux » de ce monde ; encore qu'elle en apprécie avec une subtilité avertie les manifestations, elle ne s'extasie pas devant l'étalage de leur luxe. En sorte qu'il convient de louer son tact, la fine sûreté de son goût, la délicatesse de son art, dans le même temps que l'on songe à déplorer certaines conséquences de cette exquise délicatesse : car nous eussions été curieux d'une peinture plus colorée et surtout plus poussée du monde sensible.

En sommes-nous sûrs ? Absente des âmes, l'originalité se rencontrerait-elle dans les choses ? Nous soupçonnons que tout l'effort de ces mondains, de ces mondaines, ne va précisément qu'à la proscrire partout où ils la rencontrent : ils ne sauraient en souffrir le déplaisant contact dans leur vie journalière : ils habitent de vagues Trianons, de dérisoires Chenonceaux ; leurs couturiers sont français.... Ils sont aussi peu américains que possible, ces Américains : leurs

palais ne le sont point, ni leurs objets d'art, ni peut-être leurs âmes.

Allons-nous conclure que Mme Edith Wharton nous contraint à mettre en doute l'existence d'une authentique aristocratie américaine?



La catégorie sociale que l'on désigne sous ce nom ne nous apparaîtrait en somme que comme une variété très peu différenciée du monde des riches cosmopolites, si une Lily Bart n'en faisait point partie, une Lily Bart, imprégnée de culture européenne, si volontaire dans le développement des instincts créés par la famille et l'entourage, que nous sommes bien forcés de découvrir en elle, à travers elle, les traits caractéristiques d'une société particulière; car telle est bien la signification de cette étrange figure, tel est son rôle en ce livre qu'elle éclaire comme d'une magique lumière : les aventures de cette jeune fille, belle, malheureuse, indomptable, suffiraient à nous émouvoir profondément : Mme Edith Wharton entend qu'elles nous instruisent; la psychologie de Lily Bart, c'est tout le sujet du roman; Mme Edith Wharton fait en sorte que cette psychologie entraîne l'analyse des conditions d'existence de toute une classe de la société américaine : nous nous enthousiasmons avec Lily Bart; avec elle nous espérons, nous ressentons l'excitation de la lutte; les triomphes, les rancœurs, les révoltes, l'infortune finale de Lily Bart, voilà le drame, drame où collaborent mille forces obscures que l'on entre-

prend de nous révéler tour à tour. Roman psychologique, roman social, procédé subtil et périlleux où triomphe l'ingénieuse puissance de Mme Edith Wharton : procédé merveilleux, puisqu'il introduit dans le plus complexe sujet l'unité en même temps que la vie.

Procédé merveilleux, dont une moins habile romancière n'eût point aussi heureusement réglé l'emploi : Mme Edith Wharton écrit sans hâte la biographie psychologique de Lily Bart : avec une minutie patiente elle note les jugements, les opinions de son héroïne : il n'est point vraiment de réaction si fugitive de cette intelligence et de cette sensibilité que Mme Edith Wharton ne l'enregistre.... Que pense toutefois Mme Edith Wharton ? A-t-elle une opinion ? N'allez point lui faire l'injure de croire qu'elle vous la livrera tout de go : elle écrit une biographie ; elle note, elle enregistre, elle ne confirme, ni ne critique ; elle laisse parler les faits : au lecteur de conclure.... Observez bien que les jugements de Lily Bart ne sont point soupçonnables de partialité : Lily Bart est trop de son monde, de sa caste, pour être injuste aux individus : elle l'accepte, cette caste, elle en accepte l'inexorable loi, elle agrée un dangereux *fair play*, et ne s'en prend qu'à elle-même de sa défaite. Combien plus éloquent que tous les commentaires le simple récit de son désastre?... Dès son apparition le roman de Mme Edith Wharton eut à New-York le retentissement d'un réquisitoire. Nul réquisitoire plus impersonnel, plus « objectif » en sa véracité passionnée.

Le ton de Mme Edith Wharton est celui de la narration aisée : elle ne s'interdit point d'innocents accès de cet humour par où se manifeste l'heureux

équilibre des esprits anglo-saxons ; inoffensifs : ainsi écrit-elle de la mère de Lily Bart : « Elle ne tolérerait pas les scènes quand ce n'était pas elle qui les faisait. » Lily Bart, au temps où elle veut épouser Percy Gryce, rêve d'avenir : « Le pasteur viendrait dîner une fois chaque hiver, et son mari la prierait de vérifier la liste des invités et de veiller à ce qu'elle ne renfermât pas de divorcées, hormis celles qui auraient donné des gages de repentir en se remariant très richement. » L'inoffensif humour de Mme Edith Wharton s'exerce surtout aux dépens des comparses, telle cette tante de Lily Bart, M^{rs} Péniston, qui est une assez ridicule et méchante commère ; sa verve s'égaie des menus incidents de la vie domestique, des gaffes ou du zèle excessif d'une maîtresse de maison inexpérimentée : çà et là, elle esquisse sur un ton mi-comique, mi-compatissant, une scène d'intérieur.... L'humour disparaît à mesure que le tragique l'emporte : le récit demeure simple, d'une concision un peu sèche où il faut reconnaître la plus sûre entente de l'effet dramatique.

Réquisitoire ! eh ! sans doute : félicitons toutefois Mme Edith Wharton d'avoir su se soustraire à la double tendance dont les effets contradictoires — excessive complaisance, sévérité outrée — rendent suspectes la plupart des récentes peintures de la vie aristocratique.



Et l'on soutiendrait que ce réquisitoire contient les éléments d'une justification de l'aristocratie améri-

caine : c'est Selden qui nous avertit de « ne pas déprécier l'aspect décoratif de l'existence, » car « le sens de la splendeur se justifie assez par ce qu'il a produit.... » L'argument n'est pas sans valeur dans la bouche d'un critique aussi pénétrant de la vie mondaine. Selden est le seul intellectuel du livre ; cet avocat est l'ami et le compagnon intermittent des Trénor, des Stepney et de leurs amis : son ironie souriante, sa philosophie désabusée lui valent auprès d'eux tous quelque prestige.... Or Selden semble bien penser, à de certains instants, que ses amis incarnent le « sens de la splendeur. » Nous aurions quelque peine à l'en croire, tant ils nous semblent grossiers et d'âme vulgaire, tant elles nous paraissent nulles, d'une grâce superficielle et banale, mais il y a Lily Bart, cette étonnante Lily Bart dont la seule présence constitue le plus irrécusable témoignage, Lily Bart qui n'eût jamais brillé en cet univers, si elle n'y avait été précédée par un groupe compact de Trénor et de Stepney, en sorte qu'elle nous semble l'idéal réalisé de générations négligeables.

Cet idéal n'est point médiocre : Lily Bart est belle, l'une beauté vigoureuse, absolue, souveraine : l'intelligence de Lily Bart est aussi simple que robuste : cette fille extraordinaire est armée d'une exceptionnelle volonté : elle est ardente et froide, prodigieusement lucide ; elle aime l'amour, elle aime surtout la beauté : « Comme elle aimait la beauté!... Elle avait toujours éprouvé que cette sensibilité-là compensait chez elle une certaine atonie de sentiment, dont elle était moins fière. » Son culte de la beauté nous garantit l'inaltérable noblesse de ses sentiments : « Elle

tenait toujours à sauvegarder scrupuleusement les apparences à ses propres yeux. Le raffinement de sa personne avait un équivalent moral... » Une telle fille est faite pour régner sur les hommes et dominer les femmes; son rôle sera de triompher partout et toujours par le rayonnement d'une éclatante supériorité : ainsi en juge son ami Selden, qui l'observe parfois avec une perspicacité effrayée :

Elle était dans un de ces jours où elle était si belle que sa beauté paraissait suffisante, et que tout le reste — sa grâce, sa vivacité, ses qualités mondaines — ne semblait que le trop-plein d'une nature généreusement douée. Mais ce qui le frappa surtout, c'était la manière dont elle se distinguait par cent nuances indéfinissables des personnes qui abondaient le plus dans son propre style. C'était précisément dans une pareille compagnie — la fine fleur et la parfaite expression de l'état où elle aspirait — que les différences ressortaient plus saisissantes; sa grâce ravalait l'élégance des autres femmes, comme le subtil à-propos de ses silences rendait leurs bavardages plus sots. La tension de ces dernières heures avait restitué à son visage cette éloquence plus profonde dont Selden depuis quelque temps regrettait l'absence, et la bravoure des paroles qu'elle lui avait dites flottait encore dans sa voix et dans ses yeux. Oui, elle était incomparable : c'était le seul mot qui convint; et il pouvait donner d'autant plus libre cours à son admiration qu'il y demeurait si peu de sentiment personnel....

Qu'une femme aussi parfaite pût surgir des rangs des Trenor, des Stepney et de leurs pareils, voilà, semble-t-il, un assez bon point en faveur de cette aristocratie qui nous avait toujours paru si chétive; et c'est, en vérité, dans le roman de Edith Wharton le fait capital qui illumine jusque dans ses profondeurs

le fonctionnement et le rôle secrets d'un rouage social.

Il n'importe guère après cela qu'une Lily Bart connaisse le succès ou l'insuccès; qu'un événement fortuit la prive d'une indispensable fortune, ceci n'est d'abord intéressant que pour des motifs esthétiques et des raisons d'ordre littéraire : héroïne de sa caste, si elle en devient la victime, elle se hausse encore dans notre admiration... et nous y gagnons la plus poignante histoire, celle de son long martyre.

Une Lily Bart peut supporter toutes les épreuves, sauf la pauvreté : orpheline, ruinée, son insouciance jeunesse ne va point s'alarmer : est-elle point sûre de vaincre? Mrs Peniston la recueille; avare et riche, Mrs Peniston subventionne cette nièce d'humeur vagabonde à qui ne convient point une tutelle morose et tatillonne; Lily Bart vit de longs mois chez des amies, tantôt ici, tantôt là; on se dispute une compagnie aussi brillante : les prétendants sont nombreux : Lily Bart choisira. Le temps passe, Lily Bart hésite : épousera-t-elle Percy Gryce ou Sim Rosedale, le banquier israélite? elle négociera, puis rompra l'un et l'autre mariage : pourquoi, à l'instant décisif, rencontre-t-elle toujours son ami Selden, qui seul est digne d'elle, mais dont la médiocre aisance lui fait horreur? Lily Bart n'épousera ni Percy Gryce, ni Sim Rosedale, ni Selden; elle manquera tous ces mariages, tantôt par sa propre faute, tantôt par suite des intrigues de ses jalouses amies. Cependant, elle est à la merci de ces dangereuses amies. Écoutez sa déplorable confession :

... Vous croyez que nous vivons des riches, plutôt l'avec eux; et c'est vrai, dans un sens... mais c'est un

privilège que nous avons à payer ! Nous mangeons leurs diners, nous buvons leurs vins, nous fumons leurs cigarettes, nous nous servons de leurs voitures, de leurs loges à l'Opéra et de leurs wagons particuliers... oui, mais nous avons une taxe à payer pour chacun de nos luxes. L'homme la paye, cette taxe, en donnant de gros pourboires aux domestiques, en jouant aux cartes au delà de ses moyens, par des fleurs, des cadeaux et bien d'autres choses qui sont chères; la jeune fille, elle, la paye par les pourboires et par le jeu aussi... oh ! oui, j'ai dû me remettre au bridge... et en allant chez les meilleures couturières, en ayant toujours exactement la robe qu'il lui faut pour chaque circonstance, et en se gardant toujours fraîche, exquise et amusante !

La fin, vous la devinez : Lily Bart voit s'évanouir devant elle toutes ses « chances ; » c'est vainement qu'elle lutte contre la lassitude, la perfidie, les intrigues des femmes, la lâcheté ou la brutale convoitise des hommes : Lily ne consentira aucun sacrifice à son sentiment exalté de l'honneur ; elle brûle les lettres dont elle eût pu accabler sa principale ennemie : condamnée par son héroïsme à une définitive déchéance, elle devient ouvrière : un matin — accident ou suicide ? — on la trouve morte.

WALT WHITMAN

Il est certain, bien certain que l'œuvre de Walt Whitman n'est point aussi connue en France qu'elle mérite de l'être ; il est certain que si cette œuvre a rencontré parmi nous des admirateurs très chauds, ces admirateurs sont peu nombreux ; il semble hors de doute que Walt Whitman obtiendra très difficilement en France la popularité dont le rendent digne sa foi en l'humanité, ses enthousiasmes démocratiques, ses accents de prophète d'une société nouvelle, son génie de poète universel, original, radieusement jeune. Et ce n'est point une raison pour nous détourner de cet homme, qui fut grand, de cette œuvre qui demeure une source vive de joie et de beauté.

L'homme et l'œuvre ont été salués dès 1884 en une étude de Léo Quesnel, qui — M. Léon Bazalgette le déclare¹ — « demeure, après un quart de siècle et les

1. LÉON BAZALGETTE. *Walt Withman. L'homme et son Œuvre.*

multiples jugements nouveaux qu'il suscita, l'une des plus absolues présentations du poète et de son œuvre sous une forme brève. » Une étude plus complète fut consacrée à l'auteur des *Feuilles d'herbe* par Gabriel Sarrazin en cette *Renaissance de la poésie anglaise*, où triomphe l'esprit de divination d'un critique merveilleusement intuitif. On a vu la plus austère de nos Revues « consacrer sans vergogne une vingtaine de pages à un homme dont le « répugnant matérialisme » et les instincts « détestables, » le jargon « grotesque » et les allures d'échappé de Charenton ne parvenaient pas cependant à faire oublier certains dons que, non sans quelque regret, on consentait à lui reconnaître, avec cette générosité si particulièrement française qui consiste à n'admettre les grands originaux de la littérature que tondus et castrés, le chapeau à la main, dans l'humble posture de gens qui mendieraient un regard d'approbation des disciples de Racine et de Bossuet. »

O Bazalgette ! si prompt à vitupérer les timidités de l'un des plus souples et des plus pénétrants talents féminins que nous ayons connus, si regrettablement prompt à rendre la France lettrée responsable des étroitesse de goût et des erreurs de Mme Th. Bentzon ! Est-elle après tout si coupable, Mme Th. Bentzon, en dépit de ses erreurs manifestes, sont-ils si coupables, ces critiques qui ignorèrent ou parurent ignorer Walt Whitman, sommes-nous si coupables, nous tous qui acceptions d'un cœur léger de vivre dans l'ignorance de cet homme et de cette œuvre ! O Bazalgette, vous m'êtes témoin que ni l'homme ni l'œuvre ne furent compris des Américains eux-mêmes : votre

livre, ample, richement informé, ardent, généreux, éloquent, est l'histoire d'un glorieux méconnu ; et sans doute l'Amérique, après l'Angleterre, s'efforce de reviser cette pathétique affaire : la gloire de Walt Whitman grandit dans tout le monde anglo-saxon et rayonne jusque sur notre vieux continent. Nous ne serons point aveugles à cette lumière nouvelle. Mais, ô Bazalgette, soyez-nous indulgents, à nous que n'avertissaient ni le sang, ni la langue, à nous qui ne pouvions être plus yankees que les Yankees, à nous qui ne saurions pénétrer le génie de cet étrange poète ni jouir de son œuvre sans une préalable initiation.

L'initiation est aisée désormais, depuis que Léon Bazalgette a pris soin d'écrire la biographie la plus pieuse, la plus copieuse, la plus abondamment explicative... Allons-nous donc adopter Walt Whitman, et, par une de ces naturalisations d'enthousiasme dont la France intellectuelle, ô Bazalgette, fut toujours prodigue, incorporer son œuvre au patrimoine national d'art et de poésie ? Que de difficultés ! La principale, c'est qu'entre tous les poètes, ce poète semble intraduisible ; dès 1884, Léo Quesnel en avertissait ses lecteurs : « Whitman traduit n'est plus Whitman : la langue riche et libre qu'il a pu se créer, grâce aux larges tolérances des idiomes anglo-saxons, ne saurait être coulée dans le moule étroit et par des langues latines. » Il y a la langue de Walt Whitman, intraduisible. Affrontez-vous le texte même, il y a la versification, qui vous dérouté : versification, absence de versification... l'indifférence de Walt Whitman aux rythmes traditionnels est prodigieuse ; les vers de

Walt Whitman ne sont pas des vers; Léo Quesnel est à première vue tenté de les définir des « bouts-rimés grotesques. » L'inspiration en est puissante, Walt Whitman n'a que de hautes et généreuses pensées.... Ce poète toutefois serait-il point antipathique au génie latin, épris de la justesse des cadences et de la perfection de la forme? Léo Quesnel est fort embarrassé; Léo Quesnel a découvert qu' « une citation de Whitman avait presque toujours pour effet de refroidir à son égard l'intérêt du lecteur français. » Bien intentionné, Léo Quesnel cite tout juste trois strophes.... Les citations (de poèmes) sont extrêmement rares dans le livre abondant de Léon Bazalgette: je ne puis croire pourtant qu'il en redoute l'effet sur le lecteur: nous avons fait quelque chemin depuis 1884: les traducteurs ne reculent plus devant les transpositions dont souffre l'harmonie de notre langue; ni les néologismes les plus hardis, ni les plus audacieux barbarismes n'épouvantent un Léon Bazalgette. Léon Bazalgette traduira l'œuvre de Walt Whitman; il la traduira toute entière¹. Réservons donc notre jugement: contentons-nous de considérer l'attrayante figure, les gestes, la vie admirable et si pleine d'enseignements du poète américain.



Une santé prodigieuse! Léon Bazalgette ne se lasse pas de louer cette « impériale santé, » cette santé

1. Cette traduction a récemment paru: *Feuilles d'herbe* (2 vol.).

invraisemblable ; en quoi cet avisé biographe ne fait que suivre l'exemple du poète ; Walt Whitman toute sa vie s'émerveille de la vigueur de son corps, et de l'harmonieuse puissance de tout son être : « Je ne crois pas, écrit-il, qu'il ait existé un organisme plus robuste, plus vigoureux, plus sain, plus équilibré sur lui-même ou plus inconscient et en meilleur état de 1835 à 1872.... Je me considérais comme invulnérable. » Walt Whitman est un colosse bien portant, fier de sa haute taille, de ses larges épaules et de ses muscles souples ; il est un colosse doué d'un système nerveux à toute épreuve, d'un cœur inébranlable, d'un estomac sans défaut ; de cet estomac, de ce cœur, de ces nerfs il n'est pas moins fier que de son solide et lucide cerveau. Walt Whitman est un colosse ; aucun de ses amis ou de ses biographes américains ne nous laisse ignorer que Walt Whitman pesait deux cents livres environ. Walt Whitman s'enorgueillit de son poids. La régularité de ses fonctions vitales lui est un sujet d'orgueil ; son prestige physique lui est une perpétuelle jouissance. Il est parfaitement beau :

Son visage, avant d'acquérir cette incomparable majesté d'Olympien dont la vieillesse devait l'empreindre et qui, après avoir frappé ses contemporains, nous ravit encore d'admiration à travers ses portraits, était d'une rare beauté. Des sourcils hauts et très arqués limitant un front large, des yeux bleu clair, un nez très fort et absolument droit, s'encadraient dans l'ovale parfait d'un visage vermeil, tanné par le grand air, le soleil et l'océan, et pavoisé d'une barbe et d'une moustache que jamais il ne rasa.... C'était, de la tête aux pieds, un mâle, qui en imposait par ses proportions inaccoutumées et la noblesse de son port. Au repos

il évoquait, dans l'ensemble de sa personne, et non par le visage seul, la beauté grecque — nullement celle de la décadence, qui emplit nos musées de son type un peu fade, mais le fort type hellénique primitif, c'est-à-dire l'absolue harmonie dans la puissance rude. Sur toute sa physionomie une certaine expression primitive, barbare, autochtone, était répandue, et le marquait, parmi les citadins, comme un pan de roc naturel au milieu d'un parc dessiné.

Walt Whitman est un « échantillon de splendide animalité humaine. » Jeune, vêtu en ouvrier, campé en bras de chemise parmi la foule de Broadway-street, il a l'attitude d'un roi ; il est « l'individu-roi ; » il est un « individu colossal, » il est l'« individu américain, » le « démocrate du xix^e siècle. »

Et sans doute il ne s'avise point tout de suite qu'il est tout cela ; il s'en avise même assez tard et si soudainement que certains crurent à une sorte de révélation, à une crise mystique d'où serait né son génie. Jusqu'à trente ans, il cherche sa voie ; il n'est pas précoce ; encore qu'il s'avère capable de surprenantes intuitions, il ne se hâte jamais ; il accumule les expériences ; il vit au gré de ses curiosités, de ses instincts, sans plan. Ce « bacchus transatlantique » est peut-être « ivre de la vie ; » il est fantasque et flegmatique ; il a la spontanéité, les caprices d'un Richepin, et le sang-froid d'un Buffalo-Bill : son « immense indifférence extérieure de grand animal » surprend jusqu'à ses amis et à ses proches. Walt Whitman est un bon géant qui ne manifeste sa force qu'en de rares et terribles violences : fort, il est d'une infinie mansuétude ; il est fraternel aux humbles, secourable aux faibles ; la rudesse l'attire ; ses amis sont des porte-

faix, des cochers, des matelots ; il est un plantureux gaillard, cordial et doux, qui ne se sent vivre que sur les quais encombrés de travailleurs, à l'atelier, aux réunions publiques, aux lieux où s'étalé la foule inculte et primitive ; il est lui-même un simple qui, quinze années durant, promène sa badauderie parmi les spectacles de la ville et des champs ; ses intimes crieront au miracle quand ce bohème se découvrira une mission.

* * *

Walt Whitman sort du peuple : il naît, en 1819, à Long-Island, non loin de Brooklyn, d'une double lignée de ruraux authentiques : Anglais, les Whitman cultivent depuis deux siècles le même coin de terre américaine ; Hollandais, leurs voisins les Van Velsor ne témoignent ni d'un moindre attachement au sol, ni d'un moins ferme loyalisme à leur nouvelle patrie : quakers les uns et les autres : gens simples, réputés pour l'âpreté de leur dévotion individualiste, leur farouche esprit d'indépendance, leur vigueur physique, leur longévité : deux races collaborent à la formation d'un individu supérieur : nul biographe qui ne discerne les avantages de ces atavismes combinés. Walt Whitman est peuple et s'en glorifie :

Je sors du peuple dans son propre esprit.

Walt Whitman est un fils de la terre qu'aucune discipline imposée ne déraccina jamais complètement : enfant, il erre librement par les champs, les grèves

sauvages de Long-Island, les rues bruyantes de Brooklyn.

Il y avait une fois un enfant qui sortait tous les jours,
Et le premier objet qu'il considérait, il devenait cet objet.

Et cet objet devenait une part de lui pour tout le jour
ou pour une certaine partie du jour,

Ou pour nombre d'années ou pour de vastes cycles
d'années.

Les premiers lilas devinrent une part de cet enfant,
Et l'herbe et les liserons blancs et rouges et le trèfle
blanc et rouge et le chant du vanneau.

Et les agneaux de Mars, et les petits rose pâle de la
truie, et le poulain de la jument, et le veau de la vache.

Et la bruyante couvée de la basse-cour qui s'ébat dans
la bourbe au bord de la mare,

Et les poissons qui se suspendent si curieusement là-
dessous, et le superbe et curieux liquide,

Et les plantes aquatiques avec leurs gracieuses têtes
aplaties, tout cela devint une part de lui même....

Apprenti typographe, instituteur dans son île, jour-
naliste, de nouveau typographe, écrivain, orateur
de réunions publiques, charpentier et encore et tou-
jours typographe et journaliste, infirmier pendant la
guerre de Sécession, fonctionnaire intermittent... rê-
veur, poète, autodidacte, qui jamais ne perd le contact
du vrai peuple américain, quand donc, à quel moment
de son existence mouvementée Walt Withman s'évade-
t-il de sa condition sociale, ou plus précisément de sa
« classe? » Employé au ministère de la Justice, inva-
lide tard récompensé de son dévouement aux blessés
de la grande guerre, il consent en ce correct Washing-
ton à observer quelque décorum : reniera-t-il ses
amitiés de jeunesse? Ses compagnons préférés sont

les cochers et les conducteurs d'omnibus ; bientôt il les connaît tous : chaque jour il escaladait une voiture, s'installait auprès du cocher, l'accompagnait à plusieurs reprises d'un bout à l'autre de la ligne ; les autres au passage lui criaient « Hé là-bas, Walt, bonjour ! » Et lui s'ingéniait à leur offrir de menus cadeaux, livres, journaux, gants d'hiver. Tous ces bons bougres l'accueillaient « comme les fleurs au mois de mai. » Son plus cher ami fut le conducteur Peter Doyle ; et c'est en vérité un surprenant document que la correspondance échangée entre le poète et l'humble irlandais ; savourez, je vous prie la lettre suivante :

Brooklyn, octobre 1868.

Cher Lewy,

Je ne vous écris que quelques lignes, pour que vous sachiez que je ne vous ai pas oublié. Je suis ici, en congé et je resterai à peu près tout le mois. Duffy est ici conduisant une voiture de la ligne Broadway cinquième avenue. Il a conduit cet été un omnibus d'hôtel en amont de l'Hudson. Il est toujours le même vieux Duffy. J'ai appris que William Sydnor, de la voiture 63, était au lit, malade. Je voudrais bien avoir de ses nouvelles et savoir s'il est remis et a repris son travail. Si vous le voyez, dites-lui que je ne l'ai pas oublié, que je lui envoie mes affections et que je reviendrai à Washington. Dites à Johnny Miller qu'il reste encore des vestiges des anciens cochers de Broadway, Balty Bill, Fred Kelley, Charles Mc Laughlin, Tom Riley, Prodigal. Sandy, etc., etc., y sont encore. Frank Mc Kinney et plusieurs autres anciens cochers travaillent pour l'Adam Express. Le métier ne va pas fort.

Honni soit qui mal y pense !

Walt Whitman est peuple, il l'est de toutes les

forces de son âme aimante et passionnée ; Walt Whitman apprécie par-dessus tout les dévouements virils ; il n'attend ni franchise, ni tendresse vraies des hommes de lettres, ni des artistes ; au contraire « il se nourrit, écrit O. L. Triggs, du peuple comme les abeilles des fleurs ; » les amitiés qui s'offrent sans réticence, les camaraderies qui se nouent sans arrière-pensée, Walt Whitman s'obstine jusqu'à la fin de sa vie à les chercher parmi les humbles, Walt Whitman qui écrit un jour :

Je suis celui qui souffre du mal d'aimer.

L'âme du poète se hausse à concevoir une œuvre vaste et sublime ; son cœur demeure candide ; lisez les lettres à Peter Doyle ; lisez aussi les lettres de Walt Whitman à sa vieille mère où, sur un ton de familière tendresse, il est interminablement question de travaux domestiques et de soucis culinaires, de vêtements à réparer, de cafés, de galettes de sarrasin... ô bavardages éloquents !

* * *

Certes Walt Whitman ressemble fort peu à un poète de cénacle ou de chapelle : il surgit du peuple, grandit dans le mépris des convenances, la haine des conventions et des hypocrisies sociales ; il se fait lui-même, et ne doit rien à personne ; dès son adolescence il lit prodigieusement, mais surtout des magazines et des journaux, fort peu de livres : Homère, la Bible, Shakespeare.... Ses véritables maîtres sont les innombrables passants qu'il ne se lasse pas d'interroger ; il est à l'aise avec tous.

Les ouvriers le prennent pour un ouvrier.

Et les soldats supposent qu'il est un soldat, et les marins qu'il a pris la mer.

Et les écrivains le prennent pour un écrivain, et les artistes pour un artiste.

Et les tâcherons....

Les Anglais croient qu'il sort de leur souche anglaise, Au Juif il semble un Juif, au Russe un Russe....

Le mécanicien, le marinier sur les grands lacs ou sur le Mississipi ou le Saint-Laurent, ou le Sacramento, ou l'Hudson, ou le détroit de Paumanok, le revendiquent.

Le gentilhomme du sang le plus pur reconnaît la pureté de son sang.

L'insolent, la prostituée, le colérique, le mendiant se découvrent dans ses manières, il les transmue étrangement.

Fraternité magnifique, qui apparente le poète à tous les êtres de la terre; réceptivité prodigieuse, qui ouvre son âme à tous les échos du globe.... Vers trente ans, Walt Whitman découvre dans une soudaine illumination les trésors d'observations et d'émotions accumulés en son âme; une sorte d'héroïque folie s'empare de lui; il conçoit sa mission, mission poétique, mission sociale; il ébauche le plan d'une œuvre colossale; le bon géant révélera au monde une « formidable beauté, » il dotera les États-Unis d'« athlétiques volumes.... » Il prêche l'amour, il annonce la beauté de vivre, il exalte sa patrie, modèle prestigieux des futures démocraties. Il est le prophète d'une vie nouvelle où l'individu affranchi, infiniment grandi, réalisera un bonheur inouï. Il s'écrie :

J'annonce des myriades de jeunes gens, beaux, géants, au sang pur.... J'annonce une race de splendides et sauvages vieillards.

Prototype de cette humanité héroïque, il se hisse lui-même sur un piédestal, et s'offre avec une provocante impudeur aux regards des contemporains avachis....

Désormais l'histoire de Walt Whitman est celle de ces *Feuilles d'herbe*, qu'il ne cessera plus de remanier et de grossir en de successives éditions; histoire lamentable et exaltante; lutte perpétuelle de l'écrivain, proclamé « obscène, » contre les éditeurs, la presse, les ministres... l'opinion quasi unanime; épreuves, long martyre du vieillard dont deux années passées dans les hôpitaux et les ambulances ont ruiné la santé, cette santé prodigieuse, cette « impériale santé. » Du moins, Walt Whitman pût-il avant de mourir constater un retour de l'opinion et présager l'apothéose prochaine.

La grande figure de Walt Whitman est de celles dont il serait téméraire de vouloir donner une rapide esquisse : son génie si fort et si original, sa vie si douloureusement héroïque, quel ample sujet ! Et comment dire sa sérénité puissante, son allure de dieu antique et cette action « magnétique » ressentie par tous ceux qui l'approchèrent... ?

G.-K. CHESTERTON

CRITIQUE ANGLAIS

« ... une capricieuse route anglaise, une route comme celle où chemina M. Pickwick. »

Est-il rien au monde de plus capricieux qu'une capricieuse route anglaise ? Les routes chez nous obéissent volontiers au génie rectiligne des ponts-et-chaussées ; en Angleterre, elles semblent asservies à la fantaisie errante d'un vagabond distrait. Chefs-d'œuvre d'une voirie rationnelle et pompeuse, nos routes témoignent avec éclat de notre génie raisonnable et pratique. M. Chesterton assure que tous les chemins mènent au pays des fées ; sans doute songe-t-il aux chemins de son pays, si peu soucieux de mener quelque part, qu'ils semblent à la recherche d'on ne sait quelle province enchantée. La voirie britannique révèle dès l'abord une pesante et chimérique Angleterre. Nos chemins, avantageux aux gens pressés, favo-

risent la hâte, économisent l'effort; il n'est personne qui, les ayant suivis, n'en vante la commodité. Une route anglaise, qui serpente parmi les haies entre des collines herbeuses, ne plaît qu'aux flâneurs. Flâner est délicieux... Toutefois la vie est courte... Par principe, conlammions la route anglaise; mais ne manquons jamais de gaieté de cœur l'occasion d'en goûter à loisir la séduction.

Étudiant l'œuvre de Dickens, un Français eût ambitionné d'ouvrir une voie royale où derrière lui la foule se fût élancée : nulle ambition plus aisément réalisable, ni, j'ose le dire, plus banale. Un authentique Anglais en est fort incapable; M. Chesterton étudie Dickens : suivant la mode de son pays, il rêva d'un chemin sinueux et solitaire; il réalise son rêve avec application, avec un zèle paradoxal, avec un insolent bonheur. A suivre cette piste laborieusement frayée par un explorateur excentrique vous éprouverez presque autant d'irritation que d'agrément. Chesterton vous tient par le charme d'une perpétuelle inquiétude: où va ce diable d'homme? Il n'en sait rien, il sait seulement que tous les chemins mènent au pays de fées; il a la certitude que des apparitions gracieuses surgiront aux détours des bosquets et des haies verdoyantes... Qui donc, ébloui de l'équipage de la reine Mab, ou des châteaux de l'étincelante Mélusine, plaindrait des lenteurs d'un incohérent labyrinthe?

M. Chesterton, capable de toutes les audaces, et qui s'affirme critique, et possède le secret des comparaisons insolites, oserait, n'en doutez point, invoquer jusque de ce côté-ci du détroit d'illustres précédent :

sa route capricieuse n'a-t-elle pas quelque ressemblance avec cette souple rivière dont Sainte-Beuve vanta jadis les ingénieux méandres aux critiques ses confrères ? L'une et l'autre s'insinuent au cœur d'un pays, en épousent et en pressent curieusement les contours, s'attardent, ménagent à qui se laisse guider par elles mille joies ou découvertes imprévues.

Signifions en hâte à ce jongleur, que nous ne serons dupes de ses prestiges qu'autant qu'il nous plaira : comparaison n'est point raison et peut être souvent déraison. Quiconque consent à déraisonner, qu'il en soit réduit, selon une forte expression de Chesterton lui-même, à « déambuler à Bournemouth, dans un fauteuil roulant, pour le reste de ses jours. »

* * *

Echappons au fauteuil roulant, et déclarons, sans plus de figures, que ce livre ne rappelle en rien la méthode de Sainte-Beuve ou de n'importe lequel de ses successeurs français : et je n'en conclus pas que ce ne soit là de la critique, une sorte très particulière, à laquelle les Anglais nous ont accoutumés, de critique littéraire ; mais il est de plus en plus évident que les mêmes mots n'ont point à Londres et à Paris la même signification, et que nous aurions tort d'attendre d'un critique britannique une analyse rigoureuse et suivie d'une œuvre ou d'un tempérament, un exposé cohérent de doctrines littéraires, voire seulement un portrait... L'incohérence, une incohérence orgueilleuse et préméditée, donc consciente, n'effraie point les

Anglais ; ils s'en accommodent, comme de la plus sûre sauvegarde contre les excès de la théorie : Chesterton loue en *Pickwick* « une œuvre si peu cohérente qu'elle a une sorte d'unité comique, et qu'on y trouve comme une divagation soutenue. » Une divagation soutenue, Chesterton n'a point d'autre méthode ; il divague : vous voilà avertis de ne point trop le prendre au sérieux.

Il divague, et nous sommes contraints de lui accorder la plus attentive audience ; prenez garde, en effet, qu'il est prodigue d'idées ; je dis prodigue : s'il a le goût des idées, il n'en a point le respect ; tels ces parvenus insoucians, il ignore le prix de son or, il le gaspille, le jette à la tête du premier venu ; il n'en attend point les jouissances délicates qu'une sage économie lui procurerait : une ostentatoire débauche lui plaît ; il n'a ni égards, ni prudence, ni, en vérité, la moindre sagesse.... Et, sans doute, ces façons font paraître plus riche qu'on ne l'est — et l'on s'y ruine ; elles ne sont point à la portée de n'importe qui.

M. Augustin Filon prit soin naguère de nous apprendre que Chesterton et Bernard Shaw sont probablement les deux hommes les plus spirituels de l'Angleterre contemporaine ; nous ne songerions point à récuser un aussi bon juge, Chesterton non plus, encore qu'il soit plus sûr de lui-même que de Bernard Shaw ; n'alla-t-il point, en une mémorable préface, jusqu'à se vanter d'être « le seul individu qui comprenne Bernard Shaw ? » A quoi Augustin Filon observa qu'il n'était point seulement impertinent de ranger Shaw lui-même dans la catégorie des gens qui ne comprennent pas Shaw, mais qu'en somme cela

revenait à déclarer : l'œuvre de Shaw n'est que galimatias simple, double ou triple. Or l'œuvre de Bernard Shaw est d'une limpidité quasi excessive.... Tels sont les jeux de l'humour anglais : Chesterton a de l'humour, presque autant, ou deux fois plus, que l'auteur de *John Bull's other Island*, incommensurablement davantage que plusieurs millions à la fois de ses compatriotes. Ayant de l'humour, qui est une sorte d'esprit bouffon et prime-sautier, et des idées, qu'il eut rarement le loisir d'approfondir, de confronter, d'éprouver l'une par l'autre et surtout de ranger en bel ordre, il abonde en saillies ; on extrairait de son livre un recueil de maximes : pittoresques truismes, paradoxes, vérités profondes, demi-vérités, contre-vérités, truculentes calembredaines... il apparaîtrait l'un des maîtres du genre, et point ennuyeux, encore qu'il poussât la folie jusqu'à proclamer quelques bonnes vérités ; admirez la variété de ses aphorismes :

Les systèmes économiques ne sont pas des créations indépendantes de nous, comme les étoiles, mais des objets comme nos réverbères, de simples manifestations de l'esprit humain soumises au jugement du cœur humain.

Un politicien d'esprit pratique est pour nous un homme à qui l'on peut se fier entièrement pour ne rien faire.

C'est une grave erreur de supposer que l'amour met de l'unité et de la parité entre les êtres. L'amour les diversifie parce qu'il est orienté dans le sens de l'individualité. Ce qui unit véritablement les hommes et les rend semblable entre eux, c'est la haine... Toute rivalité est de sa nature un furieux effort de plagiat, rien de plus.

En vérité, nos modernes mystiques font erreur, quand, pour se concilier les esprits, ils portent de longs cheveux

ou des cravates flottantes. Les elfes et les dieux d'antan, lorsqu'ils reviennent sur terre, vont tout droit au morne tuyau de poêle, car il exprime cette simplicité que chérissent les dieux.

Il y a des gens qui essaient d'exprimer ce qu'ils ont en eux en faisant des livres, d'autres en faisant des bottes; le résultat est souvent le même : les uns et les autres restent incompris.

Nous sommes tous d'une minutie scientifique, même pour des sujets qui ne nous intéressent que médiocrement. Nous trouvons immédiatement de l'exagération dans un exposé du mormonisme, dans un discours patriotique prononcé au Paraguay. Nous exigeons une sobriété extrême de qui décrit le serpent de mer.

Il n'y a pas de rapport entre un homme malheureux et un pessimiste. Le chagrin et le pessimisme sont, en un certain sens, le contraire l'un de l'autre, puisque le chagrin implique que l'on fait cas de quelque chose et le pessimisme que l'on ne fait cas de rien du tout.... Il y a une horde d'humanité souffrante à qui on ne pourrait en vouloir de maudire Dieu; pourtant, elle ne le fait point. Les pessimistes sont des aristocrates, comme l'était Byron; ceux qui maudissent Dieu, des aristocrates comme l'était Swinburne. Mais lorsque ceux qui meurent de faim et qui souffrent se font entendre, ils professent l'optimisme, chacun selon ses moyens.

Quant à l'Angleterre moderne, il s'y est éveillé un patriotisme de parvenus qui tend à représenter les Anglais comme étant tout ce qu'on voudra, excepté Anglais; comme un mélange de stoïcisme chinois, de militarisme latin, de laideur prussienne et de mauvais goût américain. Ainsi notre patrie, dont le défaut est un excès de correction, dont la vertu est une cordialité naturelle, notre patrie, malgré la tradition de ses héroïques et joyeux gentils-hommes du siècle d'Elisabeth, est présentée aux quatre par-

ties du monde (comme dans les poèmes religieux de R. Kipling) sous les traits grotesques d'un solennel goujat.

J'en passe de meilleures et de pires.

Les idées, les paradoxes, les surprenantes imaginations de Chesterton sont servis par le style le plus volontaire, un style dont l'énergie, heureuse ou maladroite, n'est pas contestable : il a bien vu que Dickens, nerveux, impressionnable et féminin, était capable du plus indomptable courage ; il écrit : « Il était raide comme un sabre. » — Mme Carlyle assurait qu'il avait « une figure d'acier. » — Ce critique ne redoute ni les images, ni les métaphores, ni les faciles oppositions : il n'hésite pas à écrire : « S'il (Dickens) sut voir l'univers en rose, c'est dans une fabrique de noir à soulier qu'il apprit à le voir ainsi. » Objectez-lui qu'il n'a guère de goût : je pense qu'il vous rira au nez.



Un humoriste, un esprit indépendant jusqu'à la bravade, ardent, vivant, désordonné, un tempérament critique, puisque combattif avec allégresse, des tendances à la satire sociale, des qualités très personnelles de style fort et pittoresque..., c'en est assez pour que nous ne négligions point l'opinion, les opinions de Chesterton sur Dickens : et vous entendez bien que ces opinions ne sont point toujours aisément conciliables — notre auteur s'en flatte avec une aimable désinvolture — et que ce n'est point ici le lieu d'instituer une contradictoire analyse : un tel livre ne s'analyse

pas, il convient d'en goûter la saveur — mérite rare et que nous sommes plus volontiers enclins à reconnaître aux romans.

Retenez que Chesterton généralise avec un entrain merveilleux; tel trait qu'il découvre en Dickens lui sert de prétexte à philosopher : explique-t-il Dickens par le milieu, ou le milieu par Dickens? Cruelle incertitude, à laquelle on échappe bientôt en oubliant Dickens, son milieu, et l'Angleterre elle-même. Chesterton les oublie pareillement : il bondit du particulier au général; il argumente au nom de l'Humanité : il fonde sur l'éternelle réalité psychologique une inébranlable vérité. Admirez-le aux prises avec le problème de la soudaine et prodigieuse popularité de Dickens : Dickens fut grand; il fut salué tel dès sa jeunesse par un innombrable public. Fait d'autant plus digne de remarque, qu'il est plus isolé, et surtout inconcevable dans notre monde contemporain; un critique honnêtement consciencieux eût dénombré les causes apparentes de ce succès : nouveauté — relative — du « genre » de Dickens, rencontre de ses goûts et de ceux du public britannique, prestige d'un humour cinglant et bienveillant, d'un feu démocratique et quasi révolutionnaire, que sais-je? L'insuffisance d'une telle méthode n'échappe pas à Chesterton : l'efficacité de ces causes additionnées eût été médiocre, si une force secrète n'en eût multiplié la puissance : cette force, que nous ignorons, et dont il semble que nous ayons à jamais aboli la bienfaisante action, c'est l'enthousiasme :

Depuis le temps de Carlyle, il n'y a plus de héros. Il les a tous tués. Il a détruit ce qui faisait les héros (malgré

son adoration pour l'héroïsme) en forçant chacun à se poser cette question : « Suis-je fort ou suis-je faible ? » La réponse de tout homme honnête (qu'il fût César ou Bismarck) devait inévitablement être : *faible*.... Nous qui venons après Carlyle, nous sommes devenus difficiles dans le choix de nos grands hommes. Chacun s'interroge et scrute son prochain pour savoir si l'un ou l'autre atteint à la grandeur. La réponse à cet examen est naturellement négative, et bien des gens qui se contentent de s'intituler *poètes de second ordre*, jadis auraient prétendu au titre de prophètes inspirés.

Possédons-nous de vrais grands hommes ? Chesterton craint que nous en doutions ; nous ne croyons plus aux grands hommes : « Nos ancêtres croyaient, eux, qu'il n'existait pas autre chose. » Exaltation égalitaire, égalité féconde et non point avilissante : Napoléon fut-il un surhomme ? « Le monde actuel malgré toute sa perspicacité ne devinera jamais son grand secret : car son secret, somme toute, était d'être fort semblable aux autres hommes. » Tout ce chapitre est d'une pénétration extraordinaire ; il est à méditer tout entier : n'hésitons pas à proclamer admirable cet avis, qui en est la conclusion logique :

Si un dieu doit descendre parmi nous, il ne le fera que dans les rangs des vaillants. Nos génuflexions et nos litanies ne serviront à rien. Toutes nos fêtes religieuses sont une abomination. Le grand homme ne paraîtra que quand nous aurons tous le sentiment de notre propre grandeur, et non pas celui de notre petitesse. Il s'offrira à nous au moment sublime où nous sentirons tous que nous pouvons nous passer de lui.

Il sera certes beaucoup pardonné à l'auteur de ces lignes généreuses ; de telles rencontres ne sont pas

rare en ce tortueux et étrange livre, qui ne sera point lu que par les admirateurs de Dickens.

A ces admirateurs, qui connurent naguère les sarcasmes des lettrés d'Angleterre, ce livre ne saurait déplaire : il n'est plus de mode par delà la Manche de rabaisser Dickens ; une récente, mais totale unanimité semble réunir désormais les Anglais dans le culte de celui qu'ils appellent leur Balzac : avec une conviction, une force, une autorité impressionnantes, Chesterton somme la postérité de reconnaître à Dickens le seul rang qui lui convienne dans la littérature romanesque anglaise du XIX^e siècle, le premier, très loin devant Bulwer Lytton, Thackeray, Charlotte Brontë, George Eliot... Ce critique légitime avec force sa revendication, avec force et sans crainte de se contredire.

Peut-être ses contradictions sont-elles moins graves que ses omissions et son désordre : la logique n'est point le fait de la vie. Dickens prodigieusement vivant vécut de contradictions ; psychologue, Chesterton ne dissimule rien des perpétuelles antinomies où se complut son fantasque héros ; il en exagérerait plutôt l'incessant et vigoureux contraste, condition d'une profonde et supérieure harmonie ; certes Dickens poussa l'extravagance aux limites de l'imaginable ; pourtant, et par une nécessité dont l'illogisme n'est qu'apparent, il méprisait l'extravagance ; bouffon, il raille la bouffonnerie ; il est fait d' « extravagance coutumière » et de « modération intime. » A étudier ce satirique, cet imaginaire forcené, et dont la verve parut souvent voisine de la démence, nous apprenons qu'une foncière égalité d'âme favorise un génial délire ;

certes un violent n'écrira point des satires violentes ; des fous farieux, tels Stiggins et Chadband, ne sauraient être créés que par un artiste placidement religieux ; « de folles créations, comme les Mollusques et les Bounderby, eurent pour origine une sorte de culte de l'ordinaire, de l'évident en matière de justice politique. Ses monstres surgirent de son esprit égal et modéré, comme les monstres antiques surgissaient de la mer paisible. » Et ainsi de suite : la philosophie de Dickens est un douloureux optimisme : son art romantique dépasse en vérité n'importe quel réalisme : il est un « mythologue, » et cependant il est « tellement clair que même les pédants peuvent le comprendre. » Il décrit un monde concret, et non point irréel, mais c'est un « monde dans lequel l'âme peut vivre... »

Chesterton nous propose plus d'énigmes qu'il n'en résout : mais on n'en résoudra aucune sans consulter cet augure, à qui nul ne refusera une dose d'intermittente mais prodigieuse divination.

LEVERTIN

CRITIQUE SUÉDOIS

Levertin, Linné, deux noms qu'il convient désormais de rapprocher, et qui demeureront unis dans l'histoire de la pensée européenne! Linné, savant, poète, philosophe, dont la gloire ancienne nous est connue, encore que nous discernions assez mal la diversité de ses mérites et l'originalité de son vigoureux génie; Levertin, poète, romancier, historien de la littérature, critique, l'esprit le plus fin, le plus pénétrant de la Scandinavie moderne, disparu récemment en plein labeur d'art et d'érudition, tandis qu'il méditait et déjà élaborait, en mémoire de son compatriote, un monument littéraire précis et somptueux! L'Université d'Upsal vient de célébrer le bicentenaire de Linné en des fêtes où l'on vit représentée l'unanimité du monde savant contemporain: Levertin projetait d'apporter à ces fêtes l'hommage le plus précieux sous la forme d'une biographie critique où se fut affirmée la souplesse et la force gra-

cieuse de son talent ; son livre demeure incomplet, non point si imparfait cependant que l'on n'y puisse reconnaître une impressionnante ébauche, ébauche plus significative que tant d'œuvres achevées où l'on prétendit retracer la carrière de Linné.

L'heureuse rencontre ! Il nous plaît, en étudiant Linné, de rendre un pieux témoignage à la critique de Levertin : cette critique, habile à guider notre curiosité parmi le dédale des œuvres linnéennes, ne le fut pas moins à interpréter dans un esprit de compréhensive sympathie le mouvement des Lettres françaises. Levertin appartenait à cette élite étrangère aux yeux de qui la France exerce légitimement une sorte de principat littéraire ; pénétré de culture latine, il constatait nos succès, les expliquait, ne s'en offensait point ; d'autres — nombreux en pays germanique — dénoncent avec une âpreté croissante l'influence de nos idées et de notre art. Levertin condamnait leur effort, inintelligent, et qui va directement à l'encontre de leur but avoué. Lui-même, au contact des œuvres et de la vie françaises, avait approfondi sa notion de l'originalité suédoise ; il savait que toutes les excitations à la vie intellectuelle sont fécondes d'où qu'elles viennent ; il s'efforçait de n'en négliger aucune : sa vie fut celle d'un chercheur et d'un initiateur ; il revenait toujours à nos écrivains. Et peut-être tint-il d'eux son culte de la forme, son goût de la perfection, et aussi cette grâce apitoyée, cet esprit d'indulgence et de compassion aux misères humaines qui n'ont point coutume de s'affirmer avec tant d'aisance spontanée en pays luthérien ; peut-être s'il n'avait entretenu avec nos écrivains un commerce assidu, sa critique eût-elle

été moins insinuante, moins souple, moins nuancée, moins accueillante à toutes les idées, moins libérale, moins riche en un mot et moins profonde; et il faut bien le dire, pour montrer que les qualités acquises à l'école de la France, loin de compromettre et d'altérer les dons de sa personnalité, contribuèrent à les développer, à les fortifier, et à faire briller en lui, d'un éclat plus vif, les vertus de sa race¹,

Poète, romancier, historien, critique, Levertin devait se manifester tout entier en ce livre où il voulait enclorre non seulement le portrait et la psychologie détaillée d'un homme, mais une large peinture, une évocation aussi colorée et concrète que possible d'un peuple et d'une époque : c'est sur un tableau de mœurs que s'ouvre la série de chapitres achevés publiés après sa mort : le 23 mai 1707, à une heure du matin, les commères assemblées pour les couches de Christina Broderonia remettent au bras du père un nouveau-né du sexe masculin : voyez-vous les gestes gauches, la gravité solennelle, l'émotion du jeune vicaire? distinguez-vous nettement le décor de la scène, la pièce obscure et comme écrasée sous le toit de tourbe, les meubles rares et grossiers, les fenêtres étroites, les murs nus de ce foyer campagnard où la misère est à peine décente? On dirait de l'un de ces intérieurs peints par un maître de Hollande que Levertin affectionnait, et dont il sut décrire en des pages éloquentes l'art de sincérité vigoureuse.

1. Levertin était d'origine israélite, mais si parfaitement assimilé que les Suédois s'accordent à reconnaître en lui l'un de leurs compatriotes les plus représentatifs.

Les commères cependant ne sont pas inactives ; elles baignent l'enfant : pour qu'il acquière un jour la richesse elles ont jeté dans le bain un daler d'argent : pour le protéger contre les sorcelleries et le mauvais sort elles ont cousu dans ses langes une page de psautier, et comme il importe de prévenir un rapt toujours possible, elles ont glissé dans son berceau un morceau de fer. Ces superstitieuses pratiques font hocher la tête au vicaire ; mais il n'ignore point que son fils est en péril tant que les anges, convoqués pour le baptême, n'auront point commencé leur faction protectrice. Il s'en va consulter un calendrier ; à l'heure de la naissance la lune dépassait le verseau, la veille le soleil avait atteint la constellation des jumeaux.... Une pluie violente et tiède inondait la terre, les pentes herbues et déjà verdoyantes, les vastes forêts où les premiers feuillages des bouleaux et des érables mettaient parmi les pins des taches claires : l'appel d'un coucou annonçait l'été proche....

Le fils de Nils Linnæus grandit dans la pauvre maison où les seuls événements de l'année sont les fêtes religieuses et les solennités agricoles : humble vie de labeur et de rêve où le paysan suédois, si durement éprouvé par un climat ennemi, développe son sens du fantastique : le champ des nuages était comme « un grand livre mystérieux ; les mouvements des constellations, les évolutions de la lune, les météores atmosphériques, la rosée de la nuit, autant de signes à l'aide desquels on pouvait pénétrer la vie profonde du monde et les rapports secrets qui relient les corps des êtres vivants aux puissances dissimulées de la nature. » Etrange existence où se mêlent les

préoccupations pressantes et les soucis matériels, les terreurs et les espoirs, souvenirs des ères païennes et catholiques, les réconfortantes inspirations d'une intense vie intérieure : il s'agit d'observer si le matin de Noël le soleil à son lever apparaît clair ou voilé de neige, ou coloré d'une teinte sanglante, présages qui annoncent une année bonne ou mauvaise et font redouter la peste et la guerre ; et l'on chante :

Saint Clément nous donne l'hiver,
 Saint Pierre amène le printemps,
 Saint Urbain conduit l'été
 Et Saint Simphorien l'automne.

Oscar Levertin inscrirait volontiers en tête d'un tableau de l'enfance de Linné le titre de l'antique poème *Travaux et jours*.



Le pays, les coutumes, la campagne suédoise, ses aspects idylliques et si exquisement poétiques, les villes, les écoles, les universités, les métiers, les sciences, la religion, Levertin avait dressé le plan d'une vaste fresque : coloriste minutieux, il eut à peine le temps de disposer les premières teintes ; son dessin nous reste, ferme, expressif, résumant les traits essentiels de la grande figure de Linné. Et certes si nous ne voyions en Linné que le créateur d'une méthode, l'inventeur d'une classification par où s'illumina soudain le chaos des sciences naturelles, en sorte qu'il parut instituer la botanique — tel Copernic l'astronomie, ou Galilée la physique — nous

serions tentés d'estimer l'effort de Levertin mal proportionné à son sujet : notre jugement sera bien différent si nous réfléchissons que Linné, botaniste méthodique, fut, en outre, un écrivain inconsciemment artiste, observateur attentif de la vie sociale, et non point seulement des phénomènes naturels — si heureusement attentif qu'il semble parfois doué d'une sorte de seconde vue, et qu'on ne saurait lui contester des éclairs de divination géniale.

Né du peuple, issu d'une double lignée de clercs ruraux et de paysans forestiers, il est au xviii^e siècle l'individualité en laquelle s'épanouissent le plus harmonieusement les tendances supérieures de l'âme suédoise : l'Europe du xviii^e siècle connut surtout une Suède guerrière et administrative, insolente en ses triomphes éphémères, une Suède affaiblie, brouillonne, déchirée par les factions politiques; par delà les détroits, les forêts, les lacs sans nombre, vivait une Suède savante, religieuse, éprise d'un beau songe recueilli dont le charme n'est point encore tout à fait dissipé de nos jours : Linné fut le héros de ces générations vouées au labeur désintéressé et à la contemplation; il vécut leur rêve, l'illustra aux yeux de l'univers : sa vie et ses œuvres demeureraient intelligibles si elles ne justifiaient devant la postérité un état social et un mode de civilisation.

Qu'il serait donc malaisé d'isoler Linné du milieu social où il vécut ! Fils de pasteurs et de travailleurs des champs, sa double hérédité le définit presque tout entier; il aime et comprend comme un paysan de son temps et de son pays la terre, les plantes, les animaux; il n'ignore rien des besognes rurales; il a

de ses mains dirigé la charrue; au cours de ses voyages il ne cessa de noter les procédés de culture et d'élevage, les formes, les noms des instruments de travail; le langage, les mœurs paysannes lui sont un perpétuel sujet d'étude; de son humble origine il a gardé des façons de s'exprimer vives et franches; il écrit naturellement une langue savoureuse, rehaussée d'images naïves; nul auteur moins littéraire, si le souci littéraire implique une recherche d'élégance. Ajoutez que son imagination est nourrie des traditionnels récits où se joue sur des thèmes hérités des temps païens la fantaisie populaire. Ses ancêtres pasteurs lui ont légué une conception du monde et de la vie; il est, assure Levertin, « le dernier des grands observateurs de la nature demeurés fidèles aux vues théologiques, et sûrement le plus naïf et le plus religieux depuis le moyen âge. » La Bible est son livre de chevet; il s'élève sans effort au ton de la poésie biblique, et s'il éprouve un grand enthousiasme, une émotion poignante, c'est le style des prophètes et des psalmistes qui naît sous sa plume, aptitude en vérité remarquable en un temps où la science se sécularise et où l'esprit de Voltaire pénètre dans les universités suédoises! Mais, l'ai-je point dit? Il est grand parce qu'il demeure fidèle aux tendances fondamentales de son peuple: il est essentiellement religieux; il pousse l'amour de la nature jusqu'à le raisonner; ainsi fait-il de véritables découvertes dans le domaine de la description lyrique où il est le précurseur de Rousseau; il serait d'ailleurs fort incapable de travestir ses observations; son humilité devant les phénomènes inexplicables est admirable; à la

bien lire, telle note d'un de ses journaux de voyage est d'une éloquence singulièrement suggestive et, par exemple, sa description des migrations des lemmings; abandonnant les hautes montagnes, les lemmings se déplacent par bandes innombrables; ils se reproduisent en cours de route et emportent leurs petits :

Ils viennent des montagnes, mais où vont-ils? je l'ignore; chez nous cependant ils se dirigent vers la mer, mais parviennent rarement à la côte, le plus grand nombre ayant été dispersé et massacré bien avant.

S'ils rencontrent une meule de foin, ils n'en font point le tour, mais ils la creusent, la rongent et s'ouvrent un passage au travers. S'ils se heurtent à un gros rocher qu'ils ne peuvent escalader, ils décrivent un demi-cercle, puis repartent en ligne droite.

S'ils rencontrent un lac, si large qu'il soit, ils s'efforcent de le traverser sans dévier de leur ligne droite; un bateau se dresse-t-il devant eux, ils ne l'évitent point, mais l'escaladent et se rejettent à l'eau de l'autre côté.

Sont-ils arrêtés par un torrent mugissant, ils ne s'effraient point, mais s'avancent hardiment, dussent-ils tous y laisser la vie....

Levertin qui cite tout le morceau en demeure émerveillé : surprenante expédition de ces êtres entraînés par une force inconnue vers un but ignoré! Linné pouvait-il avec plus de simplicité grandiose faire surgir l'énigme de l'instinct et nous communiquer l'angoisse de l'éternel mystère?

Je ferme les yeux... j'aperçois des peuples, des tribus et les races accomplissant une migration sans fin à travers solitudes et ténèbres, mers et continents, les générations succédant aux générations pendant les siècles des siècles, précipitant leur course, engendrant, succombant, allumant

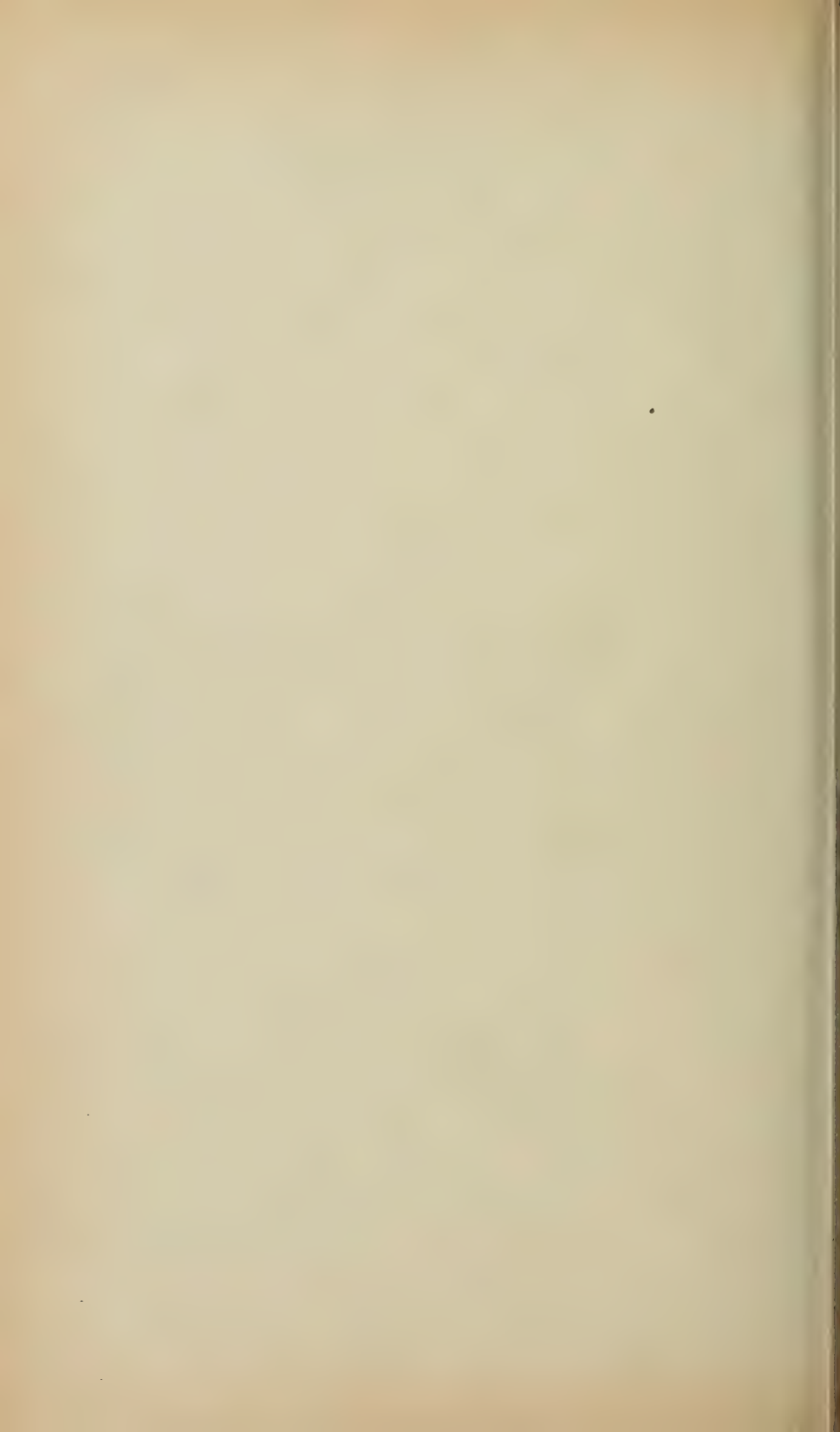
ces feux de bivouac éphémères qu'elles appellent les civilisations, reprenant leur déroute vers la nuit et l'avenir tout au long de cette « invisible ligne » que nous dénommons l'histoire.

Et voilà une critique qui ne rabaisse point les beautés d'un texte : les exagère-t-elle ? Elle ne fait que préciser et revêtir de formules modernes les visions suggérées. Linné en vérité est un poète visionnaire encore que d'expression sobre, et qui ne s'en fait point accroire.

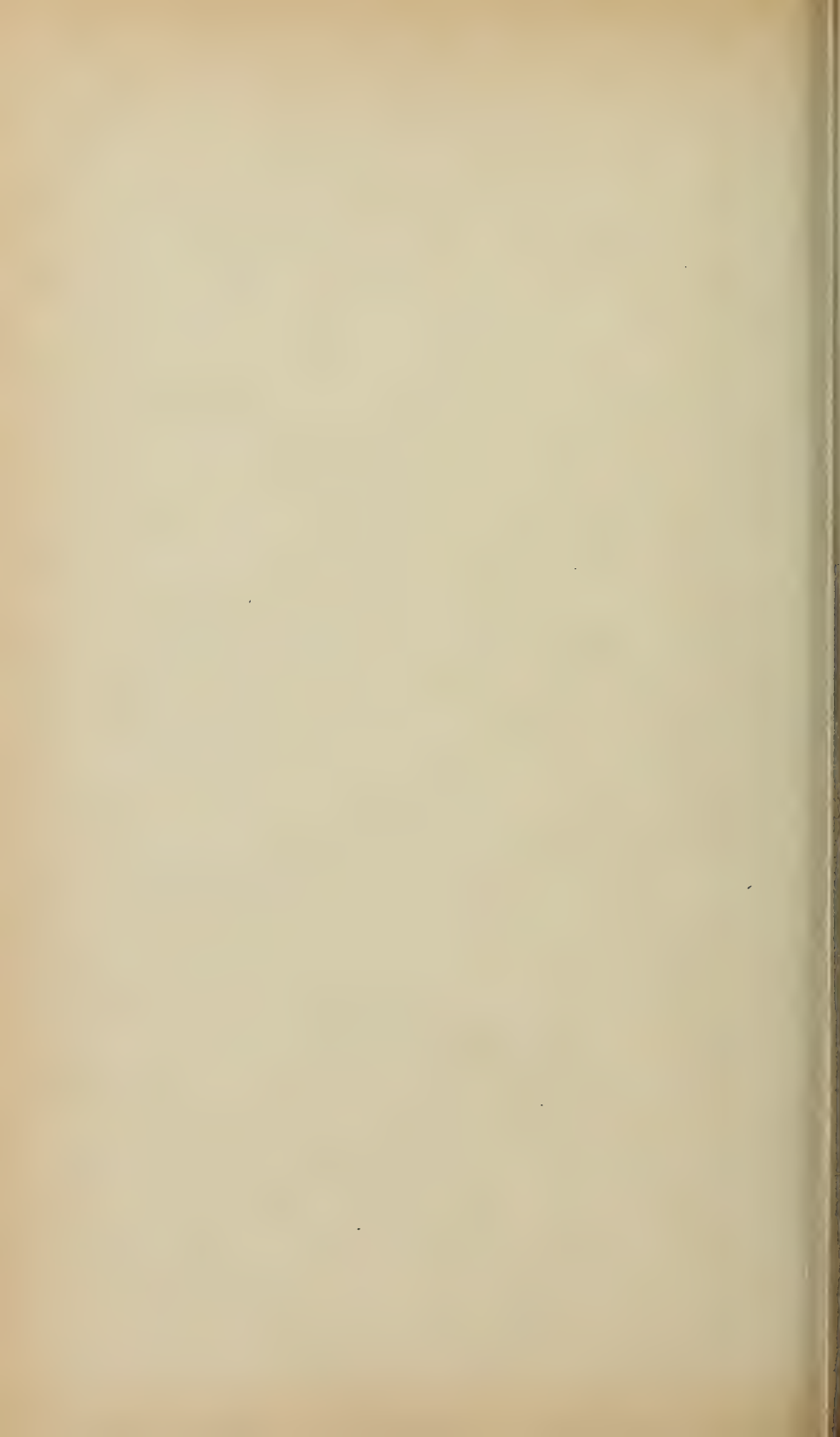
Linné fut enfin un philosophe optimiste, et l'on espérait qu'un analyste prudent Levertin tirerait une doctrine cohérente de cette fameuse *Nemesis divina* recueil d'aphorismes, de maximes, de conclusions et d'exemples où Linné inscrivit les vicissitudes de sa pensée, document étrange et tout rempli de contradictions, gages d'une absolue sincérité. Ah ! sans doute ! il ne saurait être question d'ordonner ce désordre suivant les lois d'une logique excessivement rigoureuse. La pensée de Linné procède par élans passionnés, et l'on ne voit pas qu'il eût été capable ou seulement désireux d'édifier un système comparable à celui du géomètre Leibnitz : fidèle à sa méthode d'observation, il accueille tous les faits, et ce n'est pas la partie la moins curieuse de son œuvre que cette sorte de chronique secrète, où il note les événements de jour, et de préférence les confessions, les confidences, les témoignages que seul un médecin ami, conseiller parfois quasi directeur spirituel de quelques-uns de ses contemporains les plus célèbres, pouvait rassembler. Il accueille tous les faits, certains le gênent visiblement.

et l'on découvre que des doutes l'assaillirent... une affirmation toutefois reparaît presque à chaque page de la *Nemesis*, et le titre même du recueil éclaire le pôle inébranlable autour duquel évoluent les fluctuations de son imprécise doctrine : « *Nemesis divina. Talio est æqualis retributio, unde reciproca Talio. Autopathia Græcis...* » La puissance jalouse du destin domine la vie des hommes : redoutez la fatalité et les vengeances mystérieuses des puissances invisibles. Mais tantôt ce sont les brutales interventions de l'antique fatum que Linné semble craindre, et tantôt son optimisme foncier l'incite à célébrer les inévitables revanches de l'immanente justice : païen mystique, chrétien hanté par l'obsession de l'éternel mystère, savant émerveillé du mécanisme universel et préoccupé d'introduire la notion d'équité dans l'ordonnance des indéfectibles lois naturelles, à quel compromis se fût-il arrêté? Levertin demeure incertain, et d'ailleurs nous ne possédons pas ses conclusions dernières.

Le problème est à reprendre : à quiconque s'en chargera une question devra être posée tout d'abord : Linné avait-il lu *Candide*?



NOS FEMMES DE LETTRES



TROIS POÉTESSES

LUCIE DELARUE-MARDRUS. — HÉLÈNE PICARD

JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE

Nul doute que vers l'an 2.200 un savant professeur ne fasse en quelque collège de France une leçon conçue à peu près dans les termes suivants :

« Au début du xx^e siècle la poésie ne vivait plus en France que d'une vie languissante ; cultivée en quelques cénacles par des esthètes et des curieux de Lettres, elle ne rayonnait plus : son prestige ayant sombré dans l'aventure symboliste, la foule ignorait le bienfait de la plus noble et de la plus persuasive prédication : l'approche de la révolution sociale, la rivalité des appétits, la concurrence des intérêts occupaient tous les esprits ; il sembla que le rôle social de la poésie fût fini... Alors surgirent les poétesses ; nous les connaissons mal, nous méconnaissons leur vrai rôle et leur utilité : leurs poèmes étaient — la plupart du moins — trop imparfaits pour triompher de l'indiffé-

rence de la postérité; une grande pullulation d'œuvres toutes semblables dégoûta vite les Français d'un genre qui, à l'origine, avait eu sa raison d'être, avait connu — je le prouverai — et mérité le succès.

Que l'on veuille bien revivre en imagination cette lointaine époque : nous connaissons par les Mémoires la France des Loubet et des Fallières, France laborieuse, France inquiète et qui semble n'avoir pressenti que très imparfaitement le glorieux avenir dont nous sommes aujourd'hui si fiers ; en ce pays excédé de basse politique, à demi écrasé sous les charges accumulées du militarisme et du capitalisme, les poétesses firent une apparition de grâce et de souriante jeunesse : les hommes les plus graves se détournèrent de l'obsédante question sociale pour contempler la ronde de ces petites filles passionnées, qui chantaient d'une voix fraîche et candide leurs émerveillements devant la vie, devant l'amour.... Elles n'étaient guère savantes : leurs confrères masculins raillaient, non sans exagération, l'art puéril, la langue inégale, les rythmes boiteux, l'agencement ingénu de leurs poèmes improvisés ; en ce siècle de science et d'hypercritique, elles représentaient la spontanéité confiante, l'ingénuité audacieuse de l'instinct ; elles plurent, s'enhardirent : il y eut de beaux cris, de jolis gestes.

Accoutumés à voir depuis deux siècles les femmes triompher dans la littérature d'imagination, quasi délaissée par les hommes, nous ne nous rendons point assez compte de la nouveauté de l'effort tenté par cette pléiade féminine : avant elles de nombreuses femmes écrivains avaient atteint à la célébrité ; presque aucune n'avait conquis une authentique gloire poétique ; nos

ancêtres n'étaient point éloignés d'estimer leurs compagnes radicalement impropres à la création poétique : le vieux Corneille, qui connut les précieuses, avait coutume de dire : « Je ne sais pas ce qui manque aux femmes, mais pour faire des vers, il leur manque quelque chose. » Le xix^e siècle eut en Desbordes-Valmore un prototype fort curieux des Noailles, des Delarue-Mardrus, des Régnier, des Picard, des Perdriel-Vaissière : son œuvre, informe en dépit de quelques beaux vers, sembla un argument de plus en faveur d'un préjugé que nul ne songeait à combattre ; et c'est précisément d'une étude sur les poèmes de Desbordes-Valmore que j'extrais les lignes suivantes : elles sont d'un critique aujourd'hui oublié, mais à qui les meilleurs juges du temps accordaient une espèce d'autorité, Barbey d'Aurevilly. Barbey d'Aurevilly écrivait :

Ces gracieuses ou nerveuses faiseuses de guirlandes, qui ont, comme Mme Desbordes-Valmore :

Des bouquets purs noués de noms doux et charmants,
n'ont jamais campé un vers debout, comme leur petit. Elles n'ont pas vidé cette coupe d'Alexandre, ni levé cette massue d'Hercule. Tout cela pèse trop à leur main, même quand leur force est centuplée par le génie qui leur est propre et qui, pour la force, leur a souvent versé la fièvre — le terrible génie de l'amour ! — Déjà les femmes simplement et solidement littéraires ne pleuvent pas dans l'histoire ; mais les femmes poètes... dites-moi, pour que je les ramasse, où il est tombé de ces étoiles filantes, qui ont brillé et se sont évanouies, de ces astres faux qui semblaient se détacher du ciel pour venir à nous et qu'on n'a jamais pu retrouver.

Et cela était vrai : cela fut vrai jusqu'au jour où

brilla au ciel de l'art français la gracieuse constellation dont je vous ai cité les principales étoiles.

Ainsi ces poétesses furent les premières ; leur apparition surprit les contemporains, émerveilla les uns, scandalisa les autres ; c'en est assez pour qu'il nous plaise d'étudier un mouvement mal connu dans ses origines et dont il importe surtout de préciser la portée et les lointaines conséquences ; qu'apportaient de nouveau ces novatrices ? De quel service leur est redevable notre littérature ?



Voici trois aimables volumes, la *Figure de Proue* de Lucie Delarue-Mardrus, l'*Instant éternel* de Hélène Picard, *Celles qui attendent* de Jeanne Perdriel-Vaissière ; ils n'eurent pas même fortune : je n'affirme pas qu'ils soient les meilleurs parmi ceux que nous ont légués les poétesses de cette époque, ni même les plus parfaits de leurs auteurs ; tels quels ils nous révèlent les caractères essentiels de ce tumulte féminin où les contemporains crurent discerner la poussée d'un individualisme désordonné, mais où nous serions presque tentés de voir le résultat d'une conspiration habilement ourdie ; ces poétesses n'eurent qu'un programme ; et certes il nous est beaucoup plus facile d'apercevoir chez toutes des traits identiques, que de découvrir ces imperceptibles nuances par où se déterminent leurs physionomies littéraires.

Leurs poèmes sont des œuvres de jeunesse ; oui, toutes étaient jeunes et toutes étaient belles : si par-

faitement évanouie, si insaisissable que nous apparaisse aujourd'hui leur beauté, nous devons essayer de nous en faire une idée : étaient-elles radieusement belles ou simplement jolies ? Quelles parures, quels vêtements leur seyaient ? Quelles couleurs allaient à leur visage ? Evoquons-les en ces atours dont elles furent vaines non moins que de leur grâce, beaucoup plus que de leur talent. Ainsi rendrons-nous à leur mémoire l'hommage que vivantes elles eussent agréé avec le plus de faveur. Et n'allons point là-dessus les accuser de frivolité : leur désir de plaire nous touche infiniment : c'est par là que se manifeste encore à nous leur féminité ; de la plupart d'entre elles on pourrait dire que leur talent ne fut d'abord qu'une héroïque coquetterie.

Adolescentes, pensionnaires si tôt émancipées, jeunes filles, jeunes femmes, elles furent poètes pour avoir frénétiquement aimé en elles-mêmes l'incarnation périssable de l'éternelle beauté ; c'est elles-mêmes qu'elles aimèrent dans l'amour ; et je ne sache pas qu'elles aient tenté d'introduire en leurs œuvres une pensée étrangère, quelque chose qui ne fût point révélateur de leur charme fragile : elles aussi, comme un poète latin, s'efforcèrent d'élever un monument, « monumentum aere perennius ; » c'était afin que nous n'ignorions point leur taille flexible, leurs bras frais, leurs lèvres de miel, leurs parfums, leurs souples robes de linon, leurs conquérantes écharpes.... Naïve idolâtrie, qui ne nous choque point, qui nous émeut irrésistiblement. Retenons qu'après elles on ne rencontre presque plus dans nos livres cette affirmation d'un si fréquent usage aux siècles où notre litté-

rature était presque exclusivement masculine : le moi est haïssable.

Et voici une autre conséquence de cette explosion de lyrisme féminin qu'il importe de noter sans retard : les aveux de ces candides poétesses ruinèrent à jamais l'un des dogmes de la littérature masculine de l'ancienne France : on n'osa plus parler aussi couramment de la complexité de l'âme féminine, de cette complexité si chère aux romanciers « psychologues » de la fin du XIX^e siècle. L'âme féminine, jusque-là si obscure, s'avouait ardente, effrénée, presque brutale, mais simple, naïvement simple, petite barbare éclosée, après un sommeil millénaire, au cœur de la civilisation ; découverte prodigieuse, et qui annonçait cette psychologie nouvelle que nous ont constituée des générations de robustes romancières ; les contemporains ne l'accueillirent point sans protester : nul ne renonce aisément à de chères illusions ; et qui ne voit combien la conception de l'amour de ces jeunes poétesses devaient choquer les artistes et les gens cultivés de leur temps !

Lisez plutôt leurs poèmes en regard de ceux d'un Sully Prudhomme : toutes les pudeurs, toutes les délicatesses ont leur place dans l'œuvre du poète, toutes les audaces, les franchises, les aveux dépouillés d'artifice dans celles de ces jeunes femmes ; les hommes avaient imaginé toute une métaphysique de l'amour, des raffinements inouïs de sentimentalité : ils furent stupéfaits de lire ces vers écrits par une jeune fille !

Souvent, je m'attendris, vraiment, jusqu'à pleurer
En m'imaginant nue et dans sa stricte vie,

Votre chair jeune et douce, et j'éprouve l'envie,
Les sens calmes et purs, d'aller la respirer.

C'est puissant, c'est divin, c'est neuf... Je m'extasie...
Quoi! vous avez un cœur dans votre cher côté,
Un cœur de tiède sang, de force et de santé,
Un cœur qui bat, profond, à la place choisie?

J'adore votre forme exacte et son contour,
L'éclat matériel de votre belle lèvre,
Votre vigueur qui monte et vous fait de la fièvre
Et précipite en vous le besoin de l'amour.

Combien c'est net et bon, combien cela m'enchanté!...
Je pense à votre faim, à votre beau sommeil,
Je me dis : « Il est plein de sève et de soleil,
Et la joie est sur lui comme l'eau sur la plante. »

Vous avez, mon amour, la poignante douceur
De l'animal qui boit, qui marche et qui désire,
Et même, dans vos pleurs, vos rêves, votre rire,
Vous avez, par le sang, une haute splendeur.

Je vous loue éblouie et grave, car vous Etes...
J'écoute votre pas, j'entends votre soupir...
« Ah! comme il est vivant! » me dis-je. « Il doit mourir... »
Mon adoration fond en larmes secrètes....

Et c'est un plaisir sain, vrai, robuste, émouvant,
Je n'y mets pas d'ardeur cachée et sensuelle,
Et je ris tendrement lorsque je me rappelle
Nos cheveux, une fois, emmêlés par le vent....

(*L'Instant Eternel.*)

Voilà donc à quoi rêvaient les jeunes filles!... Cet accent, cette animalité saine, cette précision, cette franchise, tout cela était nouveau en 1903; et par contraste cela faisait paraître vieillottes les fadeurs, les complexités, les perversités d'une littérature amoureuse constituée selon la mentalité des hommes.



Telle était l'audace éloquente d'une jeune fille : les jeunes femmes n'étaient pas moins hostiles aux vaines subtilités. Les belles amours, saines, hardies et si simples que les leurs ! L'heureux temps, qui connut ces femmes primitives, ignorantes des sévères disciplines auxquelles leurs descendantes allaient être soumises ! Leur ferveur ne va pas toute à l'homme aimé ; elles adorent les jardins, les fleurs, les fruits, les beaux paysages, les trains, les grands vapeurs, les ports... et toujours et partout ce sont les aspects les plus simples des choses qu'elles retiennent ; leurs sensations demeurent étrangement matérielles ; d'autres poètes avant elles animaient la nature, prêtaient une vie mystérieuse à tous les êtres ; elles s'en tiennent aux plus concrètes apparences, donnent un corps aux abstractions qu'elles ne peuvent éliminer, un corps, un corps humain ; spontanément elles recréent le plus surprenant anthropomorphisme.... Elles exaltent leurs sens, les plus matériels de leurs sens, l'odorat, le goût, le toucher. Elles se glorifient elles-mêmes : le monde est leur miroir : feuillotez la *Figure de Proue* :

Au printemps de lumière et de choses légères
L'Orient blond scintille et fond, gâteau de miel.

.

Ceux qui ne m'aiment pas ne me connaissent pas,
Il leur importe peu que je meure où je vive,
Et je me sens petite au monde, si furtive!...
Mais de mon propre vin, je m'enivre tout bas.

Je m'aime et me connais. Je suis avec mon âge
 De force et de clarté, comme avec un amant.
 Le vent dans les jardins me flatte le visage :
 Je me sens immortelle, indubitablement.

Voyageuse, la poétesse adresse à la Méditerranée
 une « prière marine » :

A travers les chemins nuptiaux d'orangers,
 Je suis venue à toi, mer Méditerranée,
 Et me voici debout, face à face, étonnée
 D'ouvrir sur ta splendeur mes regards étrangers.

Ce soir, ce premier soir, t'es-tu faite si pâle
 Pour ne pas m'offenser de tes bleus inouïs,
 Toi qui n'es pas l'horizon gris de mon pays,
 Mer éternellement, rythmiquement étale ?

.....
 Ah! berce-moi, beau flot qui ne me connais point,
 Moi qui suis veuve de ma mer et de ma terre,
 Moi qui t'aime déjà, moi qui viens de si loin,
 Moi qui voudrais commettre avec toi l'adultère!

Elle s'égaré, en forêt :

Seule en forêt, sans yeux pour profaner les transe
 Du mystère, je veux le plus beau des étés.
 Je serai couronnée, à travers les essences,
 De chèvrefeuille en fleurs et de cheveux nattés.

Je suis un petit faune ivre de sève verte!

Elle est un « petit faune », elle est « la dernière
 centauresse ; » elle s'écrie :

Ma sensualité, qui peut-être est mon âme!

Elle est éprise des longues traversées, des galops
 nus aux déserts africains : elle méprise les vies casa-
 nères ; elle entend vivre d'une vie ardente, effrénée ;
 elle a « horreur des métaphysiques. »

Vivre, ah vivre! c'est, au galop,
 Mâter une bête rétive,
 C'est sentir au soleil trop chaud
 Suer et brûler sa chair vive.

Elle écrit pour Notre-Dame des Litanies :

Notre-Dame, du haut de ta flèche légère,
 Garde-nous de l'âme étrangère;
 Garde-nous du mesquin, du bawal, de l'ignoble,
 Conserve-nous notre âme noble.

Elle est hantée, parfois, de souvenirs baudelairiens, elle pastiche le *Bateau ivre* de Rimbaud, elle rêve d'heures douces, intimes, en un foyer paisible; elle est Normande, elle « sent » en elle « un cœur diversement racé. » Elle est sans doute la plus complexe, la mieux douée, la plus violente, la plus incorrecte, la plus personnelle des trois poétesses dont j'ai voulu aujourd'hui vous signaler les noms.

Hélène Picard est la moins capable de contenir une inspiration débordante; une prolixité fâcheuse affaiblit de nombreux poèmes de l'*Instant éternel*, mais çà et là quelle force, et enfin et surtout quelle émotion en cette lente agonie d'un amour de jeune fille!

Jeanne Perdriel-Vaissière est la plus maîtresse de sa forme, la plus habile à emprunter aux Parnasiens quelques-uns des secrets de leur impeccable technique : mais que son inspiration est donc voisine de celle de Hélène Picard ou de Lucie Delarue-Mardrus

N'ai-je pas été, sur ta bouche,
 Délicieuse ainsi qu'un fruit?
 N'ai-je pas été, sur ton cœur,
 Le sarment tordu par la flamme?

ou encore :

Quelquefois, au creux des vallées,
 Septembre épanchant des rousseurs,
 Quelque maison ensoleillée
 Crut m'attirer vers sa douceur.

Mais lorsque la joie est passée,
 Nids ou maisons sont trop petits :
 Fuis leurs appels, ô ma pensée :
 C'est le bonheur qui se blottit.

Il me faut les routes, les routes...
 L'horizon toujours reculé

Je voudrais les connaître toutes,
 Ma tristesse a besoin d'errer.

.....

* * *

Lucie Delarue-Mardrus, Hélène Picard, Jeanne Perdrriel-Vaissière, avec quelque effort d'attention nous arrivons à distinguer, nous aussi, les traits qui individualisèrent ces trois poétesses aux yeux de nos ancêtres.

Qu'il me suffise aujourd'hui d'avoir attiré votre attention sur l'un des « tournants » les plus curieux de notre histoire littéraire; vous apercevez maintenant tout ce qui était en germe dans ce lyrisme féminin : nul doute que l'avenir de notre poésie en péril n'ait été un instant aux mains de ces jeunes femmes; le lyrisme français agonisait dans la tiédeur des chapelles : en le laïcisant, vers le temps où le ministre Combes sécularisait l'Église, elles lui resti-

tuèrent une vigueur nouvelle; elles ameutèrent la foule; leur langage incorrect, leurs cris, leurs plaintes allaient à l'âme des plus inertes; elles rendirent à la masse le goût des vers, aux poètes celui des applaudissements; c'est de ce temps qu'il faut dater cette renaissance de l'inspiration qui est la caractéristique du *xx^e* siècle.... En même temps, par la seule audace de leurs confessions, elles mettaient fin à une fastidieuse littérature de fausse psychologie; elles imposaient un complet renouvellement de la psychologie féminine; elles replaçaient la poésie dans la vie, la femme dans la réalité. Certains de leurs contemporains virent en elles de délicieuses barbares : eh! sans doute! encore n'était-ce point une ère de régression qu'elles inauguraient, mais peut-être l'une des périodes les plus fécondes de l'histoire de notre art et de notre pensée.

Y A-T-IL UNE LITTÉRATURE FÉMININE ?

Un jeune écrivain à qui l'on ne saurait refuser, je pense, outre le sens de l'actualité, quelque goût de l'humour, publie une anthologie des poétesses contemporaines. Ce livre vient à point : marquons notre gratitude à l'auteur ; il éclaire nos mœurs littéraires d'une lumière brutale, mais bienfaisante : glorifiant avec une érudition et une méthode implacables une conception de l'art et de la poésie insoutenable, mais d'autant plus fréquemment invoquée, je pense qu'il en annonce le déclin et mieux en prépare la ruine définitive. Ou je me trompe fort, ou M. A. Séché nous rend là un fier service.

Que voulez-vous ? Nous lisons trop dans les publications, revues, journaux de Paris, de Bucarest ou de Carpentras, qui touchent de près ou de loin à la littérature, l'usuel dithyrambe :

Petite-fille de... petite-nièce de... Mme de... née.... Touchée de bonne heure par l'aile de la muse, elle avait quatorze ans lorsqu'une revue : *La Joie de la Maison*, revue toute familiale, publia et couronna ses premiers vers. Je ne connais pas ces premiers vers, mais je suis sûr qu'ils étaient très différents, pour la forme comme pour l'inspiration, de ceux que publie maintenant Mme de.... Car l'auteur de *Poèmes d'Orgueil*, à vrai dire, est très éloigné d'écrire pour les revues de la famille. Je n'entends point insinuer par là que Mme de... dépasse les bornes de cette amoralité permise à l'art hardi et puissamment créateur. Mais il est de fait qu'elle pousse la sincérité jusqu'au pied (!) de ces limites, et cela, d'ailleurs, avec l'impudique souci de faire vrai, humain, d'ériger de la beauté, de faire crier la passion jusqu'au spasme, jusqu'à la douleur, jusqu'au paroxysme!...

Pour peu que le critique (?), soit en verve, ou à court de copie, il ajoutera :

Jamais on ne vit galop plus infernal de mots et d'idées, c'est une vraie bourrasque littéraire, un chaos extraordinaire avec ses hauts et ses bas (?), ses gouffres et ses sommets, une invraisemblable anarchie où le mal se mêle avec le bien, la joie avec la douleur, la vie avec la mort et l'amour ; un brasier inouï où se tordent toutes les passions. Un critique qui lui est tout acquis parle d'elle en ces termes : « On la dirait, en face du soleil, en face de la mer, à l'attouchement des moindres spectacles, brûlée de la flamme d'un sacerdoce ; son cœur râle (?), ses nerfs se crispent, elle ne peut plus *peindre* son émotion, elle ne peut que la *rociférer* en des bonds d'adoration (!), avec des contractions et des stupeurs (!)...

Et ce n'est point pour le plaisir de vous faire savourer un effarant style journalistique que je transcris ici de telles proses : ces citations me dispensent d'insister sur les caractères d'une certaine

« poésie » et le fâcheux délire où elle entraîne quotidiennement d'honnêtes feuilletonnistes, voire d'excellents hommes de lettres.... Vous les avez reconnues, ces lignes, pour les avoir lues vingt fois, signées de noms différents, souvent illustres. Certes, ce n'est point l'un des moindres triomphes de nos poétesses que ces capitulations de la conscience et du goût auxquelles elles surent contraindre tant de leurs contemporains.... Vous avez reconnu ces lignes; que voilà donc une commune aventure! du magazine familial aux râles, aux vociférations, aux bords d'adoration, aux contractions et aux stupeurs de la maturité, voilà, semble-t-il, résumée, leur carrière à toutes; saluons *la poétesse*.... Et voilà le ton dont il convient de les louer, les éloges qui leur plaisent, la joyeuse cacophonie dont leurs oreilles sont flattées! des danseurs nègres seraient plus difficiles.

— La littérature ne saurait être tenue pour responsable de telles vulgarités.

— Vous l'avez dit. Mais il faut le redire, et ne point nous lasser de le proclamer. Car enfin l'étranger nous observe, et le brave public de France, assourdi de ces cris, de cette parade indécente, ahuri — on le serait à moins — de ces bords, de cette saltation folle, du scandale prolongé de cette bamboula littéraire, le brave public de France, lui-même, ne sait plus que penser: il hésite, il se détourne de la foire aux poétesses, mais il souffre qu'on lui parle d'une « littérature féminine. » Nous sommes si vains de gloire littéraire! Si par hasard ces bacchantes, ces faunesses, ces convulsionnaires, ces aïssaouas de boudoirs et de salons avaient vraiment enrichi le trésor de notre art natio-

nal!... En vérité, il est temps de parler net et fort, et si l'on a le respect de quelques prestigieux talents de femmes, si l'on pratique le culte de notre langue, si l'on est jalousement fier de nos traditions d'élégance et de goût, il faudra désormais se rebeller; dût-on montrer quelque courage et même quelque cruauté, le devoir s'imposera de protester; désolidarisons l'élite de la tourbe des médiocres et des cabotines, et d'abord, anéantissons cette grotesque légende de la « littérature féminine. »

Il n'y a pas de « littérature féminine, » il y a la littérature française dont un nombre grandissant de jeunes filles et de femmes se réclament sans aucun titre — que quelques-unes honorent en collaborant avec des soins pieux à son développement indéfini.



Que si vous en doutez encore, parcourez le recueil de A. Séché. Ah! qu'elle est donc opportune l'initiative de cet anthologiste! Déjà nous devons à son zèle informé une anthologie des poétesses défuntés, du treizième siècle à nos jours : de 1200 à 1891 il en compte cinquante-cinq dont il lui plut de nous recommander les œuvres; cinquante-cinq, vous entendez bien, de Marie de France à Thérèse Maquet : sept siècles, cinquante-cinq poétesses; de grincheux érudits estimèrent que c'était peu et reprochèrent à A. Séché d'avoir négligé la mémoire de Mme du Boccage, de Mme Guibert, de Fanny Mouchard.... A. Séché admire médiocrement les vers de ces muses lointaines; c'est

bien son droit. Mais il est indulgent aux effusions les plus fades et aux plus barbares vociférations des muses contemporaines; c'est pourquoi quarante-quatre noms font, si j'ose dire, l'ornement de son second volume. Quarante-quatre poétesses! d'aucuns crieront à l'exagération, mais non pas moi: grâce à cette heureuse abondance, le livre de A. Séché a toute l'ampleur d'une définitive démonstration.

Parcourez ce recueil; quelque monotonie caractérise le choix des poèmes, et ce n'est point la faute de A. Séché: l'immense majorité de nos muses a horreur de l'originalité: les plus vigoureuses se souviennent fréquemment de nos grands romantiques et ne font point effort pour nous dissimuler la précision de leurs souvenirs; les autres copient ou démarquent avec une candeur charmante et vraiment innocente les œuvres des plus fêtées d'entre elles. Voilà la première impression, que confirme une plus attentive étude. Néanmoins on feuillette ce volume sans ennui: encore qu'il ne fasse point trop honneur à la typographie et à la photogravure françaises, il est illustré: la comtesse de Noailles est en décolleté, Mme Hélène Picard aussi, Mme Catulle Mendès est en costume de ville, Mme René Vivien en apparition préraphaélite.... A. Séché a fait précéder de « notices biographiques et bibliographiques » ses « morceaux choisis; » il cite de nombreux critiques, et je n'ose supposer qu'il eut, chers confrères, la malicieuse pensée de se divertir à nos dépens: mais enfin on aurait tort de prendre là une idée de la critique contemporaine; j'ai déjà dit que nos triomphantes poétesses avaient l'art d'inspirer de singuliers jugements aux plus fermes esprits;

hélas, hélas! notre maître à tous, Emile Faguet, lui-même, donne l'exemple, qui peuple Paris et la province de « grands poètes »; cela lui coûte peu vraiment!

Les notes bibliographiques seront utiles : vous doutiez-vous que vous ne sauriez étudier l'œuvre et la carrière de Mme Lucie Félix-Faure-Goyau sans parcourir le *Moniteur du Puy-de-Dôme*, la *Semaine religieuse* mais, au fait, laquelle? et, Dieu me pardonne! la *Mode illustrée*!... Enfin, grâce aux soins diligents de A. Séché, à qui ne furent point toujours refusées de précieuses confidences, nous sommes amplement renseignés sur la vie, les aventures, les talents divers de nos poétesses : Mme Burnat-Provins, « élève, amie et modèle de Benjamin Constant, peint des figures, des portraits, des paysages qu'elle expose au Salon de la Société nationale des artistes français. Elle dessine aussi des broderies, des cuirs, des bois, des affiches qui lui valent de nombreuses récompenses aux diverses expositions où elle prend part... » Mlle Dortzal, dont la souveraine beauté... Mme Marie Huot... ah! les vers de Mme Marie Huot peuvent être prodigieusement dénués de génie, mais sa vie n'est pas banale : « Quoi que puisse écrire Mme Marie Huot, son œuvre restera toujours au-dessous du haut pittoresque (ce style!) qui s'attache (oh ce style!) à sa vie et à sa personne. » Certes, cite-t-on une autre poétesse qui ait « lardé » de coups d'ombrelle le professeur Brown-Séguard en plein Collège de France, blessé à coups de revolver au milieu d'une fête deux innocents toréadors, proclamé aussi bruyamment les doctrines végétarienne, malthu-

sienne... Certaines se souviennent fort opportunément que nul ne saurait être plus exactement loué que par soi-même ; une Bretonne n'hésite pas à écrire : « J'étais très petite fille encore... mon enfance a été solitaire, mes grands amis furent les seuls classiques, lus dans mes livres d'étude, et Chateaubriand qui, à douze ans, m'apprit la mélancolie. Chateaubriand lu, dans le silence, par une enfant solitaire ! Il me fut un admirable maître de langage, mais il m'eût été un fâcheux professeur de désenchantement avant la lutte, sans les ressources d'un tempérament équilibré, d'une vraie aptitude de joie que je portais en moi. » Allons, tant mieux ! Une autre, la plus jeune, la « benjamine » de cette surabondante pléiade, a publié un gentil volume : n'allez point espérer qu'elle s'égaré hors des chemins battus : « Comme la plupart des muses contemporaines, plus peut-être, avec une pointe plus aiguë de modernisme, Mlle Anie Perrey incarne l'Eye nouvelle qui chante, qui avoue hardiment son amour, son goût pour l'amour et sa tendresse pour l'homme. Et cela très passionnément, très ardemment, sans fausse pudeur... » Cela nous désolerait sans cet aveu pimpant : « Je n'ai qu'un idéal littéraire très vague... je n'ai d'esthétique personnelle que pour mes robes et mes chapeaux, et non pour mes vers.... »

Que n'ont-elles toutes la même franchise !

Esthétiques pour couturiers mondains, broderies, cuirs, bois, affiches, haut pittoresque de la vie privée, au-dessous duquel — très au-dessous — s'étale la platitude des œuvres, que voulez-vous que tout cela me fasse, quand il s'agit de Lettres, de ces Lettres que

nos mœurs avilissent, et qui cesseront d'être l'honneur de ce pays, si nous ne réagissons de toute notre vigueur ; car nous consentons à sourire des travers de la femme de lettres, mais nous nous indignons du bruit grossier qu'elle soulève partout, de cette réclame dont elle emplît sans vergogne nos feuilles, de tout ce tintamarre auquel s'associent d'inconscients excités et quelques honnêtes gens dont on eût attendu plus de sagesse ; surtout, surtout, nous ne pouvons pas permettre, nous ne pouvons permettre à aucun prix, qu'à propos de ses poèmes ou de ses proses on écrive ceci, par exemple :

Mme de... incarne bien la femme moderne, toute la femme moderne ruée d'un bloc vers le seul plaisir, vers l'immédiat assouvissement de ses passions ; — la femme moderne pour qui les mots de devoir, d'abnégation, de sacrifice, de vertu, ne sont plus que des mots, qui subordonne tout à la seule satisfaction de ses instincts, qui se jette éperdument à la tête de l'Amour, et pour qui la vie n'a pas d'autre signification, d'autre but que de magnifier l'individu, que de développer toutes ses facultés d'émotion, tous ses sens :

Mon corps ardent frissonne et tremble de désir,
S'arque vers l'inconnu, avide de toutes fièvres!

s'écrie-t-elle, synthétisant en deux vers toute la soif de son âme mystique et de sa chair brûlante.

Cela est proprement insane, parce qu'il n'est pas exact que la femme ruée — d'un bloc ou autrement ! — vers le seul plaisir, vers l'Amour, soit un type essentiellement moderne, étant, je pense, de tous les temps, mais il est vrai qu'autrefois le vulgaire désordre n'apparaissait pas nécessairement poétique... ; parce qu'on ne voit pas comment l'Amour, ainsi entendu, qui

n'est que bas esclavage, peut concourir à émanciper, à magnifier l'individu, non pas même à développer toutes ses facultés d'émotion, puisque les plus nobles seraient d'abord annihilées.... Certes de semblables phrases sont purement insanes; à force d'être répétées leur insanité cesse d'être inoffensive. Et l'on y découvre la plus intolérable tendance à généraliser. Mme de... n'incarne rien du tout, qu'un tempérament assez banal en soi; nos poétesses ne représentent rien, qu'elles-mêmes; il est outrecuidant à la plupart de se comparer aux trois ou quatre d'entre elles qui manifestèrent un vrai talent; à toutes je dénie le droit de se dire les porte-paroles de leurs sœurs silencieuses.

J'en suis fâché pour A. Séché dont on aimerait louer l'ardeur intellectuelle et la curiosité d'esprit; mais il appert de son cas que la fréquentation des poétesses est redoutable aux jeunes écrivains.... Au reste s'en doute-t-il? et faut-il apercevoir comme une vengeance anticipée en quelques traits qu'il dissémine çà et là? Il écrit: « Je ne crois pas que l'on puisse dire que Mme la duchesse de Rohan est un grand poète. » Il écrit: « Le manque de franchise, une ridicule pudeur ont empêché les femmes d'être autre chose que des poètes aimables.... » Une ridicule pudeur! ô humour!



Il n'y a pas de littérature féminine, n'en déplaise à M. Jules Bertaut¹; j'ose affirmer, l'ayant suivi dans ses

1. JULES BERTAUT. *La Littérature féminine d'aujourd'hui.*

patientes analyses, que du prodigieux amas des romans écrits par les femmes, il n'extrait ni une conception nouvelle de la vie et du monde, ni une morale, ni une théorie d'art spéciale à la femme; je ne découvre pas même en son livre les éléments d'une psychologie de la femme moderne si vantée, si haïe, que chacun imagine au gré de ses rêves ou de ses haines, parce qu'il est plus aisé de l'imaginer que de la découvrir parmi les innombrables ébauches et les contradictions de la vie.... Peut-être le plan même de son étude condamnait-il Jules Bertaut à ne point sortir résolument du vague; et l'on sait que de trop vastes enquêtes résultent rarement des conclusions précises; toutefois je ne puis croire qu'il n'eût rien discerné si des découvertes avaient été possibles.... Or aucune conclusion ne ressort de son livre, rien, si ce n'est sans doute que c'est un leurre de parler d'une « littérature féminine »; nos romancières n'ont guère plus d'originalité que nos poétesses: trois ou quatre, mettons cinq ou six, ont un appréciable talent, assimilateur et pittoresque, le reste vivote — et je n'entends point dire par là qu'il ne connaisse pas les fructueux tirages — les femmes cultivent avec la même désinvolte aisance tous les genres et les plus diverses variétés du roman: la moyenne de leurs œuvres n'est sans doute ni supérieure ni inférieure à la moyenne des œuvres masculines. Cette sage médiocrité, cette absence de caractères spécifiques, avouez-le, diminuent singulièrement l'intérêt des livres de femmes envisagés isolément: elles subissent toutes les influences et n'en imposent aucune; leurs œuvres, très diverses, n'ont de communs que des traits de la plus inexpressive généra-

lité. La « littérature féminine, » quoi de plus insaisissable ?

Au long de ses trois cents pages, Jules Bertaut poursuit ce fantôme, vainement s'élançant vers ce mirage : exercice décevant encore, qu'instructif... Il s'efforce d'expliquer le succès des livres de femmes, je répète qu'il n'explique point ce succès par des raisons tirées des mérites singuliers du génie féminin ; il expose judicieusement un ensemble de circonstances favorables ; il ne lui semble pas que ces circonstances soient durables ; il a probablement raison ; mais n'allons point discuter des pronostics.

* * *

Nous voici fort à l'aise pour envisager le péril dont la multiplication incessante des œuvres de femmes menacerait la morale, nos institutions, la société elle-même ; je crois fermement que leur effort est de moindre portée et n'aura point d'aussi graves conséquences ; je crois que le tumulte féminin peut tout juste nuire au bon renom de nos Lettres, et contribuer à déconsidérer davantage nos mœurs littéraires. Leur amoralité n'est point pire que celle de leurs confrères masculins ; d'où vient qu'étant moins systématique, elle apparaisse parfois plus redoutable ? elle n'est point agressive ; la timidité d'esprit de nos poétesses et de nos romancières est un fait ; d'autres femmes sont plus audacieuses : intellectuelles, nées d'hier à la science, professeurs, théoriciennes qui rêvent d'une humanité transformée, leur féminisme,

logique, évolutionniste ou révolutionnaire, n'a guère de secours à attendre des femmes de lettres en faveur auprès du public ; les tendances de celles-ci sont plutôt rétrogrades ; leur inconsciente philosophie ne va qu'à glorifier l'instinct et la passion la plus aveugle, la plus puissante pour reteuir la femme dans l'antique sujétion. Et certes, les moralistes ont de tout temps jugé subversif l'instinct d'amour ; un avenir proche en tirera peut-être un principe d'ordre et de soumission, et sera surtout tenté de s'en faire un allié contre de plus effrayants symptômes d'anarchie et de dissolution morale.

Et je reconnais volontiers qu'il est bien des sortes d'amours, et que nos femmes de lettres semblent exalter de préférence la plus élémentaire, qui n'est qu'une frénésie sensuelle : sur ce point, les témoignages sont unanimes de tous ceux qui prirent la peine d'y regarder d'un peu près : relisez plutôt les pages que M. Charles Maurras intitulait naguère : « Le romantisme féminin ; allégorie du sentiment désordonné, » et où tant de profonde vérité s'insinue parmi de brillants sophismes ; relisez dans les dernières *Etudes sur la Littérature française*, de M. René Dommic, le chapitre consacré aux « Romans de femmes ; » ne négligez ni les *Muses françaises* de A. Séché, ni la *Littérature féminine*, de Jules Bertaut ; à quoi il conviendrait d'ajouter de récents articles de M. E.-M. de Vogüé, et enfin *Nos femmes de lettres*, de M. Paul Flat : que des juges, si divers de goût, et de méthodes si contradictoires, se puissent rencontrer pour soutenir la même affirmation, voilà qui ne laisse subsister aucun doute. Littérairement, une pareille conception

de l'amour ne mène pas très loin, et Paul Flat le démontre avec force :

Si la prédestination de la Femme, écrit-il, envisagée comme elle l'est par nos auteurs, à la façon d'une antique Fatalité, est bien de succomber dès l'instant qu'on l'attaque ; si toujours elle doit, en vertu de la faiblesse inhérente à son être, « comme le fruit mûr tomber sur la prairie, » qui ne voit que du même coup s'affaisse le ressort d'intérêt qui nous attachait à ses actes ? Peut-être nous arrêterons-nous encore à quelques sujets de ces trop spéciales nosographies. Mais, du simple point de vue littéraire, en admettant que nous écartions des conséquences morales pourtant si attachantes, nous ne pouvons que regretter les anciennes complications sentimentales, qui faisaient contrepoids à l'instinct et créaient un rempart de toutes leurs défenses assemblées.

Littérairement, c'est là une cause jugée.

Que si nous plaçons au point de vue sociologique... ah ! ici je suis bien contraint de vous renvoyer à ce livre délicat et vigoureux, *Nos Femmes de Lettres*. Et je souscris trop complètement à la plupart des critiques et des aperçus de Paul Flat, pour qu'il me soit même possible d'en apporter ici un commentaire un peu étendu ; tous ceux qui le liront verront au reste sur quels points, très rares, je me sépare de lui... Mais enfin, voici l'étude la plus troublante que nous possédions sur nos femmes écrivains ; voici d'abord la sélection que nous attendions d'un effort vraiment critique, et voici des pages de franche et saine — et parfois inquiétante — vérité. Que penserons-nous de la portée de certaines conclusions ? si Paul Flat définit la femme littéraire « un monstre au sens latin du mot, » s'il la condamne, anti-naturelle,

anti-sociale — et nul n'a plus équitablement rendu hommage au talent de quelques-unes — il est bien entendu que c'est uniquement de la femme littéraire contemporaine qu'il s'agit. Réserveons l'avenir....

TROIS UNIVERSITAIRES

CH.-V. LANGLOIS

Parmi tant de savants dont notre époque se plaît à vanter les mérites indéniables et divers, est-il un représentant plus typique de l'érudition et de la science historique modernes ?

Interrogez nos jeunes historiens : leur aimable férocité se calme dès l'instant que vous sollicitez un avis sur les enseignements et les œuvres de M. Ch.-V. Langlois : unanimement ils affirment le prestige de ce maître ; ils tiennent pour des modèles de critique sobre et forte les monographies, mémoires, dissertations que depuis plus de vingt ans M. Ch.-V. Langlois entasse avec un zèle tranquille ; ils l'admirent, et peut-être le redoutent un peu : ils tiennent de lui les raffinements de leur méthode : le « métier, » c'est Ch.-V. Langlois qui leur en apprit la théorie et souvent la pratique : Ch.-V. Langlois fut à la Sorbonne le véritable introducteur de ces « sciences auxiliaires » de l'histoire dont le monopole parut long-

temps appartenir à l'École des Hautes-Études et à l'École des Chartes; il est par excellence le professeur de critique, il est la critique même.... Étonnez-vous que pour toute une génération de chercheurs et d'historiens, il demeure le « patron, » le maître de qui la décisive influence oriente les esprits et détermine les carrières.

Admirations juvéniles où il entre une part de légitime gratitude. Serait-il équitable de n'en tenir nul compte? Hâtons-nous bien plutôt d'enregistrer la déposition de ces témoins frondeurs, aisément irrespectueux, quand, de leur plein gré, ils décernent à qui les enseigna l'autorité.

L'autorité de M. Ch.-V. Langlois est grande; elle est telle de l'aveu de ses disciples, auquel répond l'assentiment de ses émules en érudition et de ses confrères; l'autorité de Ch.-V. Langlois est grande parmi les savants; son crédit est considérable dans l'Université, qui apprécie la justesse des vues, l'opportune sévérité des conseils de cet historien-pédagogue.... Il ne suffit point, en effet, à cet érudit d'exceller dans l'exploration du XIII^e siècle; ce médiéviste ne fut jamais le prisonnier des chartes et des bulles : nul esprit plus ouvert, plus libre, plus apte à pénétrer les problèmes de ce temps et à en raisonner congrûment. De quel secours n'est point à l'historien son sens de la vie? Quel bénéfice l'observateur et le critique de nos méthodes universitaires ne tire-t-il point de sa connaissance des siècles écoulés? Ch.-V. Langlois démêle avec la plus allègre perspicacité les intrigues, les secrets, les imaginations des contemporains de Louis IX et de Philippe le Bel; il

n'est ni moins perspicace, ni moins averti quand il s'efforce d'éclairer une question d'aujourd'hui; il est le cerveau le plus lucide, l'esprit le plus prompt; sa science n'est pas le luxe un peu vain du Bénédictin qui s'exile de la cité en progrès; elle est le moyen le plus efficace d'entraînement et de perfectionnement d'une intelligence avide d'action sociale.

* * *

Il y eut un temps, dit-on, où les professeurs, peu nombreux, d'une Sorbonne déchuë se piquaient d'élégances salonnieres : temps lointain, ô Cousin ! où l'on eût moins goûté la distinction et l'urbanité fine des beaux esprits s'il eût fallu déplorer l'extravagance ou l'extrême négligé de leur ajustement : nous avons changé cela : notre Sorbonne revivifiée, bourdonnante et démocratique ignore ces scrupules, ces pudeurs d'un autre âge : jamais savants n'affichèrent plus transcendant mépris du décorum ; tel maître illustre semble le Labre héroïque et minable de cette érudite maison... trait singulier de nos mœurs universitaires, affectation à laquelle échappe un Ch.-V. Langlois, encore que l'apparente austérité de ses allures ne soit pas contestable. Austérité des allures, ascétisme de la méthode ; du moins l'accord est-il parfait des gestes et du caractère, des discours et des tendances secrètes ; ennemi des superfluités, des paroles vaines, et généralement de toutes les faciles élégances où se plaît la futilité de la plupart des hommes, Ch.-V. Langlois ne se met point en frais pour dissimuler sa haine vigoureuse du

verbiage : sa parole est brève, redoutable son silence ; son aspect sévère, son discours parcimonieux éloignent les fâcheux ; leur nombre est si grand qu'il semble s'entourer de quelque mystère.

Ascétisme de la méthode ! En vérité Ch.-V. Langlois n'est point de ces maîtres qui fleurissent devant les pas de leurs élèves le dur chemin de l'apprentissage : les difficultés de l'Histoire, nul n'en possède une plus précise expérience que ce parfait historien : il les définit ; et sans doute, les définissant, enseigne-t-il le moyen de les vaincre ; certes, mais quel labeur, quelles opérations compliquées ; que d'initiations préalables ! l'heuristique, la bibliographie, et ces fameuses « sciences auxiliaires.... » Il écrit (Seignobos adjuvante) le manuel de l'apprenti historien ; il démontre qu'une préparation technique s'impose et doit être substituée à la préparation « littéraire. » Hélas ! « tous les auteurs qui, comme Daunou, ont essayé d'énumérer les connaissances préalables, ainsi que les dispositions morales ou intellectuelles requises pour « écrire l'histoire, » ont été amenés à dire des banalités ou à émettre des exigences comiques. » Les exigences de Ch.-V. Langlois sont fort raisonnables ; elles sont multiples et impératives. Il propose au jeune historien la plus sévère conception de la science historique ; il proscrit les effets « littéraires, ornements plaqués... verroteries, fleurs de rhétorique... sentences... jugements. » Il est impitoyable à la philosophie de l'histoire : les philosophies de l'histoire ! si l'on en presse fortement les majestueuses théories, elles se résolvent en brouillards autour d'une idée centrale, gratuite, et le plus souvent d'une excessive simplicité. Certes, toutes ces ambi-

tieuses théories qui « prétendent poser les « lois » du devenir historique, ne sont que des jeux d'esprit. »

Démence, la recherche de ces « lois ; » Ch.-V. Langlois exhorte l'apprenti historien à la modestie ; il l'oriente vers les humbles besognes, les plus urgentes, les plus utiles ; il invoque le témoignage de Renan pour vanter le bienfait d'un catalogue rédigé avec patience et discernement. Il exalte « l'agrément simple et tranquille des besognes préparatoires. » Franchit-il la limite de ces travaux préparatoires, l'historien voit surgir devant lui des difficultés nouvelles, quasi insurmontables.... Que d'efforts ! et — toute ambition littéraire étant écartée — pour quel décevant résultat ! Fustel de Coulanges déclarait que « l'Histoire ne sert à rien. » Que pense Ch.-V. Langlois ?

Le xix^e siècle s'achève, ici, sur des désillusions. La plupart des démonstrations de la critique historique (en cela comparables, du reste, à une foule de démonstrations des sciences proprement dites, qui ne comportent aucune application directe) n'intéressent que la curiosité. Celles qui pourraient intéresser la conscience et peser d'un certain poids dans les controverses entre les hommes peuvent être stérilisées : la critique de Strauss et de Renan n'a pas été sensiblement plus efficace, en fin de compte, que le rire de Voltaire. Enfin dans quelle mesure le progrès incontestable des connaissances touchant l'histoire des sociétés anciennes a-t-il influé sur celui des sociétés modernes ? La génération française de 1848 avait espéré, dans son enthousiasme juvénile pour la science, que l'histoire, en instruisant l'humanité des raisons de ce qui est, éclairerait les voies de l'avenir et contribuerait à déterminer ce qui sera. Mais quoi ? C'est Renan lui-même qui écrit, dans sa Préface de 1891 à son *Avenir de la Science* de 1848 : « Le processus de la civilisation est maintenant reconnu

dans ses traits généraux » et « la destinée humaine est devenue plus obscure que jamais. »

Une très forte éducation technique, une excessive défiance du sentiment, de l'idée personnelle, du talent, une conception pessimiste du rôle de l'Histoire, de sa portée sociale et de son utilité pour le progrès de l'esprit humain, telles sont les acquisitions que l'étudiant retire de l'enseignement théorique de ce maître : enseignement très propre à discipliner les médiocres et à les enrégimenter pour les fructueuses entreprises collectives, enseignement néfaste aux faibles, prodigieusement favorable aux forts; enseignement nécessaire, et qui vint à son heure pour enregistrer, coordonner et assurer définitivement les résultats de la réaction contre l'Histoire romantique.

* * *

Composer un code de l'histoire scientifique, c'est fort bien — vous révélerai-je qu'on y découvre une logique passionnée, une verve satirique, une recherche de la simplicité élégante, et pour tout dire un goût et des qualités proprement littéraires qui, parfois, semblent implicitement démentir certaines tendances du livre? — Composer un code de l'histoire scientifique c'est fort bien; l'illustrer d'exemples accessibles au grand public, c'est mieux; une gratitude particulière est due à Ch.-V. Langlois lorsqu'il délaisse ses travaux techniques et consent à nous donner des œuvres d'histoire au sens large du mot. Il y consent, il group

les études variées, en ses *Questions d'histoire et d'enseignement*; il élabore un tableau synthétique du *11^e siècle en cette Histoire de France* dont Ernest Lavisse dirige avec un zèle attentif la publication.

Et voici un beau livre.

Admire-t-on davantage la sobriété d'une érudition qui se subordonne avec une parfaite bonne grâce au plan de l'œuvre? Ou l'art de l'écrivain qui dispose ses personnages, ses analyses, ses descriptions suivant les lois d'une perspective savante? S'attache-t-on au détail? tel portrait a l'attrance de ces peintures anciennes à demi effacées et si vivantes. Car il est en ce livre des portraits, qui ne ressemblent point aux communs exercices de style des historiens romantiques et n'en sont pas moins des portraits: ni truculence, ni exagération, ni, pour ainsi dire, aucune addition: une restauration pieuse: des couleurs ravivées, découvertes sous l'amoncellement des documents fautifs, des fautes et des commentaires accumulés au cours des siècles. Nul auteur plus discret: Ch.-V. Langlois élimine de son livre avec une habileté suprême de prestidigitateur; il laisse parler les contemporains, il juxtapose les témoignages, les anecdotes. Je tiens pour précieux le portrait de Louis IX dont il nous gratifie, précieux en vérité, d'un charme sans mièvrerie, d'une intensité de vie... ce sont des pages qu'il faut lire: aussi bien trahirait-on l'auteur en y cherchant une seule citation; l'impression naît du rapprochement de ces feuillets qu'un art subtil assembla. A peine çà et là une transition dont la sonorité moderne inquiète — peu! — « toute sa vie, il chercha consciencieusement la vérité et la justice avec le ferme propos d'y conformer

ses croyances et ses actes... » « que Louis IX ait été parfois tourmenté par les antinomies qui existent entre la raison et la foi, cela est certain. » Formules voyantes qui tranchent sur le fond des naïfs récits contemporains. Ce sont des « historiettes » — les plus jolies son de Joinville — ou encore les propos et maximes du bon roi qui nous révèlent sa foi, sa science ecclésiastique, ses préoccupations morales, sa bonté, son énergie, son intrépidité, son humeur impérieuse.... Oublions la « douceuse légende de la bénignité angélique de saint Louis ; » cette légende est en contradiction avec les faits les mieux établis : « Prudence sans fausse honte, bonne humeur, ironie souriante, voilà quelques traits qui ne sont pas du mystique exalté que la pieuse sottise de son entourage vit exclusivement en Louis IX. En fait, la sainteté de cet homme excellent n'avait rien de monastique, et quoique la postérité s'y soit souvent trompée, comme l'avait fait déjà le vulgaire de son temps, jamais saint n'a été moins « papelard, » plus laïque que celui-ci... » Oublions la légende, contemplons la réalité qui nous est offerte, irrécusable, et, ne nous en faisons pas moins que la légende, charmante, d'un charme que l'on appelle miraculeux.

Ailleurs la légende s'évanouit, irremplaçable, nous laisse en présence du néant : de tant de « portraits » de Philippe le Bel que reste-t-il ? rien ; résignons-nous à tenir pour nulles et non avenues toutes ces d'émouvantes évocations de cet énigmatique personnage. Philippe le Bel fut-il l'instigateur ou le spectateur des drames qui ensanglantèrent sa cour et de nombreuses villes de son royaume ? Ch.-V. Langlois nous le déclare tout net : « On ne saura jamais qui ét...

Philippe le Bel; il sera toujours impossible de départager ceux qui disent : ce fut un grand homme et ceux qui disent : il a tout laissé faire. Ce petit problème est insoluble. » Ch.-V. Langlois vous dira pourquoi en deux pages de critique narquoise et avisée. Il n'est pas tendre aux chroniqueurs du temps; il l'est moins encore aux écrivains du nôtre qui ont tiré de ce cathédrique XIII^e siècle une foule de romans, de drames et d'opéras : ô sujets aimés du populaire, orgies de la Tour de Nesles, aventures de Buridan et de Marie de Brabant, et des Templiers, et d'Enguerrand de Marigny.... Balayé l'immense fatras des fausses légendes, l'histoire se déroule avec, çà et là, des trous, des lacunes où sombrent les princes, les soldats, les ministres : la vie du peuple de France apparaît, les institutions, les mœurs, l'art, les lettres....

Ce chartiste accorde aux lettres une particulière attention : il déplore qu'un étrange malentendu se perpétue entre philologues et historiens : aux uns l'étude et l'exégèse des textes « littéraires, » aux autres... le reste : excessive intransigeance d'une division du travail qui fractionne les problèmes et en diffère ou en interdit la solution; exemple : les noms de Jofroi de la Chapelle, de Jehan de Vassogne, de Hervais du Bus, de Chaillou n'avaient rien suggéré à ces éminents spécialistes de l'histoire littéraire; » il a suffi à Ch.-V. Langlois d'avoir lu beaucoup de pièces administratives du temps des derniers Capétiens directs pour être assailli, à la seule vue de ces noms, de souvenirs précis; ainsi vit-on un historien ravir aux plus éminents romanistes l'avantage de dater certains écrits littéraires et d'en découvrir les auteurs.

Encore qu'il semble s'en défendre, Ch.-V. Langlois apporte aux spécialistes de l'histoire littéraire un actif et efficace concours ; il exhume des textes, il les édite en les résumant à l'usage du grand public ; il fait revivre, il éclaire du jour le plus favorable ces œuvres d'une littérature aussi inconnue à l'immense majorité des Français que la littérature chinoise ou japonaise. Il est guidé dans ses choix par les raisons mêmes que le public comprend ; il est aussi sévère que pénétrant : qui donc n'approuverait les soins délicats qui nous valent ces judicieux extraits et nous épargnent de fastidieuses recherches ? Ah ! sans doute, Ch.-V. Langlois est historien : il entend faire œuvre d'historien ; il est persuadé que le meilleur moyen de communiquer à la foule les résultats du labeur scientifique n'est point d'écrire des livres d'histoire générale, mais « de présenter les documents eux-mêmes, purifiés des fautes matérielles qui s'y étaient glissées, allégés des superfluités qui les encombrant, en indiquant avec précision ce que l'on sait des circonstances où ils ont été rédigés, et en les éclairant au besoin par des rapprochements appropriés.... » Abnégation de cet historien si prompt à diminuer son rôle et qui rêve de renouveler l'histoire en la supprimant.

Fort heureusement Ch.-V. Langlois ne nous en réduit pas encore à cette extrémité : il compose de beaux livres d'histoire qu'il faut lire pour posséder la pleine intelligence de ses recueils de textes ; il multiplie de brèves études ; il excelle aux rapides synthèses aussi bien qu'aux minutieuses analyses ; il ne néglige pas les idées ; il ne dédaigne pas les conclusions pratiques

voyez plutôt les pages qu'il consacre aux universités (du moyen-âge). Il est un homme d'aujourd'hui qui ne croit guère aux leçons de l'histoire — d'une aussi lointaine histoire — il est un historien qui ne perd jamais de vue le présent : il est à la fois le contemporain de saint Louis ou de Philippe le Bel et le nôtre : n'oubliez pas, je vous prie, que ses brochures sur *La Question de l'enseignement secondaire*, et *La Préparation à l'Enseignement secondaire* ont précédé l'importantes réformes, et qu'en vérité ces réformes n'ont point démenti ces brochures. Convenez que cet esprit est l'un des plus alertes et des plus vivants de ce temps, et qu'une singulière saveur distingue jusqu'au plus minime de ses écrits.

O. GRÉARD

Quel grand maître de l'Université il eût fait !

Si la République eût souffert aux côtés du politicien ministre de l'Instruction publique un chef issu de l'Université, magistrat suprême de la hiérarchie, représentant et répondant de la corporation enseignante, avec quel zèle, avec quelle autorité et quelle dignité Gréard n'eût-il pas exercé ces fonctions ! Fontanes de la démocratie, on l'imagine, comme l'autre, dévoué au bien public, empressé à servir la France, plus encore que le maître du jour, d'ailleurs souple, point frondeur, bon conseiller, solide et sûr, plus actif et surtout plus expert administrateur que le poète de la *Grèce sauvée* et des *Embellissements de Paris* : avec moins de liant, plus de fermeté, plus de labeur, la même aptitude à rendre à l'Etat ces « services de littérature » que Sainte-Beuve sut nous faire apprécier, il eût égalé son heureux prédécesseur dans l'art de guider les hommes et de triompher avec élégance des difficultés ; il l'eût surpassé en bon vouloir, en dévouement efficace.

A bien des égards le poète Fontanes inaugure une série que le moraliste Gréard semble clore : rappelons-nous le jugement des *Lundis!* « M. de Fontanes représente exactement le type du goût et du talent poétique français dans leur pureté et leur atticisme, sans mélange de rien d'étranger, goût racinien, fénelonien, grec par instants, toutefois bien plus latin que grec d'habitude, grec par Horace, latin du temps d'Auguste, voltairien du siècle de Louis XIV. Je crois pouvoir le dire : celui qui n'aurait pas en lui de quoi sentir ce qu'il y a de délicat, d'exquis et d'à peine marqué dans les meilleurs morceaux de Fontanes, le petit parfum qui en sort, pourrait avoir mille qualités fortes et brillantes, mais il n'aurait pas une certaine finesse légère, laquelle jusqu'ici n'a manqué pourtant à aucun de ceux qui ont excellé à leur tour dans la littérature française. » Eh ! eh ! quelques-uns de ces traits — sauf, bien entendu, la très légère nuance poétique — se retrouvent en Gréard. On dirait une ébauche, que l'Université va, durant un demi-siècle, développer et renforcer, sans en altérer les lignes essentielles : respect des classiques, esprit purement français, sens de la netteté, de la concision ornée... cela est fondamental; le temps y ajoute une curiosité d'esprit curieux, encore que limitée par le culte sévère de la tradition littéraire, des goûts plus solides.

Comme Fontanes, Gréard s'inspire du xvii^e plus que du xviii^e siècle, mais il va plus loin et surtout plus profondément; il est fénelonien, il est, dans la mesure où il peut l'être un prosateur, racinien, mais par delà Racine, Port-Royal l'attire : il s'y enferme par la pensée, fait de l'étude de Sainte-Beuve son livre de

chevet. Il est grec bien plus que latin, non point par Horace, mais par Plutarque, Platon, Epictète : la frivole sentimentalité du XVIII^e siècle finissant ne le satisfait point ; il va au sérieux, s'attache aux problèmes moraux et religieux ; les plus fortes lectures ne le rebutent point ; il scrute les Pères de l'Eglise, s'efforce d'extraire des œuvres de saint Paul, de saint Jérôme, de saint Augustin, une moisson d'humaine et éternelle vérité.... L'Université de 1850, autant d'esprit, elle a plus d'âme que celle de 1810. L'Université s'est enrichie : elle remplit sa mission qui est de recueillir, de définir et de vulgariser les traditions éparses de la culture française ; elle n'a point cessé d'être elle-même : Fontanes n'eût point renié Gréard : il l'eût aimé de prolonger parmi nous le prestige d'une formation d'esprit, d'habitudes morales et de mœurs courtoises, supérieurement élégantes, harmonieuses... et qui vont se dissoudre.

Fontanes — Gréard, un cycle universitaire est clos : ces grâces discrètes, nos mœurs brutales — le regrette — ne s'en accommodent plus ; cette culture humaniste, l'intelligence moderne la goûte encore sans en subir l'ascendant ; hâtons-nous de saluer le passé qui achève de mourir, qui fut cher à beaucoup d'entre nous, et que déjà les jeunes ont cessé de comprendre.

* * *

Gréard aura été l'un des représentants les plus complets de ces fameuses promotions normaliennes du milieu du XIX^e siècle : non qu'il inaugure un m

vement de pensée, comme Taine, ou manifeste une fièvre d'aventureuse ambition, tel Prévost-Paradol, ou révèle un irrésistible penchant à se répandre dans les Lettres ou la Presse — qu'il est entendu que nous ne confondons point — tels About, Sarcey et quelques autres. Mais il n'est aucune de leurs qualités d'esprit que ses camarades ne lui reconnaissent, harmonieusement développées, cultivées avec la plus heureuse application. Gréard avait eu une enfance docile ; ainsi Rollin, « l'élève divin ; » à l'Ecole, il fit les délices de ses maîtres ; l'Université s'admira en lui — Victor Duruy, Jules Simon étaient de bons juges — et approuva cet esprit de mesure et ces vertus morales qui achèvent la physionomie du parfait disciple et du maître excellent : « Tu es notre conscience intérieure, » lui écrivait Prévost-Paradol.

Ajoutez cette *autorité* qui ne s'acquiert point, que Gréard possède de naissance, qu'il raisonne et développe au cours de sa carrière : professeur de collège, Gréard est un maître écouté : « Ce qui, écrit-il, aux yeux de l'écolier, constitue le maître, c'est la pleine possession de soi-même, le parfait accord de la conduite et du langage, l'esprit d'exactitude et de justice, un judicieux mélange de bienveillance et de fermeté, tout ce fonds de qualités graves et aimables sur lequel repose ce qu'on appelle le caractère. Il n'est point de réactions naturelles, pas de conséquences inévitables dont on puisse attendre les effets qu'exercent l'air, l'assendant, la parole d'un homme ainsi établi dans la conscience des enfants. Comme il donne à la récompense sa valeur, il imprime à la peine sa force moralisatrice. Lui seul est capable d'éveiller dans l'esprit de l'élève

le sentiment de la faute commise, ce mécontentement de soi qui est le commencement de la sagesse, d'accomplir en un mot l'œuvre de persuasion qui, suivant une heureuse expression de Rollin, est la vraie fin de l'éducation. » Tel le vrai maître : Gréard s'est peint lui-même. — Cette autorité ne l'abandonne point lorsqu'il entreprend de réformer les méthodes de l'enseignement primaire : instituteurs qu'il stimule et reconforte, commissions municipales, assemblées universitaires qu'il émeut, persuade, entraîne, à tous il inspire une confiance nuancée de respect. Vice-recteur, une tâche plus complexe lui incombe : son autorité s'accroît : elle triomphe dans les conseils où s'élaborent les règlements et les programmes, s'impose aux ministres. Il n'est pas grand maître : s'il l'était, son influence serait-elle mieux armée ? Donneur d'avis que l'on ne suit pas toujours, que l'on suit souvent, son office est d'amorcer les réformes et de les aiguiller vers la modération en réfrénant les ardeurs indiscretes.

Et c'est ici que reparaît le normalien, le normalien de 1850 : qui donc parmi ces générations brillantes servit plus utilement la gloire de l'École ? Certes. Gréard n'ignore point les nécessités du présent : il sait que l'École ne satisfait plus à ces nécessités. Mais il entend, par son exemple, prouver la vertu d'un enseignement condamné : toute son habileté, toute son éloquence, il les emploie à défendre et à maintenir le généreux esprit de cet enseignement contre les tendances envahissantes d'une pédagogie utilitaire. Il est de cette université qui sauvegarde nos traditions et s'efforce d'infuser à la France moderne le san

vigoureux des classiques. Avocat obstiné du latin, du grec, des études désintéressées, il est dans les conseils de l'Université un conservateur avide de progrès, un novateur respectueux du passé, un esprit singulièrement actif, vivant et sage.



De tels hommes, qui marquent l'aboutissement d'une discipline, résument les vertus d'une corporation, ses mœurs, sa philosophie, de tels hommes ne sont point forts aux yeux de leurs seuls contemporains : empressée à témoigner de leur utilité sociale, la postérité distingue mal leurs traits individuels. Qui nous les révélera ? l'exercice continu d'une fonction met un masque aux visages : certaine perfection élégante ne s'obtient qu'au détriment du relief caractéristique : le tempérament d'un mondain nous échappe.... La personnalité de Gréard, si élégante, est discrète, discrète : « L'originalité de Gréard, ce qui lui donne une physionomie particulière à la fois parmi les moralistes et parmi les éducateurs, c'est que ses qualités les meilleures comme homme, comme penseur, comme écrivain, étaient précisément celles qui pouvaient le mieux servir sa profession.... » Mais encore ? Legouvé affirmait de Gréard : « Ce serait un homme parfait, s'il consentait à s'amuser. » Legouvé était gai : la gravité répand autour d'elle un petit mystère que nous n'aimons point.

Et voici sur Gréard, le livre de l' « une de ses élèves

les plus fidèles et les plus dévouées » : la gratitude féminine devait ce monument à l'auteur de *l'Éducation des femmes par les femmes*. Mme P. Bourgain acquitte, le plus aimablement du monde, une dette collective; elle esquisse d'une main pieuse et légère la silhouette de son maître; une sensibilité gracieuse anime son livre. Mme P. Bourgain en outre est très informée : son érudition pédagogique et administrative est solide. Mme P. Bourgain est un guide que l'on suit avec assurance. Elle nous révèle l'enfance « sérieuse et charmante » de Gréard.

Voici le bon élève issu d'une famille de Normands robins et gens de finance, et qui des récits du grand-père Chenou retient « cette instinctive conclusion que le respect de l'autorité et de l'ordre établi sont les premiers des principes et des biens. » Le normalien, le jeune professeur ne connaissent que des préoccupations professionnelles : à Metz, Gréard est chargé des enseignements les plus divers : « J'étais à la fois littérateur et historien, cocher et cuisinier d'Harpagon ; » tristesse morne de la petite ville inhospitalière et maussade ! Joie des correspondances que les bons camarades multiplient : Prévost-Paradol se croit « menacé sérieusement de faire fortune ; » il veut associer « son cher petit Octave » à sa chance : « Si, ce que je n'ose espérer, c'était réellement un signe amical de la bonne déesse, soyons hardis. » Gréard et Prévost-Paradol, administrateurs d'une hypothétique tourbière ! Gréard refuse. Il est nommé à Versailles ; soucis d'érudition : sera-t-il historien ou littérateur ? Soucis de famille : la naissance d'une fille le console ; soucis, travaux, intrigues ; très peu d'intrigues ; son

mérite, éclatant, proclamé par de bienveillants inspecteurs, lui vaut une chaire à Saint-Louis. Hâtons-nous. Le 30 août 1864, Gréard est introduit par Duruy dans l'administration académique ; « jamais choix ne fut plus heureux, et n'eut pour l'Université des conséquences plus fécondes. » Ah ! sans doute ! Gréard soutient une thèse ; la thèse est un peu oubliée : il faut se souvenir que Gréard organisa et créa, en quelque sorte, l'enseignement primaire dans le département de la Seine : entreprise de longue haleine, et qui fournit à Mme P. Bourgain quelques-uns de ses plus vivants chapitres.

En 1879, Jules Ferry, qui a besoin d'un conseiller, fait de Gréard un vice-recteur ; et ce sont les grandes réformes, les enquêtes parlementaires, les lycées de garçons que l'on multiplie, les lycées de filles que l'on institue, l'autonomie des Universités que l'on fait triompher, la Sorbonne que l'on rebâtit.... Que de projets, de débats, de chiffres, de discours ! et quelle besogne ! Mme P. Bourgain, qui n'omet rien d'essentiel, écrit toute cette histoire avec netteté, avec précision, avec ordre : certes ce livre est attrayant. L'ayant lu, nous découvrons avec surprise qu'un nouvel obstacle semble surgir et nous empêcher de considérer à loisir Gréard lui-même : tant de travaux nous distraient de l'homme ; en dépit ou à cause de son impérieuse activité, sa personnalité, un peu indécise, nous échappe encore.

Ses écrits le livrent davantage — Mme P. Bourgain ne s'en avise point suffisamment — une flamme de passion qu'on n'attendait point de lui éclaire et échauffe son étude sur *Héloïse et Abélard* : il trahit dans

Edmond Scherer ses doutes et son anxiété morale : son *Prévost-Paradol* est l'œuvre de la plus délicate amitié ; une mélancolie grave, une foi ardente se rencontrent et s'allient dans *Nos adieux à la vieille Sorbonne* ; ses œuvres pédagogiques témoignent d'une générosité de cœur et d'intelligence qui leur assure un charme durable... tout cela tempéré par la modération de l'expression, la mesure, le tact, une perpétuelle réserve.

La mesure, le tact, la réserve prudente et digne, qualités essentielles qu'il manifeste dans l'action tout autant que dans l'élaboration littéraire ; c'est par là qu'il mène les hommes, administre, résout les plus délicats problèmes : « C'était merveille, en vérité, assure M. Léon Bourgeois, de voir comment entre ses mains, par des passages insensibles, l'affaire la plus redoutable parfois se simplifiait, s'aplanissait et semblait s'offrir d'elle-même à la solution. On sentait là quelque chose d'analogue à l'art du grand peintre qui, par quelques touches légères, mais d'une justesse de valeur exceptionnelle, change tout le relief, toute la distribution des ombres et des lumières dans un tableau... » Connaissance d'autrui et de soi-même, modération, habileté qu'aucune ambition n'aveugle : Gréard se vit offrir la direction de l'enseignement supérieur, un siège au Sénat, l'expectative d'une entrée au Conseil d'Etat... Eût-il l'intuition que ses mérites de lettré et de « grand commis » seraient méconnus dans les Parlements ? Il s'abstint. Ainsi complétait-il la leçon d'une carrière exemplairement heureuse.

G. DESDEVISES DU DÉZERT

Une vie d'utile et obstiné labeur, une vie féconde, une carrière d'activité généreuse dépensée sans compter pour la science et pour le bien, une œuvre touffue, diverse, tout entière traversée de la même flamme, une destinée paisible, fièrement indépendante, insoucieuse des ambitions vaines et des snobismes dont ne savent point toujours s'affranchir les plus nobles esprits ; une carrière toute droite, un loyal effort, un esprit alerte, très libre, préoccupé de creuser un sillon sans empiéter sur celui du voisin, d'agir, de travailler à son rang, selon une immuable discipline, un homme enfin qui s'avoue heureux, heureux en une lointaine province, satisfait d'un sort accepté d'un cœur enthousiaste et modeste... ces traits que j'assemble au hasard pour une rapide esquisse me séduisent tout d'abord, et m'enchantent. De tels hommes existent donc en France, de telles vies sont possibles ! Assourdis par les clameurs de l'odieuse réclame, notre résignation,

ô Parisiens, ou notre inefficace révolte sont témoins des pitreries de l'universel arrivisme; Paris est rempli de faux grands hommes. Cependant en province des œuvres considérables s'élaborent, dont nous n'entendons parler que rarement; des esprits singulièrement actifs grandissent parmi la redoutable somnolence départementale; la dignité, l'unité, la beauté de certaines vies nous seraient, si nous daignons nous arrêter, d'un magnifique et réconfortant exemple. L'Université çà et là favorise de telles vies: je pense qu'il n'est presque rien, nul service, pourquoi notre France divisée et inquiète lui doive témoigner plus de gratitude.

L'Université, à qui l'on fit parfois un grief de je ne sais quelle fièvre de réformes, favorise encore certaines traditions: fils d'un historien, professeur de Faculté, M. G. Desdevises du Désert continue les fonctions et les recherches paternelles; voyez-vous à quel point une autorité héritée seconde et renforce une influence légitimement acquise? L'Université ne s'insurge point contre l'indépendance. Elle admet ces filiations de vertus et de talents que semblent mépriser la plupart de nos institutions; elle n'ignore point le bénéfice qu'elle en retire, ni que son prestige s'en accroît. Ainsi travaille-t-elle à l'ordre social en sauvegardant ses anciennes libertés.

Marquons un point de départ: G. Desdevises du Désert enseigne dans un lycée; il n'a point pour ses élèves ce transcendant mépris qui paralyse un Taine dans une humble chaire; il n'est pas théoricien; sa philosophie ne va qu'à mettre au service d'autrui les ressources d'une bonne volonté inlassable, et à se réserver

à soi-même les sévérités d'une discipline inflexible : il est historien et Normand, doublement réaliste, enclin à cette acceptation intelligente qui triomphe des difficultés de la vie ; il aime son métier ; il se sent pédagogue (pourquoi a-t-on affaibli en le galvaudant ce beau mot plein de sens ?), il travaille pour autrui ; il travaille pour soi-même ; il est un prodigieux travailleur ; il se voue à l'étude d'une histoire difficile mal connue en France, à peine mieux étudiée au delà des Pyrénées, l'histoire d'Espagne.... Observons l'actuel développement d'une carrière qui promet d'être longue encore et abondante en œuvres ; G. Desdevises du Dézert est doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. Entre ces débuts et cette maturité, il y a la réalisation d'un rêve d'honnête homme et de savant.

Savez-vous, ô Parisiens ! ce qu'est le décanat ? Quels égards sont dus à un doyen ? Quels volontaires hommages, quelle déférence spontanée lui témoignent une Faculté, une Université, et toute la clientèle intellectuelle d'un ressort académique ?

La vieille cité qui joua les capitales et se crut naguère la métropole d'une partie de la France, végétale, oublieuse de ses gloires : ses maisons noires, ses mélancoliques hôtels à écussons armoriés escaladent une colline d'où l'on découvre le plus noble cortège de monts roux et violets, une vaste plaine où se joue la lumière : la magnificence du spectacle n'exalte point les habitants ; les plus actifs émigrent à Paris. Qui donc a parlé de décentralisation ? la vie intellectuelle de nos préfectures se rétrécit et s'appauvrit quand elles ne

possèdent point d'Université.... Enfin voici une Université : la vieille ville s'enorgueillit de ce palais, de ces professeurs, de ces cours publics : orgueil n'est point toujours sympathie ; c'est ici que l'influence d'un doyen détermine des prodiges ; élu par ses pairs, il est leur porte-parole ; il est entre ces intellectuels déracinés et les autochtones l'intermédiaire désigné ; sa courtoisie désarme les hostilités, sa diplomatie apaise les conflits ; sa bienveillance, sa franche cordialité font qu'on l'accueille dans tous les camps ; il est hors et au-dessus des partis. Grâce à lui, à sa droiture, à son libéralisme, l'Université attire les esprits, sans inquiéter les consciences ; grâce à lui la vieille ville découvre une science aimable, ni pédante ni rébarbative, mais humaine, conciliatrice, seul guide de l'humanité de demain.... Magistrature honorifique, où triomphe la finesse des vrais maîtres ; car il s'agit ici encore d'enseignement, du plus difficile peut-être et du plus nécessaire, s'il assure par la persuasion et l'autorité personnelle le rayonnement de la haute intellectualité parmi les masses. Un tel rôle d'apostolat discret est peut-être en province le plus digne de tenter et de satisfaire un homme d'esprit ; dans la vieille ville n'en est point de plus unanimement respecté : prébende laïque, mais non point sinécure, le décanat rappelle à nos départements le prestige de certains canonicats ; le doyen apparaît à nos préfetures tel un chanoine moderne de qui l'action spirituelle et la science dénuée d'austérité annoncent le passage de mœurs et d'un état social périmés à une société renouvelée, mais non point oublieuse des charmantes vertus de jadis.



Professeur excellent, pédagogue de tempérament, érudit patient et prompt, doyen de Faculté honoré et aimé — ai-je révélé les ressources d'un esprit également doué pour la vie et pour la science? Peut-être n'en eût-on pas d'abord aperçu la diversité à parcourir, si considérable qu'elle soit, son œuvre écrite. Avertis, nous saisissons le principe de cette curiosité toujours tendue, de ce zèle, de cette persistante application, de cette érudition qui s'ouvre hardiment des voies nouvelles et ne craint point d'y semer des idées générales et de définitives sentences.

Cette érudition s'applique d'abord à éclairer le passé de l'Espagne : quel Français témoigna aux nations ibériques une plus chaleureuse et plus clairvoyante sympathie? quel Français comprit mieux la tragique grandeur de leur histoire et s'efforça de rechercher plus profondément le secret de cette grandeur, de ces revers, de cette longue et fiévreuse apathie? Archives de Navarre à Pampelune, de Guipuzcoa à Tolosa, de Biscaye à Guernica, d'Alava à Vitoria, archives municipales de Saint-Sébastien, de Bilbao, de Gestaona, de Valladolid, de Saragosse, de Barcelone, archives d'Aragon, archives générales centrales de Alcala de Hénarès, archives de la marine à Madrid, archives des Indes à Séville, archives du consulat à Cadix, archives du port militaire de la Carraca à San Fernando... est-il un fonds, un dépôt, une archive, une bibliothèque de quelque importance,

que cet érudit n'ait point interrogé, scruté, sondé avec une studieuse ardeur? L'histoire, la véritable histoire, si différente de la légende et des traditionnels mensonges de l'ignorance et du chauvinisme, sommeille parmi ces parchemins poudreux; G. Desdevises du Désert secoue cette léthargie; surgi des sources, son premier livre étonne par un air de forte nouveauté; G. Desdevises du Désert évoque l'étrange figure de Don Carlos, prince de Viane, frère aîné de Ferdinand le Catholique; et je consens que les gens frivoles ignorent l'étude qu'il intitule *De conditione mulierum juxta forum navarrensi*, mais enfin cette Espagne des xiv^e et xv^e siècles, qui revit en ces livres clairs et solides, est singulièrement attachante: une apparente anarchie, un peuple actif et remuant, cinq nationalités, trois religions, deux civilisations, une éclatante floraison d'art et de littérature... ah! je vois bien que la sympathie de Desdevises du Désert n'est ni feinte ni superficielle, et qu'il a de sérieuses raisons d'admirer ces Espagnols fougueux, qui « mènent la vie la plus libre qu'on connût alors en Europe. »

Mais déjà l'historien s'évade de ces âges lointains; il découvre la grande ambition de sa vie: serait-il interdit à un Français de suivre — fût-ce de loin? — un illustre exemple et de tenter une vaste esquisse des origines de l'Espagne contemporaine? Qui ne devine la difficulté d'une telle entreprise? immense sujet, à peine exploré çà et là, en sorte que l'auteur devrait lui-même exécuter les plus élémentaires travaux d'approche; ni monographies, ni catalogues: des archives peu ou point classées: nul guide sûr: de trop rares auxiliaires.... G. Desdevises du Désert

ependant fonce sur ce maquis : il y demeure quinze années, quinze années d'incessants voyages, de reconnaissances rondement menées, de recherches et de labeur tenace : il en rapporte l'*Espagne de l'ancien régime*, qui est le plus minutieux inventaire descriptif des institutions, des mœurs et de la vie d'une nation moderne.

Un tel livre excite l'envie non moins que l'admiration, et par delà nos frontières requiert la louange et provoque la critique : les Castellans ne sauraient approuver un auteur qui n'est ni monarchiste, ni clérical, qui est, résolument, historien ; devant l'Académie de l'histoire, M. Canovas del Castillo s'indigne et proteste ; M. Menendez Y Pelayo, dont le renom est européen, apporte à notre compatriote le réconfort de son amical témoignage.... Pour nous, nous accueillons avec gratitude une œuvre dont aucune autre ne saurait tenir lieu, vigoureuse, solide, merveilleusement ordonnée, et dont l'éloquence simple et forte est si puissante pour gagner parmi nous à l'Espagne de ferventes amitiés.

En vérité, nous connaissons mal notre sœur latine : incessamment Desdevises du Dézert nous aide à la mieux découvrir : il n'est guère d'aspect de la culture et de la vie espagnoles qui n'ait retenu l'attention de cet historien ; cet érudit ne rougit point de se révéler vulgarisateur séduisant ; son érudition se répand par mille canaux en conférences qui ne s'adressent point toutes à des spécialistes, en études que n'accueillent point seulement les revues savantes. Il est un prodigieux travailleur : il publie un *Conseil de Cas-*

tille en 1808; il annonce la *Junte insurrectionnelle de Catalogne* : il évoquera avec un saisissant relief cette héroïque Espagne, devant laquelle succomba la puissance napoléonienne.... G. Desdevises du Désert est, en France, l'un des fondateurs et des maîtres de l'histoire d'Espagne : combien d'autres se fussent contentés de ce titre !

* * *

Il ne s'en contente point : surprenante confession de ce fouilleur d'archives : « Je n'ai point, écrit-il, le tempérament de l'érudit. » Entendez plutôt que s'il en a les meilleures vertus, il n'en possède point l'ordinaire indifférence, cette sorte d'ataraxie qui exile des préoccupations contemporaines tant de savants : « Je suis de mon temps et de mon pays ; républicain dès toujours, passionnément patriote et libéral, je n'ai pu résister à la tentation de dire mon sentiment des grandes questions qui occupent mes contemporains. Je l'ai fait sans arrière-pensée d'ambition ou d'intérêt personnel, sans rien désirer, sans rien craindre, sans jamais m'en prendre aux hommes, mais en disant des choses toute ma pensée. » Loyauté audacieuse et quasi imprudente : G. Desdevises du Désert publie une ample histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat en France ; serait-il possible d'atteindre en un pareil travail à l'objectivité pure ? G. Desdevises du Désert établira la vérité ; il sait quelles passions sont ici redoutables :

Ces passions, que je ne partage point, il m'a paru que

je n'aurais pas trop de peine à les écarter de mon chemin, et je me suis senti un véhément désir de me frayer un passage à travers tous les obstacles jusqu'à la vérité vraie, jusqu'à cette vérité, pure de mensonges et dépouillée d'illusions, qu'un esprit sain doit avoir le courage d'envisager et à laquelle il est de son devoir de rendre témoignage, quand il croit l'avoir trouvée et contemplée.

L'avouerai-je, ce fier langage m'inquiète un peu : il est des vérités de fait que l'historien s'efforce d'établir selon les exigences d'une méthode rigoureuse : G. Desdevises du Désert les enregistre — encore qu'il ne prétende point renouveler le sujet — avec une scrupuleuse exactitude : il ne se borne point là, il introduit en son récit des jugements abondants ; il absout, il condamne : ici sa vérité ne sera point nécessairement la mienne, et je suis obligé de distinguer l'apologie, si légitime qu'elle puisse paraître, de l'histoire.... Et sans doute, je ne réclame pas de l'historien une impossible abstention, mais je crains qu'il n'affaiblisse son œuvre s'il ne professe point quelque défiance de son sentiment propre : qu'il ne se hâte point, qu'il redoute les jugements téméraires et les trop prompts généralisations.

Menues chicanes : mieux vaut louer l'étendue de l'information, la modération des jugements, et enfin, et surtout, ce souffle généreux qui anime d'un bout à l'autre ce livre de bonne foi : G. Desdevises du Désert peint avec impartialité la France catholique... et l'autre : un éloquent appel à la concorde termine son livre ; il croit à la pérennité du sentiment chrétien, à un renouveau de ferveur religieuse.... Cet his-

torien est optimiste ; il ne désespère ni de la France ni de l'humanité ; il ne se contente point d'être un vivant modèle de sagesse familière, il est un professeur d'espoir et un maître de haut et réconfortant idéalisme.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
ALBERT VANDAL	1
MAURICE BARRÈS	11
ROMAIN ROLLAND	21
LOUIS BERTRAND	35
J.-H. ROSNY, jeune	46
ANDRÉ GIDE	56
HUMILIS	64
MAURICE MAINDRON	74
E.-M. DE VOGUÉ	88
HUYSMANS	98
E. ZOLA	111
GEORGES RENARD	121
EDME CHAMPION	136
DOCTEUR GUSTAVE LE BON	146
OLSTOÏ	159
<i>eux Norvégiens :</i>	
B. BJOERNSON	173
J. BOJER	203

Littérature espagnole :

ENRIQUE LARRETA	216
BLASCO IBANEZ	227

Littérature anglo-américaine :

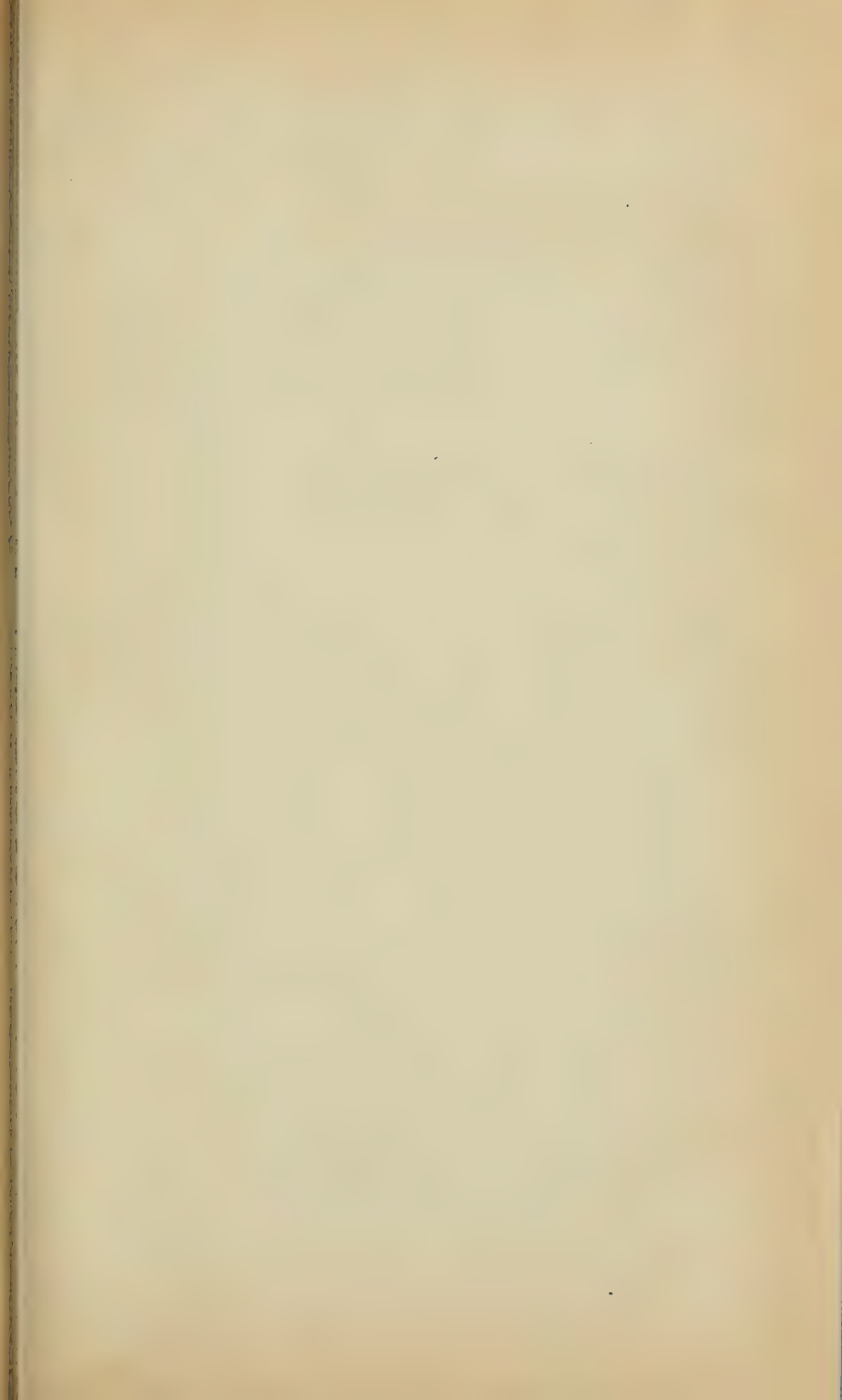
GEORGE MOORE	238
EDITH WHARTON	250
WALT WHITMAN	261
CHESTERTON, critique anglais.	273
LEVERTIN, critique suédois	281

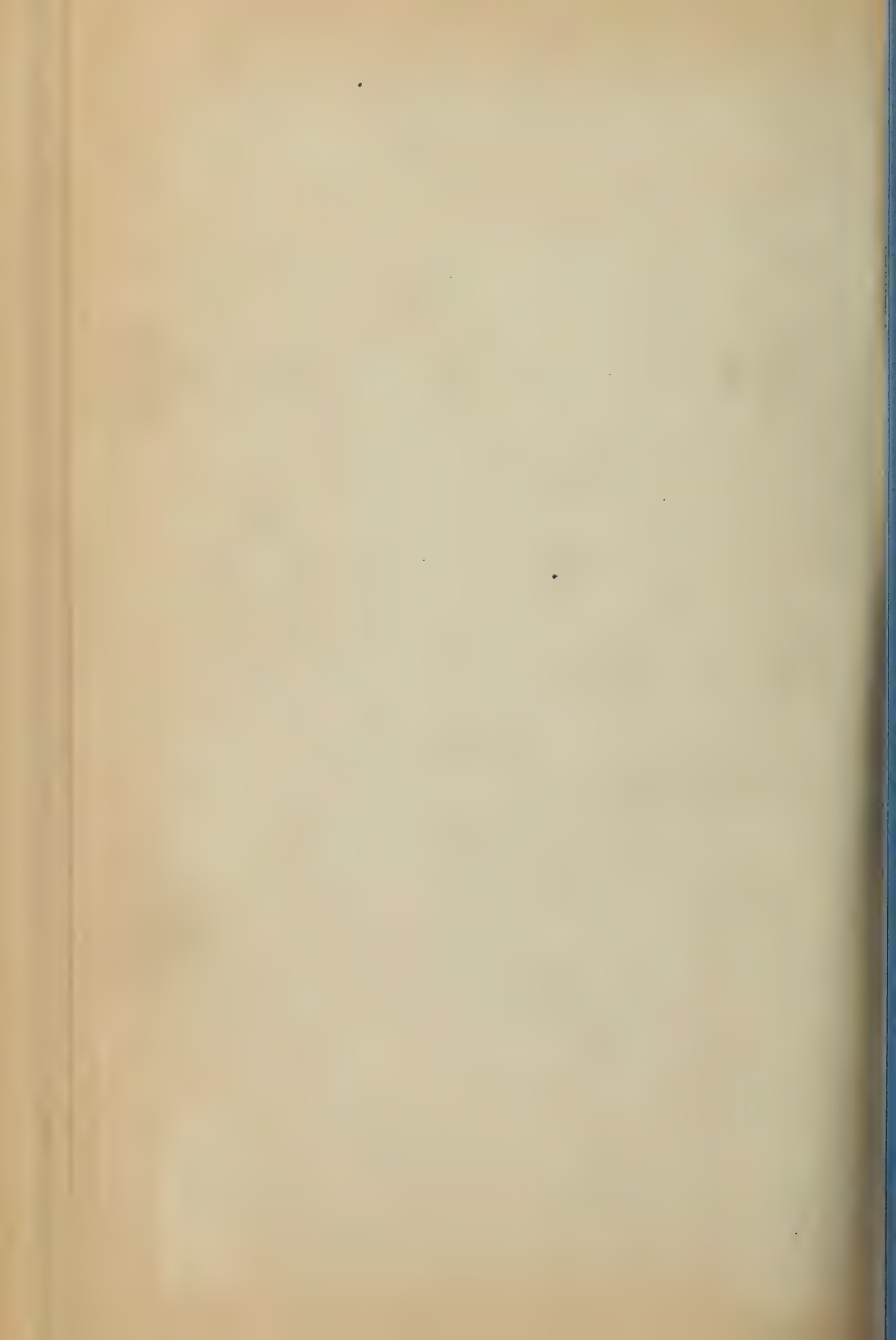
Nos Femmes de lettres :

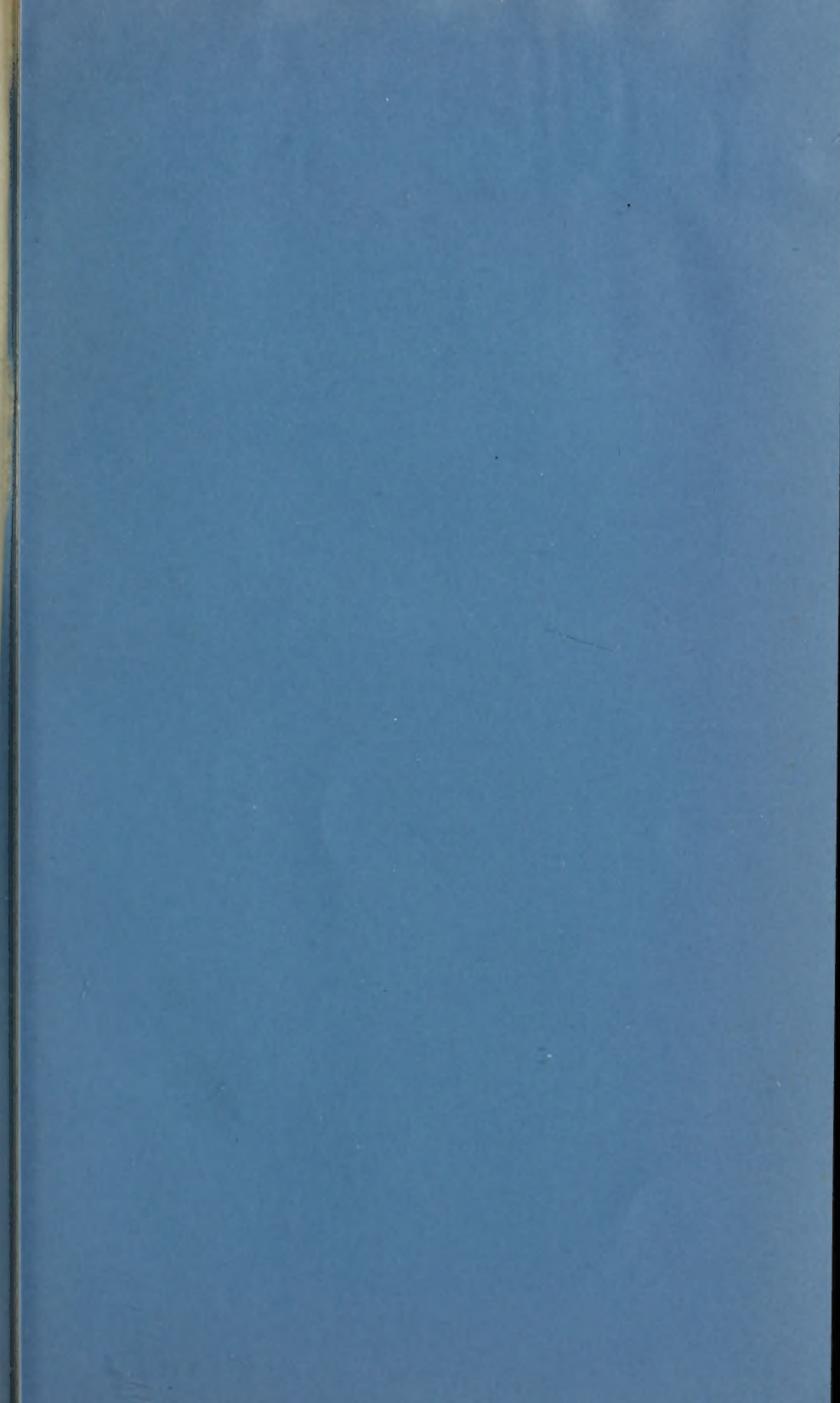
Trois poétesses : L. DELARUE-MARDRUS. — HÉLÈNE PICARD. — J. PERDRIEL-VAISSIÈRE	297
Y a-t-il une littérature féminine?	309

Trois Universitaires :

CHL.-V. LANGLOIS	325
O. GRÉARD	336
DESDEVISES DU DÉZERT.	345







La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	10	08	24	21	9